

WASHINGTON IRVING

LE LIVRE
D'ESQUISSES

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

THÉODORE LEFEBVRE



PARIS
LIBRAIRIE DE POULET-MALASSIS

97, RUE DE RICHELIEU, 97

1862

Le Livre d'esquisses

Washington Irving



Poulet-Malassis, Paris, 1862

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES.

Deux mots de l'auteur et de son livre, par lui-même.

La Traversée

Roscoe

L'Épouse

Rip Van Winkle

Les Écrivains anglais et l'Amérique

La Vie rustique en Angleterre

Le Cœur brisé

L'Art de faire des livres

Le Poète-roi

L'Église de campagne

La Veuve et son fils

Un Dimanche à Londres

La Taverne de la Tête-de-Sanglier, Eastcheap

La Mutabilité de la littérature

Les Funérailles à la campagne

La Cuisine d'auberge

Le Spectre-Fiancé

L'Abbaye de Westminster

Noël

La Diligence

La Nuit de Noël

Le Jour de Noël

Le Dîner de Noël

Les Antiquités, à Londres

La Petite-Bretagne

Stratford-sur-Avon

Traits de caractère indien

Philippe de Pokanoket

John Bull

L'Orgueil du Village

Le Pêcheur à la ligne

La Légende du Vallon endormi

Post-Scriptum

L'Envoi

DEUX MOTS DE L'AUTEUR ET DE SON LIVRE PAR LUI-MÊME.

Je suis de cet avis avec Homère, que semblable à l'escargot qui sortait en rampant de sa coquille et qui, changé bientôt en crapaud, était par là contraint de se faire un siège sur lequel il pût s'asseoir, le voyageur qui erre loin de son pays prend dans un court espace de temps une figure si étrange, qu'il est obligé de modifier à la fois son séjour et ses habitudes, et de vivre où il peut, non où il voudrait.

LILY. — *Euphues*.

Assister à de nouvelles scènes, observer des caractères et des mœurs inconnus, eut toujours beaucoup d'attrait pour moi. Je n'étais encore qu'un enfant que déjà je commençais à voyager, à faire de nombreuses excursions. J'allais à la découverte des parties non visitées, des régions ignorées de ma ville natale, le tout à la fréquente alarme de mes parents et au profit du crieur public. En grandissant j'étendis le cercle de mes observations. Mes après-midi de congé se passaient à vaguer autour des pays environnants. Je m'en rendis familiers tous les endroits historiquement ou fabuleusement célèbres. Je connaissais tous les lieux où s'était commis un vol, un assassinat, où s'était fait voir un fantôme. J'explorai les villages voisins, et ajoutai beaucoup à la somme de mes connaissances en notant leurs mœurs et leurs coutumes, en conversant avec leurs sages et leurs grands hommes. Une fois je poussai même, c'était un long jour d'été, jusqu'à la pointe de la colline la plus éloignée, d'où je laissai mes regards s'étendre sur bien des milles de terre inconnue, et fus profondément étonné de voir quel vaste globe j'habitais.

Les années développèrent cette tendance à la flânerie. J'en vins à aimer avec passion les livres de voyages tant maritimes que terrestres, et pendant que j'en dévorais le contenu je négligeais les exercices réguliers de l'école. Comme, les jours de beau temps, j'errais sur la jetée, l'œil fixe, épiant le

départ des navires qui se dirigeaient vers de lointains climats ! De quel regard de convoitise j'accompagnais leurs voiles qui s'effaçaient peu à peu, pendant que mon imagination prenait son essor et m'emportait au bout du monde !

L'habitude de lire et de penser, tout en renfermant cette vague inclination dans des bornes plus convenables, ne fit que l'accuser davantage. J'explorai diverses parties de mon propre pays, et si je n'avais été influencé que par l'amour des beaux paysages je n'aurais que très-peu senti le besoin d'en chercher ailleurs la satisfaction, car il n'est pas de contrée sur laquelle les charmes de la nature aient été répandus avec plus de prodigalité. N'a-t-elle pas ses lacs majestueux, qui ressemblent à des océans d'argent liquide ; ses montagnes, avec leurs brillantes teintes aériennes ; ses orgueilleuses vallées, luxuriantes de fertilité ; ses cataractes effrayantes, qui se précipitent comme le tonnerre dans leurs solitudes ; ses plaines infinies, dont chaque vague est couverte d'un tapis de verdure ; ses larges et profondes rivières, qui roulent vers l'océan dans un silence solennel ; ses forêts vierges de sentiers, où la végétation déploie toute sa magnificence ; son ciel, qui offre en tout temps l'éclat magique de nuages d'été sous un soleil splendide ? — Non, jamais un Américain n'aura besoin de jeter les yeux hors de son pays pour trouver une belle nature et des scènes sublimes.

Mais l'Europe m'attirait par son prestige, emprunté à l'histoire et à la poésie. Là je devais voir les chefs-d'œuvre de l'art, les raffinements d'une société profondément civilisée, les curieuses particularités de coutumes anciennes et locales. Mon pays natal était plein de jeunes promesses ; l'Europe était riche de trésors accumulés pendant des siècles. Ses ruines mêmes disaient l'histoire des temps qui ne sont plus, et chaque pierre couverte de mousse était une chronique. J'aspirais à fouler les lieux illustrés par des exploits — à marcher, pour ainsi dire, dans les pas des temps écoulés — à errer autour du manoir en ruine — à méditer sur la tour qui s'écroule — bref, à me dégager de la banale étreinte de la réalité pour m'égarer dans les douteuses grandeurs du passé.

J'avais, en outre, un vif désir de voir les grands hommes de la terre. Nous avons bien, il est vrai, nos grands hommes en Amérique : pas une ville qui n'en ait une ample provision. Je me suis mêlé à eux de mon temps, et j'ai presque séché sur pied pour être resté dans l'ombre qu'ils projetaient, car il

n'est rien de fatal à un homme de rien comme l'ombre projetée par un grand homme, et surtout par le grand homme d'une ville. Mais j'étais impatient de voir les grands hommes d'Europe ; car j'avais lu, dans les ouvrages de divers philosophes, que tous les animaux dégénéraient en Amérique, et l'homme comme les autres. Un grand homme d'Europe, pensais-je, doit donc être aussi supérieur à un grand homme d'Amérique qu'un pic des Alpes à une haute terre de l'Hudson ; et je me confirmais dans cette idée quand j'observais l'importance relative et l'orgueilleuse fatuité de maints voyageurs anglais parmi nous, qui, m'assurait-on, étaient de très petites gens dans leur pays. Je visiterai cette terre de merveilles, pensai-je, et verrai cette race de géants dont je ne suis qu'un fils dégénéré.

J'ai vu (est-ce un bien, est-ce un mal ?) ma passion pour les voyages satisfaite. J'ai erré à travers différentes contrées, assisté à bien des scènes de la vie, ce théâtre mouvant. Je ne puis dire que je les ai étudiées de l'œil d'un philosophe, mais plutôt avec ce regard inconstant que les humbles amateurs du pittoresque promènent d'une devanture de marchand d'estampes à une autre, tantôt attiré par l'image de la beauté, tantôt par des figures grimaçantes, et quelquefois par le charme d'un paysage. Comme il est de mode aujourd'hui que les touristes voyagent le crayon en main et reviennent chez eux leurs portefeuilles remplis d'esquisses, je suis disposé à en ramasser quelques-unes pour la satisfaction de mes amis. Cependant, lorsque je jette les yeux sur les jalons que j'ai posés, les notes que j'ai prises dans ce but, le cœur me manque presque en voyant combien mon humeur paresseuse m'a détourné des grands objets étudiés par tout voyageur régulier qui veut faire un livre. Je crains bien de causer le même désappointement que ce malheureux peintre de paysage qui avait voyagé sur le continent. Se laissant aller à ses inclinations vagabondes, il avait esquissé des enfoncements, des coins de vues, des endroits déserts. Aussi son album était-il encombré de chaumières, de sites, de ruines obscures ; mais il s'était bien gardé de dessiner Saint-Pierre ou le Colisée, la cascade de Terni ou la baie de Naples, et n'avait pas un seul glacier, pas un volcan, dans toute sa collection.

LA TRAVERSÉE.

Je vous verrai poindre, vaisseaux,
Tout au loin sur les eaux ;
Je chercherai qui vous savez défendre,
À quelles fins vous pouvez tendre.
L'un s'apprête au départ ; il va, pour commercer,
Vers de lointains climats tout brûlant s'élancer.
L'autre demeure au port ; il doit d'une descente
Garantir son pays. Sous sa charge opulente
Un troisième revient triomphant, abattu...
Mais, ô ma fantaisie, où donc t'égaras-tu ?
(Vieux poème.)

Pour un Américain qui veut visiter l'Europe le long voyage qu'il a à faire est une excellente préparation. L'absence momentanée de scènes et d'occupations mondaines rend l'esprit singulièrement apte à recevoir de nouvelles et de vives impressions. La vaste étendue d'eau qui sépare les hémisphères est comme une page blanche dans l'existence. Il n'y a pas là de transition graduée comme en Europe, où la physionomie d'un pays et le caractère de ses habitants se confondent, presque sans qu'on s'en aperçoive, avec ceux d'une autre contrée. Du moment où vous perdez de vue la terre que vous avez laissée, c'est le vide, toujours le vide, jusqu'à ce que vous fouliez le rivage opposé, que vous soyez soudain emporté dans le mouvement d'un autre monde fécond en surprises.

Il y a, quand on voyage par terre, une continuité d'aspect, une succession de personnes et d'incidents étroitement liés, qui prolongent l'histoire de la vie, qui atténuent l'effet de l'absence et de la séparation. Nous traînons, il est vrai, « une chaîne qui va s'allongeant toujours » à chaque pas de notre pèlerinage ; mais la chaîne n'est pas rompue, nous pouvons la remonter anneau par anneau, nous sentons que le dernier chaînon nous rattache toujours à notre *home*^[1]. Mais la mer, l'immensité, ces voyages brisent tous les liens. Nous songeons, alors, que nous sommes entraînés loin du sùr mouillage de la vie tranquille ; que, lancés sur un terrain mouvant, nous allons Dieu sait où. Alors, entre nous et nos *homes*, s'interpose un abîme,

non pas purement imaginaire, mais réel ; — un abîme ouvert aux tempêtes, aux craintes, aux incertitudes, qui rend la distance palpable et le retour douteux.

Voilà ce que j'éprouvai, du moins. Quand je vis la dernière ligne bleue de ma terre natale s'effacer comme un nuage à l'horizon, il me sembla que je venais de fermer un des volumes du monde, que j'en avais fini avec son contenu, et qu'il m'était laissé du temps pour méditer avant d'en ouvrir un autre. Et puis cette terre qui s'évanouissait maintenant à ma vue, qui renfermait tout ce que j'avais de plus cher au monde, — quelles révolutions pouvaient s'y accomplir, quels changements pouvaient s'opérer en moi, jusqu'à ce que je la dusse revoir ! Qui peut dire, lorsqu'il part, quand il va errer au loin, où le pousseront peut-être les courants capricieux de l'existence ; quand il pourra revenir ; ou si même le bonheur de revoir les lieux où s'écoula son enfance sera jamais son partage ?

J'ai dit que la mer c'était le vide, toujours le vide ; je devrais corriger l'expression. Pour qui a coutume de rêver debout et aime à se perdre dans ses rêveries, un voyage sur mer est fécond en sujets de méditation ; mais ce sont alors les merveilles de l'océan et de l'air qui en font l'objet, et elles tendent à détourner notre esprit des thèmes mondains. Je trouvais du bonheur à me pencher nonchalamment sur la barre d'appui du gaillard d'arrière, ou à grimper au grand mât, par un temps bien calme, et à songer des heures durant, bercé sur le sein assoupi d'une mer d'été ; à fixer mes regards sur les nuages dorés qui s'amoncelaient et qui penchaient leur tête au-dessus de l'horizon, à les transformer en féeriques royaumes, à les peupler de créatures de mon invention ; — à suivre de l'œil les molles ondulations des vagues, qui roulaient leurs masses d'argent comme pour aller mourir sur ces heureux rivages.

J'éprouvais une délicieuse sensation, mélange de sécurité, de crainte et de respect, à regarder de cette hauteur vertigineuse les monstres de l'océan et leurs jeux étranges. Des bandes de marsouins plongeaient lourdement à l'avant du vaisseau ; le dauphin gladiateur élevait avec peine ses formes colossales au-dessus de la surface ; ou le requin vorace, semblable à un spectre, passait comme une flèche à travers les eaux bleues. Mon imagination évoquait tout ce que j'avais lu ou entendu dire sur ce monde des eaux qui était au-dessous de moi, sur cette multitude de poissons qui

errent dans ses insondables vallées, sur les monstres informes dont les retraites sont aux fondements mêmes de la terre, et sur ces terribles fantômes qui grossissent les récits des pêcheurs et des matelots.

Parfois une voile glissant au loin sur la mer, à l'horizon, était un autre thème de spéculations sans but. Quel intérêt présente ce fragment d'un monde, brûlant de se réunir à la grande masse de vie ! Quel glorieux monument de l'invention humaine que d'avoir ainsi triomphé des flots et des vents ; d'avoir, d'un bout du monde à l'autre, établi cette communion, cet échange de bienfaits, fait pénétrer dans les stériles régions du nord tout le luxe méridional, répandu les lumières de la science et les découvertes de la civilisation ; d'avoir ainsi relié ces membres épars de la race humaine, entre lesquels la nature semblait avoir élevé d'insurmontables barrières !

Un jour nous découvrîmes, flottant à une certaine distance, un objet informe. En mer tout ce qui rompt la monotonie de cette masse d'eau qui vous entoure est sûr d'attirer l'attention. Il se trouva que c'était le mât d'un vaisseau qui devait avoir été complètement détruit, car on y voyait encore des lambeaux de mouchoirs avec lesquels s'étaient attachés quelques-uns des hommes de l'équipage pour empêcher qu'ils ne fussent balayés par les vagues. Rien ne pouvait mettre sur la trace du nom de ce vaisseau. Le débris avait évidemment été chassé pendant bien des mois ; un amas de coquillages y adhérait, et de longues herbes marines pendaient sur les côtés. Mais où est l'équipage ? pensai-je. Il y a longtemps que la lutte a cessé ; — ils ont été engloutis au milieu des mugissements de la tempête, — leurs os blanchissent au fond des grottes de l'océan. Le silence et l'oubli se sont refermés sur eux comme les vagues, et personne ne peut dire comment ils ont fini. Que de soupirs ont suivi ce vaisseau ! que de prières ardentes se sont envolées vers Dieu du foyer solitaire ! Combien de fois une maîtresse, une femme, une mère, ont-elles avidement parcouru les nouvelles du jour pour y trouver quelque menu renseignement sur cet aventurier, sur ce fils de l'océan ! Comme l'horizon s'est assombri ! — comme l'attente s'est changée en anxiété ! — l'anxiété en crainte — et la crainte en désespoir ! Hélas ! elles n'auront pas même d'eux un souvenir pour tromper leur douleur. Tout ce que l'on saura jamais au sujet de ce vaisseau, c'est qu'un jour il quitta le port, « et qu'on n'en entendit plus jamais parler ! »

La vue de ce débris amena, comme c'est l'usage, une foule d'anecdotes lugubres. Elles se déroulèrent principalement dans la soirée, lorsque le temps fut devenu sombre et menaçant, de beau qu'il avait été jusque-là, et eut signalé un de ces orages soudains qui, sur mer, rompent parfois la sérénité d'un voyage en été. Assis en cercle dans la chambre, autour d'une lampe fumeuse dont la clarté blafarde rendait l'obscurité plus effrayante encore, on ouït chacun faire son petit récit de naufrage et de sinistre. Il en est un très-court dont nous gratifia le capitaine et qui me frappa.

« Une fois, nous dit-il, je faisais voile vers les côtes de Terre-Neuve avec un solide et beau vaisseau, quand un de ces épais brouillards qui règnent dans ces parages vint à peu près nous mettre dans l'impossibilité d'y voir devant nous en plein jour ; la nuit, le temps était si couvert que nous ne pouvions distinguer un objet à une distance double de la longueur du vaisseau. Je fis entretenir de la lumière au grand mât, et j'ordonnai qu'on ne perdît pas de vue l'avant, afin de pouvoir découvrir les bateaux pêcheurs, qui sont ordinairement à l'ancre sur les côtes. Le vent soufflait violemment, et nous fendions rapidement les eaux. Tout à coup l'homme de garde donne l'alarme et crie : « Une voile à l'avant ! » — Ces mots étaient à peine prononcés que nous étions déjà sur eux. C'était un petit schooner, à l'ancre, le flanc dirigé vers nous. Tout l'équipage dormait, et l'on avait négligé d'éclairer. Nous le heurtâmes en plein. Notre vaisseau était si fort, si grand, si lourd, qu'ils furent coulés ; nous leur passâmes sur le corps et poursuivîmes notre course précipitée. Comme il craquait et s'enfonçait au-dessous de nous, j'entrevis deux ou trois malheureux à demi nus qui s'élançaient hors de la chambre. Ils ne sautèrent de leurs lits que pour être engloutis tout hurlants par les vagues. J'entendis leur cri de détresse se mêler au vent... La rafale qui l'apportait à nos oreilles nous empêcha d'en entendre davantage ; mais ce cri, je ne l'oublierai jamais !... Comme nous étions lancés, il s'écoula du temps avant que nous pussions retourner sur nos pas. Nous revînmes, autant du moins que nous pouvions le conjecturer, à l'endroit où le bateau se trouvait naguère à l'ancre. Pendant quelques heures nous croisâmes dans un épais brouillard. Nous tirâmes le canon pour annoncer du secours, nous écoutâmes si les cris de quelques survivants se feraient entendre ; mais tout resta silencieux. — Nous n'en vîmes, nous n'en entendîmes jamais davantage. »

Ces récits, je l'avoue, mirent pour le moment un terme à toutes mes belles imaginations. L'orage s'accrut avec la nuit ; la mer, qu'il fouettait, était profondément agitée. Il y avait quelque chose d'effrayant et d'indomptable dans ce bruit monotone des lames qui venaient se briser contre le navire. L'abîme répondait à l'abîme. Parfois la masse de nuages noirs suspendus sur nos têtes semblait se déchirer pour livrer passage à l'éclair, qui jetait sur l'écume des flots sa lueur tremblotante et rendait deux fois plus terrible l'obscurité qui la remplaçait bientôt. Le tonnerre mugissait sur l'espace désolé des eaux, et les vagues, grosses comme des montagnes, en répétaient les échos prolongés. Quand je voyais le vaisseau vaciller et plonger dans ces gouffres pleins de rugissements, il me semblait miraculeux qu'il retrouvât l'équilibre, qu'il continuât à flotter. Ses vergues trempaient dans l'eau ; l'avant était presque enseveli sous les vagues. Quelquefois une lame menaçante paraissait près de nous recouvrir, et il n'y avait qu'un mouvement adroit imprimé au gouvernail qui pût nous préserver du choc.

Quand je me retirai dans ma cabine, cette scène imposante m'y suivit. Le sifflement du vent dans les agrès retentissait comme une plainte funèbre ; le craquement des mâts, la tension des cloisons en travers du vaisseau, qui gémissaient avec effort, pendant que celui-ci fendait une mer houleuse, était chose effrayante. Comme j'entendais les flots se briser contre les flancs du navire, comme leurs mugissements se répercutaient dans mon oreille, il me sembla que, cherchant sa proie, la Mort faisait rage autour de cette prison flottante. Un clou parti, deux planches disjointes..., et elle entrait.

Un beau jour, cependant, avec une mer tranquille et une brise favorable, eut bientôt mis en fuite toutes ces sinistres pensées. Il est impossible de résister à la vivifiante influence d'un beau temps, d'un bon vent, en mer. Quand le navire met toutes voiles dehors et qu'elles sont gonflées par le vent, quand il file gaiement sur les flots qui ondulent, qu'il paraît majestueux et beau ! — comme il semble régner en maître sur l'océan ! Je pourrais remplir un volume avec les rêveries qu'inspire un voyage sur mer, car, avec moi, c'est presque une rêverie continuelle. — Mais il est temps de prendre terre.

Ce fut par une belle matinée pleine de soleil que le cri perçant de : « Terre ! » descendit du grand mât. On ne peut, à moins qu'on ne l'ait éprouvé, se faire une idée de la foule de sensations délicieuses qui se

pressent dans le sein d'un Américain lorsque l'Europe apparaît pour la première fois à ses yeux. Le nom seul éveille en lui tout un monde de pensées : c'est la terre promise, qui renferme tout ce dont il a entendu parler dans son enfance, ou ce qui fit le sujet des méditations de ses studieuses années.

Depuis ce moment jusqu'à celui de l'abord ce ne fut qu'agitation fébrile. Les vaisseaux de guerre qui, semblables à des gardiens géants, rôdaient le long de la côte ; les promontoires de l'Irlande, qui s'avançaient dans le canal ; les montagnes du pays de Galles, qui se perdaient dans les nuages, étaient autant d'objets du plus vif intérêt. Comme nous remontions la Mersey, j'examinais la rive avec un télescope. Mes yeux se fixaient avec bonheur sur de jolies chaumières avec leurs arbustes coquets et leurs pelouses verdoyantes. Je voyais une abbaye en ruine dont le lierre recouvrait les débris, et la flèche conique d'une église de village se dressait au front d'une colline prochaine. — Tout indiquait que c'était l'Angleterre.

Le vent et la marée nous furent si favorables que le vaisseau put se rendre droit à la jetée. Elle était couverte de monde. Les uns étaient de simples curieux ; les autres attendaient avec impatience des amis ou des parents. Je pouvais distinguer le marchand à qui le navire était consigné ; je le reconnus : le calcul était écrit sur son front, il avait l'air affairé. Les mains enfoncées dans ses poches, il sifflait d'un air pensif et se promenait de long en large dans l'étroit espace que lui avait accordé la foule par déférence pour son importance temporaire. C'étaient des cris de joie, des saluts fréquemment échangés entre ceux de la rive et ceux du vaisseau, quand des amis venaient à se reconnaître. Je remarquai surtout une jeune femme humblement vêtue, mais d'une figure intéressante. Elle se penchait avidement au premier rang de la foule ; ses yeux coururent le long du vaisseau quand il approcha de la rive, afin de retrouver un visage longtemps désiré. Elle paraissait désappointée, agitée, quand j'entendis une faible voix l'appeler par son nom. — C'était celle d'un pauvre marin qui, malade pendant tout le voyage, avait à bord excité la sympathie de tous. Quand le temps était beau, ses camarades lui avaient, à l'ombre, étendu sur le pont un matelas ; mais depuis quelque temps sa maladie s'était tellement aggravée qu'il n'avait pas quitté son hamac, et qu'il ne vivait plus que du désir de voir une dernière fois sa femme avant de mourir. On l'avait hissé sur le pont

quand nous remontâmes la rivière ; il était maintenant appuyé contre les haubans, si pâle, si changé, si effrayant, qu'on ne pouvait s'étonner que l'œil même de l'affection ne l'eût pas reconnu. Mais, au son de voix, son regard à elle embrassa ses traits ; elle y lut aussitôt tout un livre de douleurs ; elle joignit les mains, poussa un cri étouffé, et se tordit dans une silencieuse agonie.

Tout était désordre, agitation, tumulte. Les connaissances se saluaient, — les amis se félicitaient, — les commerçants s'entretenaient d'affaires ; moi seul étais oisif et solitaire. Il n'y avait pas pour moi de main à serrer, d'acclamations à essuyer. Je foulais la terre de mes aïeux, mais je sentais que pour elle j'étais un étranger.

1. [↑] Manque d'équivalent en français. *Intérieur* ne soutient pas la comparaison, car le *home* ce n'est pas seulement le foyer, le vrai foyer, c'est le foyer dans la patrie. (*Note du traducteur.*)

ROSCOE

Paraître de l'humanité
La tutélaire déité,
Se dévouer à son service,
Puis vers un but qui vous grandisse
Tourner ce qu'on se sent d'ardeur,
Tout ce qu'on a de sève au cœur,
Afin de planer sur la foule,
Ce troupeau rampant qui s'écoule,
Et d'attacher au pied du Temps
Son nom, qu'un éternel printemps
Doit couronner : — oui, c'est là vivre. —
Que d'hommes sains pour un homme ivre !

THOMSON.

Un des endroits qui attirent tout d'abord le voyageur, à Liverpool, c'est l'Athénée. Il est établi sur un plan judicieux et libéral ; il renferme une bonne bibliothèque, une salle de lecture spacieuse, et c'est le grand refuge littéraire de l'endroit. Allez-y à l'heure que vous voudrez, vous êtes sûr de le trouver rempli de personnages au regard sérieux profondément absorbés dans l'étude des journaux.

Comme je visitais un jour ce temple de la science, mon attention se porta, par une espèce d'attraction, sur une personne qui venait d'entrer dans la salle. C'était un homme de haute stature et d'un âge assez avancé ; sa taille pouvait avoir été jadis imposante, mais elle avait été depuis un peu courbée par le temps, — par les soucis peut-être. Sa contenance était noble, romaine ; sa tête aurait charmé un peintre ; et bien que de légères rides indiquassent que la pensée, cette dévastatrice, avait étreint son front, cependant l'œil rayonnait encore du feu qui embrase les âmes poétiques. Dans l'ensemble il y avait quelque chose qui annonçait un être d'un ordre autre que celui de la race bruyante qui l'entourait.

Je m'enquis de son nom : j'appris que c'était Roscoe. Un sentiment involontaire de vénération me fit reculer. C'était alors un écrivain célèbre ;

un de ces hommes dont la voix avait retenti jusqu'au bout du monde, avec l'esprit desquels j'avais été en communion, même dans les solitudes de l'Amérique. Accoutumés, comme nous le sommes dans notre pays, à ne connaître les écrivains européens que par leurs ouvrages, nous ne pouvons les concevoir tendant, comme d'autres hommes, à un but mesquin ou honteux, et coudoyant la foule des esprits vulgaires dans les sentiers poudreux de la vie. Ils passent devant nos imaginations comme des êtres supérieurs, plongés dans un océan de lumière, émanation de leur génie, le front entouré d'une auréole de gloire littéraire.

Trouver l'élégant historien des Médicis mêlé à cette foule inquiète, à ces fils du négoce, choqua donc un peu d'abord mes idées poétiques ; mais c'est précisément des circonstances et de la situation mêmes dans lesquelles il a été placé que dérivent surtout ses droits à l'admiration. Il est intéressant de noter qu'il est des esprits qui semblent presque se créer eux-mêmes, se redressant après la chute, surmontant mille obstacles, et ne se laissant détourner par rien de leur voie solitaire. On dirait que la nature prend plaisir à se jouer des efforts de l'art pour amener à maturité ceux qu'elle a disgraciés, et qu'elle tire gloire de la vigueur et de l'exubérance qui frappent dans ses beaux ouvrages. Elle livre aux vents, qui les dispersent, des semences de génie ; partie peut mourir, qui tombe sur les terrains pierreux du monde, ou bien qui est étouffée par les épines et les ronces hâtives de l'adversité : le reste finit toujours par prendre racine, même dans les crevasses du rocher, par se faire, à force de lutter, une place au soleil, et par répandre sur leur stérile lieu de naissance toutes les beautés de la végétation.

C'est l'histoire de Roscoe. Né dans un lieu évidemment peu propice au développement du talent littéraire ; au centre même d'un monde commercial ; sans fortune, sans liens de famille ni de patronage ; poussé par lui-même, soutenu par lui-même, instruit presque par lui-même, il a triomphé de tous les obstacles, et, son chemin parcouru, sa réputation faite, devenu l'une des gloires de son pays, il a consacré toutes les forces de son talent et toute son influence au progrès et à l'embellissement de sa ville natale.

Je l'avoue, c'est ce dernier trait de son caractère qui l'a rendu du plus haut intérêt à mes yeux, et qui m'a porté surtout à le signaler à mes

concitoyens. Éminent comme il l'est par ses mérites littéraires, il est unique entre les nombreux écrivains distingués de cette nation amie des lettres. Car ils ne vivent, en général, que pour leur renommée ou pour leurs plaisirs. Leur histoire privée ne renferme aucune leçon pour le monde, ou bien elle n'offre qu'un triste exemple de l'inconséquence et de la fragilité humaines. Les meilleurs sont portés à se dégager du bruit, de la vulgarité de la vie active ; à se laisser aller au bonheur égoïste que procure l'aisance dans les lettres ; jouissances nobles et pures, mais qu'on goûte tout seul.

Roscoe, lui, n'a revendiqué aucun des privilèges reconnus du talent. Il ne s'est pas enfermé à double tour dans le jardin de la pensée, dans l'élysée de l'imagination ; il s'est engagé dans les grandes routes, les rues fréquentées de la vie. Il a établi des berceaux en marge du chemin, pour le soulagement du pèlerin et de l'étranger, et fait couler une eau pure de fontaines où le travailleur peut, se détournant de la poussière et de la chaleur du jour, se désaltérer aux ondes vivifiantes du savoir. Il y a dans sa vie « une beauté de tous les jours » que le monde peut méditer et qui peut le rendre meilleur. Elle n'offre pas de ces exemples grandioses et presque inutiles, parce qu'ils sont inimitables, de perfection surhumaine ; elle présente un tableau de vertus actives, simples et imitables, qui sont à la portée de tout homme, mais qui, malheureusement, ne sont pas généralement pratiquées, sans quoi ce monde serait un paradis.

Mais c'est sa vie privée qui est particulièrement digne d'attirer l'attention de notre pays, si jeune, si affairé, où la littérature et les arts élégants doivent grandir côte à côte avec ces plantes plus grossières qui s'appellent les nécessités de chaque jour ; où ils ne peuvent s'attendre à être cultivés avec cette dévotion exclusive pour laquelle il faut du temps et de l'opulence, ni compter sur l'émulation que font naître de hauts patronages, eux à qui ne restent que les moments enlevés aux intérêts matériels par les hommes intelligents et animés de l'amour du bien public.

Il a montré ce que, dans ses heures de loisir, un grand esprit pouvait faire pour un lieu donné ; quelle profonde empreinte il peut laisser sur les objets qui l'entourent. Semblable à son Laurent de Médicis, sur lequel il semble avoir fixé les yeux comme sur un pur modèle que nous a légué le passé, il a entrelacé l'histoire de sa vie à l'histoire de sa ville natale, et a fait des fondements de sa renommée les monuments de ses vertus. Quelque part que

vous alliez, à Liverpool, vous apercevez les traces de ses pas dans tout ce qui est élégant et libéral. Il a trouvé les flots de la richesse coulant seulement dans les canaux du négoce ; il en a détourné de petits ruisseaux pour arroser et faire fructifier le champ de la littérature. Par son exemple, par ses constants efforts, il a effectué cette union des poursuites commerciales et intellectuelles qu'il recommande avec tant d'éloquence dans l'un de ses derniers écrits^[1] ; et il a prouvé par la pratique qu'une merveilleuse harmonie pouvait régner entre elles, à l'avantage de toutes deux. Les grandes institutions littéraires et scientifiques qui font tant d'honneur à Liverpool, et qui donnent une si puissante impulsion à l'esprit public, ont toutes été chaudement patronnées par Roscoe. Pour la plupart, en outre, c'est à lui qu'on est redevable de l'idée première ; et si nous considérons l'accroissement rapide de l'opulence et de la grandeur de cette ville, qui promet de rivaliser en importance commerciale avec la métropole, nous verrons qu'en éveillant au cœur de ses habitants ces désirs de progrès intellectuel il a rendu un grand service à la cause de la littérature anglaise.

En Amérique, on ne connaît Roscoe que comme auteur ; — à Liverpool, on parle du banquier, et l'on me dit qu'il avait été malheureux en affaires. Je ne le plains pas, comme je le vis faire à quelques personnes riches : je ne le pus. Je le regardai comme bien au-dessus de la portée de ma pitié. Ceux qui vivent seulement pour le monde, et dans le monde, peuvent être abattus par les coups de l'adversité ; mais un homme tel que Roscoe, des revers de fortune ne peuvent rien sur lui. Ils n'ont pour effet que de lui faire déployer toutes les ressources de son esprit ; de le renfermer dans la sphère plus haute de ses propres pensées, dont les meilleurs négligent parfois la société, portés qu'ils sont à courir au dehors chercher de moins dignes compagnons. Il ne dépend pas du monde qui l'entoure. Il vit avec le passé et la postérité ; avec le passé, dans une douce communion, au milieu d'une studieuse retraite ; avec la postérité, dans ses généreuses aspirations vers la renommée que dispense l'avenir. Pour un esprit de cette trempe la solitude est le suprême bonheur. C'est alors qu'il est visité par ces méditations sublimes qui sont l'aliment naturel des grandes âmes, et que le ciel laisse tomber, comme une manne, sur le désert de ce monde.

Pendant que mes sentiments à l'égard de Roscoe avaient encore toute leur fraîcheur, j'eus la bonne fortune de recueillir sur lui de plus amples

informations. Je chevauchais, en compagnie d'un gentleman, dans le but de voir les environs de Liverpool, quand il se détourna et franchit une barrière. Après avoir parcouru une légère distance sur des terrains d'agrément, nous atteignîmes une maison spacieuse, bâtie en pierres de taille, dans le style grec. Elle n'était pas du goût le plus pur ; néanmoins elle avait un air d'élégance, et la situation en était délicieuse. Sur un plan incliné fuyait une belle pelouse garnie de bouquets d'arbres, disposés de manière à former une suite de paysages très-divers au milieu de cette douce et fertile campagne. On voyait la Mersey faisant serpenter sa large et tranquille nappe d'eau à travers d'immenses prairies verdoyantes ; magnifique horizon que bordaient les montagnes du pays de Galles, dont les nuages et la distance adoucissaient les tons.

C'était, aux jours de sa prospérité, la résidence favorite de Roscoe. Elle avait été le siège d'une élégante hospitalité, une retraite littéraire. La maison était alors silencieuse et déserte. Je vis les fenêtres du cabinet d'étude, qui dominait le beau paysage dont je parlais tout à l'heure. Les fenêtres étaient fermées, — la bibliothèque n'y était plus. Deux ou trois individus assez laids erraient autour de l'emplacement, et mon imagination les transforma en serviteurs de la loi. C'était comme si, visitant quelque fontaine classique dont les ondes pures jaillissaient autrefois au milieu d'un bois sacré, je l'avais trouvée tarie et couverte de poussière, parsemée de lézards et de crapauds couvant sur les marbres brisés.

Je m'informai de ce qu'était devenue la bibliothèque de Roscoe, qui consistait seulement en quelques livres étrangers, de la plupart desquels il avait tiré des matériaux pour ses histoires italiennes. Elle avait passé sous le maillet du commissaire-priseur : elle s'était dispersée. Les bonnes gens du voisinage s'étaient élancés sur cette proie comme à la suite d'un naufrage on se précipite sur les débris d'un noble vaisseau jeté à la côte. Si une pareille scène admettait le mélange du comique, nous pourrions trouver quelque chose d'assez grotesque à cette étrange irruption dans les domaines du savoir : des pygmées fouillant dans l'arsenal d'un géant et se disputant la possession d'armes qu'ils ne pourraient brandir. Nous pourrions nous représenter un groupe de spéculateurs délibérant, le calcul sur le front, au-dessus de la curieuse reliure et des marges enluminées de quelque vieil écrivain ; et l'air de curiosité intense, mais trompée, de quelque heureux

acheteur cherchant à comprendre quelque chose de ces livres dont il s'était assuré la possession, mais qui pour lui étaient lettres closes.

C'est un grand incident dans l'histoire des infortunes de Roscoe, et qui ne peut manquer d'intéresser les esprits studieux, que sa séparation d'avec ses livres tant aimés. Ce fut un coup violent, un chagrin assez profond pour éveiller sa muse jusqu'alors endormie. Il n'y a que celui qui étudie qui sache combien, dans l'adversité, nous deviennent chers ces compagnons muets, et pourtant bien éloquents, de nos pensées pures et de nos heures d'innocence. Alors que tout ce qui nous entoure de mondain est pour nous sans valeur, seuls ils conservent invariablement leur prix. Quand les amis se refroidissent, que le commerce des intimes languit et s'exhale en fades politesses, en lieux communs, seuls ils gardent l'air qu'ils avaient dans des jours plus heureux, et nous consolent par cette véritable amitié qui ne trompa jamais l'espérance, qui ne délaissa jamais la douleur.

Je ne veux censurer personne, mais, à coup sûr, si les habitants de Liverpool avaient été aussi pénétrés qu'il convenait de ce qu'ils devaient à Roscoe et de ce qu'ils se devaient à eux-mêmes, sa bibliothèque n'aurait jamais été vendue. Certainement on peut donner pour leur justification des raisons excellentes aux yeux du monde, qu'il serait difficile de combattre au moyen d'arguments qui sembleraient de pure fantaisie. Quoi qu'il en soit, c'était, à mon avis, une de ces occasions comme il s'en présente rarement, de ranimer un noble esprit luttant contre le malheur, par une des marques les plus délicates, mais les plus significatives, de la sympathie publique. Du reste, je sais qu'il est difficile d'estimer à sa juste portée un homme de génie que l'on a journellement sous les yeux. Pour nous, alors, il reste dans la foule et se confond avec elle. Ses grandes qualités perdent leur nouveauté ; les éléments communs qui forment la base, même des plus grands caractères, nous deviennent trop familiers. Il est des concitoyens de Roscoe qui peuvent ne voir en lui que le négociant, d'autres que l'homme politique ; tous le trouvent occupé de la même manière qu'eux-mêmes, et, peut-être, dépassé par eux sous certains rapports, au point de vue matériel. Cette simplicité de caractère dégagée de toute ostentation et cette amabilité qui ajoutent une grâce inexprimable à la supériorité réelle peuvent même lui faire perdre dans l'opinion de quelques esprits grossiers, qui ne savent pas que le vrai mérite n'éblouit jamais et qu'il est sans prétention. Mais

l'homme de lettres qui parle de Liverpool en parle comme de la résidence de Roscoe. Le voyageur intelligent qui le visite s'enquiert où l'on peut voir Roscoe. C'est le fanal littéraire de l'endroit ; il en indique l'existence au savant éloigné. Comme la colonne de Pompée, à Alexandrie, il est seul debout, drapé dans sa majesté.

Voilà le sonnet auquel il est fait allusion dans le précédent article, et que Roscoe adressait à ses livres en les quittant. Si quelque chose peut ajouter à l'effet produit par la pureté de sentiment et l'élévation de pensée qui s'y révèlent, c'est la conviction que ce n'est pas là un caprice de sa fantaisie, mais que les vers ont été écrits par lui sous la dictée de son cœur :

À MES LIVRES :

S'il faut qu'à des amis on fasse ses adieux,
On se révolte, et puis on rit à l'espérance ;
On se revoit assis, causant aux mêmes lieux :
Cela vous gaze un peu les peines de l'absence.

Séparons-nous de même, interprètes pieux
De la sagesse antique, au temps de l'opulence
Qui séchiez la fatigue à mon front soucieux,
Et des heures pour moi talonnez l'indolence.

Je vous quitte à regret, mais non désespéré.
L'esprit vole à l'esprit, par l'amour attiré. —
Oui, vous serez un jour rendus à ma tendresse :

Bientôt, demain peut-être, à jamais réunis,
Nous nous abîmerons dans une sainte ivresse,
Au sein même de Dieu confondus et bénis.

1. [↑](#) Discours à l'occasion de l'ouverture de l'Institut de Liverpool.

L'ÉPOUSE.

Les trésors que la mer garde dans ses retraites
Valent-ils le bonheur, les voluptés secrètes
De l'homme qu'une femme étreint de son amour !
Je m'approche, et déjà de leur charmant séjour
L'air m'apporte, embaumé, la fraîcheur sans égale.
Quels parfums ravissants le mariage exhale !
La violette même a des parfums moins doux
Qui naît, parfume et meurt loin des regards jaloux.

MIDDLETON.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer la force d'âme avec laquelle les femmes soutiennent les revers de fortune les plus écrasants. Ces désastres sous le poids desquels le courage de l'homme reste anéanti, qui le font rouler dans la poussière, semblent évoquer toute l'énergie de ce sexe délicat, et impriment à leur caractère une telle intrépidité, une telle élévation, que parfois elles deviennent presque sublimes. Rien ne peut être plus touchant que de voir une femme douce et frêle, qui n'était que faiblesse et que misère, dont la moindre pierre déchirait les pieds, alors qu'elle foulait les sentiers de la prospérité, grandir tout à coup en force morale pour être la consolation et l'appui de son mari dans l'infortune, et résister avec un inébranlable courage aux plus terribles rafales de l'adversité.

De même que la vigne qui longtemps enlaça le chêne de son gracieux feuillage et s'appuya sur lui pour se réchauffer aux rayons du soleil, si l'arbre majestueux vient à s'entr'ouvrir frappé par la foudre, jette autour de lui ses tendrons caressants et cherche à relier ses rameaux brisés, la Providence a voulu, et c'est un de ses beaux décrets, que la femme, sujette et simple ornement de l'homme aux jours de la fortune, fût son soutien et sa consolation quand le vent du malheur vient à souffler ; qu'elle s'insinuât dans les replis les plus rugueux de sa nature, soutînt avec amour la tête qui penche, et relevât le cœur brisé.

Je félicitais un jour un ami dont la famille s'épanouissait autour de lui, reliée par la plus vive affection. « Je ne puis vous souhaiter de plus grand bonheur, me dit-il avec enthousiasme, que d'avoir une femme et des enfants. — Êtes-vous heureux, ils sont là pour prendre leur part de votre bonheur ; ne l'êtes-vous pas, ils sont là pour vous consoler. » Et en effet, j'ai observé qu'un homme marié tombant dans le malheur reconquerrait plutôt sa place dans le monde qu'un célibataire ; d'abord, parce que les besoins de ces êtres aimés et sans force qui n'attendent leur subsistance que de lui le stimulent plus énergiquement au travail ; mais surtout parce que les affections de la famille le calment et relèvent son courage, qu'il conserve vivace sa confiance en lui-même quand il voit que bien qu'au dehors tout soit pour lui ténèbres et abaissement, cependant il a encore dans son intérieur un petit monde d'amour dont il est le roi. Tandis qu'un célibataire est porté à se laisser aller au plus profond découragement, à l'oubli de soi-même, à s'imaginer qu'il est dans l'isolement et l'abandon ; et son cœur tombe en ruine comme une maison déserte, faute d'habitants.

Ces remarques me font souvenir d'un petit drame d'intérieur dont je fus autrefois témoin. Mon intime ami, Leslie, avait épousé une jeune fille aussi belle qu'accomplie, qui avait grandi au sein de la vie fashionable. Elle n'avait pas de fortune, il est vrai, mais celle de mon ami était considérable, et d'avance il se faisait un bonheur de satisfaire tous ses goûts d'élégance, tous ces rêves, toutes ces délicates fantaisies qui répandent autour des femmes un éclat en quelque sorte magique. — « Sa vie, disait-il, sera comme un conte de fée. »

La différence même de leurs caractères produisait une harmonieuse combinaison. Il avait un tour d'esprit romanesque et un peu sérieux ; elle n'était que vie et que sourires. J'ai souvent observé le muet ravissement avec lequel il la contemplait dans le monde, dont sa vivacité et son enjouement la rendaient les délices ; et qu'au milieu même des applaudissements ses yeux se tournaient vers lui, comme si là seulement elle voulait être louée et admirée. Lorsqu'elle s'appuyait sur son bras, sa taille svelte formait un gracieux contraste avec ses formes masculines. L'air de confiance passionnée avec lequel elle le regardait semblait lui donner les joies de l'orgueil qui triomphe et de la tendresse qui protège, comme s'il eût raffolé de son charmant fardeau, à cause de sa faiblesse même. Jamais

couple jeune et bien assorti ne s'engagea dans le sentier fleuri du mariage avec une plus belle perspective de bonheur.

Mais, pour le malheur de mon ami, sa fortune était aventurée dans d'immenses spéculations ; et quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis son mariage, que, par une suite de désastres inattendus, elle lui fut enlevée, et qu'il se trouva presque réduit à la misère. Pendant quelque temps il garda le secret de sa situation ; il allait, le visage bouleversé et le cœur brisé. Sa vie n'était plus qu'une longue agonie ; et ce qui la rendait plus intolérable encore, c'était la nécessité d'avoir toujours, en présence de sa femme, le sourire sur les lèvres ; car il ne pouvait se résoudre à l'accabler sous la fatale nouvelle. Mais elle vit, avec les yeux perçants de l'affection, que quelque chose le chagrinait. Elle remarqua ses regards altérés, ses soupirs à demi comprimés, et ne se laissa pas tromper par ses douloureux et vains essais de gaieté. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait d'enjouement, toutes les cajoleries de la tendresse, pour le rappeler au bonheur : elle ne fit qu'enfoncer un peu plus le trait dans son âme. Plus il voyait de raisons pour l'aimer, plus poignante était cette idée qu'il allait bientôt la faire misérable. Encore quelques jours, pensait-il, et le sourire fuira ces joues, — les chants expireront sur ces lèvres, — le chagrin amortira l'éclat de ces yeux, — et le cœur léger qui bat maintenant si joyeux dans son sein pèsera plus lourd, comme le mien, sous les misères et les soucis de ce monde.

Enfin il vint un jour à moi et m'exposa toute sa situation du ton du plus profond désespoir. Quand je l'eus écouté jusqu'au bout, je lui dis : « Votre femme sait-elle tout ceci ? » — À cette question il fond en larmes, il éclate en sanglots. « Pour l'amour de Dieu, s'écrie-t-il, si vous avez de moi quelque pitié, ne me parlez pas de ma femme ; cette pensée me ferait devenir fou !

— Et pourquoi non ? lui dis-je. Elle le saura toujours tôt ou tard ; vous ne pouvez le lui cacher longtemps, et cette nouvelle peut la frapper plus dangereusement que si vous la lui communiquiez vous-même : car la voix de ceux que nous aimons adoucit pour nous les nouvelles les plus amères. Et puis vous vous privez des forces que vous trouveriez dans sa sympathie ; et non-seulement cela, mais vous mettez encore en péril le seul lien qui puisse unir à jamais les cœurs : — une communauté sans réserve de pensées et de sentiments. Elle s'apercevra bientôt que quelque chose vous obsède,

et, quand on aime bien, on ne veut pas de réserve ; on se croit méprisé, outragé, quand ceux que nous aimons nous cèlent même leurs chagrins.

— Oh ! mais, mon ami, penser au coup que je vais porter à tous ses plans pour l'avenir, au profond désespoir dans lequel je vais plonger son âme, quand je lui dirai que son époux est un mendiant ! qu'il lui faut renoncer à toutes les élégances de la vie, — à tous les plaisirs de la société, — pour tomber avec moi dans l'indigence et l'obscurité ! Lui dire que je l'ai précipitée de la sphère où elle aurait pu continuer à se mouvoir dans un éclat sans fin, — être la lumière de tous les yeux, — faire battre tous les cœurs ! Comment supportera-t-elle la pauvreté ? elle a grandi au milieu de tous les raffinements de l'opulence. Comment supportera-t-elle l'oubli ? elle a été l'idole de la société. Oh ! je briserai son cœur ! — je briserai son cœur ! — ».

Je vis que sa douleur était éloquente, et je lui laissai avoir son cours : car le chagrin se soulage avec des mots. Quand son paroxysme se fut calmé, qu'il fut retombé dans un sombre silence, je revins tout doucement à mon sujet, et le pressai de révéler sur-le-champ sa position à sa femme. Il secoua tristement mais résolûment la tête.

« Mais comment ferez-vous pour le lui cacher ? Il est nécessaire qu'elle le sache, afin que vous puissiez prendre les mesures exigées par votre changement de fortune. Il vous faudra modifier votre manière de vivre ; — mais (je vis l'angoisse passer sur ses traits) que cela ne vous afflige pas : je suis sûr que vous n'avez jamais placé la félicité dans la pompe extérieure. — Vous avez encore des amis, de véritables amis, qui ne vous estimeront pas moins parce que vous serez moins splendidement logés ; et certainement il n'est pas besoin d'un palais pour être heureux avec Marie.

— Je pourrais être heureux avec elle, s'écria-t-il violemment agité, dans une cabane ! — Je pourrais descendre avec elle dans la pauvreté et la poussière ! — Je pourrais — je pourrais — Dieu la bénisse ! s'écria-t-il en lâchant les rênes de sa douleur et de sa tendresse.

— Et croyez-moi, mon ami, dis-je en m'avancant et en lui serrant chaudement la main ; — croyez-moi, elle peut être la même pour vous. Que dis-je ? plus : ce sera une source d'orgueil et de triomphe pour elle. — Vous verrez paraître toute l'énergie que recèle sa nature, une brûlante sympathie :

car elle se réjouira de vous prouver qu'elle vous aime pour vous-même. Il y a dans le cœur de toute véritable femme une étincelle de feu divin, qui se dérobe et dort au grand jour de la prospérité, mais qui s'allume, éclaire et jette des flammes quand tout s'assombrit à l'heure de l'adversité. Nul homme ne sait ce qu'est la femme qu'il adore, — nul homme ne sait quel ange dévoué il a auprès de lui, — tant qu'il n'a pas passé avec elle à travers les redoutables épreuves de la vie. »

Il y avait quelque chose dans la véhémence de mon action, dans les tours figurés de mon langage, qui saisit l'imagination échauffée de Leslie. Je sus à quel auditeur j'avais affaire ; et profitant de l'impression que j'avais produite, je finis par lui persuader de rentrer chez lui et de soulager, en l'ouvrant à sa femme, son cœur chargé de tristesse.

Je dois l'avouer, malgré tout ce que j'avais dit, je n'étais pas sans quelque inquiétude pour le résultat. Qui peut compter sur le courage d'une personne dont la vie tout entière n'a été qu'un cercle de plaisirs ? Elle qui était si gaie pouvait refuser de s'engager dans le ténébreux et redoutable sentier d'humiliation et d'abaissement qu'on lui indiquait tout à coup du doigt ; elle pouvait se cramponner à ces régions pleines de soleil où jusque-là la vie leur avait été si facile. Et puis, dans le monde fashionable, la ruine est accompagnée de tant d'amères mortifications, mortifications auxquelles, dans les autres rangs de la société, elle reste étrangère. — Bref, ce n'est pas sans crainte que, le lendemain matin, je rencontrai Leslie. Il avait tout avoué.

« Et comment supporte-t-elle son malheur ?

— Comme un ange ! Il m'a semblé même qu'elle en éprouvait un soulagement, car elle a jeté ses bras autour de mon cou, me demandant si c'était tout ce qui dernièrement me rendait malheureux. — Mais la pauvre fille, ajouta-t-il, elle ne peut se faire une idée de la vie qui nous est imposée désormais. Elle ne conçoit la pauvreté que d'une façon abstraite, pour avoir lu des poésies, et là elle ne va jamais sans l'amour. Elle ne sent pas encore les privations ; elle n'a perdu aucune de ces commodités, de ces jouissances que donne le luxe et auxquelles elle est accoutumée. — Elle ne souffre pas. Que nous venions à connaître d'une manière pratique, grâce à l'expérience, les soucis mesquins, les sordides privations, les humiliations de chaque jour, — ce sera lors la véritable épreuve.

— Mais, lui dis-je, maintenant que vous avez accompli la tâche la plus pénible, celle de lui tout confier, le plus tôt que vous mettrez le monde dans le secret sera le meilleur. Cette révélation peut avoir quelque chose de mortifiant, mais ce n'est qu'une misère, et ce sera bientôt passé ; tandis qu'autrement vous la subissez à chaque heure du jour, par anticipation. Ce n'est pas tant la pauvreté que la honte de la pauvreté qui abat un homme ruiné, — la lutte entre l'esprit orgueilleux et la bourse vide, — le besoin de conserver les apparences du luxe, ce qui ne peut toujours durer. Ayez le courage de paraître pauvre, et vous aurez enlevé à la pauvreté son plus piquant aiguillon. » Je trouvai sur ce point Leslie parfaitement préparé ; il n'avait pas lui-même de faux orgueil, et, quant à sa femme, elle n'avait d'autre désir que de se conformer à leur nouvelle position.

Quelques jours après il vint me voir dans la soirée. Il avait disposé de sa maison d'habitation, et pris une petite chaumière à la campagne, à quelques milles de la ville ; il avait été occupé tout le jour à y envoyer des meubles. La nouvelle demeure n'exigeait que peu d'objets, et tous de l'espèce la plus simple. Tout le splendide mobilier de sa dernière résidence avait été vendu, à l'exception de la harpe de sa femme. Elle était, disait-il, trop étroitement liée à l'idée de sa femme elle-même ; elle se rattachait à la petite histoire de leurs amours, car quelques-uns des plus doux moments qu'ils avaient passés à l'époque où il lui faisait la cour étaient ceux où il s'appuyait sur cet instrument et prêtait l'oreille aux sons attendris de sa voix. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce trait de galanterie romanesque dans un époux passionné.

Il se rendait alors à la chaumière, dont sa femme avait été occupée tout le jour à surveiller l'arrangement. Ma sensibilité était fortement excitée ; je suivais avec intérêt ce drame domestique : aussi, comme c'était une belle soirée, lui proposai-je de l'accompagner.

Il était accablé par les fatigués du jour, et tomba, pendant la route, dans un accès de sombre rêverie.

« Pauvre Marie ! ». Ces mots, suivis d'un gros soupir, s'échappèrent à la fin de ses lèvres.

« Quoi ? demandai-je ; lui serait-il arrivé quelque chose ? »

— Eh quoi ! dit-il en me lançant un regard plein d'impatience, n'est-ce donc rien que d'être réduite à cette humiliante situation, — d'être emprisonnée dans une misérable chaumière, — d'être obligée de se fatiguer aux menus détails des occupations domestiques ?

— Son changement de fortune l'a donc fait murmurer ?

— Murmurer ! elle n'a été que douceur et que gaieté. Que dis-je ? il semble qu'elle soit plus heureuse que jamais ; elle n'a été pour moi qu'amour, que tendresse, que consolation !

— L'admirable fille ! m'écriai-je. Vous vous dites pauvre, mon ami : jamais vous ne fûtes aussi riche. — Vous ne saviez pas quels inépuisables trésors de perfection vous possédiez dans cette femme.

— Oh ! mon ami, si cette première entrevue là-bas avait seulement eu lieu, je crois que je pourrais me consoler. Mais c'est son premier jour d'expérience réelle ; introduite dans une humble demeure, elle a été occupée tout le jour à disposer les misérables objets qui doivent y trouver place ; — pour la première fois elle a connu les fatigues des soins domestiques ; — elle a pour la première fois jeté les yeux autour d'elle pour ne rencontrer qu'un intérieur dénué de toute chose élégante, — et presque de toute chose convenable ; et maintenant peut-être elle s'assied épuisée, sans courage, les yeux fixés sur cet avenir de pauvreté et de misère. »

Il y avait dans ce tableau une certaine vraisemblance ; je ne pouvais le contredire. — Nous marchâmes silencieusement.

Après nous être détournés de la grande route pour nous engager dans un étroit sentier, si fort ombragé de grands arbres que cela lui donnait l'air d'une profonde solitude, nous arrivâmes en vue de la chaumière. L'extérieur en était assez humble pour satisfaire le poète le plus pastoral, et cependant elle avait un aspect rustique qui enchantait. Tout un bout était recouvert d'une profusion de feuilles de vigne sauvage ; quelques arbres y laissaient gracieusement retomber leurs branches ; et je remarquai plusieurs pots de fleurs disposés avec beaucoup de goût autour de la porte, et sur la pelouse, en avant. Un petit guichet ouvrait sur une allée bordée d'arbrisseaux qui serpentait jusqu'à la porte. Comme nous approchions, nous entendîmes le son de la musique. — Leslie serra mon bras : nous nous arrêtâmes pour écouter. C'était la voix de Marie, qui chantait avec simplicité et de la

manière la plus touchante un petit air dont son mari était particulièrement amoureux.

Je sentis la main de Leslie trembler sur mon bras. Il fit quelques pas en avant afin d'entendre plus distinctement ; son pied fit résonner le sable de l'allée. Un visage radieux et beau parut à la croisée, puis s'évanouit après avoir jeté un coup d'œil ; — un pas léger se fit entendre, — et Marie vint en sautillant à notre rencontre. Elle avait un joli vêtement blanc et tout à fait rustique ; quelques fleurs sauvages étaient entrelacées dans ses beaux cheveux ; la fraîcheur était sur sa joue ; toute sa personne s'illuminait de sourires. — Je ne l'avais jamais vue si charmante.

Mon bon Georges, s'écria-t-elle, je suis si heureuse que vous soyez arrivé ! J'étais toujours aux aguets, toujours à descendre le sentier, espérant toujours vous apercevoir. J'ai mis la table sous un bel arbre derrière la maison, et j'ai cueilli les fraises les plus délicieuses, car je sais que vous les aimez ; — et nous avons la plus excellente crème. — Et puis tout est si calme ici, si charmant ! — Oh ! dit-elle en passant son bras sous celui de son mari, pendant qu'elle le regardait en face avec du bonheur dans les yeux ; oh ! nous serons si heureux ! »

Le pauvre Leslie était accablé. — Il la prit dans ses bras, — la serra sur son sein, l'embrassant et l'embrassant encore. Il ne pouvait parler, mais il avait les yeux pleins de larmes ; et bien que la fortune lui ait souri depuis, que sa vie ait été, en somme, une heureuse vie, il m'a souvent assuré n'avoir jamais eu un moment de plus exquise félicité.

RIP VAN WINKLE,

ÉCRIT POSTHUME DE DIEDRICH KNICKERBOCKER.

Le récit suivant fut trouvé dans les papiers de feu Diedrich Knickerbocker, vieux gentleman de New-York passionné pour l'histoire hollandaise de la province et les mœurs et coutumes des descendants de ses colons primitifs. Ses recherches historiques cependant n'avaient pas tant pour base les livres que les hommes, car les premiers sont lamentablement discrets sur ses sujets favoris ; mais il allait trouver les vieux habitants, et plus encore leurs femmes, riches en récits légendaires, si précieux pour l'histoire véritable. Aussi, toutes les fois qu'il tombait sur une famille de Hollandais pur sang, paresseusement enfermés dans leur métairie au toit peu élevé sous un sycomore aux longues branches, il l'examinait comme si c'eût été un bouquin à fermoir, en lettres gothiques, et l'étudiait avec la conscience d'un ver rongeur de livres^[1]. Le résultat de toutes ces recherches fut une histoire de la province au temps des gouverneurs hollandais, histoire qu'il a publiée il y a quelques années. Différentes opinions se sont fait jour au sujet du caractère littéraire de cet ouvrage, qui, à vrai dire, n'est certes pas meilleur qu'il ne faut. Une scrupuleuse exactitude, voilà son principal mérite, mérite qui a bien été mis un peu en question quand il a paru pour la première fois, mais qui depuis a été complètement établi. Il a maintenant sa place dans toutes les collections historiques, comme un livre d'une incontestable autorité. Le vieux gentleman mourut peu de temps après la publication de son œuvre ; et maintenant qu'il est mort et enterré, sa mémoire n'en souffrira pas beaucoup si je dis qu'il eût bien mieux fait d'employer son temps à des travaux plus sérieux. Mais il aimait assez chevaucher à sa guise ; et quoique de temps à autre il envoyât un peu de poussière dans les yeux de ses voisins et chagrinât le cœur de quelques amis pour lesquels il ressentait la déférence et l'affection les plus sincères, cependant on se rappelle ses erreurs et ses folies « avec plus de peine que de courroux », et l'on commence à soupçonner que jamais il n'eut l'intention de blesser, d'offenser qui que ce fût. Enfin, quel que soit le jugement que portent de lui ses censeurs, sa mémoire est encore chère à bien des gens dont l'estime n'est pas sans prix, particulièrement à certains fabricants de biscuits, qui ont été jusqu'à reproduire ses traits sur leurs gâteaux du nouvel an, et lui ont ainsi donné une chance d'immortalité presque comparable à celle qu'il aurait à être estampillé sur une médaille de Waterloo ou un farthing de la reine Anne.

J'en jure par le dieu des Saxons, par Woden,

D'où s'est formé Wensday (*Wensday*, jour de Woden),^[2]

J'aime la vérité, — je lui serai fidèle

Jusqu'à ce que la mort dans le tombeau m'appelle.

CARTWRIGHT.

Quiconque a remonté l'Hudson doit se rappeler les monts Kaatskill. C'est une branche rompue de la grande famille des Apalaches ; on les voit qui filent à l'Ouest du fleuve pour s'élever à une hauteur imposante et dominer

le pays d'alentour. À tout changement de saison, à tout changement de temps, que dis-je ? à toute heure du jour, il s'opère un changement dans les teintes et les formes magiques revêtues par ces montagnes, que, de tous côtés, les bonnes femmes regardent comme d'excellents baromètres. Quand le temps est beau et bien assis, elles sont enveloppées de bleu et de pourpre, et leurs contours se détachent vigoureusement sur le ciel pur du soir ; mais quelquefois, lorsque le reste du paysage est sans nuages, il se rassemble autour de leurs sommets une masse de vapeurs grises, qui, colorée aux derniers rayons du soleil couchant, les couronne comme un diadème resplendissant.

Au pied de ces féeriques montagnes le voyageur peut avoir découvert de loin la légère fumée qui s'élève, en ondulant, d'un village dont les toits de planches étincellent entre les arbres, précisément à l'endroit où les teintes bleues de la montagne se mêlent, en se fondant, aux belles teintes vertes du paysage qui se trouve au-dessous. C'est un petit village, mais un village fort ancien, puisqu'il a été fondé par quelques colons hollandais, dans les premiers temps de la province, précisément à l'époque de l'entrée aux affaires du bon Pierre Stuyvesant (que ses cendres reposent en paix !); et quelques-unes des maisons des colons primitifs étaient encore debout il y a peu d'années, construites en petites briques jaunes apportées de Hollande, avec des jalousies et des pignons sur le devant, surmontés de girouettes.

Dans ce village même, et dans une de ces maisons mêmes (disons toute la vérité, c'était une déplorable victime du temps, elle était battue par tout les vents), vivait, il y a bien des années, à l'époque où le pays était encore une province de la Grande-Bretagne, un simple et brave garçon nommé Rip Van Winkle. C'était un descendant des Van Winkle qui firent si noble figure aux jours glorieux de Pierre Stuyvesant et l'accompagnèrent au siège de Fort-Christine. Pourtant il n'avait que médiocrement hérité du caractère martial de ses ancêtres. J'ai fait observer que c'était un simple et brave garçon ; c'était en outre un bon voisin, un mari docile, se laissant gouverner par sa femme. Et je croirais assez que c'est à cette dernière circonstance qu'il dut cette affabilité qui le rendit si généralement populaire ; car ces hommes-là sont merveilleusement disposés à être complaisants et conciliants au dehors, qui, dans leur intérieur, courbent la tête sous le joug d'une femme acariâtre. Il est incontestable que leur caractère s'assouplit et

devient malléable dans la fournaise ardente des tribulations domestiques ; et une mercuriale sous les rideaux vaut tous les sermons du monde pour inculquer les vertus de la patience et de la longanimité. D'où il suit qu'une femme querelleuse peut, à certains égards, être considérée comme une véritable bénédiction ; s'il en est ainsi, Rip Van Winkle était trois fois béni.

Toujours est-il que c'était le grand favori de toutes les bonnes femmes du village, qui, suivant l'usage du beau sexe, prenaient fait et cause pour lui dans toutes les querelles d'intérieur, et ne manquaient jamais, chaque fois qu'elles entamaient ce sujet de causerie dans leurs commérages du soir, de faire peser tout le blâme sur dame Van Winkle. Les enfants du village, eux, poussaient des cris d'allégresse à son approche. Il assistait à leurs ébats, fabriquait leurs jouets, leur apprenait à enlever les cerfs-volants, à lancer la bille, et leur disait de longues histoires de fantômes, de sorcières et d'Indiens. Quels que fussent l'heure et l'itinéraire qu'il choisît pour leur échapper, il était toujours environné d'une troupe de gamins qui s'accrochaient aux pans de son habit, grimpaient sur son dos et lui jouaient mille tours avec impunité... ; et, dans tout le voisinage, pas un chien n'aurait aboyé après lui.

La grande erreur de Rip et de sa nature, c'était une insurmontable aversion pour toute espèce de travail lucratif. Non pas que cela provînt d'un manque d'assiduité ou de persévérance ; car il restait assis sur un roc humide, avec une ligne aussi longue et aussi pesante que la lance d'un Tartare, à pêcher tout le jour sans murmurer, alors même que pour l'encourager le moindre poisson ne venait pas mordre à l'hameçon. Il portait un fusil de chasse sur l'épaule pendant des heures entières, se fatiguant à traverser les bois et les marais, tantôt sur la colline, tantôt dans la vallée, le tout pour tirer quelques écureuils ou quelques pigeons sauvages. Jamais il ne refusait d'aider un voisin, même dans le travail le plus rude ; et toujours il était le premier quand il s'agissait, comme cela se pratique à la campagne, de donner un coup de main pour écosser le blé de Turquie ou élever un mur de clôture. Les femmes du village avaient aussi l'habitude de l'employer pour remplir leurs messages et satisfaire telles petites fantaisies qui n'auraient pas trouvé des serviteurs dans leurs maris moins complaisants. — En un mot, Rip était prêt à faire la besogne de qui

que ce fût, excepté la sienne ; quant à remplir ses devoirs de famille, à s'occuper de sa plantation, il trouvait cela impossible.

En effet, il déclarait que cela ne servait à rien de travailler sur sa plantation ; c'était la plus mauvaise petite pièce de terre de toute la contrée ; tout y venait mal, et y viendrait mal, en dépit de ses efforts. Ses palissades tombaient continuellement en morceaux ; ou sa vache s'égarait, ou bien elle allait au milieu des choux ; les mauvaises herbes étaient sûres de pousser plus vite dans ses champs que partout ailleurs ; la pluie ne manquait jamais d'être à l'ordre du jour quand il avait quelque travail à faire au dehors ; de sorte que bien que les propriétés qui formaient son patrimoine se fussent écornées et dissipées, arpent par arpent, sous son administration, jusqu'à ce qu'il ne lui restât guère plus qu'une pauvre petite bande de blé de Turquie et de pommes de terre, cependant c'était la plantation la plus mal entretenue de tout le voisinage.

Et ses enfants... ils étaient aussi déguenillés, aussi incultes que s'ils n'eussent appartenu à personne. Son fils Rip, polisson engendré à son image même, promettait d'hériter des mœurs en même temps que des vieux habits de son père. On le voyait ordinairement trotter, comme un poulain, derrière sa mère, équipé d'une paire de braies mise au rebut par son père, et qu'à grand'peine il retenait d'une main, de même qu'une belle dame relève sa robe quand le temps est mauvais.

Rip Van Winkle, cependant, était un de ces heureux mortels, à l'humeur joviale et facile, qui ne voient que le beau côté des choses ; à qui il importe peu de manger du pain blanc ou du pain bis, pourvu qu'ils l'aient obtenu avec le moins de peine, de fatigue possible ; qui aimeraient mieux mourir de faim sur un penny que de travailler pour gagner une livre. Laisse à lui-même, il eût, parfaitement satisfait, traversé la vie en sifflant ; mais sa femme lui étourdissait continuellement les oreilles de sa paresse, de son insouciance, de la ruine qu'il apportait dans sa famille. Le matin, à midi et le soir sa langue allait toujours, et quoi qu'il pût dire ou faire il était sûr de faire jaillir une source intarissable d'éloquence domestique. Rip n'avait qu'une réponse pour tous les sermons de cette espèce, et par suite d'un fréquent usage elle était passée en habitude : il haussait les épaules, secouait la tête, levait les yeux au ciel, mais ne disait rien, ce qui cependant ne manquait jamais de ranimer la verve épuisée de sa moitié ; de sorte qu'il

était obligé de battre en retraite et d'évacuer la place — seul moyen d'être chez lui qu'ait, à vrai dire, mari en puissance de femme.

Le seul adhérent qu'eût Rip au logis était son chien Wolf, qui était aussi maltraité que son maître ; car dame Van Winkle les regardait comme des compagnons en paresse, et même voyait particulièrement Wolf de très-mauvais œil, comme la cause des fréquentes pérégrinations de son maître. Il est certain qu'il avait toute l'ardeur qui convient à un honorable chien ; que jamais animal plus courageux ne battit les bois. — Mais quel courage peut résister à la terreur montante que répand une langue de femme qui ne s'arrête jamais ? Du moment où Wolf passait le seuil du logis, sa fierté tombait, sa queue balayait tristement le sol ou s'entortillait entre ses pattes ; il se faufilait l'oreille basse, de l'air d'un gibier de potence, jetant plus d'un regard oblique à l'adresse de dame Van Winkle, et dès que le manche à balai ou la cuiller à pot commençait à préluder, il gagnait en glapissant la porte avec la plus grande précipitation.

Les années de mariage s'accumulèrent, et l'horizon s'assombrit de plus en plus pour Rip : un caractère acidulé ne s'adoucit jamais avec l'âge ; une langue bien affilée est le seul instrument tranchant qu'un usage continuel ne fasse qu'aiguiser. Pendant longtemps il eut l'habitude de se consoler, quand il était chassé de la maison, en fréquentant une sorte de club permanent des sages, des philosophes et autres paresseux personnages de l'endroit, lequel tenait ses sessions sur un banc placé devant une petite auberge que signalait un portrait rubicond de sa majesté Georges III. C'est là que, l'été, ils avaient coutume de se prélasser mollement à l'ombre des journées tout entières, s'entretenant nonchalamment des caquets du village, ou disant, d'interminables et soporifiques histoires à propos de rien. Mais un homme d'État n'aurait pas perdu son argent s'il avait entendu les profondes discussions qui survenaient parfois, quand par hasard un vieux journal laissé par un voyageur de passage leur tombait entre les mains. Avec quelle solennité ils en écoutaient le contenu, que laissait tomber d'une voix traînante Derrick Van Bummel, le maître d'école, pétulant et érudit petit homme que le mot le plus formidable du dictionnaire n'était pas capable d'intimider ! Avec quelle sagesse ils délibéraient sur les événements publics quelques mois seulement après qu'ils s'étaient passés !

Les opinions de cette assemblée étaient entièrement dirigées par Nicolas Vedder, un patriarche du village, et le propriétaire de l'auberge, à la porte de laquelle il faisait la sieste du matin jusqu'au soir, prenant tout juste assez de mouvement pour éviter le soleil et rester dans l'ombre d'un arbre aux larges branches, de sorte que les voisins pouvaient, d'après ses évolutions, dire l'heure avec autant de précision que d'après un cadran solaire. Il est vrai qu'on l'entendait rarement parler, mais il fumait incessamment sa pipe. Ses adhérents, cependant (car tout grand homme a ses adhérents), le comprenaient parfaitement et savaient comment recueillir son opinion. Quand une chose lue ou racontée devant lui lui déplaisait, on remarquait qu'il fumait sa pipe avec véhémence ; que les bouffées de tabac sortaient courtes, fréquentes, irritées. Était-il satisfait, il attirait la fumée doucement, tranquillement, et la chassait en nuages légers et gracieux ; quelquefois même, retirant la pipe de sa bouche et laissant la vapeur parfumée onduler autour de son nez, il inclinait gravement la tête en signe de complet assentiment.

Mais, hélas ! l'infortuné Rip fut à la fin délogé de cette redoutable position par sa querelleuse moitié, qui, faisant tout à coup irruption, rompait la tranquillité de l'assemblée et en traitait les membres de bons à rien. Cet auguste personnage, Nicolas Vedder lui-même, n'était pas à l'abri des atteintes de la langue entreprenante de cette terrible virago, qui l'accusait, tout net, d'encourager son mari dans ses habitudes de fainéantise.

Le pauvre Rip finit par se trouver presque réduit au désespoir ; et sa seule ressource, pour échapper aux labeurs de la plantation et aux clameurs de sa femme, était de prendre en main un fusil et de s'enfoncer dans les bois. Là, il s'asseyait parfois au pied d'un arbre, et partageait le contenu de son bissac avec Wolf. Entre eux régnait la sympathie : c'était un compagnon de souffrance et de persécution. « Pauvre Wolf, » disait-il, « ta maîtresse te fait mener une vie de chien ; mais ne fais pas attention, mon garçon : tant que je vivrai tu n'auras pas besoin d'un ami pour te soutenir ; » et Wolf remuait légèrement la queue, regardait fixement son maître en face, et si les chiens sont susceptibles de pitié, je crois fermement qu'il le plaignait aussi du plus profond de son cœur.

Un beau jour d'automne, pendant une longue excursion de cette espèce, Rip avait, sans y songer, escaladé l'une des parties les plus élevées des

monts Kaatskill. Il était en train de se livrer à son divertissement favori, la chasse à l'écureuil, et les solitudes endormies avaient retenti et retenti encore des détonations de son fusil. L'après-midi était très-avancée ; haletant, épuisé, il se jeta sur un monticule vert que recouvraient des pâturages de montagne et qui couronnait le front d'un précipice. Par une ouverture entre les arbres il pouvait embrasser tout le pays qui s'étendait à ses pieds, bien des milles de terres magnifiquement boisées. Il voyait dans le lointain l'Hudson majestueux, dessous, mais bien au-dessous de lui, poursuivant sa course silencieuse mais imposante, que venait seulement accider la réflexion d'un nuage couleur de pourpre ou la voile d'une barque aux mouvements pleins de lenteur qui dormait çà et là sur son sein poli et se perdait enfin dans le bleu des hautes terres.

Il regarda de l'autre côté, et ses yeux plongèrent dans une vallée profonde, sauvage, solitaire, effrayante, dont le fond était rempli de blocs énormes détachés des rochers qui surplombaient, et qu'éclairaient à peine les rayons réfléchis du soleil couchant. Pendant quelque temps Rip contempla cette scène d'un air rêveur : le soir s'avavançait toujours, les montagnes commençaient à projeter sur les vallées leurs longues ombres bleues ; il vit que la nuit tomberait bien avant qu'il pût atteindre le village, et il poussa un profond soupir en songeant à l'accueil gracieux que lui réservait dame Van Winkle.

Comme il était sur le point de descendre, il entendit à une certaine distance une voix qui criait : « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » Il regarda autour de lui, mais il ne vit rien... qu'une corneille qui passait dans son vol solitaire, perpendiculairement à la montagne. Il crut avoir été le jouet de son imagination, et se retournait pour continuer à descendre, quand il entendit le même cri retentir dans l'air assoupi du soir : « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » — En même temps le dos de Wolf se hérissa ; il poussa un grognement étouffé, et, se serrant contre son maître, jeta dans le vallon un regard effrayé. Rip alors sentit une vague appréhension s'emparer de lui ; il jeta dans la même direction un regard inquiet, et aperçut une forme étrange escaladant lentement et péniblement les rochers, courbée sous le poids d'un fardeau qu'elle portait sur son dos. Il fut surpris de voir un être humain dans cet endroit sauvage et non fréquenté ; mais

supposant que c'était quelque habitant du voisinage qui avait besoin de son secours, il se hâta de descendre pour le lui prêter.

Comme il approchait davantage, il fut encore plus surpris de la singularité de la personne de l'étranger. C'était un petit vieillard construit en carré, avec des cheveux épais et incultes et une barbe grise. Il était habillé à l'ancienne mode hollandaise — un pourpoint de drap serré autour de la taille, plusieurs paires de hauts-de-chausses, dont le dernier très-ample, orné de rangées de boutons sur les côtés et de nœuds aux genoux. Sur son épaule était un lourd barriquaut, qui paraissait plein de liquide. Il fit signe à Rip d'approcher et de l'aider à le porter. Quoique sur ses gardes et se défiant de cette nouvelle connaissance, Rip se rendit à son désir avec son empressement ordinaire, et s'aidant l'un l'autre tour à tour, ils escaladèrent une gorge étroite, formée, selon toute apparence, par le lit d'un torrent desséché de la montagne. Comme ils gravissaient, Rip entendit de temps à autre de longs roulements, semblables à des coups de tonnerre dans le lointain, qui paraissaient sortir d'un profond ravin, ou plutôt d'une crevasse, entre des rochers au front élevé, vers lequel menait le sentier difficile qu'ils avaient pris. Il s'arrêta pendant un instant, mais il supposa que c'était le bruit sourd d'une de ces pluies accompagnées de tonnerre et sans durée, fréquentes dans les montagnes sur les hauteurs, et se remit en marche. Ils traversent le ravin et arrivent à une cavité qui ressemblait à un petit amphithéâtre, entourée de rochers à pic, sur le bord desquels des arbres qui surplombaient laissaient tomber leurs branches, de sorte qu'on n'apercevait que par échappées le ciel bleu et les nuages dorés du couchant. — Pendant tout ce temps, Rip et son compagnon avaient silencieusement poursuivi leur marche pénible ; car, bien que le premier fût grandement curieux de savoir quel motif pouvait pousser à transporter un barriquaut de liqueur sur cette montagne sauvage, cependant il y avait autour de cet inconnu je ne sais quoi de singulier, d'incompréhensible, qui inspirait une crainte respectueuse et n'admettait pas la familiarité.

Comme ils entraient dans l'amphithéâtre, il se présenta de nouveaux sujets d'étonnement. Sur une surface plane, au centre, se trouvait un groupe de personnages au regard étrange, jouant aux quilles. Leur costume bizarre n'était pas à la mode du pays : les uns portaient des pourpoints courts, les autres des jaquettes, avec de longs couteaux dans leurs ceinturons ; la

plupart d'entre eux avaient d'énormes hauts-de-chausses, dans le genre de ceux du guide de Rip. Leurs figures, aussi, étaient particulières : l'un avait une grosse tête, une large face et des yeux microscopiques ; le nez de cet autre semblait être tout son visage, lequel était surmonté d'un chapeau blanc, en forme de pain de sucre, qu'ornait une petite queue de coq, de couleur rouge. Tous ils avaient des barbes, mais de formes et de couleurs diverses. Il y en avait un qui paraissait être le chef. C'était un vieux gentleman robuste, à l'air martial ; il portait un pourpoint garni de dentelles, un large ceinturon soutenant un couteau de chasse, un chapeau haut de forme et à plume, des bas rouges, et des souliers à talons élevés, ornés de rosettes. Ce groupe remit en mémoire à Rip les figures d'une vieille peinture flamande qu'il avait vue dans la salle à manger de Dominie Van Shaick, le curé du village, et qui avait été apportée de Hollande à l'époque de l'établissement de la colonie.

Mais ce qui surtout parut étrange à Rip, c'est que, bien que ces gens s'amusassent évidemment, ils gardassent cependant les physionomies les plus sérieuses, le plus mystérieux silence : c'était la plus mélancolique partie de plaisir à laquelle il eût jamais assisté. Rien n'interrompait le calme de cette scène, rien, si ce n'est le bruit que faisaient les boules en roulant, qui retentissait le long des montagnes comme le tonnerre grondant dans le lointain.

Quand Rip et son compagnon s'approchèrent d'eux, ils abandonnèrent tout à coup leur partie, et le regardèrent avec des yeux si fixes, si glacés, d'un air si étrange, si extraordinaire, si éteint, que le cœur lui manqua, que ses genoux s'entrechoquèrent. Alors son compagnon vida le contenu du barriquaut dans de grands flacons et lui fit signe de servir la compagnie. Il obéit avec crainte et tremblement ; ils burent à longs traits la liqueur dans un profond silence, et puis retournèrent à leur jeu.

Le respect et la crainte de Rip se dissipèrent par degrés. Il alla jusqu'à s'aventurer, quand aucun regard n'était fixé sur lui, à goûter le liquide ; il trouva, rien qu'au parfum, qu'il ressemblait beaucoup à de l'excellente eau-de-vie de genièvre. Il avait naturellement le gosier en pente et fut bientôt tenté d'y retourner. Une rasade en provoqua une autre ; enfin ses visites au flacon devinrent si fréquentes, que le sentiment l'abandonna ; ses yeux

nagèrent dans leurs orbites, sa tête pencha graduellement, et il tomba dans un profond sommeil.

En s'éveillant il se trouva sur le monticule vert d'où, pour la première fois, il avait vu le vieillard du vallon. Il se frotta les yeux : — on était au matin, et le soleil brillait ; les oiseaux voletaient çà et là et jetaient leurs notes aiguës dans les buissons ; l'aigle tournait sur lui-même au haut des airs, se maintenant contre la brise pure de la montagne. « Assurément, pensa Rip, je n'ai pas dormi ici toute la nuit. » Il chercha à se rappeler ce qui s'était passé avant qu'il ne s'endormît — l'homme étrange au barriquaut de liqueur — le ravin de la montagne — la retraite sauvage au milieu des rochers — le groupe mélancolique qui jouait aux quilles — le flacon. « Oh ! ce flacon ! ce maudit flacon ! pensa Rip, — quelle excuse apporter à dame Van Winkle ? »

Il chercha des yeux son fusil, mais au lieu de son fusil de chasse si net, si brillant, il n'en trouva près de lui qu'un vieux dont le canon était incrusté de rouille, dont la platine ne tenait plus, et dont le bois était vermoulu. Il soupçonna alors les graves personnages de la montagne de lui avoir joué un tour, et, après l'avoir gorgé de liqueur, de lui avoir dérobé son fusil. Wolf aussi avait disparu ; mais il pouvait s'être élancé à la poursuite d'un écureuil ou d'une perdrix. Il le siffla et l'appela à grands cris, le tout en vain ; l'écho répéta son sifflement et ses cris, mais du chien pas de nouvelles.

Il résolut de revisiter le théâtre des jeux de la soirée dernière, et s'il rencontrait quelqu'un de ceux qu'il y avait vus, de lui demander son chien et son fusil. Comme il se levait pour se mettre en marche, il s'aperçut qu'il avait les articulations raides, que son agilité ordinaire lui faisait défaut. « Ces lits de montagne ne me conviennent pas, pensa Rip, et si cette folie me valait un rhumatisme je passerais un joli quart d'heure avec dame Van Winkle. » Il descendit, non sans difficulté, dans le vallon : il trouva le ravin que son compagnon et lui avaient escaladé le soir précédent ; mais, à sa grande surprise, un ruisseau de montagne y jetait maintenant son écume, sautant de rocher en rocher, babillant et remplissant la vallée de murmures. Cependant il s'efforça de grimper sur les côtés, se frayant péniblement un chemin à travers des buissons de bouleau, de sassafras, de coudrier, trébuchant parfois ou s'embarrassant dans les ceps de vigne sauvage qui

entrelaçaient d'un arbre à l'autre leurs tendrons caressants et formaient sous ses pas une espèce de réseau.

Enfin il atteignit l'endroit où le ravin leur avait fourni un passage à travers les rochers pour gagner l'amphithéâtre ; il ne restait aucune trace d'une semblable ouverture. Les rochers formaient une muraille élevée, impénétrable, sur laquelle le torrent roulait sa nappe d'écume diaphane, pour se jeter dans un bassin large et profond, noir des ombres de la forêt prochaine. Ici le pauvre Rip fut enfin forcé de s'arrêter. Il appela, il siffla encore son chien : pas d'autre réponse que les croassements d'une bande de corbeaux oisifs se jouant dans l'air, bien au-dessus de lui, autour d'un arbre desséché qui avançait sur un précipice éclairé par le soleil. Confiants dans leur élévation, ils semblaient regarder en bas et se moquer des perplexités du pauvre homme. Que faire ? — la matinée s'avancait, et Rip, mourant de faim, sentait le besoin de déjeuner. Il était désolé d'abandonner son chien et son fusil ; il redoutait l'accueil de sa femme ; mais ce n'était pas une raison pour se laisser mourir de faim dans les montagnes. Il secoua la tête, mit sur l'épaule son fusil rouillé, et, le cœur plein d'affliction et d'anxiété, tourna ses pas du côté du logis.

Comme il approchait du village, il rencontra nombre de gens, mais personne qu'il reconnût, ce qui le surprit un peu, car il avait jusqu'alors cru connaître tous les habitants des pays d'alentour. Leurs vêtements, aussi, étaient d'une mode différente de celle à laquelle il était habitué. Ils le regardaient tous fixement avec d'égales marques de surprise, et, chaque fois qu'ils jetaient sur lui les yeux, portaient invariablement la main à leur menton. La continuelle répétition de ce geste amena Rip, involontairement, à faire de même. — Alors, à son grand étonnement, il s'aperçut que sa barbe avait grandi d'un pied.

Il venait d'atteindre les premières maisons du village. Une bande d'enfants inconnus se mit à sa poursuite en l'accablant de huées, en se montrant du doigt sa barbe grise. Les chiens, les chiens, parmi lesquels il ne retrouvait pas une vieille connaissance, aboyaient sur son passage. Le village même était changé ; il était maintenant plus large, plus peuplé. Il découvrait des rangées de maisons qu'il n'avait jamais vues auparavant, et celles qui avaient été ses retraites favorites avaient disparu. Des noms inconnus étaient sur les portes — des visages inconnus aux croisées — tout

était inconnu. Son esprit se chargea de noirs pressentiments ; il en vint à se demander si tout ce qui l'entourait et lui-même n'étaient pas enchantés. C'était pourtant bien là le village où il était né, qu'il n'avait quitté que de la veille ; c'étaient bien là les monts Kaatskill — c'était bien l'Hudson qui roulait dans le lointain ses eaux argentées — chaque colline, chaque vallée était bien telle qu'elle avait toujours été. — Rip était cruellement embarrassé : — « Ce flacon de la nuit dernière, pensa-t-il, a laissé ma pauvre tête bien vide ! »

Ce ne fut pas sans difficulté qu'il trouva le chemin qui conduisait à sa maison. Il en approcha dans un muet respect, respect mêlé de crainte, s'attendant à chaque minute à entendre la voix perçante de dame Van Winkle. Il trouva la maison en ruine — le toit écroulé, les fenêtres brisées, et les portes sorties des gonds. Un chien à demi mort de faim, qui ressemblait à Wolf, rôdait à l'entour. Rip l'appela par son nom, mais le chien grogna, montra les dents et passa. L'accueil n'était pas gracieux. — « Jusqu'à mon chien, soupira le pauvre Rip, qui m'a oublié ! »

Il entra dans la maison, où, c'est une justice à lui rendre, dame Van Winkle avait toujours fait régner l'ordre et la propreté. Elle était vide, triste, et, suivant toute apparence, abandonnée. Cette désolation dompta toutes ses craintes conjugales : — il appela à grands cris sa femme et ses enfants — les chambres solitaires retentirent un moment du bruit de sa voix, et puis tout rentra dans le silence.

Il en sortit précipitamment, et courut à son ancien asile, l'auberge du village — mais elle aussi avait disparu. À la place se dressait, tout rachitique, un grand bâtiment en bois, aux grandes fenêtres béantes, dont quelques-unes avaient été brisées et rajustées avec de vieux chapeaux et de vieux jupons, et sur la porte était peint : « Hôtel de l'Union, tenu par Jonathan Doolittle. » Au lieu du grand arbre qui servait à abriter la petite et tranquille auberge hollandaise d'autrefois, s'élevait maintenant une grande perche nue, avec quelque chose au bout qui ressemblait à un bonnet de nuit de couleur rouge, et au bout de cette perche flottait un drapeau sur lequel il y avait un singulier assemblage d'étoiles et de barres. — Tout cela était étrange, incompréhensible. Il reconnut cependant sur l'enseigne la face vermeille du roi Georges, au-dessous de laquelle il avait si souvent fumé paisiblement sa pipe ; mais ici s'était encore opéré une singulière

métamorphose. L'habit rouge avait été remplacé par un justaucorps bleu et couleur chamois ; au lieu d'un sceptre, la main tenait une épée, la tête était ornée d'un chapeau à cornes, et au-dessous était peint en gros caractères : « Le général Washington. »

Il y avait, comme de coutume, beaucoup de monde autour de la porte, mais personne que Rip reconnût. Le caractère même du groupe semblait changé : il y régnait un ton de dispute, je ne sais quoi d'affairé, de remuant, au lieu du flegme accoutumé, du calme soporifique d'autrefois. En vain chercha-t-il des yeux le sage Nicolas Vedder avec sa large face, son double menton, sa longue et belle pipe, laissant échapper des nuages de fumée de tabac au lieu d'inutiles discours ; ou Van Bummel, le maître d'école, communiquant le contenu d'un vieux journal. À leur place, un individu maigre, au regard bilieux, les poches pleines de billets, pérorait avec véhémence sur les droits des citoyens, — les élections, — les membres du congrès, — la liberté, — Bunker's Hill, — les héros de soixante-seize — et autres expressions qui sonnaient aux oreilles troublées de Van Winkle comme un vrai jargon babylonien.

L'apparition de Rip avec sa longue barbe grise, son fusil de chasse couvert de rouille, son costume bizarre et l'armée de femmes et d'enfants qui se pressait sur ses talons, eut bientôt attiré l'attention des politiques de taverne. Ils s'amassèrent autour de lui, l'examinant de la tête aux pieds avec la plus grande curiosité. L'orateur se précipita vers lui, et, le prenant légèrement à part, s'enquit « de quel côté il votait : » Rip le regarda fixement, d'un air distrait et stupide. Un autre individu, de petite taille, mais qui se donnait beaucoup de mouvement, le tira par le bras, et, se haussant sur la pointe des pieds, lui glissa dans l'oreille : « Êtes-vous fédéraliste ou démocrate ? » Rip se mettait encore l'esprit à la torture pour saisir la question, quand un habile et vieux gentleman à mine dictatoriale et coiffé d'un chapeau à cornes finissant en pointe d'aiguille s'ouvrit un passage à travers la foule, que sur son chemin il repoussait à droite et à gauche avec ses coudes, et se plantant devant Van Winkle, un bras sur la hanche, l'autre appuyé sur sa canne, pendant que ses yeux perçants et son chapeau pointu plongeaient, pour ainsi dire, au fond de son âme, lui demanda d'un ton austère « ce qui l'amenait aux élections avec un fusil sur l'épaule et un rassemblement derrière lui, et s'il avait l'intention de faire une émeute dans

le village ? » — « Hélas ! Messieurs, s'écria Rip quelque peu alarmé, je suis un pauvre homme bien paisible, natif de l'endroit, et un loyal sujet du roi, Dieu le bénisse ! »

À ces mots le même cri échappa à tous les assistants : — « Un tory ! un tory ! un espion ! un réfugié ! Chassez-le, qu'il disparaisse ! » Ce fut à grand'peine que l'important personnage au chapeau à cornes parvint à rétablir l'ordre, et qu'ayant pris un air dix fois plus rébarbatif, il demanda derechef à cet accusé, à cet inconnu, ce qu'il était venu faire et qui il cherchait. Le pauvre homme lui assura bien humblement qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, mais était simplement en quête de quelques-uns de ses voisins qui avaient l'habitude de fréquenter la taverne.

« Bien. — Qui sont-ils ? — Nommez-les. »

Rip se recueillit un moment et demanda : « Où est Nicolas Vedder ? »

Il se fit un silence de quelques instants ; enfin, un vieillard répondit d'une voix grêle et flûtée : « Nicolas Vedder ? Eh quoi ! il est mort et enterré depuis dix-huit ans. Il y avait dans le cimetière une tombe de bois qui servait à dire tout ce qui le concernait ; mais elle est pourrie ; elle n'existe plus — non plus.

— Où est Brom Dutcher ?

— Oh ! il est parti pour l'armée au commencement de la guerre. Les uns disent qu'il a été tué à l'assaut de Stony-Point, — d'autres qu'il s'est noyé dans une bourrasque, au pied de Antony's Nose. Je ne sais pas — il n'est jamais revenu.

— Où est Van Bummel, le maître d'école ?

— Il est aussi parti pour la guerre, a été un grand général de milice, et fait maintenant partie du congrès. »

En apprenant ces tristes changements intervenus dans son pays natal, parmi ses amis, en se trouvant ainsi seul au monde, Rip sentit son cœur s'en aller. Et puis chacune de ces réponses l'embarrassait, car elles supposaient un si énorme laps de temps ; elles avaient trait à des choses qu'il ne pouvait comprendre : la guerre — le congrès — Stony-Point ; — il n'eut pas le courage de s'informer davantage de ses amis, mais s'écria dans un

mouvement de désespoir : « N'est-il donc personne ici qui connaisse Rip Van Winkle ? »

— Oh ! Rip Van Winkle ! répliquèrent deux ou trois ; oh ! bien certainement ! Voilà Rip Van Winkle là-bas, appuyé contre un arbre. »

Rip regarda, et vit l'exacte copie de lui-même, tel qu'il était quand il s'était acheminé vers la montagne ; aussi paresseux, selon toute apparence, et certainement tout aussi déguenillé. Le pauvre homme était maintenant entièrement confondu. Il douta de sa propre identité, s'il était lui-même ou un autre. Au milieu de son trouble l'homme au chapeau à cornes lui demanda qui il était et quel était son nom.

« Dieu le sait ! s'écria-t-il tout hors de lui ; je ne suis pas moi-même — je suis un autre — c'est moi qui suis là-bas — non — c'est un autre dans mes souliers. — J'étais moi-même la nuit dernière, mais je me suis endormi sur la montagne, et l'on m'a changé mon fusil, et tout est changé, et je suis changé, et je ne puis dire quel est mon nom, ni qui je suis ! »

Les spectateurs commencèrent à se regarder les uns les autres, à secouer la tête, à cligner des yeux d'une façon très-significative, et à se frapper le front avec leurs doigts. On se dit aussi à l'oreille qu'il fallait se saisir du fusil pour empêcher le vieillard de faire quelque malheur. À cette suggestion, l'important personnage au chapeau à cornes se retira avec une certaine précipitation. En ce moment critique, une femme fraîche et avenante perça la foule afin de jeter un coup d'œil sur l'homme à la barbe grise. Elle tenait dans ses bras un enfant joufflu, qui, effrayé par les regards de Rip, se mit à pleurer. « Silence, Rip ! s'écria-t-elle ; taisez-vous, petit sot : le vieillard ne vous fera pas de mal. » Le nom de l'enfant, les traits de la mère, le son de sa voix, éveillèrent dans son esprit un monde de souvenirs.

« Quel est votre nom, ma bonne femme ? lui demanda-t-il.

— Judith Gardenier.

— Et le nom de votre père ?

— Ah ! pauvre homme, son nom était Rip Van Winkle. Il y a vingt ans qu'il partit de la maison avec son fusil, et jamais on n'en a plus entendu parler. — Son chien revint à la maison sans lui, mais s'il s'est tué, ou s'il a

été enlevé par les Indiens, c'est ce que personne ne peut dire. Je n'étais alors qu'une petite fille. »

Rip n'avait plus qu'une question à adresser, mais il le fit en balbutiant :

« Et votre mère ? »

— Oh ! elle aussi elle est morte, mais depuis quelque temps seulement ; elle se rompit un vaisseau dans un accès de colère contre un colporteur de la Nouvelle-Angleterre. »

Il y avait au moins dans cette nouvelle quelque chose de consolant. Le brave homme ne put se contenir plus longtemps. Il prit sa fille et son enfant dans ses bras. « Je suis votre père ! s'écria-t-il — le jeune Rip Van Winkle autrefois — le vieux Rip Van Winkle aujourd'hui ! — Est-ce que personne ne reconnaît le pauvre Rip Van Winkle ? »

Tous étaient saisis d'étonnement ; mais enfin une vieille femme se sépara de la foule, vint en chancelant, porta sa main à son front, et, le regardant par-dessous au visage pendant un moment, s'écria : « Mais assurément, c'est Rip Van Winkle — c'est lui-même ! Soyez le bienvenu parmi nous, vieux voisin. — Eh bien ! où avez-vous été pendant ces vingt longues années ? »

L'histoire de Rip fut bientôt dite, car ces vingt années n'avaient été pour lui qu'une seule nuit. Les voisins ouvraient de grands yeux en l'écoutant ; on en vit quelques-uns se faire signe de l'œil et pousser leurs langues contre leurs joues, et l'important personnage au chapeau à cornes, qui, l'alarme dissipée, était revenu sur le champ de bataille, abaissa les coins de sa bouche et secoua la tête. — Là-dessus toute l'assemblée se mit à secouer la tête.

On résolut néanmoins de prendre l'avis du vieux Peter Vanderdonk, que l'on voyait s'avancer lentement sur la chaussée. C'était un descendant de l'historien de ce nom, qui écrivit un des premiers la chronique de la province. Peter était le plus ancien habitant du village, et très versé dans tous les événements merveilleux et les traditions du pays d'alentour. Il reconnut Rip immédiatement, et confirma son dire de la façon la plus satisfaisante. Il assura à la compagnie que c'était un fait transmis par son ancêtre l'historien, que les monts Kaatskill avaient toujours été hantés par des êtres étranges. On affirmait que le grand Hendrick Hudson, celui qui

découvrit le premier la rivière et le pays, y tenait une espèce de veille tous les vingt ans avec son équipage de *la Demi-Lune* ; qu'il lui était ainsi permis de revoir le théâtre de ses aventures et de jeter un regard tutélaire sur le fleuve et la grande cité qui portent son nom. Il ajoutait que son père les avait vus une fois dans leur antique costume hollandais, jouant aux quilles dans un creux de la montagne, et que lui-même avait entendu, par une après-midi d'été, le bruit des boules, qui ressemblait à des coups de tonnerre dans le lointain.

Afin d'abréger une longue histoire, nous dirons que la foule se dissipa pour retourner aux soins plus importants de l'élection. La fille de Rip le prit chez elle pour vivre ensemble ; elle avait une maison bien commode, bien garnie, et pour mari un bon gros fermier en qui Rip reconnut un des bambins qui avaient l'habitude de grimper sur son dos. Quant au fils et à l'héritier de Rip, seconde édition de son père, qu'il avait vu appuyé contre un arbre, on l'employait à travailler sur la ferme ; mais il marquait une disposition héréditaire à s'appliquer à toute autre chose qu'à sa besogne.

Rip reprit alors ses promenades et ses habitudes d'autrefois. Il eut bientôt retrouvé plusieurs de ses anciennes connaissances ; mais leur caractère s'était déplorablement modifié avec les années, et il préféra se faire des amis parmi la génération naissante, auprès de laquelle il fut bientôt en grande faveur.

N'ayant rien à faire à la maison, et étant arrivé à cet heureux âge où un homme peut être impunément oisif, il reprit sa place sur le banc à la porte de l'auberge, et fut vénéré comme un des patriarches du village, une chronique du vieux temps — « avant la guerre. » Il se passa quelque temps avant qu'il pût prendre part aux causeries d'une façon complète, avant qu'on pût lui faire saisir les événements étranges qui avaient eu lieu pendant sa torpeur ; comment il se faisait qu'il y avait eu une révolution, puis la guerre — que le pays avait repoussé le joug de la vieille Angleterre — et qu'au lieu d'être le sujet de S. M. Georges III, il était maintenant citoyen libre des États-Unis. Rip, dans le fait, n'était pas un politique : les variations des États et des empires l'affectaient assez médiocrement ; mais il était une espèce de despotisme sous lequel il avait longtemps gémi — l'empire de la cornette. Heureusement que son règne était fini ; il avait retiré son cou du joug matrimonial, et pouvait entrer et sortir quand il lui

plaisait, sans avoir à redouter la tyrannie de dame Van Winkle. Toutes les fois qu'on prononçait son nom, cependant, il secouait la tête, haussait les épaules et levait les yeux au ciel, ce qui pouvait passer pour l'expression de sa résignation à sa destinée, ou de la joie qu'il éprouvait de sa délivrance.

Il avait coutume de raconter son histoire à tous les étrangers qui arrivaient à l'hôtel de M. Doolittle. On remarqua d'abord qu'il variait sur quelques points chaque fois qu'il la disait, ce qui, à n'en pas douter, venait de ce qu'il était tout récemment éveillé. Elle finit cependant par prendre un caractère de fixité : c'est celle-là que nous avons racontée, et il n'y avait pas dans le voisinage un homme, une femme ou un enfant qui ne la sût par cœur. Il en est bien qui affectèrent toujours de douter de son authenticité, qui répétèrent que Rip avait eu une absence d'esprit, et que c'était un sujet sur lequel il n'avait pas encore la tête bien saine ; mais les vieux habitants d'origine hollandaise y ajoutèrent presque universellement foi, et aujourd'hui même ils n'entendent jamais retentir le tonnerre sur les monts Kaatskill, par une orageuse après-midi d'été, qu'ils ne disent : « Hendrick Hudson et sa bande sont en train de jouer aux quilles ; » et c'est, dans le voisinage, un vœu familial à tous les maris menés par leurs femmes, quand la vie leur pèse lourde sur les bras, que de pouvoir puiser le repos dans le flacon de Rip Van Winkle.

NOTE.

On pourrait supposer que le récit qui précède fut suggéré à M. Knickerbocker par une petite superstition germanique au sujet de l'empereur Frédéric Barberousse et du mont Kypphaüser ; la note ci-dessous cependant, qu'il avait jointe à son récit, montre que c'est un fait certain, qu'il a narré avec sa fidélité ordinaire : « L'histoire de Rip Van Winkle peut sembler incroyable à beaucoup de monde, mais je n'y ajoute pas moins la foi la plus entière, car je sais que le voisinage de nos vieux établissements hollandais fut très-souvent le théâtre d'événements et d'apparitions merveilleux. En vérité j'ai entendu des histoires bien autrement étranges que celle-ci dans les villages qui bordent l'Hudson, et qui toutes étaient trop bien appuyées pour admettre le moindre doute sur leur authenticité. J'ai moi-même entretenu Rip Van Winkle, qui, la dernière fois que je le vis, était un vieillard très-vénérable, et causait avec tant de raison, avait dans l'esprit tant de lucidité, quand on le plaçait sur tout autre terrain, que personne, je crois, ne pouvait consciencieusement refuser de prendre ceci par dessus le marché. Il y a plus : j'ai vu, à ce propos, un certificat requis devant un juge de paix de campagne, et signé d'une croix, de la main même du juge de paix. L'histoire est donc d'une incontestable authenticité.

POST-SCRIPTUM.

Les lignes suivantes sont des notes de voyage empruntées à un mémorandum de M. Knickerbocker : — « Les monts Kaatsberg ou Catskill ont été de tout temps un nid de fables. Les Indiens les considéraient comme le séjour d'esprits qui influaient sur la température, répandaient le soleil ou les nuages sur la campagne, et envoyaient de bonnes ou de mauvaises saisons de chasse. Ils étaient gouvernés par un vieil esprit femelle qu'on disait être leur mère, lequel habitait sur le pic le plus élevé des monts Catskill, et avait la garde des portes du jour et de la nuit, pour les ouvrir et les fermer au moment convenable. Il suspendait les nouvelles lunes dans les cieux, et découpait les vieilles en étoiles. Par les temps de sécheresse, quand on savait se le rendre favorable, il filait de légers nuages d'été avec des toiles d'araignées et de la rosée du matin, et, de la crête de la montagne, les envoyait, flocon par flocon, comme des mèches de coton cardé, se balancer dans l'air, jusqu'à ce que, dissous par la chaleur du soleil, ils tombassent en pluie douce et fissent pousser l'herbe, mûrir les fruits, et croître le blé d'un pouce par heure. Était-il irrité, il brassait des nuages noirs comme de l'encre, assis au centre comme une grosse araignée au milieu de sa toile ; et quand ces nuages crevaient, gare les vallons ! » Dans l'ancien temps, disent les traditions indiennes, il y avait une espèce de Manitou, ou Esprit, qui hantait les plus sauvages retraites des monts Catskill et prenait un malin plaisir à exercer toutes sortes de méfaits et de vexations sur les hommes rouges. Parfois il revêtait la forme d'un ours, d'une panthère ou d'un daim, se faisait faire par le chasseur, qu'il égarait, la chasse la plus acharnée à travers des forêts inextricables, au milieu de rocs dénudés, et puis disparaissait en poussant un vigoureux holà ! holà ! le laissant glacé de terreur sur le bord d'un précipice qui surplombait ou d'un torrent impétueux. « On montre encore la demeure favorite de ce Manitou. C'est une grande roche ou falaise sur la partie la plus écartée des montagnes, et, à cause des vignes en fleurs qui y grimpent et des fleurs sauvages qui abondent dans son voisinage, elle est connue sous le nom de Roc du Jardin. Presque au pied se trouve un petit lac, séjour du butor solitaire, et des serpents d'eau s'y baignent au soleil sur les feuilles de nénuphars blancs qui flottent à la surface. Cet endroit était tenu en grande crainte et vénération par les Indiens, à ce point que le plus hardi chasseur n'osait poursuivre le gibier dans son enceinte. Une fois cependant un chasseur qui avait perdu sa route pénétra jusqu'au Roc du Jardin, où il aperçut nombre de gourdes placées dans les fourches des arbres. Il s'empara de l'une d'elles et se hâta de fuir, mais dans la précipitation de sa retraite il la laissa tomber parmi les rochers, d'où jaillit un torrent qui le balaya et l'emporta au fond des précipices, où il fut mis en pièces. Le torrent prit sa route vers l'Hudson, et il coule encore aujourd'hui, car c'est le même que celui que l'on connaît sous le nom de Kaaters-kill. »

-
1. ↑ Le lépisme.
 2. ↑ Le mercredi anglais.

LES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET L'AMÉRIQUE.

Je crois voir dans mon esprit une noble et puissante nation se levant comme un homme robuste après le sommeil et secouant ses boucles invincibles ; je crois la voir, comme un aigle, revêtant son héroïque jeunesse et allumant ses yeux éblouis aux pleins rayons d'un soleil de midi.

MILTON, *sur la liberté de la presse.*

C'est avec un sentiment de profond regret que j'observe l'animosité littéraire qui croît chaque jour entre l'Angleterre et l'Amérique. Une grande curiosité a été récemment excitée au sujet des États-Unis, et la presse anglaise a enfanté bien des volumes de voyages à travers la République ; mais ils semblent faits pour répandre l'erreur plutôt que la vérité, et ils ont si bien réussi, que, malgré les rapports constants qui existent entre les deux nations, il n'y a pas de peuple sur lequel la grande masse du public anglais ait des notions plus erronées, contre lequel elle nourrisse de plus nombreux préjugés.

Les voyageurs anglais sont les meilleurs et les pires voyageurs du monde. Quand il n'entre en jeu aucune considération d'amour-propre ou d'intérêt, personne ne peut les égaler pour la profondeur philosophique de leurs aperçus sur la société, pour la fidélité, le pittoresque des descriptions d'objets extérieurs ; mais l'intérêt ou la réputation de leur pays en viennent-ils aux prises avec ceux d'un autre, ils vont à l'extrême opposé, ils oublient leur probité, leur candeur habituelles pour donner cours à leur humeur chagrine et s'abandonner à un mesquin esprit de sarcasme.

Il suit de là que plus est éloignée la contrée qu'ils décrivent, plus est honnête et fidèle la relation qu'ils en font. J'aurais la foi la plus entière dans la description que me ferait un Anglais des régions situées au delà des cataractes du Nil, d'îles inconnues dans la mer Jaune, de l'intérieur de l'Inde, ou de tout autre pays que d'autres voyageurs pourraient être tentés de nous peindre avec les couleurs de leur imagination ; mais ce n'est

qu'avec défiance que j'accueillerais son rapport concernant ses voisins immédiats et ces nations avec lesquelles il se trouve avoir des relations très-fréquentes. Je veux bien me confier à sa probité, mais je ne veux pas partager ses préjugés.

C'a été aussi le lot exclusif de notre pays d'être visité par la pire espèce de voyageurs anglais. Tandis que des hommes d'une trempe philosophique, à l'esprit cultivé, ont été envoyés d'Angleterre pour explorer les pôles, pour pénétrer dans les déserts, pour étudier les mœurs et les coutumes de nations barbares, avec lesquelles elle ne peut avoir des rapports permanents de profit ou de plaisir, c'est au marchand en déconfiture, à l'aventurier faiseur de projets, à l'ouvrier errant, à l'agent de Manchester et de Birmingham, qu'il a été donné d'être ses oracles en ce qui touche l'Amérique. C'est à des sources semblables qu'elle se plaît à puiser ses informations sur un pays qui se trouve dans un singulier état de développement moral et physique ; un pays où s'accomplit maintenant une des plus grandes expériences politiques que présente l'histoire du monde, et qui offre à l'homme d'État et au philosophe le sujet d'étude le plus profond et le plus sérieux.

Que de tels hommes fassent de l'Amérique un rapport entaché de prévention, rien de moins surprenant : les sujets de contemplation qu'elle présente sont trop vastes ; trop élevés pour leur intelligence. Le caractère national est encore dans un état de fermentation ; il peut avoir son écume et son sédiment, mais les éléments en sont sains et de bonne nature ; il a déjà fourni la preuve de ses puissantes et généreuses qualités, et, somme toute, promet de se réduire en quelque chose de réellement excellent. Mais les causes qui travaillent à lui imprimer la force et la noblesse, les marques qu'il donne chaque jour d'admirables propriétés, sont entièrement perdues pour ces observateurs à vue courte, qui ne sont affectés que par les petites aspérités résultant de la situation présente. Ils ne sont capables de juger que de la surface des choses ; de celles qui viennent à se trouver en contact avec leurs intérêts privés, leurs plaisirs personnels. Il leur manque quelques-unes de ces chaudes commodités, quelques-uns de ces éléments de bien-être mesquin qui sont l'apanage d'une vieille société, d'une civilisation raffinée, d'un pays trop peuplé, où les rangs des travailleurs utiles sont encombrés, où beaucoup gagnent péniblement et servilement leur pain à étudier jusqu'aux caprices des appétits et de l'amour de soi-même. Ces petites

jouissances, cependant, pèsent énormément dans l'appréciation des esprits étroits ; ils ne voient pas ou ne veulent pas reconnaître qu'elles sont plus que contre-balancées chez nous par de grands bienfaits universellement répandus.

Peut-être ont-ils été déçus dans quelque déraisonnable espoir de fortune soudaine. Ils s'étaient peut-être peint l'Amérique comme un Eldorado, où l'or et l'argent abondaient, dont les habitants étaient dépourvus de sagacité ; où ils devaient devenir merveilleusement et soudainement riches, d'une façon imprévue, mais certainement aisée. La même faiblesse d'esprit qui enfante les espoirs absurdes produit l'irritation quand le désappointement arrive. Les personnes de ce caractère s'aigrissent alors contre le pays quand elles s'aperçoivent que, comme partout ailleurs, un homme y doit semer avant de pouvoir récolter ; qu'il faut arriver à la fortune par l'industrie et le talent ; lutter contre les difficultés qu'offre partout la nature, et triompher de la finesse d'un peuple intelligent et oseur.

Peut-être aussi que, par suite d'une mauvaise entente ou d'une mauvaise direction de l'hospitalité, ou de ce vif penchant à réjouir, à fêter les étrangers, qui domine mes concitoyens, ils peuvent avoir, été traités en Amérique avec un respect auquel ils n'étaient pas accoutumés ; et qu'ayant été toute leur vie habitués à se considérer comme au-dessous de la sphère de la bonne société, élevés dans un sentiment servile d'infériorité, ils deviennent arrogants à la moindre marque de politesse : ils attribuent à la bassesse des autres leur propre élévation, et méprisent une société où il n'y a pas de distinctions artificielles, où le hasard peut faire d'individus tels qu'eux-mêmes des hommes d'importance.

On pouvait supposer, toutefois, que des renseignements puisés à de telles sources, sur un sujet où la vérité est si désirable, ne seraient accueillis qu'avec réserve par les censeurs de la presse ; que les motifs de ces hommes, leur véracité, les occasions qu'ils ont eues de s'informer et d'observer, leurs capacités pour juger bien, seraient rigoureusement examinés avant que leur témoignage fût admis contre une nation alliée, quand il devait avoir une si effrayante portée. C'est précisément le contraire qui est cependant arrivé, et l'on y trouve un exemple frappant de l'inconséquence humaine. Rien ne peut surpasser la vigilance avec laquelle les critiques anglais rechercheront jusqu'à quel point on peut croire un

voyageur qui publie la description de quelque pays lointain et, comparativement parlant, sans importance. Avec quelle minutie confronteront-ils les toisés d'une pyramide ou les signalements d'une ruine ; avec quelle sévérité censureront-ils la moindre inexactitude qui se sera glissée dans ces travaux, qui s'appliquent à des choses purement curieuses ! Mais ils accueilleront avec transport, avec une foi robuste, les exposés grossièrement faux de mauvais, d'obscurs écrivains, concernant un pays avec lequel leur propre pays se trouve avoir les rapports les plus importants et les plus délicats. Que dis-je ? de ces livres apocryphes ils feront des textes sacrés, qu'ils commenteront avec une ardeur et un talent dignes d'une cause plus généreuse.

Je ne m'arrêterai pas cependant sur un sujet aussi pénible, aussi rebattu ; je n'aurais même pas attiré sur lui l'attention si mes concitoyens n'y avaient pris visiblement un intérêt qu'il ne méritait point, et si je n'avais pas craint qu'il produisît sur le sentiment national certains effets pernicioeux. Nous attachons trop d'importance à ces attaques. Elles ne peuvent nous porter un préjudice réel. Le tissu de calomnies dont on a essayé de nous envelopper est comme une toile d'araignée dont on aurait entouré les membres d'un enfant géant. Notre pays le rompt incessamment. Les faussetés tombent d'elles-mêmes les unes après les autres. Nous n'avons qu'à continuer à vivre et chaque jour nous vivrons tout un volume de réfutations. Tous les écrivains de l'Angleterre coalisés, si l'on pouvait supposer un instant que leurs grands esprits descendissent à un complot si méprisable, ne pourraient pas celer l'extension rapide de notre importance, notre incomparable prospérité. Ils ne pourraient pas celer que cela tient, non-seulement à des causes physiques et locales, mais aussi à des causes morales : — à la liberté politique, à la diffusion universelle du savoir, à l'ascendant de bons principes moraux et religieux, toutes choses qui donnent de la force et une énergie soutenue au caractère d'un peuple, et qui, dans le fait, ont été les fondements aussi merveilleux qu'incontestés de leur propre puissance, de leur propre gloire nationale.

Mais pourquoi sommes-nous si douloureusement sensibles aux calomnies de l'Angleterre ? Pourquoi nous laissons-nous affecter ainsi par le mépris qu'elle a essayé de déverser sur nous ? Ce n'est pas dans l'opinion de l'Angleterre seule que vit l'honneur, que la réputation prend sa source. Le

monde est grand ; c'est l'arbitre de la renommée d'une nation. De ses mille regards il contemple les actes d'une nation, et c'est d'après leur témoignage collectif que s'établit la gloire nationale ou l'ignominie nationale.

Aussi, pour nous, est-il, en somme, de peu d'importance que l'Angleterre nous rende justice ou non ; ce l'est peut-être de beaucoup plus pour elle même. Elle verse goutte à goutte la colère et le ressentiment dans le sein d'une jeune nation : ils croîtront de son accroissement et se fortifieront de sa force. S'il est vrai que dans l'Amérique elle doive, comme quelques-uns de ses écrivains s'efforcent de le lui persuader, trouver dans l'avenir une envieuse rivale, une formidable ennemie, elle peut rendre grâce à ces mêmes écrivains, car ils ont excité la rivalité, provoqué l'inimitié. Chacun sait quelle est de nos jours l'influence de la littérature, comme elle envahit tout, comme elle gouverne les opinions et les passions humaines. Les débats du sabre n'ont qu'un temps, les blessures qu'il fait n'attaquent que la chair, et les hommes généreux mettent leur orgueil à les pardonner, à les oublier ; mais les calomnies tracées par la plume vont jusqu'au cœur ; elles s'enveniment d'autant plus que ce sont de plus nobles esprits qui en sont les victimes ; elles restent toujours présentes à l'imagination, et nous rendent d'une sensibilité morbide pour le plus léger froissement. Ce n'est que bien rarement qu'un acte ouvert produit les hostilités entre deux nations ; il existe le plus communément une jalousie, un mauvais vouloir qui datent de plus loin, une prédisposition à prendre offense. Remontez aux causes et vous trouverez que très-souvent ils ont leur source dans les productions malfaisantes d'écrivains mercenaires, qui, bien à l'abri dans leurs cabinets, et pour un pain ignominieux, mûrissent et font circuler le poison qui doit embraser les généreux et les braves.

Je n'attache pas à ce point plus d'importance qu'il ne faut, car il s'applique rigoureusement à notre cas particulier. Il n'est pas de nation que la presse gouverne d'une façon plus despotique que le peuple américain, car l'instruction est si répandue parmi les classes les plus pauvres que de chaque individu elle fait un lecteur. Rien n'est publié en Angleterre au sujet de notre pays qui n'y circule dans tous les sens. Il n'est pas une calomnie tombée d'une plume anglaise, pas un indigne sarcasme échappé à un politique anglais, qui n'aille glacer la sympathie, ajouter à la masse de ressentiment latent. Mais, ayant en son pouvoir, il en est ainsi de

l'Angleterre, la source d'où découle la littérature de la langue, combien il lui est facile et comme c'est vraiment son devoir d'en faire un canal de sentiments courtois et magnanimes — un ruisseau où les deux nations pourraient se rencontrer et boire en paix, animées d'une mutuelle bienveillance ! Si, cependant, elle persistait à en faire jaillir des ondes d'amertume, le temps peut venir où elle pourra déplorer son imprudence. L'amitié de l'Amérique peut n'être aujourd'hui que de très-peu d'importance pour elle ; mais les destinées futures de ce pays n'admettent pas le doute ; il plane sur celles de l'Angleterre quelques ombres d'incertitude. Survienne alors pour elle le jour du malheur, qu'elle soit atteinte par une de ces catastrophes dont les empires les plus glorieux ne furent pas exempts, et elle pourra jeter sur le passé un regard plein de regrets, se repentir d'avoir été assez infatuée pour rejeter loin d'elle une nation qu'elle aurait pu serrer contre son sein, et fait fuir ainsi la seule chance qu'elle eût d'avoir de véritables amis au delà des limites de son empire.

L'opinion générale, en Angleterre, est que les habitants des États-Unis sont ennemis de la mère-patrie. C'est une de ces erreurs qui ont été propagées avec soin par des écrivains qui avaient leur but. Il y a sans doute beaucoup d'hostilité politique, et généralement beaucoup d'amertume causée par l'illibéralité de la presse anglaise ; mais, collectivement parlant, les préjugés de la nation sont visiblement en faveur de l'Angleterre. Il fut même un temps où, dans mainte partie de l'Union, on en était arrivé à un degré de superstition absurde : le seul nom d'*Anglais* était un titre assuré à la confiance et à l'hospitalité de toutes les familles, et fut trop souvent un débouché momentané pour l'indignité comme pour l'ingratitude. Partout, dans ce pays, il y avait je ne sais quel enthousiasme qui se liait à l'idée de l'Angleterre. Nous la regardions avec un sentiment pieux de tendresse et de vénération, comme la terre de nos ancêtres — l'auguste dépôt des monuments et des antiquités de notre race — le lieu de naissance et le mausolée des sages et des héros de l'histoire de nos pères. Après notre propre pays, il n'en était pas dont la gloire nous fût plus chère — pas dont nous fussions plus désireux de posséder l'estime — pas pour lequel nos cœurs battissent plus fort, notre sang coulât plus chaud ; et, pendant la dernière guerre, toutes les fois que des sentiments de bienveillance eurent la

moindre occasion de percer, les âmes généreuses de notre pays se firent un bonheur de montrer qu'au milieu des hostilités elles veillaient sur l'étincelle où se rallumerait dans l'avenir le foyer de l'amitié.

Tout cela doit-il avoir un terme ? Est-ce que ces liens d'or des douces sympathies, si rares entre nations, seront brisés pour toujours ? — Peut-être est-ce pour le mieux. — Cela dissipera peut-être une illusion qui aurait pu nous maintenir dans un vasselage mental ; qui aurait pu venir, à l'occasion, heurter nos véritables intérêts, empêcher la croissance d'un légitime amour-propre national ; mais il est pénible de se dégager du lien sympathique ! et puis il est des sentiments qui vous sont plus chers que l'intérêt, — qui vous étreignent le cœur encore plus que l'orgueil, — qui nous feront encore jeter en arrière un œil de regret alors que nous fuirons loin, loin du toit paternel, et déplorer l'obstination de la mère qui repousse les caresses de son enfant.

Quelque imprévoyante, quelque injudicieuse cependant que puisse être la conduite de l'Angleterre dans ce système de diffamation, de notre part les récriminations seraient également blâmables. Je ne parle pas d'une vive et noble défense de notre pays, ni d'un châtiment exemplaire à l'adresse de ses calomniateurs ; — mais je fais allusion à cette tendance à user de représailles pour user de représailles, à rendre sarcasme pour sarcasme, à souffler les préjugés, qui semble se répandre de tous côtés parmi nos écrivains. Mettons-nous surtout en garde contre un semblable penchant, car ce serait aggraver le mal au lieu d'arriver au redressement des torts. Il n'est rien qui soit aussi facile, aussi séduisant, que de rendre outrage pour outrage et sarcasme pour sarcasme ; mais c'est une lutte méprisable et sans utilité : c'est la ressource d'un esprit malade qui s'agite et parvient à l'irritation plutôt qu'il ne s'échauffe et s'indigne. Si l'Angleterre veut bien permettre aux mesquines jalousies de métier, ou bien aux animosités implacables de la politique, de corrompre l'intégrité de sa presse et d'empoisonner la source de l'opinion publique, gardons-nous de suivre son exemple. Elle peut croire qu'il est de son intérêt de répandre l'erreur et d'engendrer l'antipathie, que cela doit arrêter l'émigration ; nous n'avons aucun but de cette sorte à poursuivre. Nous n'avons pas non plus des instincts de jalousie nationale à satisfaire, — car jusqu'ici, dans toutes nos rivalités avec l'Angleterre, c'est nous qui l'emportons, qui nous élevons. Nous ne pourrions donc avoir d'autre dessein que celui d'assouvir notre ressentiment — pur esprit de

représailles, qui serait même impuissant. Car nos répliques n'étant jamais publiées en Angleterre, elles n'atteignent pas leur but ; mais elles entretiennent une humeur chagrine et dolente parmi nos écrivains ; elles aigrissent les douces eaux de notre jeune littérature ; elles mêlent des ronces et des épines à ses fleurs. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elles circulent dans notre propre pays, et que partout où elles produisent de l'effet elles excitent de virulents préjugés nationaux. C'est ce dernier malheur qu'il faut surtout détourner. Gouvernés entièrement comme nous le sommes par l'opinion publique, nous devons apporter le plus grand soin à préserver de toute atteinte la pureté de l'esprit public. La puissance, c'est le savoir, et le savoir c'est la vérité : d'où il suit que quiconque propage sciemment un préjugé sape de propos délibéré les fondements de la puissance de son pays.

Les membres d'une république, plus que tous autres hommes, doivent être sincères, exempts de passions. Ils sont, individuellement, des portions de l'esprit souverain, de la volonté souveraine, et doivent pouvoir aborder toutes les questions d'intérêt national calmes et l'esprit libre de tous préjugés. D'après la nature particulière de nos rapports avec l'Angleterre, nous devons avoir plus fréquemment avec elle qu'avec toute autre nation des questions d'un caractère épineux et délicat, questions qui touchent aux sentiments les plus déliés et les plus excitables ; et comme, lorsqu'il s'agit de les résoudre, les mesures prises par la nation doivent, en définitive, être déterminées par le sentiment populaire, nous ne pouvons être trop soigneusement attentifs à le purifier de toute passion et de tout préjugé secrets.

Ouvrant aussi, comme nous le faisons, un asile aux étrangers qui viennent de toutes les parties du monde, nous devons les accueillir tous avec impartialité. Nous devons mettre notre orgueil à prouver qu'il est au moins une nation exempte d'antipathies nationales, non-seulement exerçant l'hospitalité d'une façon ouverte, mais donnant encore des marques de cette courtoisie plus noble et plus rare qui naît de la libéralité d'opinion.

Qu'avons-nous à faire avec les préjugés nationaux ? Ce sont les maladies invétérées des vieux peuples, contractées dans des siècles de rudesse et d'ignorance, alors que les nations se connaissaient à peine les unes les autres et jetaient au delà de leurs frontières des regards soupçonneux et hostiles. Nous, au contraire, nous sommes nés à l'existence nationale dans

un siècle de lumière et de philosophie, où les différentes parties du monde habitable et les branches diverses de la famille humaine ont été étudiées sans relâche et mises en rapport les unes avec les autres ; et nous répudions les avantages de notre naissance si nous ne secouons les préjugés nationaux, comme nous le ferions pour les superstitions locales du vieux monde.

Mais surtout ne permettons pas que des sentiments de colère nous influencent au point de ne vouloir pas apercevoir ce qu'il y a de réellement excellent, de réellement aimable dans le caractère anglais. Nous sommes un peuple jeune, et nécessairement un peuple imitateur : il faut que nous tirions en grande partie nos exemples et nos modèles des nations existantes de l'Europe. Or il n'est pas de contrée qui soit plus digne de notre étude que l'Angleterre. L'esprit de sa constitution est éminemment analogue à l'esprit de la nôtre. Les mœurs de ses habitants — leur activité intellectuelle — leur liberté d'opinion — leur manière de voir sur ces sujets qui touchent aux intérêts les plus chers, aux jouissances les plus sacrées de la vie privée, sont toutes homogènes au caractère américain, et, dans le fait, sont toutes intrinséquement excellentes : car c'est dans le sentiment moral de la nation que reposent les solides fondements de la prospérité anglaise ; et, bien que le dessus de l'édifice puisse avoir été usé par le temps, ou avoir disparu sous les abus, il faut qu'il y ait quelque chose de bien ferme dans sa base, de bien admirable dans ses matériaux, de bien stable dans sa structure, pour qu'il soit, sans être ébranlé, resté si longtemps debout au milieu des tempêtes du monde.

Que nos écrivains mettent donc leur orgueil à repousser tous sentiments d'irritation, à dédaigner de rendre aux auteurs anglais illibéralité pour illibéralité ; qu'ils parlent de la nation anglaise sans préjugé, avec une constante ingénuité. On nous reproche la superstition aveugle avec laquelle quelques-uns de nos concitoyens admirent et imitent tout ce qui est anglais, uniquement parce que c'est anglais ; signalons cependant avec franchise ce qui est réellement digne d'approbation. Nous aurons alors devant les yeux l'Angleterre comme un livre de renseignements où nous pouvons puiser sans cesse, où sont enregistrées de saines déductions, fruit de bien des siècles d'expérience ; et c'est ainsi qu'en évitant les erreurs et les absurdités qui pourraient s'être glissées dans les feuillets, nous pourrions en tirer de

précieuses maximes de sagesse pratique qui serviront à fortifier et orner
notre caractère national.

LA VIE RUSTIQUE EN ANGLETERRE.

Oh ! qu'elle est favorable au jeu de la pensée,
Propice à la vertu, sympathique au bonheur,
L'existence tranquille et tout d'intérieur
En rustiques plaisirs naïvement passée !

GOWPER

L'étranger qui veut avoir une idée exacte du caractère anglais ne doit pas limiter ses observations à la capitale, il faut qu'il pénètre dans les campagnes ; il faut qu'il séjourne dans les villages et dans les hameaux ; il faut qu'il visite les châteaux, les villas, les fermes, les chaumières ; il lui faut vaguer dans les parcs et dans les jardins, le long des haies et des sentiers verts ; il faut qu'il s'oublie autour des églises de campagne ; qu'il soit assidu aux veillées, aux foires et autres divertissements rustiques ; qu'il fraye avec des gens d'humeurs, de conditions et de mœurs diverses.

Dans quelques pays les grandes cités absorbent la partie opulente et fashionable de la nation ; seules elles sont la résidence habituelle de la société élégante et intelligente ; la campagne n'y est presque entièrement habitée que par de grossiers paysans. En Angleterre, au contraire, la capitale n'est que le lieu de réunion, le rendez-vous général des classes polies, où elles consacrent une petite portion de l'année à s'égayer, à s'étourdir en toute hâte ; et quand elles se sont livrées à cette espèce de carnaval elles reviennent aux habitudes de la vie champêtre, qui sont évidemment celles qui leur conviennent le mieux. Il en résulte que les rangs divers de la société sont répandus sur toute la surface du royaume, et que les hameaux les plus retirés fournissent des échantillons de toutes les classes.

Les Anglais, dans le fait, sont fortement doués du sentiment rustique. Ils ont l'esprit très-ouvert aux beautés de la nature, avec un goût prononcé pour les plaisirs et les occupations de la campagne. Cette passion semble leur être inhérente. Il n'est pas jusqu'aux habitants des grandes villes, qui sont nés et ont grandi au milieu des murs de brique et des rues pleines de bruit,

qui ne prennent aisément les habitudes champêtres, qui ne montrent une aptitude singulière pour les occupations de la campagne. Le marchand a sa commode retraite dans le voisinage de la capitale ; souvent il y déploie autant de zèle et d'orgueil à cultiver son parterre, à faire mûrir ses fruits, que dans la conduite de ses affaires, après avoir réussi dans une entreprise commerciale. Il n'est pas jusqu'à ces individus moins fortunés qui sont condamnés à passer leur vie au milieu du bruit et du trafic qui ne s'ingénient à avoir quelque chose qui leur rappelle l'aspect de la verdoyante nature. Dans les plus sombres, les plus bruyants quartiers de la ville la croisée du salon ressemble souvent à une planche de fleurs ; chaque pousse de terrain où la végétation est possible a sa pelouse et sa plate-bande, tout square son parc en miniature, disposé pittoresquement et avec goût, à la verdure pleine de fraîcheur et d'éclat.

Ceux qui ne voient l'Anglais qu'en ville sont portés à concevoir une opinion défavorable de son caractère social. Il est ou absorbé par les affaires ou tiré de tous côtés par ces mille engagements qui dissipent le temps, le sentiment et la pensée dans cette grande capitale. Voilà pourquoi si souvent il a l'air pressé, distrait. En quelque lieu qu'il se trouve être, il est sur le point d'aller ailleurs ; au moment où il parle sur un sujet son esprit court à un autre ; et pendant qu'il rend une visite d'amitié il calcule comment il fera pour employer si bien son temps qu'il puisse rendre les autres visites placées dans la même matinée. Une immense capitale telle que Londres rend nécessairement les hommes égoïstes et monotones. Dans leurs entrevues, aussi courtes qu'accidentelles, ils ne peuvent qu'échanger à la hâte des lieux communs. Ils ne laissent voir que la froide enveloppe de leur caractère, — les riches qualités qui forment le fond de leur nature n'ont pas le temps de s'échauffer et de briller.

C'est à la campagne que l'Anglais donne l'essor à ses sentiments naturels. Il rompt avec bonheur en visière aux cérémonies glacées, aux politesses négatives de la ville, dépouille ses habitudes de prudente réserve, et devient joyeux et libre. Il fait en sorte de rassembler autour de lui toutes les commodités, toutes les recherches de la vie élégante et d'en bannir la contrainte. Sa maison de plaisance abonde de tout ce qui est nécessaire pour le calme de l'étude, les plaisirs de la table ou les exercices champêtres. Livres, tableaux, musique, chevaux, chiens et attirail de chasse de toute

espèce, vous avez tout sous la main. Il ne contraint en rien ni ses hôtes ni lui-même, mais, suivant le véritable esprit de l'hospitalité, vous procure les moyens d'amusement et laisse chacun y prendre part selon son inclination.

Pour le goût avec lequel ils s'occupent de la culture du sol, pour leur entente du paysage, les Anglais n'ont pas de rivaux. Ils ont étudié la nature avec beaucoup d'attention, et font preuve d'un sentiment exquis de la beauté de ses formes, de l'harmonie de ses combinaisons. Ces charmes qu'en d'autres contrées elle prodigue dans les solitudes sauvages sont ici réunis autour des sièges de la vie domestique. Il semble qu'ils aient surpris le secret de ses grâces modestes et furtives, et qu'ils les aient, comme un enchantement, répandues autour de leurs rustiques demeures.

Rien ne peut être plus imposant que la magnificence d'aspect d'un parc anglais. Ce sont d'immenses pelouses qui s'étendent comme des nappes de vert vif, et çà et là des bouquets d'arbres gigantesques, riches masses de feuillage amoncelées ; — de petits bois et leurs clairières, commandant le respect et l'admiration, et les daims qui les traversent par troupeaux silencieux, le lièvre qui bondit en s'enfonçant dans le fourré, le faisan qui s'envole tout à coup à votre approche ; — un ruisseau à qui l'on a appris tantôt à se perdre en de gracieux détours, tantôt à s'étendre en lac étincelant ; — l'étang solitaire, réfléchissant les arbres qui tremblent ; l'étang et la feuille jaune qui dort sur son sein, et la truite qui fend sans crainte ses eaux limpides ; tandis qu'un temple rustique ou la statue de quelque divinité champêtre, verdis, chargés d'humidité par le temps, donnent à cette retraite je ne sais quel air de sainteté classique.

Voilà quelques traits entre mille du tableau que présente un parc ; mais ce qui surtout me ravit, c'est le talent créateur avec lequel les Anglais de la classe moyenne décorent leurs modestes habitations. La demeure la plus grossière, la portion de terrain la plus maigre et la plus décourageante, entre les mains d'un Anglais homme de goût, devient un petit paradis. Il l'embrasse d'un regard merveilleusement sagace, et déjà ce qu'il en pourra tirer il l'a vu : le paysage à créer s'est peint dans son esprit. Sous sa main le lieu stérile devient charmant, et pourtant c'est à peine si les efforts de l'art qui produit ce changement se laissent apercevoir. Quelques arbres conservés, quelques autres rapportés, ceux-ci prudemment émondés ; des fleurs et des arbustes au tendre et gracieux feuillage habilement distribués,

une nappe de gazon bien vert et bien épais allant en pente, un petit jour pratiqué pour laisser apercevoir un coin de ciel bleu, les reflets argentés de l'eau : — tout cela est ménagé avec un goût délicat, un soin continu, bien que paisible, qui ressemblent aux coups de pinceau magiques du peintre quand il donne la dernière main à un tableau favori.

Le séjour à la campagne des gens riches, de la société élégante, a répandu dans l'économie rurale une somme de goût et de distinction qui est descendue dans les plus basses classes. Le travailleur même, avec sa cabane de chaume et ses quelques pouces de terrain, s'applique à les embellir. La haie coquette, la pelouse devant la porte, la petite plate-bande bordée de buis bien serré, le chèvrefeuille dressé contre le mur et qui laisse pendre ses fleurs sur le treillis, le pot de fleurs sur la fenêtre, le houx prudemment planté tout autour de la maison, afin de dépouiller l'hiver de son horreur, d'avoir quelque chose qui rappelle la verdure de l'été, qui égaye le coin du feu : tout proclame l'influence du goût, découlant de sources élevées et pénétrant les couches les plus infimes de l'esprit public. Si jamais l'Amour, comme le disent les poètes dans leurs chants, se plaît à visiter une chaumière, ce doit être la chaumière d'un paysan anglais.

Cette passion pour la vie champêtre qui règne parmi les hautes classes de la nation anglaise a produit un grand et salutaire effet sur le caractère national. Je ne sais pas une plus belle race d'hommes que les gentilshommes anglais. Au lieu de cette douceur efféminée qui caractérise les hommes de marque dans beaucoup de pays, ils trahissent un mélange de force et d'élégance, une vigueur de charpente, une fraîcheur de teint, que j'attribuerais volontiers à l'habitude qu'ils ont de vivre en plein air, de poursuivre avec ardeur les divertissements fortifiants de la campagne. Ces mâles exercices impriment aussi à l'esprit, à l'humeur, un caractère de santé ; ils produisent une virilité, une simplicité de manières que les folies et les dissipations de la ville elles-mêmes ne peuvent aisément corrompre, et qu'elles ne peuvent jamais entièrement détruire. Et puis, à la campagne, les différentes classes de la société semblent s'approcher plus librement, être plus disposées à se fondre, à agir favorablement les unes sur les autres. Les distinctions qui existent entre elles ne semblent pas aussi marquées, aussi infranchissables que dans les villes. La manière dont la propriété a été distribuée, cette division en petits biens, en fermes, a établi une gradation

régulière depuis le noble, en passant par les classes de la bourgeoisie, des petits propriétaires terriers et des riches fermiers, jusqu'au paysan et son labeur, et, tout en reliant ainsi les extrêmes de la société, a jeté dans chaque rang intermédiaire un esprit d'indépendance. Ceci, je dois l'avouer, n'est plus aussi généralement vrai maintenant qu'autrefois, les propriétés plus grandes ayant, pendant ces dernières années, années de misère, absorbé les propriétés plus petites, et, dans quelques parties de la contrée, presque annihilé la race vigoureuse des petits fermiers. Mais ce ne sont, je crois, que quelques mailles rompues dans le système général dont j'ai parlé.

Il n'y a rien de bas, de déshonorant dans les occupations de la campagne. Elles conduisent l'homme au milieu des belles et grandioses scènes de la nature ; elles le livrent aux méditations de son esprit, vivifiées par la plus pure des influences externes, celle qui vous grandit le plus. Un tel homme peut être simple et rude, il ne saurait être vulgaire. L'homme de la civilisation ne trouve, par suite, rien de révoltant en la fréquentation des classes inférieures dans la vie rustique, comme cela arrive quand, par hasard, il se mêle aux classes inférieures des villes. Il met de côté le sentiment de sa supériorité, sa réserve ; il est heureux de laisser reposer les distinctions de rang, et de prendre sa part des joies honnêtes et vivement senties de la vie commune. Oui, les amusements mêmes de la campagne unissent de plus en plus les hommes, et le bruit des chiens et du cor fond tous les sentiments en harmonie. Je crois que c'est une des grandes raisons qui font que la noblesse et la bourgeoisie sont plus populaires parmi les classes inférieures en Angleterre que dans tout autre pays, et que celles-ci ont supporté tant d'excessives violences et tant de misère sans murmurer d'une façon plus générale contre l'inégal partage de la fortune et des privilèges.

À ce mélange de la société cultivée et de la population rustique peut aussi s'attribuer le sentiment de la campagne qui circule le long de la littérature anglaise ; le fréquent usage de comparaisons tirées de la vie champêtre ; ces incomparables descriptions de la nature qui abondent dans les poètes anglais — qui commencent à « la Fleur et la Feuille » de Chaucer, et qui ont transporté dans nos cabinets toute la fraîcheur, tous les parfums d'un paysage baigné de rosée. Il semble que les poètes bucoliques des autres pays aient accidentellement rendu visite à la nature, et pris de ses charmes

une idée générale ; mais les poètes anglais ont vécu, fraternisé avec elle — ils l'ont suivie dans ses plus secrets asiles — il n'est pas un de ses moindres caprices qui leur ait échappé. Un rameau n'a pu trembler dans la brise — une feuille n'a pu bruire dans le gazon — une goutte diamantée chanter dans le ruisseau — un parfum n'a pu s'exhaler de l'humble violette, la marguerite découvrir au matin ses teintes cramoisies, que ces observateurs passionnés et délicats n'en aient pris note, qu'ils n'en aient tiré quelque grande moralité.

C'est une chose merveilleuse que l'effet produit sur la face du pays par cet amour des esprits élégants pour les occupations champêtres. Comme une grande partie de cette île est plane, ce serait d'une monotonie extrême n'étaient les charmes de la culture ; mais elle est, pour ainsi dire, hérissée, émaillée de châteaux et de palais, brodée de parcs et de jardins. Elle n'abonde pas en grands et sublimes points de vue, mais bien en petites scènes d'intérieur pleines de repos champêtre, de calme et de sécurité. Chaque ancienne ferme, chaque cabane couverte de mousse est un tableau ; et comme les routes ondulent sans cesse, que la vue est fermée par des massifs et des haies, l'œil est ravi par une continuelle succession de petits paysages dont le charme vous captive.

Le grand attrait, cependant, des paysages anglais, c'est le sentiment moral dont ils semblent imprégnés. Ils s'associent dans l'esprit aux idées d'ordre, de calme, de principes sains et bien assis, d'usages vieillis et de coutumes respectables. Tout y semble avoir mené pendant des siècles une existence régulière et tranquille. C'est la vieille église, dont le style se perd dans la nuit des temps, avec son portail massif et bas, sa tour gothique, ses fenêtres, riches en vitres peintes à réseau, dans un état de conservation parfaite ; ses fiers monuments, où reposent des guerriers et des preux du vieux temps, ancêtres des propriétaires actuels du sol ; ses tombes, rappelant les générations successives de vigoureux fermiers dont les descendants labourent encore les mêmes champs et s'agenouillent devant le même autel ; — le presbytère, curieux bâtiment de forme irrégulière, en partie suranné, mais réparé, modifié suivant le goût des temps divers et des divers occupants ; — la barrière, et le sentier qui conduit hors du cimetière, dans une campagne délicieuse, entre d'épaisses bordures de haies, en vertu d'un droit de passage immémorial ; — le village voisin, et ses vénérables

chaumières, sa pelouse publique abritée par des arbres, sous lesquels les ancêtres de la génération actuelle se sont divertis ; — l'antique demeure seigneuriale, debout à l'écart dans quelque petit domaine rustique, mais jetant en bas un œil protecteur sur la scène environnante. — Tous ces traits, communs au paysage anglais, dénotent un calme, une sécurité inébranlables, une transmission héréditaire de vertus domestiques et d'attachement local ; ils parlent bien haut et d'une façon bien touchante en faveur du caractère moral de la nation.

C'est un charmant spectacle, le dimanche matin, quand la cloche fait tomber sa grave mélodie sur les champs silencieux, que de voir les paysans dans leurs plus beaux atours, avec leurs visages colorés et leur modeste enjouement, s'amasser paisiblement le long des verts sentiers qui mènent à l'église ; mais c'est plus charmant encore de les voir se rassembler, les soirs, sur le seuil des portes de leurs chaumières ; ils semblent s'enorgueillir de l'humble bien-être, des embellissements que leurs mains ont répandus autour d'eux.

C'est ce doux sentiment de l'intérieur, cette sécurité, ce repos de l'affection encadrée dans les scènes domestiques, qui, après tout, enfante les vertus les plus robustes et les jouissances les plus pures ; et je ne puis mieux clore ces remarques sans suite qu'en citant les expressions d'un poète anglais moderne qui l'a rendu avec un bonheur remarquable.

Dans notre beau pays on a vu de tout temps
La salle du château, la villa qu'au printemps
Couronne un vert feuillage, et le modeste asile
Où l'humble pauvreté, de soi-même, s'exile,
Qu'elle habite les bourgs ou réside au hameau,
Sur le coquet vallon qui se mire dans l'eau ;
Les palais des cités et le charme rustique,
Abriter à l'envi le bonheur domestique,
Ce frêle et doux trésor sur qui veille l'honneur,
Que d'un air souriant suit la sainte pudeur,
Qui dans un petit coin facilement enserre
Tout ce que le désir peut chercher sur la terre,
Et qui, plein de mépris pour le monde et ses soins,
Sait un monde plus beau ; ne voulant pour témoins
Que les heureux qu'il fait et le ciel son complice.
C'est la fleur qui dérobe un timide calice

À tous regards humains ; qui croît sur la hauteur,
Et qui sourit au ciel, d'où vient la chaleur [\[1\]](#).

-
1. [↑](#) Tiré d'un poème sur la mort de la princesse Charlotte, par le révérend Bann Kennedy.

LE CŒUR BRISÉ.

Onc n'entendis parler d'affection naïve
Que le souci n'eût pas pris plaisir à ronger.
Par la chenille aussi la rose voit manger
Le livre le plus doux que le printemps écrive.

MIDDLETON.

Généralement c'est l'usage : quand on n'est plus susceptible de sentiments naïfs, ou qu'on a été emporté dans le joyeux mouvement de la vie dissipée, on rit de toutes les histoires d'amour, on traite de pures fictions de romanciers et de poètes les récits de passion vraie. Mes observations sur la nature humaine m'ont amené à penser autrement. Elles ont fait naître en moi cette conviction, que lors même que la surface du caractère aurait été ridée, glacée par les soucis du monde, que les artifices de la société n'y auraient fait éclore que des sourires, il y a toujours un feu qui couve au fond du sein le plus froid. Il y dort, mais s'il s'allume il devient ardent, et parfois il y porte la désolation. Oui, je suis un vrai croyant à l'aveugle divinité ; je ne crains pas de tirer les conséquences. L'avouerai-je ? — Je crois aux cœurs brisés, à la possibilité de mourir d'un amour contrarié : non pas que je prétende que ce soit une maladie souvent fatale à mon sexe ; mais je crois fermement qu'il flétrit bien des femmes charmantes, qu'il ouvre souvent pour elles une tombe prématurée.

L'homme est la créature de l'intérêt et de l'ambition. Sa nature le pousse vers la lutte et le jette dans le tourbillon du monde. L'amour n'est que l'ornement du matin de sa vie, un air délicieux joué dans les entr'actes. Il poursuit la gloire et la fortune ; il veut occuper une place dans les pensées du monde, dominer ses semblables. Mais toute la vie d'une femme est une histoire des affections. Le cœur est son monde, à elle ; c'est à y régner que son ambition aspire ; c'est là qu'elle cherche avidement des trésors cachés. Elle lance ses sympathies à l'aventure, elle embarque toute son âme dans le

trafic de l'affection ; fait-elle naufrage, le malheur est sans remède — car c'est une banqueroute du cœur.

Une déception amoureuse peut être pour un homme une source d'amertume et d'angoisses : des sentiments de tendresse ont été blessés — une perspective de bonheur s'enfuit et s'efface ; mais c'est un être actif — il peut perdre ses pensées dans un tourbillon d'occupations variées, il peut plonger dans les flots du plaisir ; ou si le théâtre de cette déception est trop plein de douloureuses associations, il n'a qu'à vouloir pour aller vivre ailleurs, et prenant, pour ainsi dire, les ailes de l'aurore, peut « voler aux extrémités du monde et y trouver le repos. »

Mais, comparativement, la vie d'une femme est monotone, retirée, méditative. Elle est davantage la compagne de ses pensées et de ses sentiments ; et s'ils deviennent les ministres du chagrin, où cherchera-t-elle des consolations ? Son lot est d'être désirée et obtenue ; mais si elle est malheureuse en amour, son cœur ressemble à une forteresse qui a été prise, saccagée, abandonnée, et qui n'offre plus que désolation.

Que de beaux yeux s'obscurcissent, — que de joues veloutées pâlisent, — que de formes charmantes se flétrissent pour la tombe, et personne pour dire d'où venait le vent qui a soufflé sur leur beauté ! De même que la colombe rapproche vivement ses ailes pour couvrir et cacher le trait qui dévore sa vie, il est dans la nature de la femme de dérober au monde les angoisses d'une affection blessée. L'amour d'une femme délicate est toujours timide et silencieux : même quand il est heureux, c'est à peine si elle se le murmure à elle-même ; en est-il autrement, elle l'ensevelit dans les profondeurs de son sein, et le laisse là s'accroupir et couvrir au milieu des ruines de sa tranquillité. Ce que son cœur désirait lui a échappé. Pour elle le grand charme de l'existence s'est évanoui. Elle néglige tous les exercices qui égayent et réjouissent l'esprit, précipitent les pulsations, et font que la vie court et bondit le long des veines. Plus de repos pour elle ! pour elle le sommeil n'est plus un baume réparateur, il est empoisonné par des songes mélancoliques ; — « le chagrin altéré boit son sang, » jusqu'à ce que son corps énervé s'affaisse sous la moindre pression extérieure. Informez-vous d'elle quelque temps après et vous trouverez l'amitié versant des larmes sur sa tombe prématurée, se demandant comment celle qui, naguère encore, brillait de tout l'éclat de la force unie à la beauté, a pu

devenir si vite la proie « des ténèbres et des vers. » On vous parlera de refroidissement soudain, d'indisposition fortuite, sous lesquels elle a succombé ; — mais tout le monde ignore le mal intérieur qui bien auparavant avait miné ses forces, qui l'a laissée sans défense contre la mort.

Elle ressemble à ce tendre arbuste, l'orgueil et l'ornement du bosquet : ses formes sont gracieuses, son feuillage est éclatant, mais le ver est au cœur et le ronge. Tout à coup nous remarquons qu'il se flétrit, quand il devrait être plus vigoureux et plus sain que jamais ; nous voyons ses branches pencher vers la terre, et ses feuilles tomber l'une après l'autre, jusqu'à ce que, séché, sans vie, il tombe au milieu du silence de la forêt ; et comme nous méditons sur cette belle ruine, nous essayons en vain de nous rappeler l'ouragan, le coup de foudre qui l'a terrassé.

J'ai vu bien des exemples de femmes dépérissant à vue d'œil, qui disparaissaient par degré de la terre comme si elles se fussent exhalées vers le ciel, et parfois je me suis imaginé qu'en écartant tous les intermédiaires, tels que la consommation, la toux, l'abattement, la langueur, la mélancolie, je pourrais, remontant à l'origine du mal, arriver aux premiers symptômes d'un amour malheureux. Mais un exemple de ce genre me fut rapporté dernièrement. Les faits sont bien connus dans le pays où ils se sont passés, et je les donnerai tels qu'ils m'ont été racontés.

Chacun doit se rappeler la tragique histoire du jeune E..., le patriote irlandais : elle était trop touchante pour être vite oubliée. Pendant les troubles de l'Irlande on l'accusa de trahison ; on lui fit son procès, il fut condamné et exécuté. Son sort fit une impression profonde sur la sympathie publique. Il était si jeune, — si intelligent, — si généreux, — si brave, si — tout ce que nous sommes portés à aimer dans un jeune homme ! Et puis son attitude pendant le procès fut si grande, si intrépide ! La noble indignation avec laquelle il repoussa l'accusation de trahison contre son pays — son éloquent plaidoyer pour son honneur — son émouvant appel à la postérité, à l'heure suprême de la condamnation, — tout cela se grava profondément dans les cœurs généreux, et ses ennemis mêmes se plaignirent de la rigoureuse politique qui voulait son exécution.

Mais il y eut un cœur dont il serait impossible de dépeindre l'angoisse. Dans des temps plus heureux, quand la fortune lui souriait, il avait gagné l'affection d'une belle et intéressante enfant, la fille d'un avocat irlandais

célèbre encore il y a quelques années. Elle l'aimait de l'amour naïf, ardent et désintéressé d'une femme à son premier amour. Quand le monde s'éleva contre lui, quand sa fortune fut ruinée, quand le déshonneur et le danger s'amassèrent autour de son nom, elle l'aima plus ardemment encore pour ses souffrances mêmes. Si alors son malheur pouvait éveiller jusqu'à la sympathie de ses ennemis, quelle dut être l'agonie de celle dont l'âme tout entière était remplie de son image ! Qu'ils le disent, ceux qui ont vu les portes du tombeau s'interposer soudain entre eux et l'être qu'ils aimaient le plus sur la terre, — qui se sont assis désolés sur le seuil, rejetés qu'ils étaient dans un monde froid et solitaire, d'où ce qu'il y avait de plus aimable et de plus aimant était parti.

Mais ici la mort était entourée de tant d'horreur, de tant d'épouvante, de tant de honte ! Rien où pût se reposer la mémoire, qui pût adoucir l'angoisse de la séparation — aucun de ces détails mélancoliques, mais attendrissants, qui font aimer la scène des adieux, — rien qui pût résoudre la douleur en ces larmes bénies envoyées, céleste rosée, pour raviver le cœur à l'heure terrible des sanglots.

Ce qui rendait cet isolement plus affreux encore, c'est qu'elle avait encouru le déplaisir de son père à cause de son attachement infortuné ; elle était exilée du toit paternel. Mais si la sympathie, les bons offices de l'amitié, avaient eu prise sur un esprit aussi dévasté, qui avait été aussi loin dans l'horreur, les consolations ne lui auraient pas manqué, car en Irlande on est généreux et l'on sent vivement. Des familles opulentes et distinguées eurent pour elle les attentions les plus délicates et les plus touchantes. On la mena dans le monde ; on essaya, par toute espèce d'occupations et d'amusements, de dissiper sa douleur, de lui faire perdre de vue la tragique histoire de ses amours. Mais tout fut inutile : l'infortune a des traits qui déchirent l'âme et qui la ravagent, — qui pénètrent au siège même du bonheur — et l'y foudroient ; désormais rien n'y bourgeonnera, n'y fleurira plus. Jamais elle ne refusa d'aller où l'on se divertissait, mais elle y était aussi seule que dans la plus profonde solitude. Elle allait plongée dans une mélancolique rêverie, et, suivant toute apparence, n'ayant pas conscience de la foule qui l'entourait. Elle portait avec elle une douleur intime qui bravait toutes les caresses de l'amitié ; « quelque enchanteresse qu'elle fût, la voix de l'enchanteur n'arrivait pas jusqu'à elle. »

La personne qui me dit son histoire l'avait vue dans un bal masqué. L'extrême infortune ne peut se montrer à nous sous un aspect plus frappant, plus douloureux, qu'ainsi encadrée : la trouver errant comme un spectre, solitaire et sans joie, quand tout ce qui l'entoure est radieux ; — portant la livrée de la gaieté d'un air morne et accablé, comme si elle avait essayé, mais en vain, d'endormir son cœur affligé, de lui dérober quelques moments d'oubli. Après avoir vagué le long des salles splendides, coudoyé la foule qui s'y pressait, de l'air de l'abstraction la plus complète, elle s'assit sur les gradins d'un orchestre, et, promenant pendant quelque temps autour d'elle un regard lointain qui prouvait que cette scène de gaieté lui était étrangère, elle se mit, par un de ces caprices qui appartiennent aux cœurs malades, à murmurer un petit air plaintif. Elle avait une voix exquise ; mais dans cette occasion elle était si simple, si touchante, elle respirait si bien tout un monde de douleurs, que la foule se rangea muette et silencieuse autour d'elle, et que chacun fondit en larmes.

L'histoire d'un amour si grand et si vrai ne pouvait manquer d'exciter un grand intérêt dans un pays où l'on s'enthousiasme aisément. Elle gagna complètement le cœur d'un brave officier, qui, pensant qu'une femme si fidèle à la mémoire des morts ne pouvait qu'être pleine d'affection pour les vivants, lui fit une cour assidue. Elle repoussa ses avances, car sa pensée était à jamais remplie par le souvenir de son premier amour. Lui, cependant, ne se rebuta pas ; il sollicita non sa tendresse mais son estime ; et puis elle était convaincue de son mérite, elle avait le sentiment de sa position dépendante et précaire, car elle vivait sur la bonté de quelques amis. Bref, il finit par réussir, par obtenir sa main, mais avec l'assurance solennelle que son cœur appartiendrait toujours à un autre.

Il l'emmena avec lui en Sicile, espérant qu'un changement de lieux pourrait effacer le souvenir de ses jeunes douleurs. Elle fut le modèle des épouses, une femme charmante ; elle s'efforça même d'être une heureuse femme ; mais rien ne put guérir la silencieuse mélancolie qui avait pénétré au fond de son âme et qui la rongait. Elle s'éteignit lentement, mais fatalement, et finit par s'affaïsser dans la tombe, victime d'un cœur brisé.

C'est sur elle que Moore, le célèbre poète irlandais, a composé les vers suivants : —

Loin d'elle est son amant dans sa froide demeure.
Les soupirants se pressent sur ses pas,
Mais son regard glacé se détourne... elle pleure :
Elle est à lui jusque dans le trépas.

Elle dit les chansons de ses plaines natales ;
Chants primitifs qu'il faisait répéter, —
Et chacun de vanter ces notes virginales
Lorsque son cœur va peut-être éclater.

Il aimait sa maîtresse, — il a vécu pour elle,
Et son pays — car il est mort pour lui.
Si la douleur de l'un jure d'être éternelle,
L'autre verra tôt finir son ennui.

Qu'on lui creuse une tombe où, quand le jour expire,
Les rayons empourprés s'arrêtent mollement ;
Qu'ils la baisent au front ; que ce soit un sourire
Venu de son pays, venu de l'Occident.

Un livre publié sans nom d'auteur au commencement de janvier 1858, et qui était un heureux retour au genre tempéré et contenu, si abandonné aujourd'hui, permet d'appeler les personnages par leur nom.

« On est en 1803. — E..., c'est *Robert Emmet*, qui à seize ans avait conçu le projet de délivrer l'Irlande, et qui à vingt-trois essaya de l'exécuter. L'autorité précoce de son caractère et de son éloquence semblait le désigner comme un chef de parti. Il passa en France, obtint du Premier Consul la promesse de seconder l'effort des Irlandais, et quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il revint en Irlande et donna le signal de l'insurrection. Il avait espéré qu'en criant : *Liberté !* et en frappant du pied la terre, il en sortirait des légions. Cinquante hommes, ce fut toute l'armée du jeune libérateur. Repoussés, mis en fuite, ils se dispersèrent. La plupart quittèrent l'Irlande ; Robert voulut rester. Il aimait, — il refusa de partir, afin de revoir M^{lle} Sarah Curran. — C'était se perdre.

« Ce fut chez M. Penrose que M^{lle} Curran connut quelques années après un officier de l'armée anglaise, le capitaine Sturgeon, neveu de lord Fitz-William. L'amiral Napier, qui avait connu à Naples cette noble et intéressante personne, ne l'appelait pas autrement que « *The walking statue* », la statue qui marche. » (*Note du traducteur.*)

Ce simple récit n'a pas l'air d'un plaidoyer, et c'est le plus habile qu'on puisse faire pour Sarah, disait, à la date du 7 janvier 1858, dans un article des *Débats*, en parlant du volume anonyme que nous rappelions tout à l'heure, ce pauvre Hippolyte Rigault. Or ce qu'il disait du livre, nous le dirons de l'esquisse d'Irving. Les faits y sont exposés comme ils viennent, sans arrière-pensée d'apologie.

Mais comme ils sont choisis, disposés, gradués pour atténuer l'effet de ce mariage imprévu et regrettable ! C'est à peine un mariage, c'est une protection, c'est une agonie, c'est une mort, car la mort est le dernier trait du tableau ; on y arrête avec soin notre regard, comme sur une sorte de réparation qui doit prévenir tout reproche. Les hommes, plus coulants, parce qu'ils sont moins délicats, pardonneront peut-être à Sarah Curran son mariage, tout en regrettant, comme artistes, qu'il gâte la perfection qu'elle leur avait fait rêver ; mais les femmes, je le crains, plus sévères que nous sur les choses du cœur, ne le pardonneront pas.

L'ART DE FAIRE DES LIVRES.

Si la rigoureuse sentence de Synésius est juste : —
« Mieux vaudrait dérober à un mort ses vêtements que le
fruit de ses travaux », — qu'advient-il de la plupart des
écrivains ?

BURTON, *Anatomie de la mélancolie*.

Je me suis souvent étonné de l'extrême fécondité de la presse, comment il pouvait se faire que tant de têtes sur lesquelles la nature semblait avoir laissé tomber la malédiction de la stérilité accouchassent néanmoins d'énormes in-folio ; mais à mesure que l'homme avance dans ce voyage de la vie, les sujets d'émerveillement diminuent de plus en plus pour lui, et continuellement il découvre quelque cause bien simple à ce qui lui paraissait tenir du prodige. C'est ainsi qu'il m'est arrivé, dans mes pérégrinations au milieu de cette grande métropole, de tomber en étourdi sur une scène qui me dévoila quelques-uns des mystères de l'industrie ayant pour objet la fabrication des livres, et mit enfin un terme à mon étonnement.

J'errais, un jour d'été, le long des grandes salles du Musée britannique, avec cette nonchalance flâneuse que l'on apporte dans un musée quand il fait bien chaud, tantôt me penchant lourdement sur les vitres qui recouvraient des minéraux, tantôt étudiant les hiéroglyphes d'une momie égyptienne, quelquefois essayant avec presque autant de succès de comprendre les peintures allégoriques qui fuyaient sur les plafonds. Je portais ainsi de côté et d'autre mes regards paresseux, quand mon attention fut attirée sur une porte éloignée qui se trouvait au bout d'une enfilade de pièces. Elle était fermée, mais de temps à autre elle s'ouvrait et livrait passage à quelque personnage étrangement favorisé, généralement vêtu de noir, qui glissait silencieusement le long des salles, sans avoir un coup d'œil pour aucun des objets environnants. Il y avait dans tout ceci un air de mystère qui piqua ma curiosité languissante ; je résolus de tenter le passage de ce défilé, d'explorer les régions inconnues situées au delà. La porte céda

sous la pression de ma main tout aussi facilement que les portes de châteaux enchantés s'ouvrent devant les chevaliers errants en quête d'aventures. Je me trouvais dans une chambre spacieuse, entourée de grands rayons chargés de livres vénérables. Au-dessus des rayons, et juste au-dessous de la corniche, étaient disposés un grand nombre de portraits noircis d'anciens auteurs. Autour de la chambre étaient placées de longues tables avec des pupitres pour lire et pour écrire. Mains personnages studieux et pâles y étaient assis, les yeux collés sur des volumes poudreux, cherchant leur pâture dans des manuscrits en ruine, et prenant largement des notes sur leur contenu. Le silence le plus profond régnait dans cette pièce mystérieuse, si ce n'est qu'on pouvait entendre les plumes courir sur le papier, ou bien encore, de loin en loin, le soupir prolongé poussé par un de ces sages quand il changeait de position pour tourner la page d'un vieil in-folio, soupir causé sans doute par ce travail souterrain et ces flatuosités inséparables de toute recherche savante.

De temps à autre, un de ces personnages écrivait quelque chose sur une petite bande de papier et sonnait. Alors apparaissait un génie familier qui prenait le papier dans un profond silence, s'échappait mystérieusement de la chambre, et revenait bientôt après chargé de pesants volumes, sur lesquels l'autre se jetait voracement, en affamé, *unguibus et rostro*. Je ne doutai plus que je ne fusse tombé au milieu d'une réunion de mages profondément engagés dans l'étude des sciences occultes. La scène me rappela ce philosophe d'un vieux conte arabe, captif au sein d'une montagne, dans une bibliothèque enchantée s'ouvrant seulement une fois par an, où les esprits du lieu exécutaient tous ses ordres, et allaient lui chercher des livres traitant de toutes les sciences ténébreuses : de sorte qu'au bout de l'année, quand la porte magique roula sur ses gonds une fois encore et s'ouvrit, il en sortit si riche en connaissances illicites qu'il put planer au-dessus du vulgaire et commander aux puissances de la nature.

Ma curiosité était tout à fait éveillée. Je parlai bas à l'oreille de l'un de ces démons familiers quand il allait sortir de la salle, et lui demandai l'explication de l'étrange tableau que j'avais sous les yeux. Quelques mots suffirent à cet effet. Il se trouva que ces personnages mystérieux, que j'avais pris pour des mages, étaient pour la plupart des auteurs, et précisément occupés à confectionner des livres. J'étais, de fait, dans la salle de lecture

de la grande bibliothèque britannique — immense collection de volumes de tous les temps et de tous les idiomes, dont beaucoup sont maintenant oubliés, et dont la plupart sont bien rarement lus ; une de ces sources abandonnées de vieille littérature auxquelles se rendent maints auteurs modernes pour y puiser à pleins seaux la science d'autrefois, « une provision d'anglais pur sang » dont ils puissent grossir le maigre ruisseau de leur pensée.

Une fois en possession du secret, je m'assis dans un coin pour surprendre les procédés employés dans cette manufacture de livres. Mon attention se porta sur un individu maigre, au regard bilieux, qui ne cherchait que les livres les plus rongés par les vers, imprimés en lettres gothiques. Évidemment il construisait un ouvrage d'une érudition profonde, qui serait acheté par tout homme désireux de passer pour instruit, placé dans sa bibliothèque sur un rayon bien en vue, ou resterait ouvert sur sa table, mais ne serait jamais lu. Je m'aperçus que, de temps à autre, il tirait de sa poche un gros morceau de biscuit et le rongeait. Était-ce son dîner, ou s'efforçait-il d'écarter cet épuisement de l'estomac produit par de longues méditations sur des ouvrages poudreux ? C'est ce que je laisse à de plus savants que moi à déterminer.

Là se trouvait aussi un petit monsieur très-éveillé, aux vêtements de couleurs éclatantes, à la figure pleine de bonhomie et de gaieté, qui avait tout l'air d'un auteur en bons termes avec son libraire. Après l'avoir attentivement considéré, je reconnus en lui un infatigable producteur de miscellanées qui s'enlevaient assez bien. Je fus curieux de voir comment il confectionnait ses denrées. Il faisait plus de bruit et paraissait plus occupé qu'aucun des autres ; parcourant légèrement une foule de livres, voltigeant au-dessus des feuillets de manuscrits, tirant un morceau de l'un, un morceau de l'autre, « ligne sur ligne, précepte sur précepte, ici un peu et là un peu ». Le contenu de son livre semblait formé d'éléments aussi hétérogènes que celui de la chaudière des sorcières dans *Macbeth*. Ici c'était un doigt, et là c'était un pouce ; ici un orteil de grenouille, là l'aiguillon d'une anvoie, avec son cailletage à lui, qu'il y avait versé en guise de « sang de babouin », pour rendre le mélange « visqueux et bon ».

Après tout, pensai-je, cette disposition des auteurs à la friponnerie ne peut-elle pas leur avoir été mise au cœur dans un sage dessein ? Ne serait-ce

pas le moyen employé par la Providence pour que les semences de savoir et de sagesse soient transmises d'âge en âge, en dépit de l'inévitable déclin des ouvrages où elles se produisirent d'abord ? Nous voyons que la nature a sagement, bien que capricieusement, chargé du transport des semences de climat en climat, la panse de certains oiseaux : de sorte que des animaux qui, par eux-mêmes, ne valent guère mieux que de la charogne, et ne sont, suivant toute apparence, que d'effrontés pillards de vergers et de champs de blé, sont en fait les messagers dont se sert la nature pour disperser, éterniser ses bienfaits. De même, ces bandes d'écrivains larrons font main basse sur les beautés et les grandes pensées que la rouille a couvertes ; elles revoient le jour pour fleurir et porter leurs fruits dans un avenir éloigné. Beaucoup de ces ouvrages, d'ailleurs, subissent une espèce de métempsycose et renaissent sous une forme nouvelle. Ce qui primitivement était une histoire soporifique revit sous la figure d'un roman ; — une vieille légende se change en une pièce moderne ; — un traité de philosophie bien austère fournit la matière de toute une série d'essais pleins de bruit et d'étincelles. Il en est ainsi quand on fait pénétrer le jour dans nos bois américains : où nous brûlons une forêt de pins majestueux s'élève à leur place une lignée de chênes nains, et jamais nous ne voyons gisant à terre et pourrissant de tronc d'arbre abandonné qui ne donne naissance à toute une tribu de champignons.

Ne nous lamentons donc pas trop sur le silence et l'oubli dans lesquels descendent les vieux auteurs : ils ne font qu'obéir à la grande loi de la nature, qui veut que toutes les formes revêtues par la matière soient ici-bas limitées dans leur durée, mais qui a décrété aussi que les éléments n'en périraient jamais. Dans le monde animal, aussi bien que dans le monde végétal, les générations s'écoulent et se suivent dans le néant ; mais la postérité recueille le principe de vie, l'espèce ne meurt pas pour cela. De même, aussi, les auteurs enfantent les auteurs. Après avoir produit une nombreuse famille, accablés de vieillesse, ils dorment avec leurs pères, c'est-à-dire avec les auteurs qui les ont précédés — et qu'ils avaient dérobés.

Tandis que je me laissais aller à ces imaginations vagabondes, j'avais appuyé ma tête contre une pile de respectables in-folio. Cela tenait-il aux émanations soporifiques qui s'échappaient de ces ouvrages, ou bien au

profond silence qui régnait dans la salle, ou bien à la lassitude amenée par une longue promenade ? ou bien dois-je l'attribuer à la funeste habitude dont je suis malheureusement affligé de m'endormir en des lieux et à des heures peu convenables ? — Toujours est-il que j'en vins à m'assoupir. Et cependant mon imagination n'en continuait pas moins à trotter, et toujours la même scène restait devant les yeux de mon esprit, après avoir toutefois éprouvé de légères modifications dans quelques-uns de ses détails. Je rêvai que la pièce était encore décorée des portraits d'anciens auteurs, mais que le nombre s'en était accru. Les longues tables avaient disparu ; au lieu des révérends mages, j'aperçus des haillons, une foule déguenillée, telle qu'on peut en voir rôder autour du grand dépôt de vêtements en ruine, rue de Monmouth. Toutes les fois qu'ils saisissaient un volume, par une de ces absurdités ordinaires aux songes, il me semblait qu'il se changeait en un vêtement de mode soit étrangère, soit antique, avec lequel ils procédaient à leur équipement. Cependant j'observai que pas un ne s'attachait à revêtir un costume particulier, mais qu'ils prenaient une manche à l'un, un collet à l'autre, une basque à un troisième, chacun se formant un habillement de pièces et de morceaux, pendant que quelques-unes de ses guenilles primitives perçaient sous ses ornements d'emprunt.

Se trouvait là un ministre au teint vermeil, au port majestueux, à la panse rebondie ; je remarquai qu'il œilladait au travers d'un lorgnon quelques écrivains polémiques bien poudreux. Il eut bientôt imaginé de lester le pesant manteau de l'un de ces vieux pères, et puis, ayant pris à un autre sa barbe grise, s'efforça de paraître excessivement grave ; mais sa figure souriante et commune se jouait de cette livrée de la sagesse. Un gentleman à l'air morbide s'occupait à broder autour d'un vêtement très-insignifiant avec du fil d'or tiré de quelques vieux habits de cour du temps de la reine Elisabeth. Un autre s'était magnifiquement paré d'un manuscrit enluminé, avait attaché à sa boutonnière un bouquet cueilli dans « le Paradis des emblèmes délicats », et après avoir fixé le chapeau de Sir Philip Sidney sur un côté de sa tête, se pavanait d'un air de rare élégance vulgaire. Un troisième, de dimensions très-chétives, s'était bravement saisi des dépouilles de plusieurs traités de philosophie assez obscurs, de sorte que de front il était très-imposant ; mais il était lamentablement déguenillé par

derrière ; et je m'aperçus qu'il avait raccommodé son haut-de-chausses avec des morceaux de parchemin pris dans un auteur latin.

Il y avait quelques gentlemen convenablement habillés, il est vrai, qui s'appropriaient seulement de loin en loin quelque diamant, dont l'éclat se mêlait à celui de leurs ornements personnels sans l'éclipser. Quelques-uns semblaient aussi ne contempler les costumes des vieux écrivains que pour se pénétrer de leurs principes de goût, en attraper l'air et l'esprit ; mais, je le dis à regret, beaucoup trop étaient portés à s'équiper de la tête aux pieds d'après le système de rapiécetage dont je parlais tout à l'heure. Je ne dois pas oublier de mentionner un génie en culottes de drap marron et en guêtres, avec un chapeau de berger d'Arcadie, qui avait une violente inclination pour la pastorale, mais dont les excursions champêtres avaient été limitées aux classiques ombrages de la colline de Primerose et aux solitudes du Parc du Régent. Il s'était paré de guirlandes et de rubans empruntés à tous les vieux poètes qui ont chanté la campagne, et, la tête penchée sur une épaule, allait de ça, de là, de l'air le plus ridicule et le moins pastoral, « babillant sur les vertes prairies ». Mais le personnage qui attira surtout mon attention était un vieux gentleman brouillon, en habits ecclésiastiques, à la tête remarquablement large et carrée, mais chauve. Il entra dans la chambre en respirant avec bruit et en soufflant, s'ouvrit avec ses coudes un chemin à travers la foule, d'un air de robuste confiance en lui-même, et, ayant mis la main sur un auteur grec, un épais in-quarto, se l'appliqua sur la tête et l'emporta majestueusement sous la figure d'une formidable perruque bouclée.

Mais tout à coup, au beau milieu de cette mascarade littéraire, un cri retentit de tous côtés : « Aux voleurs ! aux voleurs ! » Je regarde, et je vois s'animer les portraits qui garnissaient la muraille. Les vieux auteurs avancent hors de la toile d'abord une tête, puis une épaule ; pendant un instant ils promènent un regard curieux sur cette foule bigarrée qui s'agite au-dessous, et puis descendent, les yeux enflammés de colère, pour revendiquer leur bien sur les fripons. La scène de saute qui peut et de tumulte qui s'ensuit défie toute description. Les malheureux coupables essayent en vain de fuir avec leur butin. Par ici l'on pouvait voir une demi-douzaine de vieux moines dépouillant un professeur moderne ; par là grand était le ravage apporté dans les rangs des écrivains dramatiques modernes.

Beaumont et Fletcher, côté à côté, faisaient rage autour du champ de bataille, comme Castor et Pollux, et le vigoureux Ben Johnson accomplissait plus de merveilles que lorsqu'il servait en qualité de volontaire dans l'armée de Flandre. Quant au petit compilateur égrillard si fort sur l'article des macédoines, dont nous avons parlé plus haut, il s'était affublé d'autant de lambeaux et de couleurs qu'Arlequin, et tout autour de lui la lutte des prétendants était aussi ardente qu'autour du cadavre de Patrocle. Cela me peina de voir bien des gens que j'étais habitué à regarder avec crainte et respect obligés de s'enfuir ayant à peine un haillon pour couvrir leur nudité. C'est alors que mes yeux se portèrent sur le vieux gentleman brouillon à la perruque tirée du grec, qui, saisi d'épouvante, cherchait à s'échapper, pendant qu'une demi-douzaine d'auteurs le poursuivaient de leurs cris. Ils lui marchaient sur les talons ; en un clin d'œil sa perruque eut disparu ; à chaque tour il se trouvait dépouillé d'un des lambeaux qui composaient son costume, jusqu'à ce qu'au bout de quelques instants il ne fût plus resté de cette pompe dominatrice qu'un petit homme cassé, poussif et chauve, et qu'il eût opéré sa sortie avec quelques misérables guenilles seulement, quelques haillons flottant sur son dos.

Il y avait quelque chose de si burlesque dans la catastrophe de ce savant Thébain, que je partis d'un éclat de rire fou qui détruisit toute l'illusion. Le tumulte et la bagarre cessèrent. La chambre reprit son air habituel. Les vieux auteurs rentrèrent précipitamment dans leurs cadres, et se suspendirent aux murailles dans une mystérieuse solennité. Bref, je me trouvai parfaitement éveillé dans mon coin, et toute cette assemblée de vers rongeurs de livres me regardait de l'air du plus profond étonnement. Rien n'avait été réel dans ce rêve que mon éclat de rire, bruit que jamais auparavant on n'avait entendu dans ce grave sanctuaire, et si antipathique aux oreilles de la sagesse, qu'il électrisa la confrérie.

Le bibliothécaire alors s'avança vers moi et me demanda si j'avais une carte d'admission. D'abord je ne le compris pas, mais je découvris bientôt que la bibliothèque était une espèce de chasse littéraire réservée, sujette par conséquent aux lois sur la chasse, et que personne ne pouvait prétendre à y chasser que muni d'une licence spéciale, avec une permission. En un mot, j'étais pris en flagrant délit de braconnage, et fus trop heureux de faire une

retraite précipitée, pour ne pas avoir toute une meute d'auteurs lâchée sur mes talons.

LE POÈTE-ROI.

Bien que ton corps gémissé prisonnier,
Qu'il soit captif ton amour printanier,
Ton âme est belle : il n'est si rude entrave
Qui, l'étouffant, en ait fait une esclave.
Relève donc la tête noblement,
Et que tes fers soient portés fièrement.

FLETCHER.

Dans le bienfaisant mois de mai, par une douce matinée pleine de soleil, je fis une excursion au château de Windsor. C'est un lieu rempli de souvenirs historiques, de poétiques associations. Du dehors, l'aspect seul de cet antique et fier édifice suffit pour inspirer des pensées élevées. Ses murailles irrégulières et ses tours massives se dressent, comme une couronne murale, sur une hauteur au front orgueilleux ; il laisse flotter dans les nuages sa royale bannière, et jette un regard de souverain sur ce monde qui s'étend à ses pieds.

Il faisait, ce matin-là, le temps le plus voluptueux et le plus enivrant, un de ces temps qui font surgir tout ce qu'une nature d'homme recèle de poésie latente, remplissent son âme de musique, et le disposent à parler poésie, à rêver de la beauté. Comme j'errais à travers les salles magnifiques du château, ses longues galeries retentissantes, je passai d'un air indifférent devant des rangées tout entières de portraits de guerriers et d'hommes d'État, mais restai longtemps dans la chambre où sont suspendus ceux des beautés qui ornèrent la joyeuse cour de Charles II ; et tandis que je dévorais des yeux ces têtes aux boucles en désordre, aux tresses amoureuses, aux regards humides de plaisir, je bénis le pinceau de sir Peter Lely de m'avoir ainsi permis de me chauffer aux rayons réfléchis de la beauté. Puis, en traversant les « grandes cours vertes », avec le soleil qui dorait les murailles grises et glissait le long du gazon velouté, mon esprit se remplit de l'image du tendre, du brave, mais infortuné Surrey, du récit qu'il fait de ses

promenades solitaires autour de ces lieux, quand il était adolescent et qu'il adorait lady Géraldine. —

« L'œil ardemment fixé sur l'impassible tour,
« Prodigue de soupirs, comme on l'est en amour. »

C'est dans cette disposition de sensitivisme poétique que je visitai l'ancien donjon du château, où Jacques I^{er} d'Écosse, l'orgueil et le thème favori des poètes et des historiens écossais, fut, pendant bien des années de sa jeunesse, retenu prisonnier d'État. C'est une grande tour grise qui a soutenu le choc des siècles et se trouve encore dans un bon état de conservation. Elle est assise sur une terrasse qui l'élève au-dessus des autres parties du château ; une longue série de marches conduit à l'intérieur. Dans l'arsenal, salle gothique garnie d'armes de genres divers et de diverses époques, on me montra, pendant à la muraille, une cotte d'armes qui, me dit-on, appartient autrefois au roi Jacques. De là je fus conduit, par un escalier, dans une enfilade de pièces d'une magnificence décolorée, tendues de tapisseries historiées, qui formèrent sa prison et furent le théâtre de cet amour plein de fantaisie passionnée qui a jeté sur le tissu de son histoire les teintes magiques de la poésie et de la fiction.

Toute l'histoire de cet aimable et malheureux prince est extrêmement romanesque. Dans un âge bien tendre, à onze ans, il dut quitter son pays, car son père, Robert III, l'envoyait à la cour de France pour y grandir sous les yeux du monarque français, loin de la trahison et des dangers qui se pressaient autour de la maison royale d'Écosse. Il eut le malheur, dans le cours de son voyage, de tomber entre les mains des Anglais, et fut retenu prisonnier par Henri IV, au mépris d'une trêve qui existait entre les deux pays.

La nouvelle de sa capture, arrivant pour couronner une suite de chagrins et de désastres, fut fatale à son malheureux père. « Le message », dit-on, « lui fut apporté pendant qu'il était à table, et la douleur l'écrasa tellement qu'il fut sur le point de rendre l'âme entre les bras des serviteurs qui l'entouraient. Transporté dans sa chambre à coucher, il s'abstint de toute

nourriture, et mourut trois jours après de tristesse et de faim, à Rothesay^[1]. »

Jacques fut retenu dans les fers pendant plus de dix-huit ans ; mais, bien que privé de la liberté de ses mouvements, il fut traité avec le respect dû à son rang. Grand soin fut pris de l'instruire dans toutes les branches des connaissances utiles cultivées à cette époque, de lui donner ces grâces de l'esprit et ces charmes personnels réputés convenir à un prince. Peut-être même que, sous ce rapport, sa captivité fut un bienfait pour lui, en ce sens qu'elle lui permit de s'appliquer plus exclusivement à son perfectionnement, de s'incorporer à loisir un riche fond de connaissances, de se prendre d'amour pour ces goûts élégants qui ont donné tant de lustre à sa mémoire. Le portrait qu'ont tracé de lui dans sa jeunesse les historiens écossais vous captive, et ressemble plutôt à la description d'un héros de roman qu'à un caractère vrai donné par l'histoire. Il avait appris, dit-on, « à combattre avec l'épée, à jouter, à rompre des lances, à lutter, à chanter et à danser ; il se connaissait en médecine, était très-habile à jouer du luth, de la harpe, et de plusieurs autres instruments de musique, et versé dans la grammaire, l'éloquence et la poésie^[2]. »

Avec une semblable combinaison de qualités mâles, de talents délicats, qui le rendaient propre à briller dans la vie active aussi bien que dans la vie élégante, et qui devaient lui donner un goût prononcé pour l'existence joyeuse, l'épreuve dut être bien rude, en ce siècle bruyant et chevaleresque, de passer le printemps de ses jours dans une monotone captivité. Ce fut cependant pour Jacques une bonne fortune d'être doué d'une puissante imagination poétique, et d'être visité dans sa prison par les plus charmantes inspirations de la muse. Il est des esprits qui se corrodent et se font inactifs quand ils perdent leur liberté, d'autres qui deviennent morbides et irritables ; mais il est dans la nature du poète de s'attendrir et de se livrer à son imagination dans la solitude des cachots. Il se nourrit du miel de ses propres pensées, et, comme l'oiseau captif, son âme se fond en mélodie.

Avez-vous vu dans une cage

Un pauvre rossignol captif ?

Regrette-t-il le frais bocage ?

Module-t-il un air plaintif ?
À sa chanson accoutumée
L'oreille se suspend charmée :
Pour lui sa cage est un bosquet,
Son juchoir un rameau coquet ^[3].

Oui, c'est l'attribut divin de l'imagination de ne pouvoir être comprimée, muselée. Quand on lui ferme le monde réel, elle sait s'en créer un autre. Puissante comme une magicienne, elle peut évoquer de charmants contours, des formes glorieuses, de brillantes visions, pour peupler sa solitude et inonder de lumière les ténèbres du donjon. Tel était le monde splendide et grandiose qui circulait autour du Tasse dans son affreuse cellule de Ferrare, lorsqu'il concevait les scènes magnifiques de sa *Jérusalem* ; et l'on peut considérer le *Chant royal*, composé par Jacques durant sa captivité à Windsor, comme un autre de ces beaux élans de l'âme qui se révolte contre les tortures et les ténèbres d'une prison.

Le sujet du poème est son amour pour lady Jane Beaufort, fille du comte de Somerset et princesse du sang royal d'Angleterre, dont il s'éprit dans le cours de sa captivité. Ce qui lui donne une valeur particulière, c'est qu'il peut être regardé comme la narration fidèle des vrais sentiments de ce poète-roi, comme l'histoire authentique de ses amours et de ses aventures. Il n'arrive pas souvent que les rois écrivent des poésies, ou que les poètes agissent. L'amour-propre d'un homme ordinaire est chatouillé quand il voit un monarque solliciter, pour ainsi dire, l'admission dans son cabinet, et chercher à gagner ses bonnes grâces en s'efforçant de lui plaire. C'est une preuve de l'égalité absolue devant la rivalité intellectuelle : elle dépouille le candidat de tous les vains ornements de dignité factice ; elle le ramène au niveau de ses semblables, et l'oblige à chercher dans ses puissances natives le moyen de s'élever au-dessus d'eux. Il est curieux aussi de descendre dans un cœur de monarque pour en connaître l'histoire, et de trouver les affections naïves de la nature humaine palpitant sous l'hermine. Mais Jacques avait appris à être poète avant que d'être roi ; il avait été à l'école de l'adversité, il avait grandi dans la société de ses pensées. Rarement les rois ont le temps d'écouter leur cœur, d'arriver à la poésie par la

méditation ; et Jacques aurait été élevé au milieu des adulations et des plaisirs d'une cour, que nous n'aurions jamais eu, très-probablement, un poème comme le *Chant royal*.

Ce qui m'a surtout intéressé, ce sont les passages du poème qui respirent ses pensées d'alors concernant sa situation, ou qui se lient étroitement à l'appartement de la tour. Le charme en est si personnel et si local, ils sont tracés avec tant de détail et de vérité, qu'ils montrent le captif dans sa prison et font du lecteur le complice de ses rêveries.

Tel est le récit qu'il fait de sa lassitude d'esprit, et de l'incident qui d'abord lui suggéra l'idée d'écrire ce poème. Il était minuit — tout était silencieux, et la lune brillait dans un ciel pur. Il veillait. Les étoiles, dit-il, étincelaient comme le feu sous la voûte élevée du firmament, et « Cynthie plongeait ses boucles d'or dans Aquarius ». Il était couché, en proie à une inquiète insomnie. Pour tromper les heures au pied tardif, il prit un livre, et le livre qu'il choisit fut « *Les Consolations de la Philosophie* », de Boèce, ouvrage populaire parmi les écrivains de cette époque, qu'avait traduit Chaucer, son illustre maître. D'après l'éloge magnifique qu'il en a fait, il est évident que ce fut un de ses livres favoris au temps de sa captivité : c'est, en effet, dans l'adversité, le texte à méditation le plus admirable. C'est le testament d'un noble et puissant esprit, purifié par le chagrin et la souffrance, léguant à ses successeurs en infortune les maximes de douce morale, la suite de raisonnements éloquents mais simples qui l'ont mis à même de se raidir contre les nombreuses misères de la vie. C'est un talisman que le malheureux peut presser sur son sein comme un trésor, ou placer, comme le bon roi Jacques, la nuit sur son oreiller.

Après avoir fermé le volume, il en agite le contenu dans son esprit, et tombe peu à peu dans un accès de méditation profonde sur l'inconstance de la fortune, les vicissitudes de sa propre existence, et les maux qui sont venus l'assaillir dès sa plus tendre jeunesse. Tout à coup il entend la cloche qui sonne pour appeler à matines ; mais ce bruit, à l'unisson de ses mélancoliques rêveries, lui semble être comme une voix qui le presse d'écrire son histoire. Suivant l'esprit de la poésie errante, il résout d'obéir à cet ordre ; il prend donc en main la plume, fait avec elle le signe de la croix pour implorer une bénédiction, et s'élance dans la terre enchantée de la poésie. Il y a dans tout ceci quelque chose d'extrêmement romanesque, et

de très-intéressant, en ce qu'on y trouve un magnifique et frappant exemple de la manière bien simple dont toute une famille de pensées poétiques est parfois éveillée, dont les entreprises littéraires sont parfois suggérées à l'esprit.

Dans le cours de son poème il déplore plus d'une fois la rigueur peu commune de ses destins. Être ainsi condamné à une vie solitaire, inactive, loin de la liberté, des plaisirs du monde, dont le plus infime des êtres peut jouir sans contrainte ! Il y a cependant une certaine douceur dans ses lamentations mêmes ; ce sont les plaintes d'un esprit aimable, né pour la société, qui ne peut pas se laisser aller ses bons et généreux penchants ; elles n'ont rien d'amer ni d'exagéré ; elles coulent avec une verve de sentiment naturel qui émeut, et peut-être que leur simplicité leur brièveté les rendent plus touchantes encore. Elles contrastent d'une façon charmante avec ces doléances élaborées et redoublées que nous rencontrons parfois chez les poètes - effusions d'esprits malades s'affaissant sous des misères de leur propre invention et déversant leur amertume sur un monde qui n'en peut mais. Jacques parle de ses privations avec une extrême sensibilité, mais quand il les a racontées il passe outre, comme si son cœur d'homme dédaignait de se soulever contre des maux inévitables. Quand un esprit de cette trempe se répand en plaintes, ne fût-ce qu'un instant, nous pouvons être sûrs qu'elle doit être bien grande la souffrance qui lui arrache ce murmure. Nous sympathisons avec Jacques, ce prince actif, romanesque, accompli, séparé violemment, dans la vigueur de la jeunesse, de toutes les entreprises, de tous les nobles buts, de tous les énergiques plaisirs de la vie, comme nous sympathisons avec Milton, ouvert à toutes les beautés de la nature, à toutes les gloires de l'art, quand il soupire ses courtes mais profondément tristes lamentations sur sa cécité perpétuelle.

Si Jacques ne se distinguait par l'absence des artifices poétiques, nous aurions, à la rigueur, pu soupçonner que ces sombres retours sur lui-même avaient pour but de préparer à la scène la plus brillante de son histoire, et de contraster avec cet envahissement soudain de la lumière et de la beauté, ce délicieux accompagnement des oiseaux et des chants, du feuillage et des fleurs, avec toutes ces joies de l'année qui servent d'introductrices à la dame de ses pensées. C'est, en particulier, cette scène qui jette tout le magique éclat de la poésie sur le vieux donjon du château. Il s'était levé,

dit-il, au point du jour, suivant sa coutume, pour échapper aux tristes méditations de l'oreiller que fuit le sommeil. « Se lamentant ainsi dans sa chambre solitaire », désespérant du bonheur et de l'espérance, « fatigué de penser, accablé de chagrin », il s'était languissamment approché de la fenêtre, pour jouir de ce misérable plaisir du captif qui consiste à dévorer des yeux le monde dont il est exclu. La fenêtre donnait sur un petit jardin s'étendant au pied de la tour. C'était un lieu bien calme, bien abrité, orné de berceaux et d'allées vertes, protégé contre l'œil du passant par des arbres et des haies d'aubépine.

Là s'étendait, près du mur de la tour,
Jardin charmant que l'aubépine enserre.
Quatre berceaux, gardiens de ce séjour,
De leurs massifs exilant la lumière,
Veillaient de loin sur la frêle barrière.
Partout régnait un air mystérieux,
Qui se jouait du passant curieux.
Dans chaque allée un amas de feuillage
Se suspendait, magnifique hallier ;
Et des bosquets épaississant l'ombrage,
Le verdoyant et doux genévrier
Poussait un jet si vigoureux, altier,
Qu'il paraissait abriter sous son aile,
De ses rameaux, les flancs de la tonnelle.

Le rossignol, sur la branche posé,
De son gosier, en longs flots d'harmonie,
Laissait tomber un hymne reposé,
Tout ruisselant de tendresse infinie,
Et puis bientôt, en chantre de génie,
Le long des murs, échos retentissants,
Faisait courir des sons plus éclatants.

C'était le mois de mai, quand tout était en fleur ; et il interprète le chant du rossignol dans le langage de sa passion :

Amants, amants, c'est un mois sans pareil,
Le mois de mai ! — notre bonheur commence.
Chantons l'été, le règne du soleil !
Narguons l'hiver, âpre désespérance !

Tandis qu'il contemple cette scène, qu'il prête l'oreille au chant des oiseaux, il tombe graduellement dans une de ces tendres et indéfinissables rêveries qui gonflent le sein de la jeunesse pendant cette délicieuse saison. Il se demande quel peut être cet amour dont ses lectures lui parlent si souvent et que semble respirer la brise vivifiante de mai, qui fond la nature tout entière en extases et en chansons. Si c'est réellement un si grand bonheur, s'il est à la portée de tous, et si c'est un bienfait dont jouit le plus insignifiant des êtres, pourquoi donc lui seul ne connaît-il pas ces délices ?

L'amour, mon Dieu, répand-il tant de joie ?
Suivrais-je pas une fausse lueur ?
Est-ce un bon maître, et faut-il que j'en croie
Ce que j'ai lu de son pouvoir vainqueur ?
Peut-il courber, amollir notre cœur ?
Exerce-t-il semblable tyrannie ?
Serait-ce pas mensonge et fantaisie ?

S'il est bien vrai que de tous il ait soin,
Comme un oiseau fuit sous le ciel immense,
Je dois pouvoir, moi, m'élancer au loin...
Je suis captif — quelle est donc mon offense ?

Tout en rêvant ainsi, ses yeux se portent vers la terre, et il aperçoit « la plus belle et la plus fraîche jeune fleur » qu'il eût jamais vue. C'est la charmante lady Jane, qui se promène dans le jardin pour jouir de la beauté de cette « fraîche matinée de mai ». S'offrant à ses regards d'une façon aussi soudaine, dans une heure de solitude, de sensitivisme excessif, elle captive de prime abord l'imagination de ce prince romanesque, et devient l'objet de ses désirs inquiets, la souveraine de son monde idéal.

Il y a dans cette charmante scène une ressemblance évidente avec la première partie du conte du Chevalier, de Chaucer, où Palémon et Arcite tombent amoureux d'Emilia, qu'ils voient se promener dans le jardin de leur prison. Peut-être l'analogie du fait actuel et de l'épisode qu'il avait lu dans Chaucer a-t-elle amené Jacques à s'y arrêter dans son poème. Le portrait qu'il trace de lady Jane est dans la manière descriptive et minutieuse de son maître ; et comme le modèle a certainement posé devant lui, c'est un tableau achevé d'une beauté de l'époque. En homme épris, il

s'appesantit avec amour sur toutes les parties de sa toilette, depuis le réseau de perles, tout resplendissant d'émeraudes et de saphirs, qui emprisonnait ses cheveux d'or, jusqu'à la « belle chaîne de fine orfèvrerie » qui entourait son cou, et d'où pendait un rubis en forme de cœur, qui ressemblait, dit-il, à une étincelle de feu brûlant sur son sein de neige. Sa robe, d'un blanc tissu, était relevée, pour lui permettre de marcher plus librement. Elle était accompagnée de deux femmes ; autour d'elle folâtrait un petit chien de chasse orné de clochettes, probablement le petit chien de chasse italien aux formes si délicates, le favori des salons, le chéri des belles dames de l'ancien temps. Jacques termine sa description par une série de louanges générales.

D'un air modeste elle était jeune et belle ;
Riche, elle avait la grâce et la bonté.
Je veux louer, mais ma plume peut-elle
Louer assez ! La générosité,
Le jugement, la calme dignité,
Resplendissaient jusqu'en son attitude.
Telle elle était sans soins et sans étude.

Lady Jane, en quittant le jardin, met un terme à cette passagère débauche du cœur. Avec elle s'évanouit l'illusion amoureuse qui avait répandu sur le lieu de sa réclusion un charme temporaire ; il retombe dans son isolement, rendu maintenant dix fois plus intolérable par ce rayon furtif de la beauté qu'il ne peut atteindre. Accablé de tristesse, tout le long du jour il gémit sur son malheureux sort, et quand le soir approche, que Phœbus, suivant sa belle expression, « a fait ses adieux à chaque feuille, à chaque fleur », il est encore à la fenêtre ; posant sa tête sur la pierre glacée, il laisse couler à la fois de ses lèvres l'amour et la douleur, jusqu'à ce que, graduellement bercé par la mélancolie muette de l'heure crépusculaire, il se perde, « à demi dormant, à demi évanoui », dans une vision qui remplit le reste du poème, et dans laquelle se trouve allégoriquement et confusément retracée l'histoire de ses amours.

Quand il sort de cette extase, il abandonne son oreiller de pierre, et se promenant à pas lents dans sa chambre, plein d'amères réflexions, il demande à son esprit où il a erré ; si vraiment tout ce qu'un rêve a fait

passer devant son imagination fut évoqué par un événement réel, ou si c'est une vision envoyée pour le réconforter et le tirer de son abattement. Dans ce dernier cas, il demande qu'il lui vienne un gage pour lui confirmer ce pronostic apporté par le sommeil, cette promesse de jours plus heureux. Tout à coup une tourterelle d'une blancheur éblouissante s'en vient en volant frapper à la fenêtre et s'abattre sur sa main, portant à son bec une branche de giroflée rouge, sur les feuilles de laquelle est écrite en lettres d'or la phrase suivante :

Allons, debout ! Bel amoureux, approche ;
Tu peux chanter, mon message joyeux.
Réjouis-toi, ta guérison est proche,
Car je l'ai vue écrite dans les cieux.

Il reçoit la branche avec un mélange d'espérance et de crainte, il la lit avec ravissement ; et ce fut, dit-il, le premier gage de son bonheur futur. Mais n'est-ce qu'une fiction poétique, ou lady Jane lui envoya-t-elle réellement une marque de bon vouloir d'une manière aussi romanesque, c'est ce qui sera déterminé suivant le plus ou moins d'imagination et de confiance de la part du lecteur. IL termine son poème en insinuant que la promesse apportée par la vision et par la fleur est remplie, et que, rendu à la liberté, il a trouvé le bonheur dans la possession de la souveraine de ses pensées.

Tel est le récit poétique que Jacques nous a laissé de ses aventures amoureuses au château de Windsor. Combien y est-il entré de faits vrais, combien d'ornements dus à l'imagination, c'est ce qu'il est inutile de conjecturer. Cependant ne considérons pas toujours ce qui est romanesque comme incompatible avec la vie réelle ; croyons quelquefois un poète sur parole. Je me suis contenté de noter telles parties du poème qui se liaient immédiatement à la tour, et j'ai sauté de nombreux passages écrits dans la manière allégorique, si goûtée à cette époque. Le langage, sans doute, en est bizarre et suranné, de sorte que les beautés de plus d'une de ses phrases ciselées seront à peine remarquées de nos jours ; mais il est impossible de ne pas être charmé par la naïveté des sentiments, l'ingénuité ravissante et l'urbanité qui y dominent. Et puis les descriptions de la nature dont il est

embelli sont faites avec un goût, une fraîcheur, une vérité dignes des périodes les plus cultivées de l'art.

Comme poème érotique, il est édifiant, à cette époque de rudesse intellectuelle, de noter le naturel, le bon ton et l'exquise délicatesse qui percent de toute part ; il en a banni toute pensée grossière, toute expression immodeste, et représente la femme marchant dans sa beauté, revêtue de tous les attributs chevaleresques d'une grâce et d'une pureté presque surnaturelles.

Jacques fleurit à peu près à l'époque de Chaucer et de Gower, et fut évidemment l'admirateur passionné de leurs écrits. En effet, dans une de ses stances il reconnaît en eux des maîtres, et dans quelques passages de son poème nous trouvons des traces de ressemblance avec leurs productions, plus spécialement avec celles de Chaucer. Cependant il y a toujours dans les ouvrages d'auteurs de la même époque des traits généraux de ressemblance, qui proviennent moins de l'imitation que de l'époque elle-même. Les écrivains, comme les abeilles, vont au loin par le monde chercher leurs sucs ; ils incorporent à leurs propres conceptions les anecdotes et les pensées qui circulent dans la société, ce qui fait que chaque génération a certains traits en commun, caractéristiques du siècle dans lequel elle a vécu.

Jacques, dans le fait, appartient à l'une des ères les plus brillantes de notre histoire littéraire ; il établit les droits de son pays à la participation de cette gloire et de ces honneurs. Tandis qu'on parle constamment d'un petit groupe d'écrivains anglais comme des pères de notre poésie, on est assez enclin à passer sous silence le nom de leur illustre frère d'Écosse ; mais il mérite évidemment d'être enrôlé dans cette petite constellation de flambeaux reculés, mais brillant toujours, qui étincellent au plus haut du firmament littéraire, et qui, semblables à autant d'étoiles du matin, ont uni leurs voix pour saluer l'aube brillante de la poésie anglaise.

Tel de mes lecteurs qui peut n'être pas familier avec l'histoire d'Écosse (bien que la manière dont elle a été de nos jours enlacée aux fictions les plus intéressantes en ait fait une étude universelle) peut être curieux d'apprendre quelque chose de l'histoire subséquente de Jacques, et du sort de ses amours. Sa passion pour lady Jane l'avait consolé d'être captif ; elle facilita son élargissement, la cour ayant imaginé qu'une alliance avec le sang royal d'Angleterre l'attacherait à ses intérêts. Il finit par recouvrer sa

liberté et sa couronne, après avoir préalablement épousé lady Jane qui le suivit en Écosse, et qui fut pour lui l'épouse la plus tendre et la plus dévouée.

Il trouva son royaume dans une grande agitation, les seigneurs féodaux ayant profité des troubles et du désordre amenés par un long interrègne pour se fortifier dans leurs possessions et se placer au-dessus du pouvoir des lois. Jacques s'efforça de poser les fondements de sa puissance sur l'affection de son peuple. Il s'attacha les classes inférieures en réformant les abus, en rendant l'administration de la justice plus douce et plus uniforme, en encourageant les arts de la paix, en se faisant le promoteur de tout ce qui pouvait répandre la consolation, l'aisance et les plaisirs innocents dans les rangs les plus humbles de la société. Il se déguisait parfois pour frayer avec le menu peuple ; visitait leur intérieur, entraînait dans leurs préoccupations, leurs poursuites et leurs amusements ; s'instruisait dans les arts mécaniques, s'enquérant comment il pourrait le mieux les protéger et les faire avancer ; se montrant toujours un infatigable chercheur, et veillant d'un œil de bonté sur le moindre de ses sujets. Après avoir ainsi jeté dans le cœur du peuple l'ancre de ses bienfaits, il essaya de courber le pouvoir d'une noblesse factieuse ; de la dépouiller de ces dangereuses immunités qu'elle avait usurpées ; de punir tels qui s'étaient rendus coupables d'offenses notoires ; de les faire tous rentrer dans l'obéissance due à la couronne. Pendant quelque temps ils supportèrent tout avec une apparente soumission, bien qu'avec une impatience secrète : ils couvaient leur ressentiment. Une conspiration finit par se former contre sa vie. À la tête se trouvait son propre oncle, Robert Stewart, comte d'Éthol, qui, trop vieux pour accomplir lui-même cette œuvre de sang, poussa son petit-fils, Sir Robert Stewart, ainsi que Sir Robert Graham et d'autres plus obscurs, à commettre le crime. Ils forcèrent sa chambre à coucher au couvent des Dominicains, près de Perth, où il avait établi sa résidence, et le mirent barbarement à mort en le perçant de coups redoublés. La reine, en se précipitant héroïquement pour mettre son corps délicat entre les épées et lui, fut deux fois blessée dans la vaine tentative qu'elle fit de le protéger contre les assassins ; et ce n'est que lorsqu'on l'eut violemment arrachée d'auprès de sa personne que le meurtre put s'accomplir.

C'est le souvenir de cette romanesque histoire du temps passé, du délicieux petit poème éclos dans cette tour, qui me fit visiter le vieil édifice avec un intérêt tout particulier. L'armure complète suspendue dans la grande salle, richement dorée, chargée d'ornements, comme pour figurer dans un tournoi, fit passer d'une manière saisissante devant mon imagination le portrait de ce prince courtois et romanesque. Je traversai les chambres désertes, où il avait composé son poème ; je m'appuyai sur la fenêtre et tâchai de me persuader à moi-même que c'était bien celle où la vision l'avait touché ; je cherchai des yeux l'endroit où pour la première fois il avait vu lady Jane. C'était le même mois, toujours joyeux et vivifiant ; les oiseaux, de leur voix limpide, rivalisaient encore de mélodie ; tout était plein de sève, tout tressaillait, et les boutons, tendre promesse de l'année, perçaient de toute part. Le temps, qui se plaît à effacer les monuments officiels de l'orgueil humain, semble avoir passé légèrement sur cette petite scène de poésie et d'amour, avoir retenu cette fois sa main qui désole. Plusieurs siècles se sont écoulés, le jardin fleurit encore au pied de la tour. Il occupe ce qui fut autrefois le fossé du donjon ; et bien que certaines parties en aient été distraites par des murs de séparation, d'autres cependant ont encore leurs berceaux, leurs promenades ombragées, comme au temps du roi Jacques, et le tout est abrité, florissant et solitaire. Il est, autour des lieux qu'ont foulés les pas de la beauté évanouie, consacrés les inspirations du poète, un charme indélébile et qu'en fuyant les siècles font plus grand au lieu de l'altérer. C'est, en effet, le propre de la poésie de sanctifier tous les lieux où elle se meut ; de respirer autour de la nature des senteurs plus exquises que le parfum de la rose, et de laisser tomber sur elle des teintes plus magiques que les rougeurs du matin.

D'autres pourront s'appesantir sur les grandes actions de Jacques comme guerrier et comme législateur ; moi, je me suis plu à ne voir en lui que le compagnon de ses semblables, le bienfaiteur du cœur humain, descendant de sa sphère élevée pour semer les douces fleurs de la musique et de la poésie dans les sentiers de la vie commune. Il fut le premier qui cultiva l'arbre vigoureux et fier du génie écossais, qui depuis a produit tant de fruits délicieux. Emportant avec lui dans les régions sévères du nord tous les arts fécondants de la civilisation méridionale, il fit tout ce qui dépendait de lui pour gagner ses concitoyens aux arts joyeux, élégants et délicats, qui

assouplissent, épurent le caractère d'un peuple, et tressent une guirlande de grâces autour de la majesté d'un esprit orgueilleux et martial. Il écrivit nombre de poèmes qui sont maintenant perdus pour le monde, et pour sa gloire, malheureusement incomplète ; cependant il en est un que l'on possède encore, intitulé : « La verdoyante église du Christ », et qui montre quel soin il avait pris de se rendre familiers les plaisirs et les passe-temps rustiques, qui constituent une source si riche de bons rapports et de sympathie mutuelle parmi les paysans écossais ; avec quelle simple et quelle heureuse humeur il prenait part à leurs joies. Il contribua beaucoup au progrès de la musique nationale ; et il existe, dit-on, des traces de ses sentiments délicats, de son goût élégant, dans ces airs enchanteurs qui se jouent encore sur la musette au milieu des montagnes agrestes et des vallons solitaires de l'Écosse. C'est ainsi qu'il a entrelacé son souvenir à ce qu'il y a de plus gracieux et de plus aimable dans le caractère national : il a embaumé sa mémoire dans des chants, et fait flotter son nom jusqu'aux siècles futurs sur les riches courants de la mélodie écossaise. Tous ces souvenirs réchauffaient mon cœur pendant que mes pas foulaient le silencieux théâtre de sa captivité. J'ai visité Vacluse avec autant d'enthousiasme qu'un pèlerin visiterait le reliquaire de Lorette ; mais je ne me suis jamais senti une plus grande dévotion poétique que lorsque je contemplai la vieille tour et le petit jardin de Windsor, et que je rêvai doucement aux romanesques amours de lady Jane et du royal poète d'Écosse.

-
1. ↑ Buchanan.
 2. ↑ Traduit d'Hector Boyce, par Ballenden.
 3. ↑ Roger l'Estrange.

L'ÉGLISE DE CAMPAGNE.

Gentilhomme ! vraiment ! gentilhomme épicier ?
Gentilhomme drapier ? gentilhomme mercier ?
Comment débitez-vous la noblesse bourgeoise ?
Dites : est-ce à la livre, ou bien est-ce à la toise ?

Le Buisson du mendiant.

Il est peu d'endroits qui soient plus favorables aux études de caractère qu'une église de campagne en Angleterre. Je fus une fois passer quelques semaines chez un ami qui résidait dans le voisinage d'une église de ce genre, dont l'aspect frappa vivement mon imagination. C'était un de ces ravissants échantillons de la vieille, vieille manière qui répandent un charme si particulier sur le paysage anglais. Debout au milieu d'un pays rempli d'anciennes familles, elle contenait, sous ses ailes froides et silencieuses, la cendre amoncelée de je ne sais combien de nobles générations. Les murs, à l'intérieur, étaient incrustés de monuments de tous les âges et de tous les styles. La lumière ruisselait obscurcie à travers les fenêtres, couvertes d'armoiries richement blasonnées sur vitraux peints. Dans plusieurs parties de l'église se voyaient des tombes de chevaliers et de dames de haut parage, d'un travail magnifique, avec leurs effigies en marbre de couleur. De tous côtés l'œil était frappé par quelque indice d'ambition jusque dans la mort, par d'orgueilleux trophées que dans sa vanité l'homme avait érigés sur la poussière, sa sœur, dans ce temple de la plus humble de toutes les religions.

La congrégation se composait des personnes de marque du voisinage, assises dans des stalles somptueusement recouvertes et garnies de coussins, pourvues de livres de prières aux riches dorures, et décorées de leurs armes, gravées sur les battants ; des habitants du village et des campagnes environnantes, qui remplissaient les sièges de derrière ainsi que la petite galerie près de l'orgue, et des pauvres de la paroisse, rangés sur des bancs le long des ailes.

Le service était célébré par un vicaire nasillard, à la panse rebondie, qui avait un confortable logement auprès de l'église. C'était le convive privilégié de toutes les tables du voisinage ; il avait été le plus ardent chasseur de renards de toute la contrée ; mais l'âge et la bonne chère l'avaient mis hors d'état de faire autre chose que de monter à cheval pour voir les chiens au lancer, et de tenir sa place au dîner des chasseurs.

Sous la conduite d'un semblable pasteur, je trouvai qu'il était impossible de se plonger dans une série de pensées appropriées au temps et au lieu ; de sorte qu'ayant, comme bien d'autres chrétiens languissants, fait un compromis avec ma conscience et déposé le péché de mon cru sur le pas de la porte d'un autre, à ses risques et périls, je m'occupai à faire des observations sur mes voisins.

Je ne connaissais pas encore l'Angleterre, et j'étais curieux d'étudier les mœurs de ses classes élégantes. Je remarquai, comme toujours, que les prétentions étaient d'autant moins grandes que les titres au respect étaient moins contestés. Par exemple, mon attention se fixa particulièrement sur la famille d'un gentilhomme du plus haut rang, composée de plusieurs fils et filles. Rien de plus simple, de moins arrogant que leur extérieur. Ils se rendaient ordinairement à l'église dans l'équipage le plus modeste et souvent à pied. Les jeunes demoiselles s'arrêtaient pour converser de la manière la plus amicale avec les paysannes, caressaient les enfants, et prêtaient l'oreille aux histoires des humbles villageois. Leurs figures étaient ouvertes et pleinement belles, avec un cachet de haute distinction, mais, en même temps, une gaieté franche, une affabilité pleine d'attraction. Leurs frères étaient grands et bien faits. Leurs vêtements étaient à la mode, mais simples ; ils étaient rigoureusement élégants et convenables, mais n'avaient rien de maniéré, rien qui fît penser au dandy. Tous leurs mouvements étaient aisés et naturels ; ils avaient cette grâce imposante et cette noble franchise qui annoncent des âmes nées libres qui n'ont jamais été arrêtées dans leur essor par le sentiment de l'infériorité. La dignité réelle respire une hardiesse vigoureuse qui ne craint jamais le contact des hommes, quelque chétifs que soient ceux auxquels elle se mêle ; il n'y a que l'orgueil bâtard qui soit morbide et sensitif, qui frissonne toutes les fois qu'on le touche. J'étais heureux de les voir s'entretenir avec les paysans ; ils causaient agriculture, chasse, pêche, toutes choses auxquelles se complaît si fort la noblesse de la

contrée. Dans ces entretiens il n'y avait ni hauteur d'une part ni servilité de l'autre ; et le respect habituel, du paysan vous rappelait seul la différence des positions.

Une famille contrastait beaucoup avec celle-ci : c'était celle d'un riche bourgeois, lequel avait amassé une fortune immense et, ayant acheté les terres et le château d'un noble ruiné du voisinage, s'efforçait de revêtir les manières et toute la dignité d'un maître héréditaire du sol. La famille arrivait toujours à l'église *en princes*. Ils s'y faisaient majestueusement traîner dans une voiture couverte d'armoiries. Le cimier dardait ses rayons argentés de tous les points du harnais où il avait été possible, de placer un cimier. Un épais cocher, au chapeau à trois cornes richement galonné, dont une perruque blonde encadrait de ses boucles la face vermeille, était assis sur le siège, avec un danois au poil lisse auprès de lui. Deux laquais, en livrées magnifiques, avec d'énormes bouquets et des cannes à pommes d'or, s'appuyaient nonchalamment derrière. La voiture s'élevait et s'abaissait sur ses longs ressorts avec une singulière dignité de mouvements. Les chevaux eux-mêmes rongeaient leur frein, arquaient leur cou et regardaient plus orgueilleusement que des chevaux ordinaires ; soit qu'ils eussent pris un peu des sentiments de la famille, soit qu'on serrât les rênes un peu plus fort que d'habitude.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la façon dont ce pompeux équipage fut amené jusqu'à l'entrée du cimetière. L'effet produit au tournant de l'angle du mur fut immense : — un grand claquement de fouet, les chevaux qui s'efforcent et qui grimpent, les harnais qui brillent, et les roues qui jettent des étincelles en labourant le gravier. Ce fut un moment d'orgueilleuse gloire et de triomphe pour le cocher. Les chevaux, tour à tour poussés et retenus, écumaient de fureur. Comme ils se cabraient, leurs pieds enfonçaient et lançaient tout autour des cailloux à chaque pas. Le gros de villageois qui d'un pas lent et paisible se dirigeait vers l'église s'ouvrit précipitamment en se rangeant à droite et à gauche ; dans leur admiration stupide, ils ouvraient des bouches démesurées. Quand on atteignit l'entrée les chevaux furent repris avec une promptitude qui les fit arrêter court et les rejeta presque sur les hanches.

Alors ce fut au laquais à descendre en toute hâte pour baisser le marche-pied, ouvrir la portière, et tout préparer pour la descente à terre de cette

auguste famille. Le vieux bourgeois fut le premier à présenter à la portière sa grosse figure rougeaude, regardant autour de lui de l'air superbe d'un roi du change, d'un homme habitué à trôner à la Bourse. Sa compagne, une avenante, très-grasse, très-confortable dame, le suivit. L'orgueil, je dois l'avouer, ne paraissait pas entrer pour beaucoup dans sa composition. C'était la peinture des grosses, des honnêtes, des vulgaires jouissances. Le monde ne lui était pas difficile et elle aimait le monde. Elle avait de belles robes, une belle maison, une belle voiture, de beaux enfants, tout ce qui l'entourait était beau ; ce n'était que promenades en voiture, que visites, que festins : la vie, pour elle, était une fête perpétuelle, c'était un jour d'installation de lord-maire qui ne finissait pas.

Deux filles succédèrent à cet heureux couple. Certainement elles étaient jolies, mais elles avaient un air impérieux qui glaçait l'admiration et disposait le spectateur à la critique. Dans leur toilette, elles étaient ultra-fashionables ; et bien que personne ne pût nier la richesse de leur parure, cependant on pouvait douter qu'elle fût parfaitement en harmonie avec la simplicité d'une église de campagne. Elles descendirent de voiture d'un air hautain, et remontèrent le cordon de paysans d'un pas qui semblait dédaigneux du sol qu'elles foulaient. Elles jetèrent autour d'elles un regard de reconnaissance qui passa froidement sur les bonnes figures des paysans, jusqu'à ce qu'elles rencontrassent les yeux de la famille du gentilhomme ; alors leurs visages s'éclairèrent tout à coup sous des sourires : alors elles firent les plus élégants, les plus profonds saluts, lesquels leur furent rendus d'une façon qui indiquait que ce n'étaient que de très-légères connaissances.

Je ne dois pas oublier les deux fils de cet ambitieux bourgeois, qui vinrent à l'église dans un cabriolet retentissant précédé de valets à cheval. Il était impossible que leurs vêtements fussent plus à la mode, mais ils avaient cette pédanterie du costume qui décèle l'homme dont les prétentions au bon goût sont très-discutables. Ils restèrent entièrement à l'écart, jetant un regard oblique sur tous ceux qui s'approchaient d'eux, comme s'ils eussent mesuré leurs titres à l'estime ; mais ils n'avaient pas de conversation et ne faisaient qu'échanger de loin en loin quelques phrases à la mode. Leurs mouvements mêmes étaient artificiels, car leur corps, docile au caprice du jour, avait été façonné à l'absence de toute liberté, de toute aisance. L'art

avait juré d'en faire des hommes à la mode accomplis, mais la nature leur avait refusé cette grâce qui n'a pas de nom. Ils étaient vulgairement construits, comme des hommes formés pour les fins triviales de la vie, et ils avaient cet air impérieux et arrogant qui ne se voit jamais dans un véritable gentilhomme.

J'ai peut-être été jusqu'à la minutie en traçant les portraits de ces deux familles ; mais je les considérais comme des échantillons de ce qui se rencontre souvent dans ce pays — la grandeur sans prétention et la petitesse arrogante. Je n'ai nul respect pour le rang et les titres à moins qu'ils ne marchent de front avec la véritable noblesse, celle de l'âme ; mais j'ai remarqué que dans tous les pays où il existe des distinctions artificielles, ce sont précisément les classes les plus élevées qui sont toujours les plus affables et les plus modestes. Ceux qui ne craignent point pour leur place ne sont pas le moins du monde enclins à empiéter sur celle des autres ; tandis qu'il n'est rien d'agressif comme l'ambition de la bassesse : elle s'imagine qu'elle s'élève en humiliant ses voisins.

Comme j'ai mis en contraste ces deux familles, je dois mentionner leur manière d'être à l'église. La famille du gentilhomme était calme, sérieuse, attentive ; non qu'ils parussent avoir une dévotion bien ardente, mais plutôt un respect pour les choses sacrées et les lieux sacrés, inséparable d'une bonne éducation. Les autres, au contraire, ne cessaient de se trémousser et de chuchoter ; on voyait que la conscience de leur toilette ne les abandonnait pas un instant, et qu'ils étaient tristement ambitieux de faire l'admiration d'une congrégation de campagne.

Le vieux monsieur était réellement le seul qui fût attentif au service. Il prenait sur lui tout le poids de la dévotion due par sa famille, debout droit et raide, et prononçant les répons d'une voix si élevée qu'on pouvait l'entendre de tous les points de l'église. Il est évident que c'était un de ces hommes qui crient toujours : « *L'Église et le Roi* » ; qui ne séparent pas les idées de dévotion et de loyauté ; qui considèrent la divinité, de façon ou d'autre, comme du parti du gouvernement, et la religion comme « une excellente sorte de chose qui doit être soutenue et conservée ».

Quand il se joignait si bruyamment au service, il semblait que ce fût surtout pour montrer l'exemple aux classes inférieures, leur faire voir que si grand, si riche qu'il fût, il ne dédaignait pas d'avoir de la religion ; comme

je vis un jour un alderman, qui se nourrissait de tourterelles, avaler en public un bol de soupe de charité, passer sa langue sur ses lèvres à chaque bouchée, et la déclarer « une excellente nourriture pour les pauvres ».

Quand le service fut terminé, je fus curieux d'assister aux différentes sorties de mes groupes. Les jeunes nobles et leurs sœurs, comme le temps était beau, préférèrent prendre à travers champs, rentrer lentement à la maison, et causer, tout en cheminant, avec les gens de la campagne. Les autres s'en furent comme ils étaient venus, en grande pompe. Les équipages roulèrent de nouveau jusqu'à l'entrée. Et le fouet de claquer, les sabots des chevaux de retentir, les harnais d'étinceler. Les chevaux partirent comme d'un bond ; les villageois se rangèrent encore précipitamment à droite et à gauche ; les roues soulevèrent un nuage de poussière, et l'ambitieuse famille disparut à tous les yeux dans un tourbillon.

LA VEUVE ET SON FILS.

Pitié pour le vieillard ; ses cheveux argentés
Ont été de tout temps honorés, respectés

MARLOWE — *Tamerlan.*

Ceux qui sont dans l'usage de remarquer les choses de ce genre doivent avoir été frappés du calme passif d'un paysage anglais le dimanche. Le cliquetis du moulin, l'incessant et régulier tapotement du fléau, la voix étourdissante du marteau de forge, le sifflement du laboureur, le bruit sourd des charrettes, et tous autres bruits formant à la campagne le cortège du travail, sont suspendus. Les chiens de ferme eux-mêmes aboient moins souvent, étant moins dérangés par les voyageurs qui passent. Parfois alors je me suis imaginé que les vents s'étaient évanouis, et que le paysage baigné de soleil, avec ses belles teintes vertes bleuisant sous leur gaze de brouillard, savourait le repos consacré.

Jour charmant, calme et pur, un jour plein de lumière,
Où s'accomplit l'hymen du ciel et de la terre.

C'est avec raison qu'on a voulu que le jour de la dévotion fût aussi le jour du repos. Le calme saint qui règne sur la face de la nature a son influence morale ; toutes les passions turbulentes s'assoupissent charmées, et nous sentons s'élever doucement en nous la religion naturelle de l'âme. Quant à moi, il est des sentiments qui me visitent dans une église de campagne, au milieu d'une belle et sereine nature, que je n'éprouve nulle autre part ; et si je ne suis pas plus religieux, je crois que je suis meilleur le dimanche qu'en tout autre jour de la semaine.

Pendant le dernier séjour que je fis à la campagne, il m'arrivait souvent de me rendre à la vieille église du village. Ses ailes pleines d'ombre, ses monuments en ruine, ses sombres panneaux de chêne, toutes choses que rendaient respectables les ténèbres du passé, semblaient en faire un

sanctuaire naturel pour les sérieuses méditations. Mais on était dans le voisinage d'une opulente aristocratie, et les préoccupations de toilette ne restaient pas à la porte du temple ; je me sentais continuellement ramené de force vers le monde par l'indifférence et l'orgueil des misérables vers qui s'agitaient autour de moi. Le seul être, dans toute la congrégation, qui parût ressentir profondément l'humble piété du vrai chrétien, et s'y abîmer, était une pauvre vieille femme cassée, pliant sous le faix des ans et des infirmités. Elle portait les traces de quelque chose de mieux que l'abjecte pauvreté ; son extérieur disait l'orgueil modeste qui agonise. Ses vêtements étaient humbles au dernier point, mais ils étaient excessivement propres. Une marque de respect, d'ailleurs bien légère, lui avait été donnée, car elle ne s'asseyait pas au milieu des pauvres du village : seule elle était assise sur les marches de l'autel. Elle semblait avoir survécu à tout amour, à toute amitié, à toute société ; avoir tout perdu, tout, excepté l'espérance du ciel. Quand je la voyais se lever à grand'peine et courber son vieux corps pour la prière, réciter presque tout le temps le livre que sa main paralysée, que ses yeux éteints ne lui permettaient plus de lire, mais qu'elle savait évidemment par cœur, je sentais que la voix vacillante de cette pauvre femme laissait, en montant, bien loin derrière elle les répons du clerc, la grande voix de l'orgue, ou les chants du chœur.

J'aime à errer autour des églises de campagne, et celle-ci se trouvait si délicieusement située qu'elle m'attirait souvent. Debout sur une petite colline autour de laquelle s'enroulait gracieusement un petit ruisseau, pour de là se frayer en serpentant sa route à travers une longue étendue de tendres et vertes prairies, elle était entourée d'ifs qui semblaient presque aussi vieux qu'elle. Sa grande flèche gothique s'élançait légèrement du milieu d'eux, avec les grolles et les corneilles qui d'ordinaire décrivaient lourdement leurs cercles à l'entour. J'étais assis là, par une matinée calme et pleine de soleil, observant deux journaliers en train de creuser une fosse. Ils avaient choisi l'un des coins les plus écartés, les plus négligés du cimetière, où, d'après la quantité de tombes sans nom qui s'y pressaient, il était évident que les indigents, les délaissés, étaient confusément enterrés. On me dit que la fosse creusée nouvellement était pour le fils unique d'une pauvre veuve. Pendant que je méditais sur les distinctions factices du monde, qui s'épanouissent ainsi jusque dans la poussière, le tintement de la cloche

annonça l'approche du convoi funèbre. C'étaient les obsèques de la pauvreté, l'orgueil n'avait rien à faire ici. Le cercueil, du bois le plus commun, sans drap mortuaire ou autre couverture, était porté par quelques-uns des villageois. Le sacristain marchait en avant, d'un air de froide indifférence. Il n'y avait pas là de faux affligés portant le masque d'une douleur d'emprunt, mais il y avait une affection véritable qui suivait à grand'peine le corps en chancelant. C'était la vieille mère du défunt — la pauvre vieille femme que j'avais vue assise sur les degrés de l'autel. Elle était soutenue par une humble amie, qui s'efforçait de la consoler. Quelques-uns des pauvres d'alentour s'étaient joints au cortège, et des enfants du village couraient la main dans la main, tantôt faisant retentir les airs de leur indiscrete gaieté, tantôt s'arrêtant pour contempler, avec leur curiosité d'enfants, la douleur de cette affligée.

Comme le convoi funèbre approchait de la fosse, le ministre sortit du porche de l'église, revêtu du surplis, son livre de prières à la main, accompagné de son clerc. Le service cependant n'était qu'un acte de charité. Le défunt était sans ressources, et la survivante n'avait pas un penny. On l'expédia donc pour la forme, mais froidement, durement. Le prêtre au large abdomen n'avança que de quelques pas en dehors de la porte de l'église ; c'est à peine si de la fosse on pouvait entendre sa voix, et jamais je ne vis de service funèbre, cette sublime et touchante cérémonie, se changer en une si froide momerie de paroles.

Je m'approchai de la fosse. Le cercueil avait été déposé sur le sol. Y étaient inscrits le nom et l'âge du défunt — « Georges Somers, âgé de 26 ans. » Il avait fallu qu'on aidât la pauvre mère à s'agenouiller à la tête. Ses mains flétries étaient jointes, comme si elle eût prié ; mais je pus m'apercevoir à une légère agitation du corps, au mouvement convulsif des lèvres, qu'en proie aux déchirements d'un cœur de mère, elle regardait fixement tout ce qui lui restait de son fils.

Le service fini, les dispositions furent prises pour confier le cercueil à la terre. Il y eut cette agitation inquiète qui retentit si rudement sur les sentiments de douleur et d'affection ; les ordres donnés de ce ton froid qui préside aux corvées ; le bruit de la bêche qui s'enfonce dans le sable et le gravier, de tous les bruits celui qui fait le plus de mal devant le cercueil de ceux que nous aimons. Le tumulte qui régnait autour d'elle sembla tirer la

mère d'une désolante rêverie. Elle leva ses yeux brillants et les promena languissamment autour d'elle ; ils étaient sans regards. Comme les hommes approchaient avec des cordes pour descendre la bière dans la fosse, elle se tordit les mains et s'affaissa dans une agonie de douleur. La pauvre femme qui l'accompagnait la prit par le bras, s'efforçant de la soulever de terre et de murmurer à ses oreilles quelque chose comme des consolations : — « Allons, voyons — allons, voyons — ne prenez pas cela si douloureusement à cœur. » Elle ne put que secouer la tête et se tordre les mains ; tout en elle disait : je ne peux pas être consolée.

Comme ils descendaient le corps dans la terre, le craquement des cordes sembla la torturer ; mais quand un obstacle fortuit faisait heurter le cercueil, toute la tendresse de la mère se faisait jour, comme si quelque mal pouvait arriver encore à celui qui se trouvait si loin par delà les souffrances de la terre.

Je n'en pus voir davantage — mon cœur se gonfla dans ma gorge — mes yeux se remplirent de larmes — il me sembla que je jouais un rôle cruel en restant debout à repaître mes yeux oisifs de cette scène d'angoisse maternelle. Je me dirigeai lentement vers une autre partie du cimetière, où je demeurai jusqu'à ce que le convoi funèbre se fût dispersé.

Lorsque je vis la pauvre mère s'éloigner péniblement et à pas alourdis de la tombe, laisser derrière soi les restes de tout ce qu'elle chérissait sur la terre, et retourner à l'isolement et au silence, mon cœur se serra pour elle. Que sont, pensai-je, les angoisses des riches ? Ils ont des amis pour adoucir — des plaisirs pour tromper — un monde pour amuser et dissiper leurs douleurs. Que sont les chagrins de la jeunesse ? Leurs esprits qui grandissent ont bientôt recouvert la blessure ; — leur nature pleine d'élasticité se relève bientôt sous la pression ; — leurs affections neuves et flexibles s'enlacent bientôt à de nouveaux objets. Mais les chagrins du pauvre, qui ne trouve rien au dehors pour les adoucir, — les chagrins du vieillard, pour qui la vie n'est jamais, après tout, qu'une journée d'hiver, et qui n'a pas une nouvelle moisson de joies en perspective ; — les chagrins d'une veuve âgée, solitaire, sans ressources, pleurant sur son fils unique, le seul rayon de soleil de ses vieux ans : voilà, voilà des chagrins qui nous font sentir l'impuissance des consolations.

Il s'écoula quelque temps avant que je quittasse le cimetière. En regagnant le logis, je rencontrai sur mon chemin la femme qui avait joué le rôle de consolatrice ; elle revenait précisément d'accompagner la veuve jusqu'à son habitation solitaire, et je tirai d'elle quelques détails qui se liaient à la scène émouvante dont j'avais été témoin.

Les parents du défunt avaient demeuré dans le village depuis leur enfance. Ils avaient habité l'une des plus jolies chaumières, et par diverses occupations champêtres, à l'aide d'un petit jardin, s'étaient honorablement soutenus dans l'aisance, en menant une vie heureuse et sans tache. Ils n'avaient qu'un fils, qui avait grandi pour être l'appui, l'orgueil de leur vieillesse. — « Oh ! monsieur, disait la bonne femme, c'était un si joli garçon, si doux de caractère, si bon pour tous ceux qui l'entouraient, si docile pour ses parents ! Ça faisait du bien au cœur de le voir, un jour de dimanche, paré de ses plus beaux habits, si grand, si droit, si gai, soutenant sa vieille mère jusqu'à l'église, — car elle aimait toujours mieux s'appuyer sur le bras de Georges que sur celui du bonhomme ; et, pauvre âme, elle pouvait bien être fière de lui, car de plus beau garçon il n'y en avait pas dans tout le pays d'alentour. »

Malheureusement le fils fut tenté, pendant une année de disette et de fatigues pour le laboureur, d'entrer au service d'une des petites embarcations qui boulinaient sur la rivière prochaine. Il n'avait pas été longtemps dans cet emploi qu'il fut surpris par la presse et emmené sur mer. Ses parents reçurent avis de sa capture, mais ils ne purent rien apprendre de plus. Ils avaient perdu leur principal appui. Le père, qui était infirme déjà, perdit courage, tomba dans la mélancolie, et s'affaissa dans la tombe. Sa veuve, n'ayant plus pour compagnons que son grand âge et sa faiblesse, ne put se soutenir plus longtemps ; elle fut bientôt à la charge de la paroisse. Cependant il y avait pour elle dans tout le village un sentiment de bienveillance, un certain respect provenant de ce qu'elle en était l'un des plus vieux habitants. Comme personne ne se présentait pour occuper la chaumière dans laquelle elle avait passé de si heureux ans, on lui permit d'y rester ; elle y vécut solitaire et presque sans secours. Elle pourvoyait en grande partie aux besoins peu nombreux de la nature grâce au maigre produit de son jardin, que les voisins cultivaient de temps à autre pour elle. C'était quelques jours seulement avant l'époque où ces détails me furent

racontés qu'elle était à cueillir quelques légumes pour son repas, quand elle entendit la porte de la chaumière qui faisait face au jardin s'ouvrir tout à coup. Un étranger vint en dehors et sembla jeter autour de lui des regards troublés par la joie. Il portait des habits de matelot ; maigre, affreusement pâle, il avait l'air d'un homme que la maladie, que les fatigues ont brisé. Il la vit et précipita ses pas ; mais sa démarche était débile et vacillante ; il tomba sur les genoux devant elle, et sanglota comme un enfant. La pauvre femme restait là, promenant sur lui des yeux égarés. — « O ma mère, ma mère chérie ! ne reconnaissez-vous pas votre fils ? Georges, votre pauvre garçon ! » Ce n'était plus, en effet, que l'ombre de son noble garçon d'autrefois : usé par les blessures, la maladie, l'emprisonnement en pays étranger, il avait à la fin traîné jusqu'au village ses membres épuisés, pour reposer au milieu des scènes de son enfance.

Je n'essayerai pas de raconter dans tous ses détails cette entrevue, où la joie et le chagrin se fondaient si complètement : mais il vivait ! il était de retour à la maison ! il pouvait vivre encore pour consoler et choyer sa vieillesse ! Mais en lui la nature était tarie ; et s'il avait fallu quelque chose pour achever l'œuvre du destin, la désolation de sa chaumière natale eût été suffisante. Il s'étendit sur le grabat où sa mère avait, depuis son veuvage, passé plus d'une nuit sans sommeil, et ne s'en releva plus.

Les habitants du village, quand ils apprirent que Georges Somers était de retour se pressèrent pour le voir, lui offrant tout le bien-être et l'assistance que leurs humbles ressources mettaient à leur disposition. Mais il était trop faible pour causer, il ne put que les remercier des yeux. Sa mère était sa fidèle garde-malade, et il semblait ne pas vouloir du secours d'une autre main.

Il y a dans la maladie quelque chose qui terrasse et brise l'orgueil de l'homme, qui amollit le cœur et le ramène aux sentiments de l'enfance. Qui donc a languì, même dans un âge avancé, sous le poids de la maladie et du désespoir ; qui donc s'est agité sur un lit de souffrance, dans l'isolement et l'oubli d'une terre étrangère, et qui ne s'est pas souvenu de la mère « qui couva des yeux son enfance », qui passait la main sur son oreiller et venait en aide à sa faiblesse ? Oh ! dans l'amour d'une mère pour son fils il est une ténacité de tendresse qui laisse derrière elle toute autre affection du cœur. L'égoïsme ne la glacera pas, le danger ne la domptera pas, l'indignité ne

l'amortira pas, l'ingratitude ne l'étouffera pas. Pour lui, s'il le faut, elle fera le sacrifice de tout son bien-être ; ses plaisirs à elle ne passeront qu'après ses plaisirs à lui ; elle fera sa gloire de sa renommée, triomphera dans ses prospérités ; — et si le malheur l'atteint, son malheur ne le lui rendra que plus cher ; — et si la honte s'attache à son nom, elle continuera de l'aimer, de le choyer, en dépit de sa honte ; — et si partout tout le monde le repousse, elle sera tout un monde pour lui.

Le pauvre Georges Somers avait su ce que c'est que d'être malade et de n'avoir personne pour endormir vos douleurs ; — solitaire et captif, et personne pour vous visiter. Il ne pouvait souffrir que sa mère s'écartât. S'éloignait-elle un instant, son œil la suivait. Elle restait là des heures entières, assise à son chevet, le veillant pendant son repos. Parfois il se réveillait en sursaut au milieu d'un songe enfanté par la fièvre, et jetait autour de lui des regards inquiets, jusqu'à ce qu'il la vît se pencher au-dessus de sa tête ; alors il lui prenait la main, la posait sur son sein, et s'endormait du sommeil tranquille de l'enfant. C'est ainsi qu'il mourut.

Mon premier mouvement, quand j'eus entendu ce simple récit d'affliction, fut de visiter la chaumière de l'infortunée, de lui offrir quelques secours pécuniaires, et, s'il était possible, des consolations. Mais en m'informant je découvris que les bons sentiments des villageois les avaient portés à faire tout ce que la circonstance exigeait ; et comme les pauvres savent mieux que personne comment s'y prendre pour adoucir leurs douleurs mutuelles, je n'osai pas m'avancer.

Le dimanche suivant, j'étais à l'église du village, quand, à ma grande surprise, je vis la pauvre vieille femme descendre en chancelant l'aile qui menait à sa place accoutumée sur les marches de l'autel.

Elle s'était efforcée de mettre quelque chose comme des vêtements de deuil à l'occasion de la mort de son fils ; et rien en pouvait être plus touchant que cette lutte entre l'affection pieuse et l'extrême misère : un ruban noir ou à peu près — un mouchoir noir décoloré, et puis une ou deux tentatives aussi malheureuses pour exprimer par des signes extérieurs cette douleur qui ne s'arrête pas à la surface. Comme je promenais mes regards sur les monuments historiés, sur les magnifiques ornements, sur cette splendeur, aussi froide que le marbre, dont s'entourait la grandeur pour gémir pompeusement sur l'orgueil évanoui, et que je les reportais sur cette

pauvre veuve que l'âge et le chagrin courbaient devant l'autel de son Dieu, qui lui tendait les prières et les louanges d'un cœur pieux quoique brisé, je sentis que ce monument vivant de douleur réelle valait à lui seul tous les autres.

Je racontai son histoire à quelques-uns des membres opulents de la congrégation, et ils en furent touchés. Ils s'employèrent pour rendre sa position plus confortable, pour alléger ses afflictions. Mais ce n'était que rendre moins pénibles ses derniers pas vers la tombe. Un dimanche ou deux s'étaient à peine écoulés, que la place qu'elle occupait d'ordinaire à l'église était vide ; et j'appris avec un sentiment de satisfaction, avant de quitter le voisinage, qu'elle avait doucement rendu le dernier soupir, et était allée rejoindre ceux qu'elle avait aimés, dans le monde où l'on ne connaît pas le chagrin, où les amis ne sont jamais séparés.

UN DIMANCHE, À LONDRES.

Dans le précédent article j'ai parlé d'un dimanche à la campagne en Angleterre, et de ses effets adoucissants sur le paysage. Mais où sa sainte influence se manifeste-t-elle d'une façon plus énergique qu'au cœur même de cette grande Babel, Londres ? En ce saint jour le monstre-colosse s'arrête charmé. L'intolérable brouhaha, la fièvre de la semaine sont expirés. Les boutiques sont fermées, les feux de forges et de manufactures sont éteints, et le soleil, que n'obscurcissent plus d'épais nuages de fumée, verse à flots de sobres et jaunes rayons dans les rues silencieuses. Les rares piétons que vous rencontrez, au lieu de marcher à pas pressés, avec des figures inquiètes, s'avancent tranquillement ; de leurs fronts reposés ont disparu les rides creusées par les affaires et les soucis ; ils ont revêtu leurs mines des dimanches, leurs manières des dimanches, en même temps que leurs habits des dimanches, et leur esprit s'est débarbouillé aussi bien que leur personne.

Et maintenant le bruit mélodieux des cloches, parti des tourelles des églises, appelle au bercail les ouailles qui leur sont propres. Vous voyez l'honnête famille du marchand déboucher de la maison, petits enfants en tête ; ou c'est le bourgeois et son avenante compagne, suivis des filles aînées, aux petits livres de prières reliés en maroquin et serrés dans les plis de leurs mouchoirs de poche. La fille de service les suit des yeux à la fenêtre, admirant les toilettes de la famille, et recevant parfois un signe de tête et un sourire de ses jeunes maîtresses, à la toilette desquelles elle n'a pas été sans prêter la main.

Tenez ! voilà qu'arrive avec fracas la voiture de quelque grand de la Cité, un alderman ou un shérif peut-être, tandis que le bruit étouffé de pas nombreux annonce un cortège d'enfants de charité, en uniformes d'une coupe antique, chacun son rituel sous le bras.

Le tintement des cloches a cessé, le fracas de la voiture s'est évanoui, le bruit sourd des pas ne se fait plus entendre ; les ouailles sont parquées dans

de vieilles églises, accroupies dans des ruelles borgnes de la populeuse Cité, où le bedeau vigilant fait faction, comme le chien de berger, devant le seuil du sanctuaire. Pendant quelque temps tout se tait ; mais bientôt s'épanouit le son grave et pénétrant de l'orgue, roulant et vibrant le long des ruelles et des cours solitaires, et les doux chants du chœur, qui les font retentir de louanges et de mélodies. Jamais je n'ai eu plus conscience de l'effet sanctifiant de la musique d'église que quand je l'ai entendue jaillir comme un fleuve de joie le long des plus profonds recoins de cette grande métropole, l'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de toutes les hideuses souillures de la semaine, et emportant au ciel, sur une vague d'harmonie triomphante, la pauvre âme usée par le monde.

Le service du matin est terminé. Les congrégations retournant au logis animent de nouveau les rues ; mais bientôt elles retombent dans le silence. Voici qu'approche le dîner du dimanche, et pour le marchand de la Cité ce n'est point un repas ordinaire. On a plus de loisir à table pour se livrer à la joie d'être ensemble. Des membres de la famille peuvent alors se réunir qui sont séparés par les occupations laborieuses de la semaine. Ce jour-là on permet à l'écolier de venir à la maison paternelle ; un vieil ami de la famille prend au banquet du dimanche son siège accoutumé, redit ses histoires bien connues, et réjouit jeunes et vieux de ses plaisanteries éventées.

Dans l'après-midi, le dimanche, la Cité envoie à flots ses légions respirer l'air pur et jouir du soleil qui s'épanouit dans les parcs et dans les campagnes environnantes. Les satiriques diront ce qu'ils voudront sur les plaisirs rustiques d'un bourgeois de Londres le dimanche, mais il y a toujours pour moi quelque chose de charmant à voir le pauvre prisonnier de la populeuse et poudreuse Cité mis ainsi à même de s'échapper une fois la semaine et de se jeter sur le sein verdoyant de la nature. Il ressemble à l'enfant auquel on rend le sein de sa mère ; et ceux qui les premiers étendirent les parcs grandioses et les magnifiques jardins d'agrément qui entourent cette grande métropole ont fait au moins autant pour sa santé et sa moralité que s'ils avaient employé en hôpitaux, en prisons et en pénitenciers l'argent qu'ils leur ont coûté.

LA TAVERNE DE LA TÊTE DE SANGLIER EASTCHEAP.

RECHERCHE D'APRÈS SHAKSPEARE.

Une taverne est le rendez-vous, la Bourse, l'étape des bons garçons. J'ai ouï dire à mon grand-grand-père que son grand-grand-grand-père disait que c'était un vieux proverbe du temps que son grand-grand-père était un enfant, que c'était un bon vent celui qui poussait un homme au cabaret.

La Mère Bombie.

Il est, dans quelques pays catholiques, une pieuse coutume qui consiste à honorer la mémoire des saints par des cierges votifs que l'on brûle devant leurs tableaux. La popularité d'un saint peut alors être déterminée d'après le nombre de ces offrandes. On laisse celui-ci se morfondre dans les ténèbres de sa petite chapelle, une lampe solitaire jette obliquement sur les traits de cet autre sa lueur tremblotante, tandis que l'on prodigue toutes les splendeurs de l'adoration devant la châsse en renom de quelque père béatifié. Le faux dévot opulent apporte pour sa part de la cire en profusion ; l'ardent zélateur, son chandelier à sept branches ; jusqu'au pèlerin mendiant qui ne croira jamais que le mort soit suffisamment éclairé s'il ne suspend aussi sa petite lampe d'huile fumeuse. Qu'en résulte-t-il ? C'est que dans leur empressement à l'éclairer ils s'exposent souvent à le plonger dans l'ombre ; et j'ai vu de temps à autre un malheureux saint disparaître presque tout entier sous la fumée, grâce au zèle de ses partisans.

C'est précisément ainsi qu'on s'est conduit à l'égard de l'immortel Shakspeare. Chaque écrivain est convaincu qu'il y va de son honneur de mettre en lumière quelque côté de son caractère ou de ses œuvres, et de sauver de l'oubli quelques-uns de ses mérites. Le commentateur, riche en paroles, enfante d'immenses volumes de dissertations ; le vulgaire troupeau des éditeurs fait monter d'obscur vapeurs des notes qu'ils ont placées au bas de chaque page ; et tous ceux qui se trouvent barbouiller du papier

apportent en éloges, en recherches, leur chandelle d'un liard^[1], pour grossir le nuage d'encens et de fumée.

Comme je respecte tous les usages établis par mes confrères de la plume, j'ai pensé qu'il était bien juste que je fournisse mon denier d'hommage à la mémoire du grand poète. Toutefois je fus quelque temps cruellement embarrassé pour savoir comment je m'acquitterais de cette tâche. Essayer de donner une nouvelle leçon ? Mais je m'apercevais toujours que j'avais été prévenu ; pas une ligne douteuse qui n'eût été expliquée de douze manières différentes, et torturée de manière à défier tous ceux qui voudraient l'éclaircir ; et quant aux beaux passages, ils avaient été si amplement loués par des admirateurs plus diligents ; que dis-je ? le poète avait, tout récemment encore, si complètement disparu sous les éloges d'un célèbre critique allemand^[2], qu'il était bien difficile maintenant de découvrir même une faute dont on n'eût pas trouvé moyen de faire une beauté.

Dans cette perplexité, j'étais un matin à feuilleter ses œuvres, quand le hasard me fit tomber sur les scènes comiques de Henri IV. Un moment après j'étais entièrement plongé dans les folles bacchanales de la taverne de la Tête de Sanglier. Ces scènes de franche et capricieuse gaieté sont tracées d'une manière si vive et si naturelle, et les caractères sont soutenus avec tant de force et de fidélité, qu'ils se confondent dans l'esprit avec les faits et les personnages de la vie réelle. Cette idée ne vient qu'à bien peu de lecteurs, qu'en somme il n'y a là que des créations idéales écloses dans le cerveau du poète ; que sérieusement et à parler franc jamais semblable groupe de joyeux compagnons n'anima le pesant voisinage d'Eastcheap.

Pour ma part, j'aime à me laisser aller aux illusions de la poésie. Un héros de fiction qui n'a jamais existé vaut tout autant pour moi qu'un héros de l'histoire qui vécut il y a mille ans : et s'il est une excuse pour une semblable insouciance des liens communs de la nature humaine, je ne donnerais pas mon gros Jack pour la moitié des grands hommes des anciennes chroniques. Qu'ont-ils donc fait pour moi, ou pour des hommes comme moi, ces héros des anciens temps ? Ils ont conquis des pays dont je ne possède pas un acre ; ou bien ils ont gagné des lauriers dont je n'ai pas hérité une feuille ; ou bien ils ont fourni des exemples de prouesse extravagante que je n'ai pas plus le goût de suivre que je n'en ai l'occasion.

Mais le vieux Jack Falstaff ! — le bon Jack Falstaff ! — le doux Jack Falstaff ! — il a fait le champ plus large aux jouissances humaines ; il a découvert de vastes régions d'esprit et de bonne humeur, où l'homme le plus pauvre peut venir puiser ; il nous a légué son rire si franc, héritage qui ne nous manquera jamais, qui fera le monde plus joyeux et meilleur jusqu'à la postérité la plus reculée.

Tout à coup une idée me vint : « Je vais faire un pèlerinage à Eastcheap, dis-je en fermant le livre, et je verrai si la vieille taverne de la Tête de Sanglier existe toujours. » Qui sait si je ne vais pas rencontrer par hasard quelque légende qui me mettra sur la trace de dame Quickly (Va-bon-train) et de ses hôtes ? De toute manière, il y aura pour moi, quand je foulerai les salles qui jadis ont retenti de leur gaieté, un plaisir analogue à celui que goûte le buveur à respirer le tonneau vide plein naguère d'un vin généreux.

Le projet était à peine formé qu'il était mis à exécution. Je n'ai garde de parler des diverses aventures et surprises dont je fis rencontre pendant le voyage ; des régions de Cock Lane chères aux revenants ; des gloires éteintes de la Petite Bretagne et lieux adjacents ; des dangers que je courus dans Cateaton Street et la vieille Juiverie ; du célèbre Hôtel de Ville et de ses deux géants rabougris, l'orgueil et la merveille de la Cité, en même temps que la terreur de tous les bambins récalcitrants ; comme quoi je visitai la Pierre de Londres, et la frappai de mon bâton, à l'instar de Jack Cade, cet insigne rebelle.

Qu'il me suffise de dire qu'à la fin j'arrivai dans le joyeux Eastcheap ; cette vieille contrée de l'esprit et des repas bien arrosés, où il n'était pas jusqu'aux noms des rues qui n'exhalassent un parfum de bonne chère, ainsi que Pudding Lane en témoigne encore aujourd'hui. « Car Eastcheap, dit le vieux Stowe, fut toujours fameux pour ses exploits de table. Ses cuisiniers criaient des côtes de bœuf rôties toutes bouillantes, des pâtés bien cuits, et autres provisions de bouche ; c'était un fracas de pots d'étain, de harpes, de musettes et de scies. » Hélas ! quel triste changement depuis les jours pleins de bruit de Falstaff et du vieux Stowe ! Le joyeux compagnon a fait place au laborieux artisan ; le bruit étourdissant des pots et le son « de la harpe et de la scie », au tapage des chariots, au tintement maudit de la clochette du boueur ; et l'on n'entend pas de chansons, sauf peut-être la litanie de

quelque sirène de Billingsgate entonnant les louanges de quelque maquereau décédé.

Je cherchai, mais en vain, l'ancienne demeure de dame Quickly. Tout ce qu'il en reste, c'est une tête de sanglier sculptée en relief dans la pierre, et qui servait autrefois d'enseigne ; à présent elle est placée sur la ligne de séparation des deux maisons qui s'élèvent sur l'emplacement de la vieille, vieille taverne si renommée.

Pour le peu que j'ai découvert de cette histoire du bon vieux temps, on me renvoya devant la veuve d'un fabricant de chandelles, vis-à-vis. Elle était née, elle avait grandi sur le lieu même ; on la regardait comme un oracle, comme l'incontestable chronique du voisinage. Je vis une dame assise dans un petit salon de derrière, dont la fenêtre donnait sur une cour d'environ huit pieds carrés, disposée en parterre ; tandis qu'une porte vitrée en face laissait entrevoir la rue dans le lointain, derrière un horizon de savon et de chandelles de suif : deux aspects qui formaient très-probablement toutes ses perspectives dans la vie et le petit monde où elle s'était agitée, avait habité, vécu, pendant près d'un siècle.

Être versé dans l'histoire d'Eastcheap, grand et petit, depuis la Pierre de Londres jusqu'au Monument, c'était assurément, dans son opinion, s'être rendu familière l'histoire universelle. Cependant elle possédait avec tout cela la simplicité de la vraie sagesse, et ce généreux penchant à l'expansion que j'ai presque toujours remarqué chez les vieilles dames intelligentes versées dans les affaires de leurs voisins.

Ses connaissances, toutefois, ne s'étendaient pas bien loin dans le passé. Elle ne pouvait jeter aucune lumière sur l'histoire de la Tête de Sanglier, depuis l'époque où dame Quickly épousa le vaillant Pistol jusqu'au grand incendie de Londres quand elle fut malheureusement détruite par les flammes. On la rebâtit bientôt, et elle continua de fleurir sous le vieux nom et sous la vieille enseigne, jusqu'à ce qu'un aubergiste mourant, touché de remords au sujet de ses notes enflées, de ses mesures défectueuses, et autres iniquités particulières à la race coupable des cabaretiers, essayât de faire sa paix avec le ciel en léguant la taverne à l'église Saint-Michel, Crooked Lane, pour l'entretien d'un chapelain. Pendant quelque temps le comité paroissial y tint régulièrement ses séances ; mais on a remarqué que jamais le vieux sanglier ne leva la tête sous le gouvernement de l'église. Il déclina

graduellement, et finit par rendre le dernier soupir il y a environ trente ans. La taverne fut alors convertie en boutiques ; mais j'appris de ma vieille dame qu'une peinture en était encore conservée dans l'église Saint-Michel, qui se dressait précisément derrière. Être admis à voir cette peinture fut pour moi dès lors une idée fixe ; de sorte que m'étant informé de la demeure du sacristain, je pris congé de la vénérable chronique d'Eastcheap, après avoir, sans nul doute, grandement augmenté par ma visite l'opinion qu'elle avait de sa science légendaire, et fait époque dans l'histoire de sa vie.

J'éprouvai quelque difficulté, je dus me livrer à un examen assez attentif pour déterrer cet humble serviteur de l'Église. J'eus à explorer Crooked Lane, et je ne sais plus combien de petites ruelles, de coudes, de passages obscurs, dont cette antique Cité est trouée comme un vieux fromage ou comme un bahut mangé des vers. À la fin je le découvris dans le renfoncement d'une petite cour entourée de maisons élevées, où les habitants jouissent à peu près autant de la face du ciel qu'une communauté de grenouilles au fond d'un puits. Le sacristain était un doux et complaisant petit homme, à l'échine souple, à l'air soumis ; cependant il avait un clignotement de l'œil assez agréable, et si vous l'encouragez, il hasardait de temps à autre une petite plaisanterie, telle qu'un homme dans sa modeste condition pouvait se permettre d'en faire dans la société de hauts marguilliers et autres puissants hommes de la terre. Je le trouvai en compagnie du commis-organiste. Assis à l'écart comme les anges de Milton, ils discouraient sans doute sur de hauts points de doctrine, et réglaient les affaires de l'église au-dessus d'un bon pot d'ale — car, en Angleterre, les basses classes délibèrent rarement sur un sujet de quelque portée sans l'assistance d'un broc bien frais pour débrouiller leur entendement. J'arrivais au moment où, à bout d'ale et d'arguments, ils se disposaient à se rendre à l'église pour la mettre en ordre ; de sorte que, leur ayant fait savoir ce que je désirais, je reçus d'eux la gracieuse permission de les accompagner.

L'église Saint-Michel, Crooked Lane, debout à peu de distance de Billingsgate, est enrichie des tombes de plusieurs poissonniers de renom ; et comme chaque profession a sa voie lactée de gloire et sa constellation de grands hommes, je présume que le monument d'un puissant poissonnier du

vieux temps est regardé par les générations qui se succèdent dans la corporation avec tout autant de respect qu'en éprouvent les poètes à contempler le tombeau de Virgile, ou des soldats devant le monument d'un Marlborough ou d'un Turenne.

Je ne puis m'empêcher de me détourner, pendant que je suis en train de parler d'hommes illustres, pour faire observer que l'église Saint-Michel, Crooked Lane, renferme aussi les cendres de ce valeureux champion, William Walworth, chevalier, qui terrassa si vaillamment le robuste Wat Tyler dans Smithfield ; héros digne des honneurs du blason, comme étant à peu près le seul lord-maire fameux dans l'histoire pour ses faits d'armes : — les souverains du cockney sont généralement réputés les plus pacifiques de tous les potentats ^[3].

Attenant à l'église, dans un petit cimetière, immédiatement sous les fenêtres de derrière de ce qui fut jadis la Tête de Sanglier, est la tombe de Robert Preston, autrefois garçon dans la taverne. Il y a maintenant près d'un siècle que ce brave tireur de bon vin a terminé sa bruyante carrière, et qu'on l'a placé doucement à portée de ses pratiques. Comme j'écartais les herbes qui recouvraient son épitaphe, le petit sacristain m'attira de son côté d'un air mystérieux, et m'apprit à voix basse qu'une fois, il y a bien longtemps, par une sombre nuit d'hiver, alors que le vent était déchaîné, qu'il sifflait, mugissait, battait portes et fenêtres, et faisait tournoyer les girouettes, de telle sorte que la frayeur chassait les vivants de leur lit et que les morts eux-mêmes ne pouvaient dormir paisiblement dans leur cercueil, le fantôme de l'honnête Preston, qui se trouvait prendre l'air par hasard dans le cimetière, fut attiré par l'appel bien connu de « garçon » sortant de la Tête de Sanglier, et parut soudain au milieu d'une réunion de hurleurs, juste au moment où le clerc de la paroisse était en train de chanter un couplet de la « joyeuse chanson du capitaine la Mort », au grand effroi de plusieurs capitaines de milice, et conversion d'un fripon de procureur, lequel devint, à partir de ce jour, un zélé chrétien, et qui, dit-on, ne tordit plus jamais le cou à la vérité... que lorsqu'il s'agissait d'affaires.

Que l'on veuille bien se rappeler que je ne me porte pas garant de l'authenticité de cette anecdote ; quoiqu'il soit bien avéré que les cimetières et coins obscurs de cette vieille métropole sont souvent infestés par des esprits inquiets, et qu'il n'est personne qui n'ait entendu parler du fantôme

de Cock Lane, de l'apparition qui garde à la Tour les diamants de la couronne, laquelle a presque rendu fous de terreur tant de hardis factionnaires.

Quoi qu'il en soit de tout cela, ce Robert Preston semble avoir été le digne successeur du Francis à la langue agile qui servait aux orgies du prince Henri ; avoir dit aussi souvent le « On y va, on y va, Monsieur », et puis avoir eu plus d'honnêteté que son prédécesseur, car Falstaff, dont personne ne s'avisera de contester la finesse de goût, accuse tout net Francis de mettre de la chaux dans son vin de Xérès, tandis que l'épithète de l'honnête Preston le loue de la sobriété de sa conduite, de la pureté de son vin, et de sa bonne foi sur l'article de la mesure^[4]. Les nobles dignitaires de l'église ne paraissaient pas, toutefois, immodérément captivés par la sobriété du sommelier ; le commis-organiste, dont l'œil lançait des regards humides, décocha même quelque sarcasme au sujet de la tempérance d'un homme qui a grandi parmi les poinçons ; et le petit sacristain corrobora son opinion par un clignement de l'œil très-significatif, pendant qu'il secouait la tête d'une manière assez équivoque.

Jusqu'ici mes recherches, tout en jetant beaucoup de jour sur l'histoire des sommeliers, des poissonniers et des lords-maires, ne m'avaient pas fait découvrir le grand objet de mon enquête, la peinture de la taverne de la Tête de Sanglier. Aucune peinture de ce genre ne se trouverait dans l'église Saint-Michel. « Oui dà, c'est comme cela ! me dis-je, eh bien ici finissent mes recherches ! » J'abandonnais donc mon entreprise, allongeant la mine comme un antiquaire déconcerté, quand mon ami le sacristain, s'apercevant que j'étais curieux de tout ce qui se rapportait à la vieille taverne, s'offrit à me montrer ce qu'il y avait de mieux parmi les vases de la sacristie, vases remontant à une époque éloignée, quand les assemblées paroissiales se tenaient à la Tête de Sanglier. Ils étaient déposés dans la chambre des réunions, qui, lors du déclin de l'ancien établissement, avaient été transférées dans une taverne du voisinage.

Il ne fallut que quelques pas pour nous mener à la maison, située n°12, Mile's Lane, ayant pour enseigne : *Aux armes du maçon*, et tenue par maître Edward Honeyball, le formidable porte-respect de l'établissement. C'est une de ces petites tavernes qui abondent au cœur de la Cité, et qui forment le centre des cancans, des nouvelles du voisinage. Nous entrâmes dans la

première pièce, qui était étroite et sombre ; car dans ces petites ruelles il n'est permis qu'à quelques rayons de lumière de descendre, par réflexion, à force de lutter, jusqu'aux habitants, dont le plein jour n'est tout au plus qu'un crépuscule passable. La salle était divisée en cabinets, dont chacun contenait une table que recouvrait une nappe d'une blancheur éblouissante. — Tout était prêt pour le dîner, ce qui prouvait que les hôtes étaient de la bonne vieille école et qu'ils partageaient le jour également, car il était à peine une heure. Plus bas, au fond de la chambre, était un joyeux feu de charbon, devant lequel rôissait une poitrine d'agneau. Une rangée de brillants chandeliers de cuivre et de pots d'étain étincelait le long du manteau de la cheminée, et l'horloge antique faisait tic tac dans un coin. Il y avait dans ce mélange de cuisine, de salon, de salle à manger, quelque chose de primitif qui me reportait dans le passé, qui me plaisait. L'endroit était humble, c'est vrai, mais tout avait cet air d'ordre et de propreté qui fait deviner la surintendance d'une soigneuse ménagère anglaise. Un groupe d'êtres au regard amphibie, qui pouvaient être des pêcheurs ou des matelots, se régalaient dans une des cases. Comme j'étais un visiteur de bien plus haute volée, je fus introduit dans une petite chambre de derrière, mal faite, ayant au moins neuf coins. Elle était éclairée au moyen d'un abat-jour, garnie de sièges de cuir antiques, ornée du portrait d'un cochon gras, et était évidemment réservée pour certains consommateurs privilégiés. J'y trouvai un gentleman à trogne fleurie, au chapeau de toile cirée, paraissant assez gueux, qui méditait, assis dans un coin, sur un pot de porter à moitié vide.

Le vieux sacristain avait pris l'hôtesse à part, et, d'un air de profonde importance, lui avait communiqué mon message. Dame Honeyball était une aimable, grassouillette, remuante petite femme, et pas trop indigne d'occuper la place de ce parangon des hôtes, dame Quickly. Elle parut enchantée d'avoir une occasion d'obliger. Montant précipitamment l'escalier, elle courut aux archives de sa maison, où les vases précieux du comité de la paroisse étaient déposés, et nous les rapporta dans ses mains avec des sourires et des révérences.

Le premier qu'elle me présenta était une boîte à tabac en fer, vernie à la laque de Chine, et d'une taille gigantesque, dont, me fut-il dit, l'assemblée de paroissiens avait, depuis un temps immémorial, fumé lors de ses réunions périodiques ; qu'on ne permettait jamais à des mains vulgaires de

profaner ; dont on n'usait que dans les grandes occasions. Je la reçus avec tout le respect qui lui était dû ; mais qu'on s'imagine mon ivresse quand j'aperçus précisément sur le couvercle la peinture dont j'étais en quête ! On y avait représenté la façade de la taverne de la Tête de Sanglier, et devant la porte se voyait tout le groupe de convives, à table, en plein banquet, peint avec cette merveilleuse fidélité, cette force que l'on retrouve sur les boîtes à tabac, dans les portraits de généraux et de commodores célèbres, au grand avantage de la postérité. Cependant, pour qu'il n'y eût pas de méprise, l'habile peintre avait eu soin d'inscrire les noms de Falstaff et du prince Henri sur le dos de leurs sièges.

Dans l'intérieur du couvercle était une inscription, presque effacée, rappelant que cette boîte était un présent de sir Richard Gore, pour l'usage des réunions de l'assemblée paroissiale à la taverne de la Tête de Sanglier, et qu'elle fut « réparée, embellie par son successeur, M. John Packard, en 1767 ». Telle est la description fidèle de cette auguste et vénérable relique ; et je doute que le savant Scriblérius ait contemplé son bouclier romain, ou les chevaliers de la Table Ronde leur saint-gréal si longtemps cherché, avec plus d'enivrement.

Tandis que je méditais en la regardant d'un air transporté, dame Honeyball, qui se trouvait amplement récompensée par l'intérêt que j'y prenais, mit dans mes mains une coupe à boire ou gobelet, qui appartenait encore à la sacristie, et qui descendait de la vieille Tête de Sanglier. L'inscription portait que c'était un présent de Francis Wythers, chevalier. Elle passait, me dit dame Honeyball, pour avoir une très-grande valeur, étant considérée comme très-antique. Cette dernière opinion fut appuyée par le gentleman aux vêtements râpés, au nez rouge et au chapeau de toile cirée, lequel je soupçonnai fortement d'être un descendant en ligne directe du vaillant Bardolphe. Il sortit tout à coup de sa méditation sur le pot de porter, et, jetant un regard de connaisseur sur le gobelet, s'écria : « Non, non, il ne souffrira plus du mal de tête celui qui fit cet article-là ! »

La grande importance qu'attachaient à ce souvenir d'anciennes bacchanales des marguilliers de notre temps ne laissa pas de m'intriguer d'abord ; mais il n'est rien qui aiguise la compréhension comme les recherches d'antiquaire ; aussi découvris-je immédiatement que, pour sûr, ce ne pouvait être autre chose que ce même « gobelet à filets d'or » sur

lequel Falstaff fit sa tendre mais déloyale promesse à dame Quickly, et qui devait naturellement être soigneusement gardé comme un trésor parmi les bijoux de ses domaines, en témoignage de ce pacte solennel ^[5].

Mon hôtesse me fit vraiment une longue histoire pour m'expliquer comment le gobelet s'était transmis de génération en génération. Elle m'entretint aussi de maintes particularités concernant les dignes membres de l'assemblée paroissiale qui s'étaient tranquillement assis sur les tabourets des anciens viveurs d'Eastcheap, et, comme tant de commentateurs, lança d'épais nuages de fumée en l'honneur de Shakspeare. Je n'ai garde de les rapporter, de peur que mes lecteurs ne soient pas aussi curieux de ces matières que moi. Qu'il me suffise de dire que, du plus petit jusqu'au plus grand, le voisinage tout autour d'Eastcheap croit fermement que Falstaff et sa bande joyeuse y ont vécu réellement et mené joyeuse vie. Que dis-je ? il existe encore sur lui plusieurs récits légendaires parmi les plus vieux habitués des Armes du Maçon, qu'ils donnent comme leur ayant été transmis par leurs pères ; et M. M'Kash, coiffeur irlandais, dont la boutique est située sur l'emplacement de la vieille Tête de Sanglier, a du gros Jack plusieurs plaisanteries savoureuses que l'on n'a pas imprimées, et avec lesquelles il fait presque mourir de rire ses pratiques.

C'est alors que je me tournai vers mon ami le sacristain pour lui adresser quelque nouvelle question ; mais je le trouvai plongé dans une profonde méditation. Sa tête penchait légèrement d'un côté ; de gros soupirs se faisaient péniblement jour du fond de son estomac, et bien que je ne pusse voir une larme trembler dans son œil, cependant un coin de sa bouche distillait évidemment un peu d'humidité. Je suivis la direction de son regard à travers la porte, restée ouverte, et m'aperçus qu'il était ardemment fixé sur la savoureuse poitrine d'agneau qui, laissant tomber goutte à goutte une graisse succulente, rôissait devant le feu.

Je me souvins alors que, dans les transports de mes recherches intérieures, je retenais ce pauvre homme loin de son dîner. Mes entrailles s'émurent de compassion ; et lui mettant dans la main une légère marque de ma gratitude et de mon bon vouloir, je m'en fus en le bénissant de tout mon cœur, lui, dame Honeyball et le comité paroissial de Crooked Lane ; — sans oublier mon misérable mais sentencieux ami au chapeau de toile cirée et au nez cuivré.

Voilà donc que j'ai fini « l'ennuyement court » récit de cette intéressante recherche. S'il se trouve qu'il est trop sommaire et peu satisfaisant, je n'en puis apporter d'autre excuse que mon inexpérience dans cette branche de la littérature, si justement populaire à notre époque. Je suis convaincu qu'un commentateur plus habile du barde immortel aurait fécondé les matériaux que je n'ai fait qu'indiquer, de manière à brasser un bon gros volume bien conditionné ; comprenant les biographies de William Walworth, de Jack Straw et de Robert Preston ; une notice sur les principaux poissonniers de Saint-Michel ; l'histoire d'Eastcheap, grand et petit ; des anecdotes particulières sur dame Honeyball et sa jolie fille, que je n'ai même pas mentionnée ; pour ne rien dire d'une jeune personne au pied bien fait, à la cheville élégante, qui veillait sur la poitrine d'agneau, et qui, j'en fis la remarque en passant, était une charmante fillette ; — le tout animé par la révolte de Wat Tyler et éclairé par le grand incendie de Londres.

Tout ceci, je le laisse comme une mine féconde, pour être exploité par de futurs commentateurs ; et je ne désespère pas de voir la boîte à tabac et le « gobelet à filets d'or » maintenant amenés au jour faire le sujet de futures gravures, et enfanter presque autant de volumineuses dissertations et de disputes que le bouclier d'Achille ou le fameux vase de Portland.

1. ↑ Le texte dit « *rush-light* », chandelle de jonc. Alors le bon marché s'explique. Ce sont des morceaux de jonc que l'on trempe dans le suif ; ils s'en imprègnent et brûlent lentement en jetant une clarté pâle. Les classes pauvres, en Angleterre, font grand usage de cet éclairage économique. (*Note du traducteur.*)
2. ↑ Schlegel. (*Note du traducteur.*)
3. ↑ Les vers suivants formaient l'ancienne inscription placée sur le monument de ce noble chevalier, monument qui, malheureusement, fut détruit dans le grand incendie : —

« Haut poissonnier durant sa vie,
Porté deux fois à la mairie,
Ci-gît un homme de renom ;
William Walworth était son nom.
Son grand cœur de Jack Straw qu'il tue
Délivre Richard à sa vue.
Le service était éminent :
Fait chevalier incontinent,
Ces armes disent sa prouesse ;
Elles attestent sa noblesse.
L'an-treize cent quatre-vingt-trois
S'est refermé sur ses exploits. »

Une erreur qui s'était glissée dans l'inscription qui précède a été corrigée par le vénérable Stowe. « Comme, dit-il, cette opinion s'est généralement répandue dans le vulgaire, que le rebelle si héroïquement terrassé par Sir William Walworth, le respectable lord-maire d'alors, s'appelait Jack Straw, et non pas Wat Tyler, j'ai cru bon, au moyen de témoignages tels que j'en trouve dans des documents anciens et authentiques, de rétablir le fait dans son intégrité. Les principaux chefs ou capitaines du peuple étaient : Wat Tyler, en première ligne ; le second était John ou Jack Straw, etc. » STOWE. — LONDRES.

4. ↑ Comme cette inscription porte avec elle une excellente moralité, je la transcris pour l'édification des sommeliers coupables. C'est, sans doute, l'œuvre de quelque esprit d'élite qui fréquentait autrefois la Tête de Sanglier :

Bacchus, pour étonner le monde des buveurs,
Eut un fils tempérant : c'est l'objet de nos pleurs.
Il grandit au milieu des muids pleins sans connaître
Le joug de la bouteille — il n'eut jamais son maître.
Lecteur, pour l'équité te sens-tu quelque amour,
De l'honnête Preston souviens-toi chaque jour.
Il tira du bon vin, sut contenter ses hôtes,
Eut assez de vertus pour excuser ses fautes...
Or ça, du dieu du vin serviteurs dégradés,
Imitez donc de Bob les nobles procédés.

5. ↑ Tu m'as juré sur un *gobelet à filets d'or*, assis dans ma chambre du dauphin, devant la table ronde, auprès d'un feu de houille, le mercredi de la semaine de la Pentecôte, quand le prince te cassa la tête pour avoir comparé son père à un chanteur ambulant de Windsor ; tu m'as juré lors, pendant que je lavais ta blessure, de m'épouser, de me faire mylady, de faire de moi ta femme. Le nieras-tu ?

HENRI IV. — *Seconde partie.*

LA MUTABILITÉ DE LA LITTÉRATURE, COLLOQUE DANS L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

Ici-bas, j'en connais la douloureuse histoire,
C'est la commune loi, tout va se flétrissant.
Je sais : toute œuvre humaine est promise au néant,
Je sais : les doux accords des filles de mémoire,
Que l'esprit ne produit qu'à grand'peine, en souffrant,
Ne reçoivent jamais qu'un accueil méprisant,
Et rien n'est plus trompeur, plus léger que la gloire.

DRUMMOND DE HAWTHORNDEN.

Il est un certain état de l'âme dans lequel, songeant à demi, nous fuyons naturellement l'éclat et le bruit et cherchons quelque silencieux asile où nous puissions nous livrer à nos rêveries et bâtir sans être dérangés nos châteaux en Espagne. C'est dans une situation d'esprit analogue que j'errais autour des vieux cloîtres gris de l'abbaye de Westminster, jouissant de ce bonheur qui consiste à laisser vaguer ses pensées, et que chacun est enclin à décorer du nom de méditation, quand soudain une bande de jeunes fous lâchés de l'école de Westminster, qui jouaient au ballon, vint rompre le calme monastique de l'endroit et faire retentir de sa gaieté les passages voûtés et les tombes en ruine. J'essayai de trouver un refuge contre leurs clameurs en pénétrant encore plus avant dans les solitudes de l'édifice, et m'adressai à l'un des huissiers pour être admis dans la bibliothèque. Il me conduisit par une espèce de porche enrichi de sculptures d'un vieux style se détachant par morceaux, lequel donnait sur un passage obscur qui menait à la maison du chapitre et à la chambre où est déposé le grand Terrier d'Angleterre. Dans ce passage même, sur la gauche, est une petite porte. L'huissier y vint appliquer une clef. Elle était fermée à double tour, et fit quelque difficulté pour s'ouvrir, comme une porte qui n'en a pas l'habitude. Nous escaladâmes alors un petit escalier noir, et, passant sous une seconde porte, nous entrâmes dans la bibliothèque.

Je me trouvais dans une grande salle antique, au toit supporté par des poutres massives en vieux chêne anglais. Elle était sobrement éclairée par une rangée de fenêtres gothiques placées à une hauteur considérable du sol, et qui donnaient probablement sur les toits des cloîtres. Une ancienne peinture, représentant quelque révérend dignitaire de l'Église en grand costume, se suspendait au-dessus de la cheminée. Autour de la salle, dans une petite galerie, étaient les livres, rangés dans des cases de chêne sculptées. Ils consistaient principalement en vieux écrivains polémistes, et avaient beaucoup plus souffert du temps que des lecteurs. Au centre de la bibliothèque était une table solitaire sur laquelle se trouvaient deux ou trois livres, un encrier sans encre, et quelques plumes desséchées par suite d'un long non-usage. L'endroit semblait propice aux études silencieuses, aux méditations profondes. Il était complètement enterré parmi les épaisses murailles de l'abbaye, et barricadé contre le tumulte du monde. J'entendais seulement, de loin en loin, les cris des écoliers grossissant au fur et à mesure qu'ils s'élevaient des cloîtres, et le son d'une cloche tintant pour la prière, qui courait, sobrement répété, le long des toits de l'abbaye. Par degrés les accents joyeux s'affaiblirent ; ils finirent par expirer tout à fait. La cloche cessa de tinter, et le calme le plus profond régna dans cette salle sombre.

J'avais pris sur son rayon un épais petit in-quarto, curieusement relié en parchemin, aux fermoirs de cuivre, et m'étais assis à la table dans un vénérable fauteuil. Mais au lieu de lire, je me laissai aller, sans y prendre garde, à une suite de rêveries provoquées par le silence de mort, l'air solennel et monastique de l'endroit. Comme je promenais mes regards sur ces vieux volumes aux couvertures en ruine, alignés sur des rayons, et dont le repos n'était probablement jamais troublé, je ne pus m'empêcher de voir dans la bibliothèque une sorte de catacombes littéraires, où les auteurs sont pieusement enterrés, comme des momies, pour noircir et s'éteindre dans la poussière et l'oubli.

Combien, pensais-je, chacun de ces volumes, maintenant jeté à l'écart avec tant d'indifférence, a-t-il valu de maux de tête ! combien de jours sans repos ! combien de nuits sans sommeil ! Car leurs auteurs se sont ensevelis dans la solitude des cellules et des cloîtres, fuyant la face de l'homme, et la face de la nature, plus vivifiante encore ; ils se sont dévoués aux pénibles

recherches, aux méditations profondes ! Et tout cela pourquoi ? Pour occuper un pouce de terrain sur une tablette poudreuse, — pour que les titres de leurs ouvrages soient lus de temps à autre dans un siècle futur par quelque homme d'église assoupi, par quelque rare chercheur, comme moi-même, et qu'au siècle suivant il ne reste pas même d'eux un souvenir. Voilà quel est le montant de cette immortalité si vantée : un bruit purement temporaire, un son local, comme le son de cette cloche qui tintait tout à l'heure au milieu de ces tours, qui remplit l'oreille pendant un instant — dont l'écho répète à peine les notes affaiblies — et qui meurt comme une chose qui n'a jamais été !

Pendant que j'étais assis, murmurant à demi, méditant à demi ces inutiles spéculations, et la tête appuyée sur une main, je jouais de l'autre sur l'in-quarto. Le hasard voulut que j'en détachasse les fermoirs. Alors, à ma profonde stupéfaction, le petit livre poussa deux ou trois bâillements, comme une personne qui sort d'un profond sommeil, puis un *hem* ! enroué, et finalement se mit à causer. D'abord sa voix était très-rauque et brisée, étant fort embarrassée par la toile qu'une araignée laborieuse avait filée en travers, et probablement il avait gagné quelque rhume pour avoir si longtemps supporté le froid et l'humidité de l'abbaye. Bientôt cependant ses paroles devinrent plus distinctes, et je ne tardai guère à trouver en lui le plus sociable, le plus éloquent petit tome. Ses termes, assurément, étaient bien recherchés, bien surannés ; sa prononciation serait de nos jours traitée de barbare ; mais je vais m'efforcer, autant que possible, de rendre son langage en langage moderne.

Il débuta par des invectives contre l'oubli du monde — sur ce qu'on laissait le mérite languir dans l'obscurité — enfin bien des lieux communs de lamentation littéraire, et se plaignit amèrement qu'on ne l'eût pas ouvert depuis plus de deux siècles ; que seul le doyen jetait de temps à autre un regard dans la bibliothèque, descendait parfois un volume ou deux, en agissait à la légère avec eux pendant quelques moments, et puis les replaçait sur leurs rayons. « À quoi diable pensent-ils, disait le petit in-quarto, qu'à ces paroles je tins pour être légèrement irascible ; à quoi diable pensent-ils de nous laisser enfermés ici, de nous faire garder au nombre de plusieurs mille par une troupe de vieux huissiers, comme autant de beautés dans un harem, tout cela pour obtenir de loin en loin un regard du doyen ? Les livres

furent écrits pour donner du plaisir, pour qu'on en jouît, et je voudrais voir passer un règlement portant que le doyen sera tenu de rendre au moins une fois l'an une visite à chacun de nous, ou, s'il ne peut pas suffire à la besogne, qu'on lâche une fois par hasard au milieu de nous toute l'école de Westminster, que nous puissions de temps à autre prendre un peu l'air, à quelque prix que ce soit.

— Doucement, mon digne ami, répliquai-je ; vous ne songez pas que vous êtes infiniment plus favorisés que la plupart des livres de votre époque. Pour avoir été recueillis dans cette vieille bibliothèque, vous ressemblez aux restes de ces saints et de ces monarques qu'on a gardés comme des trésors, et qui reposent enchâssés dans les chapelles adjacentes, tandis que ceux des mortels leurs contemporains, laissés au cours ordinaire de la nature, sont depuis longtemps retournés en poussière.

— Monsieur, dit le petit tome froissant ses feuilles et faisant le fier, je fus écrit pour tout le monde, et non pas pour les vers d'une abbaye. Je devais circuler de main en main, comme d'autres grands ouvrages de mon temps ; mais je suis resté pendant plus de deux siècles ici, sous mes fermoirs, et j'aurais pu devenir la proie silencieuse de ces vers qui me dévorent les entrailles, si vous ne m'aviez fourni par hasard l'occasion de prononcer encore quelques paroles avant de m'en aller en lambeaux.

— Mon bon ami, repris-je, si ce mouvement circulaire dont vous parlez vous eût emporté, vous ne seriez plus depuis bien des années. À en juger d'après votre physionomie, vous êtes maintenant d'un âge assez avancé. Parmi vos contemporains, il en est bien peu qui puissent exister aujourd'hui ; et, s'il en est, leur longévité vient de ce qu'ils ont été, comme vous, claquemurés dans de vieilles bibliothèques, que, soit dit sans vous fâcher, au lieu de les comparer à des harems, vous auriez pu comparer plus justement et avec plus de reconnaissance à ces infirmeries attachées aux établissements religieux pour le bénéfice des vieillards décrépits, où, grâce au repos, à une bonne nourriture et à l'absence d'occupations, ils parviennent souvent à la plus avancée comme à la plus inutile des vieillesse. Vous parlez de vos contemporains comme s'ils étaient en circulation — où rencontrons-nous leurs ouvrages ? Est-ce que nous entendons parler de Robert Groteste de Lincoln ? Personne plus que lui n'aurait pu suer sang et eau pour devenir immortel. On dit qu'il écrivit près

de deux cents volumes. Il a élevé, pour ainsi dire, une pyramide de livres, afin d'éterniser son nom. Mais, hélas ! depuis longtemps la pyramide s'est écroulée ; il n'en reste plus que quelques fragments dispersés dans plusieurs bibliothèques, où leur sommeil est rarement troublé, même par l'antiquaire. Est-ce que nous entendons parler de Giraldus Cambrensis, l'historien, l'antiquaire, le philosophe, le théologien et le poète ? Il refusa deux évêchés, afin de pouvoir se renfermer et écrire pour la postérité ; mais la postérité ne s'enquiert jamais de ses travaux. Est-il question de Henri de Huntingdon, qui, sans parler d'une savante histoire d'Angleterre, écrivit un traité sur le mépris du monde, dont le monde ne s'est vengé qu'en oubliant son auteur ? Que cite-t-on de Joseph d'Exeter, surnommé le prodige de son siècle pour la composition classique ? De ses trois grands poèmes héroïques, l'un est perdu pour toujours, à l'exception d'un simple fragment ; les autres ne sont connus que d'un petit nombre de curieux en littérature ; et quant à ses vers d'amour et à ses épigrammes, ils ont entièrement disparu. Qu'y a-t-il en circulation de John Wallis le franciscain, qui acquit le nom d'Arbre de Vie ? De William de Malmsbury, — de Siméon de Durham, — de Bénédict de Peterborough, — de John Hanvil de Saint-Albans, — de...

— Mais, ami, s'écria l'in-quarto d'un ton bourru, quel âge me donnez-vous donc ? Vous me parlez là d'auteurs qui vivaient bien avant mon époque, et qui écrivirent soit en latin, soit en français, de sorte qu'ils s'expatrièrent en quelque sorte eux-mêmes, et méritaient d'être oubliés^[1]. Mais moi, monsieur, quand je fis mon entrée dans le monde, je sortais de la presse du célèbre Wynkyn de Worde. Je fus écrit dans mon idiome propre et naturel, à une époque où la langue était déjà fixée ; et vraiment j'étais considéré comme un modèle de pur et d'élégant anglais.

(Ici je dois faire observer que ces remarques étaient faites dans des termes si intolérablement antiques, qu'il m'a fallu des efforts surhumains pour les rendre en langage moderne.)

— Je vous demande pardon, lui dis-je, de m'être trompé sur votre âge ; mais il n'importe guère : presque tous les écrivains de votre temps sont également tombés dans l'oubli, et les publications de de Worde sont de pures raretés littéraires parmi les collectionneurs de livres. C'est sur la pureté, la stabilité de la langue, que se fondaient vos prétentions à

l'immortalité ; mais c'est aussi sur elles que s'appuyèrent imprudemment les auteurs de tous les siècles, depuis les temps reculés du digne Robert de Gloucester lui-même, qui versifia son histoire en saxon métis^[2]. Nombre de gens parlent encore aujourd'hui de la « source d'anglais pur sang » de Spenser, comme si la langue sortait jamais d'un puits ou d'une source, et n'était pas plutôt un simple confluent de langues diverses, continuellement sujet aux changements et aux mélanges. Voilà ce qui donna toujours à la littérature anglaise un caractère de mutabilité si prononcé, ce qui fit toujours la réputation construite sur elle chose si éphémère. À moins que la pensée ne puisse se confier à quelque chose de plus durable, de moins changeant qu'un semblable interprète, la pensée elle-même doit partager le sort de tout le reste et se flétrir. Cela devrait servir de bride à la vanité triomphante de l'écrivain le plus populaire. Il trouve la langue sur laquelle il a lancé sa renommée s'altérant graduellement et sujette aux ravages du temps, au caprice de la mode. S'il porte ses regards en arrière, il voit les anciens auteurs de son pays, autrefois les favoris de leur époque, supplantés par des écrivains modernes. Il a suffi de quelques siècles pour les couvrir de ténèbres, et leurs mérites ne peuvent plus être appréciés que par le goût raffiné des bibliophiles. Tel sera, prévoit-il, le sort de ses propres ouvrages. Ils ont beau faire l'admiration de son temps, être tenus pour des modèles de pureté ; quelques années encore, et ils deviendront antiques et surannés, jusqu'à ce qu'ils en arrivent à être aussi peu compris dans leur pays natal qu'un obélisque égyptien, ou l'une de ces inscriptions runiques que l'on dit exister dans les déserts de la Tartarie. Je le déclare, ajoutai-je avec quelque émotion, quand je contemple une bibliothèque moderne remplie d'ouvrages nouveaux dans tout l'éclat de leur dorure, de leur riche reliure, je me sens prêt à m'asseoir et à pleurer, comme le bon Xerxès, quand il promena ses regards sur son armée, parée de toutes les splendeurs du costume militaire, et qu'il réfléchit que dans une centaine d'années pas un d'entre eux ne serait en vie !

— Ah ! dit en poussant un profond soupir le petit in-quarto, je vois ce qu'il en est ; ces écrivassiers modernes ont supplanté tous les bons vieux auteurs. Je suppose qu'on ne lit plus aujourd'hui que l'*Arcadie* de sir Philip Sydney, les pièces grandioses de Sackville, et le *Miroir des Magistrats*, ou les jolis et délicats euphuismes de l'incomparable John Lily.

— C'est en quoi vous vous trompez encore, lui dis-je. Les écrivains que vous supposez en vogue, parce qu'ils se trouvaient l'être alors que vous étiez en circulation, ont fait leur temps depuis bien des années. *L'Arcadie* de sir Philip Sydney, à laquelle ses admirateurs promettaient si tendrement l'immortalité^[3], et qui, de fait, abonde en nobles pensées, en images délicates, en gracieuses tournures de langage, c'est tout au plus si l'on en fait aujourd'hui mention. Sackville s'est orgueilleusement enfoncé dans les ténèbres ; et c'est à peine si maintenant, bien que ses écrits aient fait jadis les délices d'une cour, et qu'en apparence ils aient été immortalisés par un proverbe, on ne connaît Lily, même de nom. Toute une légion d'auteurs qui écrivirent et se disputèrent à cette époque ont également disparu avec tous leurs écrits et leurs controverses. Les âges littéraires se sont succédé ; le flot a poussé le flot et roulé sur eux, jusqu'à ce qu'ils soient si profondément enfoncés qu'il n'y ait plus qu'un habile plongeur, à la recherche des débris de l'antiquité, qui puisse de temps à autre en ramener à la surface un échantillon pour la plus grande joie des curieux.

— Quant à moi, continuai-je, je vois dans cette mutabilité de la langue une sage précaution de la Providence pour le bénéfice du monde en général et des auteurs en particulier. Pour raisonner par analogie, chaque jour nous voyons les nombreuses et magnifiques familles de végétaux grandir, fleurir, orner les champs pendant un court espace de temps, puis se flétrir et rentrer dans la poussière pour faire place à leurs successeurs. S'il n'en était pas ainsi, la fécondité de la nature serait une punition au lieu d'être un bienfait. La terre gémirait sous le poids d'une luxuriante, d'une excessive végétation, et sa surface deviendrait un désert embarrassé. De même, les œuvres du génie et du savoir déclinent et font place aux productions subséquentes. Le langage varie insensiblement ; avec lui s'évanouissent les écrits d'auteurs qui ont eu leur temps pour fleurir ; autrement, les facultés créatrices du génie déborderaient sur le monde, et l'esprit se perdrait entièrement dans les labyrinthes sans fin de la littérature. Autrefois il y avait quelques limites à cette excessive multiplication. Il fallait que les ouvrages fussent transcrits à la main, et c'était une longue, une laborieuse opération ; ils étaient écrits ou sur parchemin, ce qui était coûteux, de sorte que souvent un ouvrage était gratté pour faire place à un autre, ou sur papyrus, lequel était fragile et très-périssable. La profession d'homme de lettres était une carrière ingrate et

limitée, qui n'était guère poursuivie que par des moines dans les loisirs et la solitude de leurs couvents. L'accumulation des manuscrits était lente et dispendieuse ; elle se bornait presque entièrement aux monastères. C'est à ces circonstances que nous devons, en quelque manière, de n'avoir pas été submergés par le savoir de l'antiquité ; que les écluses de la pensée n'aient pas été lâchées, et le génie moderne noyé dans le déluge. Mais l'invention du papier et la découverte de l'imprimerie ont surmonté tous ces obstacles. Elles ont fait de tout homme un écrivain, et permis à chaque esprit de se répandre sous la forme d'un livre, de se déverser sur tout le monde intellectuel. Les conséquences en sont alarmantes. Le ruisseau de la littérature a grossi — c'est un torrent ; il s'accroît — c'est une rivière ; — il s'étend, c'est une mer. Il y a quelques siècles, cinq ou six cents manuscrits constituaient une grande bibliothèque ; mais que diriez-vous de bibliothèques telles qu'il en existe actuellement, qui contiennent trois ou quatre cent mille volumes, pendant que des légions d'auteurs sont occupés en même temps, et que la presse gémit avec une effrayante et toujours croissante activité, pour en doubler et en quadrupler le nombre ? À moins que quelque mortalité imprévue ne vienne s'abattre au milieu des enfants de la muse, aujourd'hui qu'elle est devenue si prolifique, je tremble pour la postérité. Je crains que la seule fluctuation du langage ne soit pas suffisante. La critique doit faire beaucoup. Elle croît avec l'accroissement de la littérature, et ressemble à l'un de ces freins salutaires mis à la population et dont parlent les économistes. Tous les encouragements possibles devraient donc être donnés pour multiplier les critiques, bons ou mauvais. Mais je crains bien que tout soit inutile : la critique aura beau faire, les écrivains écriront, les imprimeurs imprimeront, et le monde doit inévitablement être inondé de bons livres. Ce sera bientôt l'emploi de toute une vie d'en apprendre seulement les noms. Aujourd'hui plus d'un homme passablement instruit lit à peine autre chose que des revues ; avant qu'il soit longtemps, un homme érudit ne vaudra guère plus qu'un simple catalogue ambulant.

— Mon excellent monsieur, dit le petit in-quarto, en me bâillant à la figure le plus lugubrement du monde, excusez-moi si je vous interromps, mais je m'aperçois que vous avez un faible pour la prose. Je voudrais connaître le sort d'un auteur qui faisait quelque bruit au moment où je disparus du monde. Sa réputation, toutefois, était considérée comme

purement temporaire. Les érudits secouaient la tête à son sujet, car c'était un pauvre diable instruit à demi, qui savait un peu de latin et pas du tout le grec. Il avait été forcé d'abandonner le pays pour un fait de braconnage. Je crois que son nom était Shakspeare. Je présume qu'il ne tarda guère à tomber dans l'oubli.

— Tout au contraire, lui dis-je, c'est précisément à cet homme que la littérature de son temps doit d'avoir prolongé sa durée par-delà le terme ordinaire des âges littéraires anglais. Il s'élève de loin en loin des auteurs qui semblent à l'épreuve de la mutabilité du langage, parce qu'ils ont pris racine dans les principes immuables de la nature humaine. Ils sont comme ces arbres gigantesques que nous voyons quelquefois sur les bords d'une eau courante, qui, pénétrant la surface de leurs vastes et profondes racines, et posant le pied sur le fondement même de la terre, préservent le sol qui les entoure d'être emporté par l'eau qui coule toujours, et font partager à maint arbuste voisin, à quelque mauvaise herbe peut-être, leur immortalité. Tel est le cas de Shakspeare. Nous le voyons défier les efforts du temps, faire tenir bon, de nos jours, à la littérature de son époque, et prolonger la vie de plus d'un écrivain sans valeur, par cela seul qu'il a fleuri dans son voisinage. Mais lui-même, je le dis à regret, revêt graduellement les teintes de la vieillesse, et le buste tout entier est envahi par une profusion de commentateurs qui, semblables à la vigne qui grimpe et aux plantes rampantes, ont presque enseveli le noble arbuste qui les soutient. »

En cet endroit le petit in-quarto se mit à se tenir les côtes, à lâcher la bride à son hilarité, jusqu'à ce qu'enfin il fût pris d'un accès de fou rire dont il ne s'en fallut que de bien peu qu'il n'étouffât, par suite de son excessive corpulence : « Admirablement bien ! » s'écria-t-il aussitôt qu'il put reprendre haleine, « admirablement bien ! Ainsi vous voudriez me faire croire que la littérature d'une époque doit être perpétuée par un braconnier vagabond, par un homme sans instruction, par un poète ! ah bien oui, — un poète ! » Et de retomber dans un autre accès de fou rire.

Je me sentis, je l'avoue, un peu piqué de cette rudesse, que je lui pardonnai cependant quand je songeai qu'il avait vécu dans un siècle moins poli. Je résolus, néanmoins, de ne pas abandonner la partie.

« Oui, repris-je en accentuant, un poète, car de tous les écrivains c'est lui qui a le plus de chances d'immortalité. D'autres peuvent écrire avec la tête,

mais lui écrit avec le cœur, et le cœur le comprendra toujours. C'est le peintre fidèle de la nature, dont les traits sont toujours les mêmes, toujours intéressants. Les prosateurs sont volumineux ; on a peine à les remuer ; leurs pages fourmillent de lieux communs, et leurs pensées se déroulent en nappes d'ennui. Mais avec le véritable poète, tout est élégant, touchant ou brillant. Il nous donne les pensées les plus excellentes dans le langage le plus excellent ; il les illustre par tout ce qu'il voit de plus frappant dans l'art et dans la nature ; il les enrichit de peintures de la vie humaine telle qu'elle se développe sous ses yeux. Ses écrits renferment donc l'esprit, l'arôme, si je puis employer cette expression, du siècle dans lequel il vit. Ce sont des écrins qui abritent dans un petit rayon les richesses de la langue — ses bijoux de famille, transmis de cette manière à la postérité sous une forme commode. La monture peut en être parfois surannée, et demander à être renouvelée de temps à autre, c'est le cas de Chaucer ; mais l'éclat et la valeur des pierres n'en sont point altérés pour cela. Jetez un regard en arrière sur la longue bande de l'histoire littéraire. Que d'immenses vallées d'ennui pesant, remplies de légendes monacales et de controverses académiques ! Quelles fondrières de spéculations théologiques ! Quelles tristes landes de métaphysique ! Ça et là seulement nous voyons les bardes illuminés d'en haut, élevés comme des phares sur leurs cimes largement espacées, transmettre d'âge en âge la pure lumière de l'intelligence poétique^[4]. »

J'étais tout prêt à me lancer dans l'éloge des poètes du jour, quand soudain la porte, en s'ouvrant, me fit tourner la tête. C'était l'huissier qui venait pour m'informer qu'il était temps de fermer la bibliothèque. Je voulus échanger avec l'in-quarto quelques paroles d'adieu, mais le digne petit tome resta muet ; les fermoirs étaient attachés, il semblait parfaitement étranger à tout ce qui s'était passé. J'ai, depuis, été deux ou trois fois à la bibliothèque, et ai tâché de renouer conversation, mais en vain ; et si tout ce dialogue vagabond a eu lieu réellement, ou si ce n'était autre chose que l'un de ces rêves bizarres auxquels, tout éveillé, je suis sujet, c'est ce que, jusqu'à présent, je n'ai jamais pu pénétrer.

Devant toi s'entr'ouvrir ;
Tu sais railler le monde,

De mépris le couvrir ;
Nous montrer dans la glace
Le vice qui grimace,
La vertu qui sourit ;
Et le miel qui rougit
Dans la ruche est encore
Moins doux, moins coloré
Que la feuille qui dore
Ton beau front inspiré.
Ta parole, ô poète, est divine et sereine...
Notre langue est humaine.

CHURCHYARD.

-
1. ↑ Nombre d'excellents esprits se sont grandement complus à écrire en latin et en français, et ils ont fait de grandes choses, mais certes il en est qui écrivent leurs poésies en français et qui font éprouver autant de plaisir aux Français que nous en avons à entendre l'anglais d'un Français.

CHAUCER — *Testament de l'Amour*.

2. ↑ Holinshed, dans sa Chronique, fait observer que « dans la suite aussi, grâce aux incessants travaux de Geffry Chaucer et de John Gowre, au temps de Richard II, et après eux de John Scogan et de John Lydgate, moine de Berrie, notre dite langue se trouva dans une excellente passe, quoique jamais elle n'atteignit le type de la perfection avant l'époque de la reine Élisabeth, époque à laquelle John Jewell, l'évêque de Sarum, John Fox, et plusieurs autres écrivains érudits et excellents, ont pleinement accompli cet embellissement, à leur grande gloire comme à leur éternel honneur ».
3. ↑ Vis à jamais, ô doux livre, image naïve de son charmant esprit, pilier d'or de son noble courage, et fais toujours savoir au monde que ton auteur fut le secrétaire de l'éloquence, le souffle des muses, l'abeille des fleurs les plus délicates de l'esprit et de l'art, la moelle des vertus morales et intellectuelles, le bras de Bellone sur les champs de bataille, la langue de Suada* à la chambre, l'esprit de la pratique dans la vie ordinaire, et le type de la perfection quand il avait la plume à la main.

HARVEY — *Surérogation*.

(*) La déesse de la Persuasion.

4. ↑ Tu vois la terre et l'onde.

LES FUNÉRAILLES À LA CAMPAGNE.

Tenez ! vous en aurez davantage à minuit :
Les fleurs conviennent mieux alors que ranimées
Elles ont respiré la fraîcheur de la nuit.
Vous étiez aussi beaux que ces fleurs parfumées ;
Vous vous êtes flétris — elles se flétriront.

CYMBELINE.

Au nombre des belles et naïves coutumes de la vie rustique qui se soutiennent encore un peu dans quelques parties de l'Angleterre sont celles qui consistent à répandre des fleurs avant les funérailles, à les planter sur la tombe des amis qui ne sont plus. Ce sont là, dit-on, les vestiges de quelques-uns des rites de l'église primitive ; mais elles remontent à une bien plus haute antiquité, car on les trouve observées chez les Grecs et les Romains, et souvent mentionnées par leurs auteurs. Elles furent, à n'en pas douter, le tribut spontané de l'affection ignorante, et prirent naissance longtemps avant que l'art ne se fût donné pour tâche de moduler la douleur sur la lyre, de la graver sur les monuments. On ne les rencontre plus aujourd'hui que dans les endroits les plus éloignés, les plus retirés du royaume, où la mode et l'esprit d'innovation n'ont point encore pu se précipiter, effacer les intéressantes et curieuses traces du bon vieux temps.

Dans le Glamorganshire, dit-on, le lit sur lequel repose le cadavre est couvert de fleurs, usage auquel fait allusion une des plaintives chansons de la pauvre Ophélie :

Son linceul, aussi blanc que la neige qui tombe,
Est tout jonché de fleurs ;
Gage d'amour sincère, elles couvrent sa tombe...
On a versé des pleurs.

Il est encore une bien belle et bien délicate coutume, observée dans quelques-uns des villages reculés du sud, aux funérailles d'une femme qui est morte jeune, sans avoir été mariée. Une jeune fille, celle qui par l'âge, la taille et les traits se rapproche le plus de la défunte, porte devant le corps une guirlande de fleurs blanches ; on la suspend ensuite dans l'église au-dessus du siège qu'elle occupait. Ces guirlandes sont quelquefois de papier blanc, et imitent les fleurs ; au milieu se trouve généralement une paire de gants blancs. Elles sont considérées comme des emblèmes de la pureté de la défunte ; c'est la couronne de gloire qu'elle a reçue dans le ciel.

Dans quelques parties du royaume aussi, c'est en chantant des psaumes et des hymnes qu'on porte en terre les morts : espèce de triomphe, « pour montrer, dit Bourne, qu'ils sont arrivés avec joie au bout de la carrière, et qu'ils ont obtenu la palme. » Ceci, m'apprend-on, se pratique dans quelques-uns des comtés du nord, particulièrement dans le Northumberland, et cela produit un charmant bien que mélancolique effet, d'entendre par une soirée silencieuse, au milieu de quelque paysage solitaire, la lugubre mélodie d'un chant funèbre grossissant dans le lointain, et de voir le cortège s'avancer lentement dans la plaine :

Rangés autour de ton cercueil,
En entonnant des chants de deuil,
(Tu souriras à notre zèle),
Nous ferons pleuvoir l'asphodèle ;
Et sur ta pierre d'autres fleurs
Écriront encor nos douleurs.

HERRICK.

Le voyageur lui-même ne peut se défendre d'un respect solennel quand des funérailles traversent le silence de ces lieux ; car de tels spectacles, s'offrant au milieu des calmes retraites de la nature, pénètrent profondément dans l'âme. Lorsque le cortège approche, il se découvre et s'arrête pour le laisser passer ; puis il s'y joint silencieusement et l'accompagne au dernier rang, quelquefois jusqu'à la fosse, d'autres fois pendant quelques centaines

de mètres. Après avoir payé ce tribut de respect au défunt, il se détourne et continue son voyage.

La riche veine de mélancolie qui circule le long du caractère anglais et qui lui donne quelques-unes de ses grâces les plus nobles et les plus touchantes, se découvre d'une façon charmante dans ces coutumes attendrissantes et dans cette sollicitude du menu peuple rêvant une tombe honorée, silencieuse. Le plus humble paysan, quelque modeste que soit son lot pendant la vie, est jaloux qu'un peu de respect s'attache à ses restes mortels. Sir Thomas Overbury, dépeignant « l'heureuse et belle laitière », ajoute : « telle est sa vie, et tout ce qu'elle désire c'est de pouvoir mourir au printemps, afin qu'on fasse tomber une pluie de fleurs sur son linceul. » Les poètes aussi, qui respirent toujours les sentiments d'une nation, expriment continuellement cette aimable sollicitude au sujet de la tombe. Dans « la Tragédie de la Pucelle, » de Beaumont et Fletcher, se trouve un magnifique exemple de cette espèce, peinture de la capricieuse mélancolie d'une jeune fille au cœur brisé :

Voit-elle un lit de fleurs, alors elle soupire,
Et de dire
Que cet endroit serait charmant
Pour y déposer un amant ;
Et près d'elle appelant ses femmes, les convie
A la couvrir de fleurs ainsi qu'un corps sans vie.

La coutume qui consiste à décorer les tombeaux était autrefois universellement répandue : on avait soin de courber au-dessus des branches d'osier, pour protéger le gazon contre toute injure ; autour étaient plantées des fleurs, et des arbustes au feuillage toujours vert. « Nous orons leurs tombes, dit Évelyn dans sa *Sylva*, de fleurs et d'arbustes odoriférants, emblèmes exacts de la vie de l'homme que l'on a comparée dans l'Écriture à ces beautés fugitives dont les racines, enterrées dans le déshonneur, se relèvent dans la gloire. » Cet usage est devenu maintenant extrêmement rare en Angleterre ; cependant on peut encore le retrouver dans les cimetières de villages écartés, au milieu des montagnes galloises, et je me souviens d'en

avoir vu un exemple dans la petite ville de Ruthen, située à la naissance de la magnifique vallée de Clewyd. Il me fut aussi raconté par un de mes amis, lequel avait assisté aux funérailles d'une jeune fille dans le Glamorganshire, que les femmes du cortège avaient leurs tabliers remplis de fleurs, qu'elles fichèrent autour de la tombe aussitôt que le corps eut été enterré.

Il remarqua plusieurs tombes que l'on avait décorées de la même manière. Comme les fleurs avaient été simplement fichées en terre, et non plantées, elles s'étaient bientôt flétries, et l'on pouvait les voir dans les diverses phases de leur déclin, les unes penchant la tête, d'autres tout à fait mortes. Elles devaient être ensuite remplacées par du houx, du romarin et autres arbustes à feuilles persistantes, qui, sur quelques tombeaux, avaient acquis une grande exubérance et projetaient leur ombre au-dessus des pierres.

Il y avait jadis, dans l'arrangement de ces rustiques offrandes, une capricieuse mélancolie qui avait en soi quelque chose de vraiment poétique. La rose se mariait quelquefois au lis, pour former un emblème général de la frêle humanité. « Cette douce fleur, dit Evelyn, portée par une branche entourée d'épines, et le lis qui l'accompagne, sont des symboles naturels de notre existence fugitive, obscure, inquiète et transitoire, qui, tout en produisant pour quelque temps un si brillant effet, n'est pourtant pas sans ses traverses et ses épines. » La nature et la couleur des fleurs, ainsi que la couleur des rubans avec lesquels elles étaient attachées, avaient souvent un rapport particulier avec les qualités ou l'histoire du mort, ou exprimaient les sentiments de celui qui le pleurait. Dans un vieux poème intitulé *le Glas funèbre de Corydon*, un amant énumère ainsi les ornements dont il se propose de faire usage :

La nature et l'art vont de fleurs
Tresser une fraîche guirlande,
En fondre les vives couleurs,
Composer mon offrande.

De longs rubans s'y mêleront,
Jaunes et noirs, et dans sa bière

Rubans, guirlande lui diront :

Sa souffrance est amère.

Sa tombe veut aussi des fleurs,

Les plus rares et les plus belles ;

Pour les arroser j'ai mes pleurs,

Qui leur seront fidèles.

La rose blanche, dit-on, se plantait sur la tombe d'une vierge ; sa guirlande était retenue par des rubans blancs, symbole d'une innocence sans tache, bien que parfois on y entrelaçât des rubans noirs, pour exprimer la douleur des survivants. La rose rouge servait, dans l'occasion, à rappeler tel en qui brillait une rare bienveillance ; mais, en général, les roses étaient affectées aux tombeaux des amants. Evelyn nous apprend que la coutume n'en était pas entièrement éteinte de son temps près de l'endroit où il habitait, dans le comté de Surrey, « où les jeunes filles plantaient et décoraient tous les ans de rosiers les tombes de leurs amoureux. » Et Camden fait observer de même, dans sa *Britannia* : « Il est encore ici certaine coutume, consistant à planter des rosiers sur les tombes, observée de temps immémorial, surtout par les jeunes hommes et les jeunes filles qui ont perdu les objets de leur passion : de sorte que ce cimetière en est aujourd'hui tout rempli. »

Quand les morts avaient été malheureux dans leurs amours, on se servait d'emblèmes d'un caractère plus lugubre, tels que l'if et le cyprès ; et, s'il y était répandu des fleurs, elles étaient des couleurs les plus mélancoliques. Ainsi, dans un recueil de poésies de Thomas Stanley, écuyer (publié en 1651), on trouve la stance suivante :

Vous placerez sur mon triste cercueil,

De l'amitié pieux et tendre gage,

L'if éploré, cet emblème du deuil,

Et le cyprès, arbre au sombre feuillage.

De douces fleurs voudraient s'épanouir
Que là bientôt on les verrait mourir.

Dans *la Tragédie de la Pucelle* est intercalée une touchante petite chanson qui jette du jour sur cette coutume de décorer les tombes de femmes qui avaient été malheureuses en amour :

Mes compagnes, que l'if du pied du mausolée
S'entrelace pour moi, guirlande désolée.
Détachez un rameau sur le saule pleureur,
Et dites : Elle aima toujours avec ferveur !

Mon amant fut sans foi ; je lui restai fidèle
Jusqu'au dernier soupir.
De grâce, pour mon corps ne sois point trop cruelle,
Terre, objet de mes vœux, où je vais m'assoupir !

L'effet naturel de la douleur qu'on éprouve en présence des morts est d'épurer et d'élever l'esprit. Nous en avons une preuve dans la chasteté de sentiment, la naïve élégance de pensée, qui présidaient à toutes ces cérémonies funèbres. Ainsi on veillait avec un soin tout particulier à ce qu'il ne fût employé que des arbustes toujours verts, aux suaves parfums, et des fleurs odorantes. Le but semble avoir été d'adoucir les horreurs du tombeau, de tromper l'esprit en l'empêchant de couvrir les misères de la moribonde humanité ; d'associer la mémoire des morts aux objets les plus beaux, les plus délicats de la nature. Il se passe dans la tombe, avant que la poussière puisse de nouveau se mêler à la poussière sa sœur, une horrible opération. Ce tableau, l'imagination le repousse en frémissant, et nous tâchons de songer encore aux formes que nous avons aimées, en y rattachant ces poétiques associations qu'elles éveillaient lorsqu'elles s'épanouissaient à nos yeux dans leur jeunesse et leur beauté. « Déposez-la dans la terre », dit Laertes en parlant de la vierge sa sœur,

Et que de ce beau corps, si délicat, si pur,
S'élève un jour la violette.

Herrick aussi, dans son *Chant funèbre de Jeptha*, fait couler à flots parfumés les pensées et les images poétiques ; elles embaument en quelque sorte la mort dans l'esprit de celui qui survit :

Va, dors dans ton repos, sur ton lit odorant,
Et transforme ces lieux en un Éden riant.
Que le baume, la casse et l'encens gras y fument ;
Que leurs douces senteurs à l'envi te parfument.
Que tes femmes, payant leur tribut matinal,
Viennent joncher de fleurs ce tombeau virginal ;
Que des vierges, baignant de pleurs leur face pâle,
Viennent sur ton autel brûler de l'encens mâle ;
Puis, du bruit de leurs pas tremblant de t'éveiller,
Au fond de l'urne, en paix, te laissent sommeiller.

Je pourrais remplir ces pages d'extraits des vieux poètes anglais qui écrivirent lorsque ces rites étaient plus en vigueur, et qui se complurent souvent à y faire allusion ; mais j'ai déjà cité plus qu'il n'était nécessaire. Je ne puis, toutefois, m'empêcher de transcrire un passage de Shakspeare, dût-il sembler rebattu. C'est l'explication du sens emblématique attaché souvent à ces tributs de fleurs ; il possède en même temps cette magie de l'expression et cette justesse d'images pour lesquelles Shakspeare n'a pas de rival :

Tant durera l'été, qu'en ces lieux je vivrai,
Cueillant pour toi les fleurs les plus belles, j'irai
De ta tombe adoucir la tristesse sévère.
Va, je saurai choisir la pâle primevère,

Qui de ton front si pâle égale la pâleur ;
La jacinthe, imitant des veines la couleur ;
Et la rose sauvage, aux senteurs embaumées,
Que de ta bouche , non, les brises parfumées
En fraîcheur, en parfums ne purent surpasser.

Il y a certainement quelque chose de plus touchant dans ces offrandes naturelles, spontanées et naïves, que dans les plus magnifiques monuments de l'art ; la main laisse tomber des fleurs pendant que le cœur est chaud, et les larmes tombent sur le cercueil en même temps que l'affection courbe l'osier autour du gazon ; mais le sentiment expire sous les pénibles efforts du ciseau, se glace au milieu des froides imaginations de la statuaire.

Il est vivement à regretter qu'une coutume à la fois si élégante et si touchante ait été rayée du nombre des coutumes générales, et qu'elle ne se retrouve plus que dans les villages les plus reculés et les plus obscurs. Mais il semble que les poétiques coutumes évitent toujours les voies de la société polie. À mesure que les nations se civilisent, elles cessent d'être poétiques. Elles causent poésie, mais elles ont appris à en réprimer les libres élans, à se méfier de ses fougueuses émotions, à substituer à ses plus touchants, à ses plus pittoresques usages la forme étudiée, les pompes du cérémonial. Il est peu de spectacles qui puissent être plus imposants et plus froids qu'un enterrement anglais à la ville. Cela se compose d'ostentation et de lugubre parade : chars de deuil, chevaux de deuil, plumes de deuil, et pleureurs à gages, qui font de la douleur une moquerie. « On creuse une tombe, dit Jérémie Taylor, le deuil est grave, il y a grand babil dans le voisinage, et quand le temps sera expiré, il le sera, et l'on ne s'en souviendra plus. » Un compagnon est bientôt oublié dans la joyeuse et populeuse cité ; la succession rapide de nouveaux intimes et de nouveaux plaisirs l'efface de notre esprit, car les scènes, les sphères mêmes dans lesquelles il se mouvait, ondulent incessamment. Mais à la campagne les funérailles font une solennelle impression. Le coup frappé par la mort laisse un vide plus grand dans le cercle du village ; c'est un événement grave et terrible, qui rompt la tranquille uniformité de la vie rustique. La cloche mortuaire tinte son glas

funèbre dans toutes les oreilles ; il passe avec sa pénétrante mélancolie sur les montagnes et sur les vallées ; il assombrit le paysage tout entier.

Les traits impassibles et toujours les mêmes de la campagne perpétuent aussi la mémoire de l'ami avec lequel nous en avons joui, qui fut le compagnon de nos promenades les plus solitaires, qui donnait de la vie à chacun de ces tableaux inanimés. Son souvenir s'associe à tous les charmes de la nature ; nous entendons sa voix dans l'écho qu'il aimait naguère à réveiller ; son âme hante le bosquet qu'il visitait autrefois ; nous pensons à lui dans les solitudes sauvages de la montagne, au milieu de la pensive beauté de la vallée. La fraîcheur riante du matin nous rappelle ses sourires rayonnants et sa bondissante gaieté ; et quand le soir à l'aspect sérieux revient avec ses ombres épaisses et son calme pénétrant, nous repassons dans notre esprit mainte causerie délicieuse à l'heure crépusculaire, cette heure pleine d'une mélancolie si douce à l'âme :

Dans tous les lieux déserts vous verrez l'amitié
Paraître et réclamer le tribut de vos larmes ;
Spectre aimé... tant qu'aimer pour l'homme aura des charmes,
Pleuré... jusqu'à la mort de la douce pitié.

Un autre motif pour que la mémoire des morts s'éternise à la campagne, c'est que leurs tombes sont plus immédiatement sous les yeux des survivants. Ils passent auprès quand ils vont prier ; elles frappent leur vue quand leurs cœurs sont attendris par les exercices de la dévotion ; ils y restent longtemps le dimanche, alors que l'esprit est détaché des soins terrestres, et le plus enclin à se détourner des plaisirs présents et des affections présentes, à s'asseoir au milieu des solennels débris du passé. Dans le nord du pays de Galles, les paysans s'agenouillent et prient sur les tombeaux de leurs amis plusieurs dimanches de suite après l'enterrement ; et dans les endroits où la délicate coutume de répandre et de planter des fleurs est encore observée, cela se renouvelle toujours à Pâques, à la Pentecôte, et autres jours de fête, quand la saison ramène avec plus de force à l'esprit le souvenir du compagnon de vos réjouissances d'autrefois. Ce sont aussi les parents les plus proches et les amis les plus intimes qui

s'acquittent invariablement de ce soin ; on n'emploie ni domestiques ni mercenaires ; et quand un voisin prête son assistance, cela serait considéré comme une insulte de lui offrir une rémunération.

Je me suis appesanti sur cette belle coutume rustique, parce qu'aussi bien que c'est l'un des derniers, c'est aussi l'un des plus saints devoirs de l'amour. La tombe est la pierre de touche de toute véritable affection. C'est là que se manifeste la supériorité du sublime emportement de l'âme sur l'impulsion instinctive d'un attachement purement animal. Il faut que ce dernier soit continuellement entretenu, ravivé par la présence de son objet ; mais l'amour qui a son siège dans le cœur peut vivre sur un souvenir lointain. Les simples inclinations des sens pâlissent et s'effacent avec les charmes qui les ont fait naître, et se détournent avec un dégoût mêlé d'effroi des abords lugubres du tombeau ; mais c'est de là que l'affection vraiment immatérielle s'élève purifiée de tout désir sensuel, et retourne, comme une flamme sainte, illuminer et sanctifier le cœur de celui qui survit.

La douleur qui nous vient par les morts est la seule douleur à laquelle nous refusons de nous arracher. Toute autre blessure, nous tâchons de la guérir ; — toute autre affliction, de l'oublier. Mais cette blessure, nous considérons comme un devoir de la laisser ouverte ; — cette affliction, nous la caressons, nous la couvons dans la solitude. Où donc est la mère qui consentirait à oublier l'enfant qui s'est flétri comme une fleur entre ses bras impuissants ? et pourtant chaque souvenir est une angoisse ! Où donc est l'enfant qui consentirait à oublier la plus tendre des mères, bien que pour lui se souvenir ce soit pleurer ? Qui donc, même à l'heure de l'agonie, voudrait oublier l'ami sur lequel il s'afflige ? Qui donc, même au moment où la tombe se referme sur les restes mortels de celle qu'il a aimée, quand il sent son cœur pour ainsi dire pris sous les planches du cercueil, voudrait accepter des consolations qu'il lui faudrait acheter par l'oubli ? — Non, l'amour qui survit à la tombe est un des plus nobles attributs de l'âme. S'il a ses tortures, il a bien aussi ses délices ; et quand le flot débordant de la douleur s'apaise devant les douces larmes que fait couler le souvenir, quand l'angoisse déchirante et l'agonie convulsive éclosent sur les ruines chaudes encore de ce que nous avons aimé s'amortissent et se perdent dans une pensive méditation sur ce passé tout rempli de sa grâce et de sa beauté, qui voudrait arracher de son cœur un semblable chagrin ? Bien que parfois il

puisse étendre un nuage passager sur l'heure brillante de la gaieté, jeter une teinte plus sombre sur l'heure de la tristesse, cependant qui voudrait l'échanger, même contre les chants du plaisir ou les joies tumultueuses de l'orgie ? Non, il sort de la tombe une voix plus douce que les chants, et les morts nous laissent un souvenir pour lequel nous oublions même les plaisirs des vivants. Oh ! la tombe ! — la tombe ! — Elle recouvre toutes les erreurs — fait disparaître tous les défauts — éteint tous les ressentiments ! De son sein pacifique il ne s'élève que de doux regrets et de tendres souvenirs. Qui peut laisser tomber ses yeux même sur le tombeau d'un ennemi, et ne pas sentir son cœur palpiter de regret d'avoir jamais eu querelle avec la misérable poignée de terre qui gît en poudre à ses pieds !

Mais la tombe de ceux que nous avons aimés — quel endroit pour aller y méditer ! C'est là que nous faisons longuement défiler devant nous toute l'histoire de leurs mérites et de leurs vertus, et ces mille preuves d'affection qui nous étaient prodiguées dans l'intimité du commerce de chaque jour, et que nous ne remarquions seulement pas — c'est là que nous nous appesantissons sur la tendresse, la solennelle, l'imposante tendresse de la scène des adieux. Le lit de mort, avec ses douleurs étranglées ; — son cortège silencieux, ses vigilantes et muettes assiduités ! les témoignages suprêmes de l'amour expirant ! la faible, tremblante, pénétrante — oh ! qu'elle est pénétrante ! — pression de la main ! le dernier et tendre regard qui tombe de l'œil déjà vitreux et se retournant vers nous du seuil même de l'existence ! les accents débiles, entrecoupés, luttant dans le trépas pour donner encore une assurance d'affection.

Oui, vas au tombeau de celle que tu aimais, et médite. Là, récapitule avec ta conscience toutes les bontés passées demeurées sans retour, — toutes les preuves d'affection passées auxquelles tu ne t'es pas arrêté, que t'a données cet être qui n'est plus, qui ne pourra jamais — jamais — jamais revivre pour être touché par ton repentir !

Si tu es un fils, et que tu aies jamais ajouté une douleur à l'âme, une ride au front argenté d'une tendre mère — si tu es époux, et que tu aies jamais fait douter un seul instant de ta tendresse ou de ta sincérité le sein charmant qui risqua tout son bonheur dans tes bras — si tu es ami, et que tu aies jamais, en paroles, en pensées ou en actions, fait injure à cette ombre généreuse qui mit sa confiance en toi — si tu es amant, et que tu aies jamais

jeté dans ce cœur sincère qui maintenant gît immobile et froid sous tes pieds une angoisse imméritée ; — sois sûr alors que tous ces regards cruels, tous ces mots offensants, toutes ces actions mauvaises, se presseront en foule aux abords de ta mémoire, et frapperont lugubrement aux portes de ton âme ; — sois sûr alors que tu t'agenouilleras triste et repentant sur sa tombe ; que tu pousseras des gémissements inutiles et répandras des larmes qui ne seront point comptées ; d'autant plus profonds et plus amères qu'ils seront inutiles, qu'elles ne seront pas comptées !

Tresse alors ta guirlande de fleurs, et jonche son tombeau des beautés de la nature ; soulage, si tu le peux, avec ces tendres, et cependant futiles tributs de regret, ton esprit abattu ; mais prends conseil de l'amertume de cette affliction repentante que tu verses sur les morts, et désormais sois plus exact et plus chaud dans l'accomplissement de tes devoirs envers les vivants.

En écrivant le précédent article je n'avais pas l'intention d'offrir au lecteur d'amples détails sur les coutumes funèbres des paysans de l'Angleterre, mais uniquement de présenter quelques idées et quelques citations donnant le mot de rites particuliers, lesquelles devaient être annexées, sous forme de note, à un autre travail qui n'a pas été terminé. L'article grossit insensiblement jusqu'à ce qu'il eût revêtu sa forme actuelle, et je mentionne ceci comme une excuse pour ce fortuit et si court aperçu de ces coutumes, après qu'elles ont été longuement et doctement étudiées dans d'autres ouvrages.

Je dois faire observer aussi que je suis bien convaincu que cet usage d'orner de fleurs les tombeaux existe encore dans d'autres pays que l'Angleterre. Certainement dans quelques-uns il est beaucoup plus général, et il est même observé par les classes riches et élégantes ; mais alors il est exposé à perdre de sa simplicité, à dégénérer en affectation. Bright, racontant un voyage qu'il a fait dans la Hongrie inférieure, parle de monuments de marbre et de retraites pratiquées dans un but de délassement, avec des sièges placés au milieu de berceaux formés par des plantes de serre ; et que, généralement, les tombes sont couvertes des fleurs les plus gaies de la saison. Accidentellement il trace une scène de piété filiale que je ne puis m'empêcher de reproduire ; car j'estime qu'il est aussi utile que

c'est chose délicieuse de mettre en lumière les aimables vertus des femmes. « Lorsque j'étais à Berlin, dit-il ; j'accompagnai le célèbre Iffland au tombeau. Se mêlant à une certaine pompe, un sentiment très-réel pouvait s'y remarquer. Au milieu de la cérémonie, mon attention fut attirée vers une jeune femme debout sur un tertre peu élevé, nouvellement recouvert de gazon, qu'anxieuse elle protégeait contre les pieds de la foule qui passait. C'était la tombe de son père ; et la figure de cette tendre fille offrait un tableau plus frappant que le plus splendide monument de l'art. »

Je terminerai par un exemple de décoration funèbre qu'autrefois je rencontrai parmi les montagnes de la Suisse, dans le village de Gersau, situé sur les bords du lac de Lucerne, au pied du mont Rigi. C'était jadis la capitale d'une république en miniature qu'encaissaient les Alpes et le lac, accessible du côté de terre seulement par des sentiers. Toutes les forces de la république n'excédaient pas six cents combattants ; et quelques milles de circonférence découpés, pour ainsi dire, dans le sein des montagnes, formaient son territoire. Le village de Gersau semblait séparé du reste du monde, et avait conservé la charmante simplicité d'un âge plus pur. Il avait sa petite église, avec un cimetière attenant. Au chevet des tombeaux étaient placées des croix de bois ou de fer. Sur quelques-uns se détachaient des miniatures grossièrement exécutées, mais où se lisait l'intention de reproduire les traits du mort. Sur les croix se détachaient des guirlandes de fleurs, les unes en train de se flétrir, les autres encore fraîches, comme si de temps à autre on les eût renouvelées. Je m'arrêtai devant cette scène avec intérêt ; je sentis que j'étais à la source de l'inspiration poétique, car c'étaient là les magnifiques bien que naïves offrandes du cœur que les poètes sont heureux d'enregistrer. Dans un endroit plus populeux et plus gai, je les aurais soupçonnées d'avoir été suggérées par un sentiment factice né des livres ; mais les bonnes gens de Gersau ne savaient pas grand'chose en fait de livres ; il n'y avait pas un roman, pas une histoire d'amour dans le village ; et je mets en question si seulement un de ces paysans songeait, tandis qu'il tressait une fraîche guirlande pour la tombe de sa maîtresse, qu'il accomplissait un des rites les plus gracieux de la dévotion poétique, et qu'il était réellement un poète.

LA CUISINE D'AUBERGE.

Ne prendrai-je donc pas mes aises dans mon auberge ?

FALSTAFF.

Pendant certain voyage que je fis dans les Pays-Bas, je descendis un soir à la Pomme-d'Or, principale auberge d'un petit village flamand. L'heure de la table d'hôte était passée, de sorte que je fus obligé de faire un souper solitaire des débris d'un repas plus splendide. Le temps était froid ; j'étais seul, assis à l'un des bouts d'une vaste et sombre salle à manger, et, mon repas terminé, j'avais devant moi la perspective d'une longue soirée chargée d'ennui, sans aucun moyen visible de l'égayer. Je fis venir mon hôte, et lui demandai quelque chose à lire ; il m'apporta tout le répertoire littéraire de sa maison : une Bible de famille en hollandais, un almanach dans la même langue, et nombre de vieux journaux de Paris. Comme j'étais en train de m'assoupir sur l'un d'eux, à lire de vieilles nouvelles et des critiques gâtées, mon oreille était frappée de temps à autre par des éclats de rire qui semblaient partir de la cuisine. Quiconque a voyagé sur le continent doit savoir que, dans une auberge de campagne, la cuisine est le lieu de réunion favori de la moyenne et de la basse classe des voyageurs, surtout par un temps équivoque, quand, vers le soir, le feu devient chose agréable. Je repoussai loin de moi le journal, et tâchai de trouver le chemin de la cuisine, afin de jeter un coup d'œil sur ce groupe qui paraissait si animé. Il se composait en partie de voyageurs qui étaient arrivés quelques heures auparavant dans une diligence, en partie des habitués et parasites ordinaires d'auberges. Ils étaient assis autour d'un grand poêle bruni, qu'on aurait fort bien pu prendre pour un autel devant lequel ils auraient fait leurs dévotions. Il était couvert de différents vases de cuisine, d'un éclat éblouissant, au milieu desquels fumait et sifflait une grande bouilloire de cuivre. Une grosse lampe projetait sur le groupe une puissante masse de lumière, et mettait fortement en relief plus d'une tête curieuse ; ses jaunes rayons, n'illuminant qu'en partie la spacieuse cuisine, allaient mourir au fond dans

les coins, qu'ils laissaient entièrement dans l'ombre, si ce n'est quand leur mol éclat se posait sur le large profil d'une flèche de lard, ou qu'ils étaient réfléchis par les ustensiles bien écurés qui étincelaient du milieu de l'obscurité. Une Flamande, grande fille bien découpée, qui portait de longs pendants d'oreilles en or et un collier soutenant un cœur en or, était la grande prêtresse du temple.

Plusieurs membres de la société se trouvaient munis de pipes ; la plupart d'entre eux de quelqu'un de ces liquides qui font passer les soirées. Je m'aperçus que leur gaieté prenait sa source dans les récits anecdotiques qu'un petit Français au teint basané, dont la figure en lame de couteau s'encadrait de larges favoris, leur faisait de ses aventures amoureuses ; récits dont chacun était, à la fin, salué par un de ces honnêtes et francs éclats de rire auxquels l'homme s'abandonne dans une auberge, ce sanctuaire de la véritable liberté.

Comme je ne savais pas de meilleur moyen pour arriver au bout d'une ennuyeuse et triste soirée, je m'établis près du poêle, et prêtai l'oreille à une variété d'histoires de voyageurs, quelques-unes très-extravagantes, et la plupart très-fastidieuses. Elles sont toutes, en bloc, sorties de ma perfide mémoire, à l'exception d'une seule, que j'essaierai de rapporter. Je crains bien, cependant, que ce ne soit à la manière dont elle était racontée qu'elle ait dû tout son piquant, à l'air particulier, au physique du narrateur. C'était un vieux Suisse chargé d'embonpoint, qui avait la mine d'un vieux routier. Il portait une jaquette de voyage jadis verte, avec un large ceinturon autour de la taille, et un pantalon de voyage avec des boutons depuis la hanche jusqu'au cou-de-pied. Sa figure était pleine et rubiconde ; il avait un double menton, un nez aquilin, et le clignement d'yeux le plus agréable. Ses cheveux étaient clair-semés, et s'échappaient par boucles de dessous une vieille coiffe de voyage en velours vert plantée sur un côté de sa tête. Il fut plus d'une fois interrompu par l'arrivée de nouveaux hôtes ou les remarques de ses auditeurs, et fit de temps à autre une pause pour rebourrer sa pipe, cas auquel il avait presque toujours un air fripon et quelque fine plaisanterie pour la robuste fille de cuisine.

Je voudrais que mon lecteur pût se représenter le joyeux vieillard nonchalamment étendu dans un large fauteuil, une main appuyée sur la hanche, pendant que l'autre tenait une pipe en véritable *écume de mer*, et

curieusement tortillée, que décoraient une chaîne d'argent et un gland de soie — sa tête relevée d'un côté, l'expression bizarre que prenait parfois son œil pendant qu'il racontait l'histoire suivante.

LE SPECTRE-FIANCÉ

HISTOIRE DE VOYAGEUR ^[1].

Il allait s'attabler, le sourire à la bouche,
Mais il est bien glacé, je gage, cette nuit.
Dans sa chambre, hier soir, c'est moi qui l'ai conduit,
Et cette nuit Gray-Steel a préparé sa couche.

SIR EGER, SIR GRAHAME et SIR GRAY-STEEL.

Sur la cime de l'une des hauteurs de l'Odenwald, chaîne sauvage et romantique de l'Allemagne supérieure s'étendant non loin du confluent du Mein et du Rhin, s'élevait, il y a bien, bien des années, le château du baron Von Landshort. Il est maintenant tombé complètement en ruine, et presque enseveli parmi les hêtres et les noirs sapins, au-dessus desquels cependant on peut encore voir son antique beffroi s'efforcer, comme l'ancien propriétaire dont j'ai parlé, de porter la tête haute et de dominer le pays d'alentour.

Le baron était une branche sèche de la grande famille des Katzenellenbogen ^[2] ; il avait hérité des restes du domaine et de tout l'orgueil de ses ancêtres. Bien que l'humeur guerrière de ses prédécesseurs eût beaucoup ébréché les possessions de la famille, le baron n'en faisait pas moins tout son possible pour conserver quelques vestiges de cette grandeur évanouie. Les temps étaient tranquilles, et la plupart des nobles allemands avaient abandonné leurs vieux châteaux incommodes, perchés comme des nids d'aigles au milieu des montagnes, et fait construire dans les vallées des résidences plus convenables : cependant le baron restait orgueilleusement enfermé dans sa petite forteresse, couvant avec un acharnement héréditaire toutes les vieilles rancunes de famille, de sorte qu'il était très-mal avec quelques-uns de ses voisins les plus proches, et cela pour des disputes intervenues entre leurs grands grands grands pères.

Le baron n'avait qu'un enfant, une fille ; mais la nature, quand elle ne vous accorde qu'un enfant, vous dédommage toujours en en faisant un prodige ; ainsi fut-il de la fille du baron. Toutes les nourrices, toutes les commères, toutes les cousines de province, assurèrent à son père qu'elle n'avait pas, pour la beauté, son égale dans toute l'Allemagne ; et qui l'aurait su mieux qu'elles ! Elle avait d'ailleurs été très-soigneusement élevée sous la surveillance de deux tantes restées filles, lesquelles avaient passé quelques années de leur jeunesse à l'une des petites cours allemandes, et, par conséquent, étaient versées dans toutes les branches de savoir nécessaires pour former une femme accomplie. Grâce à leurs enseignements, elle devint un prodige de perfection. Sonnèrent seize ans : elle brodait à ravir, elle avait retracé tout au long en tapisserie des histoires de saints, et leurs visages avaient une telle vigueur d'expression qu'on eût dit autant d'âmes brûlant dans le Purgatoire. Elle pouvait lire sans trop de difficultés, et avait, en tâtonnant, fait route le long de quelques pieuses légendes, et de presque toutes les merveilles chevaleresques de l'Heldenbuch^[3]. Elle avait même été très-loin dans l'écriture, étant en état de signer son nom sans oublier seulement une lettre, et si lisiblement que ses tantes pouvaient le déchiffrer sans lunettes. Elle excellait à faire ces inutiles mais élégants petits riens de toute espèce qu'affectionnent les dames, était versée dans la danse la plus transcendante de l'époque, jouait nombre d'airs sur la harpe et sur la guitare, et savait par cœur toutes les tendres ballades des minnelieders.

Et puis ses tantes, ayant été dans leur jeunesse de grandes évaporées et de grandes coquettes, étaient admirablement propres à faire des gardiens vigilants, de stricts censeurs de la conduite de leur nièce ; car il n'est pas de duègne plus rigide, plus prudente, plus inexorablement à cheval sur les bienséances, qu'une coquette surannée. Rarement lui était-il permis de s'écarter ; jamais elle ne franchissait les domaines du château que bien escortée..., ou plutôt bien gardée. On lui lisait continuellement des sermons sur le strict décorum et l'obéissance aveugle ; et quant aux hommes — fi donc ! — on lui avait appris à les tenir à une telle distance, ils lui faisaient si fort ombrage, qu'à moins d'une autorisation en forme elle n'aurait pas eu seulement un regard pour le plus beau cavalier du monde — non, quand bien même il serait venu mourir à ses pieds.

Les bons effets de ce système étaient merveilleusement apparents. La jeune fille était un type de convenance et de docilité. Tandis que d'autres exhalaient leurs parfums au milieu de l'éclat du monde, exposées à se voir cueillir et rejeter ensuite par toute main, elle s'épanouissait dans l'ombre et devenait une fraîche et ravissante jeune femme sous les auspices de ces deux filles immaculées, comme un bouton de rose qui sort tout rougissant du milieu des épines qui le protègent. Ses tantes la contemplaient avec orgueil et ravissement, et disaient à qui voulait l'entendre que toutes les jeunes filles du monde pourraient bien s'égarer sans que, grâce au ciel, rien de semblable arrivât à l'héritière des Katzenellenbogen.

Quelque mesquinement partagé, toutefois, que fût en enfants le baron Von Landshort, son train de maison n'en était pas moins considérable pour cela, car la Providence l'avait enrichi d'une profusion de parents pauvres. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, avaient ces sentiments d'affection qu'éprouvent d'ordinaire les parents que la fortune a maltraités, étaient prodigieusement attachés au baron, et saisissaient toutes les occasions possibles de venir par bandes animer le château. Toutes les fêtes de famille étaient célébrées par ces bonnes gens aux dépens du baron ; et quand ils étaient rassasiés de bonne chère, ils ne manquaient pas de déclarer qu'il n'y avait rien au monde d'aussi délicieux que ces réunions de famille, ces jubilés du cœur.

Le baron était un petit homme, mais il avait l'âme grande, et son cœur se gonflait à la pensée qu'il était le grand homme de ce petit monde qui l'entourait. Il aimait à faire de longs récits sur les vieux guerriers à taille colossale ses aïeux, dont les portraits, suspendus le long des murs, lançaient en bas de farouches regards ; et jamais il ne trouvait d'auditeurs comparables à ceux qu'il nourrissait à ses dépens. Il avait un goût prononcé pour le merveilleux, et croyait fermement à toutes ces histoires surnaturelles dont en Allemagne chaque vallée, chaque montagne est remplie. La crédulité de ses hôtes surpassait encore la sienne : ils écoutaient chacun de ces contes étranges la bouche et les yeux béants, et ne manquaient jamais d'être profondément étonnés, lors même qu'ils l'entendaient pour la centième fois. Ainsi vivait le baron Von Landshort, l'oracle de sa table, le monarque absolu de ses petits États, heureux surtout par la conviction qu'il avait d'être l'homme le plus sage de son siècle.

À l'époque dont traite mon récit il y eut au château une grande réunion de famille, pour une affaire de la dernière importance. Il s'agissait de recevoir le futur époux de la fille du baron. Une négociation s'était ouverte entre ce dernier et un vieux seigneur de Bavière, afin d'unir la dignité de leurs maisons par le mariage de leurs enfants. Les préliminaires avaient été menés avec le cérémonial convenable. Les jeunes gens avaient été fiancés sans se voir, et l'époque de la cérémonie nuptiale était fixée. Le jeune comte Von Altenburg avait été rappelé de l'armée dans ce but ; il était maintenant en route pour le château du baron, afin de recevoir sa fiancée. Il était même arrivé des lettres de lui, datées de Wurtzburg, où il se trouvait accidentellement retenu, qui marquaient le jour et l'heure où l'on pouvait s'attendre à le voir arriver.

Le château s'agitait en tumultueux apprêts pour lui faire un accueil convenable. On avait mis un soin extraordinaire à parer la belle fiancée. Ses deux tantes avaient voulu présider à sa toilette, et s'étaient disputées toute la matinée sur chaque article de son ajustement. La demoiselle avait pris avantage de leurs débats pour suivre l'impulsion de son goût à elle, qui fort heureusement se trouvait bon. Elle avait l'air aussi charmant qu'un jeune fiancé pouvait le désirer, et le trouble de l'attente ajoutait encore à l'éclat de ses charmes.

L'incarnat qui couvrait son visage et son cou, le léger gonflement du sein, l'œil qui de temps à autre se perdait dans une rêverie, tout trahissait le tumulte ravissant auquel son petit cœur était en proie. Ses tantes étaient continuellement à voltiger autour d'elle, car les tantes restées filles prennent d'ordinaire un grand intérêt aux affaires de cette nature. Elles lui donnaient une multitude de graves conseils sur la manière dont elle devait se conduire, sur ce qu'elle devait dire, et comment elle devait recevoir l'amant qu'on attendait.

Le baron s'occupait non moins ardemment des préparatifs. Il n'avait, à vrai dire, rien à faire en somme ; mais, de sa nature, c'était un petit homme remuant et fumant, et il ne pouvait rester en repos quand il voyait tout le monde s'agiter autour de lui. Il ne cessait de parcourir le château du haut en bas avec un air d'anxiété infinie, faisant continuellement quitter aux domestiques leur ouvrage pour les exhorter à se montrer diligents, et bourdonnant autour de toutes les salles et de toutes les chambres, aussi

vainement inquiet, aussi incommode qu'une grosse mouche bleue par une chaude journée d'été.

Cependant le veau gras avait été tué ; les bois avaient retenti du cri des veneurs ; la cuisine était encombrée de bonne chère ; les caves avaient laissé partir des mers de Rhein-wein (vin du Rhin) et de Ferne-wein (vin de Ferne) ; la grande tonne d'Heidelberg avait même été mise à contribution. Tout était préparé pour recevoir cet hôte de distinction avec *saus und braus* (du tapage et du tapage encore), suivant le véritable esprit de l'hospitalité allemande ; — mais l'hôte tardait bien à venir. Les heures disparaissaient tour à tour. Le soleil avait inondé de ses rayons mourants les riches forêts de l'Odenwald, et maintenant il dorait la cime des montagnes. Le baron monte à la plus haute tour, et tient les yeux tendus, dans l'espérance de voir le comte et sa suite poindre à l'horizon. Une fois il crut les apercevoir : le son du cor, partant des vallons, flottait dans l'air, prolongé par les échos des montagnes. On voyait tout au fond un grand nombre de cavaliers s'avancant lentement le long de la route ; mais comme ils avaient presque atteint le pied de la montagne, ils tournèrent bride tout à coup et prirent une direction différente. Le dernier rayon de soleil s'évanouit, — les chauves-souris commencèrent à passer et à repasser dans le crépuscule, — la route s'obscurcit de plus en plus ; et l'œil ne vit plus rien s'y agiter que, de loin en loin, un paysan revenant de son travail et regagnant sa chaumière à pas tardifs.

Pendant que le vieux château de Landshort était ainsi plongé dans l'inquiétude, une scène très-intéressante se passait dans une autre partie de l'Odenwald.

Le jeune comte Von Altenburg poursuivait tranquillement sa route, de ce pas grave et plein de lenteur dont un homme s'achemine vers le mariage quand ses amis lui ont épargné tous les ennuis, toute l'incertitude de la demande, et qu'une fiancée l'attend, aussi certainement qu'un dîner au bout de son voyage. Il avait fait rencontre, à Wurzburg, d'un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait vu du service sur les frontières, Hermann Von Starkenfaust, un des bras les plus vaillants, un des plus nobles cœurs de la chevalerie allemande, qui revenait en ce moment de l'armée. Le château de son père n'était pas très-éloigné de la vieille forteresse de Landshort, bien

qu'une querelle héréditaire rendît les deux familles hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans l'expansion, dans la chaleur de la reconnaissance, nos deux jeunes gens se racontèrent toutes leurs aventures passées, ce qu'ils étaient devenus, et le comte dit tout au long l'histoire du mariage projeté. Quant à la demoiselle, il ne l'avait jamais vue, mais on lui avait tracé de ses charmes la plus enivrante description.

Comme le chemin des deux amis se trouvait dans la même direction, ils convinrent d'achever ensemble le reste de leur voyage ; et pour pouvoir le faire avec plus de loisir, ils quittèrent Wurtzbourg de bon matin, le comte ayant laissé des ordres pour que son escorte le suivît et vînt le rejoindre.

Ils trompèrent l'ennui de la route avec leurs souvenirs de scènes et d'aventures militaires ; mais le comte ne laissait pas que d'être légèrement ennuyé en revenant plus que de raison aux charmes présumés de sa future, au bonheur qui l'attendait.

Tout en devisant, ils s'étaient engagés dans les montagnes de l'Odenwald, et précisément dans une de ses gorges les plus boisées et les plus solitaires. Chacun sait que de tout temps les forêts de l'Allemagne ont été non moins infestées par des brigands que ses châteaux par des fantômes ; mais à cette époque les premiers surtout étaient nombreux, à cause des bandes de soldats licenciés qui sillonnaient le pays. Il ne paraîtra donc pas extraordinaire que nos cavaliers aient été attaqués par une troupe de ces maraudeurs au milieu de la forêt. Ils se défendirent avec bravoure ; mais ils allaient succomber, quand la suite du comte vint à la rescousse. À cette vue les brigands s'enfuirent, mais déjà le comte avait une blessure mortelle. On le ramena lentement et doucement dans la ville de Wurtzbourg. Un moine, réputé pour être à la fois un habile médecin du corps et de l'âme, fut appelé d'un couvent voisin ; mais la moitié de sa science fut inutile : les instants du malheureux jeune homme étaient comptés.

À ses derniers instants il conjura son ami de se rendre immédiatement au château de Landshort, et d'y apprendre le fatal motif qui l'avait empêché d'aller chercher sa fiancée. Sans être le plus passionné des amants, c'était le plus exact des hommes, et il semblait avoir fort à cœur que sa commission

fût promptement et courtoisement remplie. « Si cela n'était pas fait, dit-il, je ne dormirais pas tranquille dans ma tombe ! » Il répéta ces derniers mots avec une solennité particulière. La requête, dans un pareil moment, ne souffrait aucune hésitation. Starkenfaust s'efforça de lui rendre la paix et le calme, promit d'être l'exécuteur fidèle de ses volontés, et, comme gage de sa parole, lui tendit solennellement la main. Le moribond en prit acte et la serra ; mais bientôt il tomba dans le délire — parla comme un extravagant de sa fiancée, — de ses engagements, — de parole donnée ; demanda son cheval, qu'il pût courir au château de Landshort, et mourut lorsqu'en rêve il venait de monter en selle.

Starkenfaust lui donne un soupir et verse une larme de soldat sur la fin prématurée de son camarade ; puis il songe à la pénible mission dont il s'est chargé. Son cœur était lourd, sa tête embarrassée, car il allait se présenter, hôte non prié, devant des gens hostiles, et glacer leur allégresse avec des nouvelles fatales à leurs espérances. Cependant, d'autre part, la curiosité lui murmurait à l'oreille qu'il fallait voir cette Katzenellenbogen, cette beauté si fameuse, si prudemment retenue loin du monde, car il était admirateur passionné du beau sexe, et dans son caractère il y avait une dose d'entreprenante excentricité qui le faisait raffoler de toutes les aventures singulières.

Avant de s'éloigner, il s'occupa de tous les arrangements à prendre avec la pieuse communauté du couvent pour le service funèbre de son ami, qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzbourg, auprès de quelques-uns de ses illustres parents ; et la suite éplorée du comte se chargea de ses restes mortels.

Il est grand temps maintenant que nous revenions à l'ancienne famille des Katzenellenbogen, qui attendaient impatiemment leur hôte, et plus impatiemment encore leur dîner ; au digne petit baron, que nous avons laissé prenant l'air sur la tour d'observation.

La nuit s'épaississait, et le convive n'arrivait pourtant pas. Le baron descendit de la tour désespéré. Le banquet, que l'on avait reculé d'heure en heure, ne pouvait être retardé plus longtemps. Les viandes étaient déjà trop cuites, le cuisinier aux abois, et toute la maison avait l'air d'une garnison réduite par la famine. Le baron fut, bien à contre-cœur, obligé de donner l'ordre de servir, encore que son hôte ne fût pas arrivé. Déjà tout le monde

était assis, et précisément on allait commencer, quand, éclatant derrière les portes, le bruit du cor annonça l'approche d'un étranger. Une autre longue fanfare courut, répétée par les échos des vieilles cours du château ; le gardien y répondit des murailles. Le baron se hâta de descendre pour recevoir son futur gendre.

Le pont-levis avait été baissé, l'étranger était devant la porte. C'était un grand et beau cavalier, monté sur un cheval noir. Sa figure était pâle, mais son œil était brillant et rêveur, et il avait un air de noble mélancolie. Le baron fut un peu mortifié qu'il fût arrivé seul et dans un équipage aussi modeste. Sa dignité fut froissée pendant un instant, et il se sentit d'humeur à y voir un oubli des égards dus, dans une occasion aussi importante, à l'importante famille à laquelle il devait s'allier. Il s'apaisa cependant quand il eut conclu que ce devait être une impatience juvénile qui lui avait fait donner de l'éperon et devancer son escorte.

« Je suis désolé, dit l'étranger, de tomber au milieu de vous aussi mal à propos. »

Ici le baron l'interrompit par une multitude de compliments et de politesses, car il se piquait, à dire vrai, d'éloquence et de courtoisie. L'étranger essaya bien une fois ou deux d'arrêter ce torrent de paroles, mais en vain, de sorte qu'il baissa la tête et le laissa couler. Sur ces entrefaites le baron avait fait une pause, et ils avaient atteint la cour intérieure du château. L'étranger était encore sur le point de parler, lorsqu'il fut de nouveau interrompu par l'arrivée de la partie féminine de la famille, amenant la frémissante et rougissante fiancée. Pendant un instant il la contempla d'un air d'extase ; on eût dit que son âme tout entière rayonnait dans ses regards et se reposait sur ce beau corps. Une des vieilles filles lui murmura quelque chose à l'oreille ; elle fit un effort pour parler, leva craintive son œil bleu tout humide, jeta rapidement sur l'étranger un coup d'œil timidement interrogateur, et les ramena de nouveau vers la terre. Les paroles expirèrent inachevées ; mais le doux sourire qui se jouait sur ses lèvres et la ravissante petite fossette qui creusait chacune de ses joues prouvaient qu'elle avait assez vu pour être satisfaite. Il était impossible qu'une jeune fille, à ce bel âge de dix-huit ans, grandement préparée pour l'amour et le mariage, ne fût pas contente d'un si charmant cavalier.

L'heure avancée à laquelle le convive était arrivé bannissait toute idée de conversation. Le baron ne voulut rien entendre ; et remettant au lendemain matin tout entretien particulier, il montra l'exemple et fut s'asseoir au banquet, vierge encore.

Il était servi dans la grande salle du château. Tout autour se suspendaient les effrayants portraits des héros de la maison de Katzenellenbogen, et les trophées qu'ils avaient rapportés de la guerre ou de la chasse. Corselets ébréchés, lances de tournois brisées et bannières déchirées se mêlaient aux dépouilles ramassées dans la guerre des forêts : mâchoires de loup, défenses de sangliers grimaçaient horriblement au milieu d'arbalètes et de haches d'armes, et juste au-dessus de la tête du jeune fiancé filaient une paire d'andouillers.

Le cavalier ne prêtait pas grande attention à la société ni à la conversation. A peine touchait-il aux mets ; il semblait absorbé dans son admiration pour sa fiancée ; parlant à voix basse, de manière à n'être point entendu — car le langage de l'amour n'est jamais bruyant ; mais où donc est-il une oreille de femme assez peu subtile pour ne pouvoir saisir au vol le plus léger soupir de son amour ? Il y avait dans ses manières un mélange de tendresse et de gravité qui paraissait produire une puissante impression sur la demoiselle. Ses couleurs venaient et s'en allaient pendant qu'elle écoutait avec une attention profonde. De temps à autre elle faisait quelque rougissante réponse, et quand son regard à lui se détournait, elle lançait un oblique et rapide coup d'œil sur sa contenance romanesque, et poussait un tendre soupir tout chargé de bonheur. Il était évident que le jeune couple était entièrement sous le charme ; et les tantes, profondément versées dans les mystères du cœur, déclarèrent qu'ils étaient, à première vue, tombés amoureux l'un de l'autre.

La fête se prolongea joyeusement, ou du moins bruyamment, car les convives étaient tous doués de ce robuste appétit que donnent une bourse légère et la brise des montagnes. Le baron dit ses meilleures et ses plus longues histoires ; jamais il ne les avait si bien racontées, ou du moins avec autant d'effet. S'y trouvait-il quelque chose de merveilleux, ses auditeurs s'abîmaient dans la stupéfaction ; quelque chose de facétieux, on peut être sûr que toujours ils éclataient de rire à l'endroit convenable. Le baron, il est vrai, comme beaucoup de grands hommes, était trop grand seigneur pour,

lorsqu'il plaisantait, ne pas plaisanter lourdement ; mais il versait toujours à l'appui une rasade d'excellent hocheimer ; et la plaisanterie la plus lourde est irrésistible quand on la sert à sa table, qu'elle est arrosée d'un bon vin vieux. De très-bonnes choses furent dites par de plus pauvres et de plus brillants génies, qui ne pourraient se répéter qu'en de semblables occasions ; plus d'un discours malin jeté mystérieusement dans l'oreille des dames, lesquelles essayaient de comprimer leurs rires et tombaient presque dans des convulsions ; et un cousin du baron, pauvre diable à la joviale et large figuré, hurla une ou deux chansons qui forcèrent positivement les deux vieilles filles à se couvrir de leurs éventails.

Au milieu de tout cet entrain le convive étranger gardait la plus singulière, la plus inconcevable gravité. Sa physionomie revêtait un air d'abattement plus profond à mesure que la soirée s'avavançait, et, quelque étrange que cela puisse paraître, les plaisanteries du baron semblaient le rendre plus mélancolique encore. Parfois il se perdait dans ses pensées ; parfois il y avait dans ses yeux quelque chose d'agité, d'inquiet, d'incertain, qui dénotait un esprit mal à l'aise. Sa conversation avec la fiancée devenait de plus en plus serrée, mystérieuse. De sombres nuages commençaient à se glisser sur la noble sérénité de son front à elle, et de soudains tremblements couraient le long de ses membres délicats.

Tout ceci ne pouvait échapper à l'attention de la compagnie. Leur gaieté fut glacée par l'inexplicable tristesse du fiancé ; leur feu s'éteignit ; des chuchotements, des coups d'œil s'échangèrent, accompagnés de haussements d'épaules et d'obscurs branlements de tête. Les chansons et les rires devinrent de plus en plus rares ; il se fit dans la conversation de désolantes pauses, auxquelles succédèrent enfin des contes bizarres et des histoires surnaturelles. Un récit lugubre en enfantait un autre plus lugubre encore, et le baron fit presque tomber en syncope, de peur, quelques-unes des dames avec l'histoire du cavalier-fantôme qui emporta la belle Léonore ; histoire effrayante, mais authentique, que l'on a depuis mise en vers excellents, et que tout le monde a lue sans qu'elle ait jamais rencontré d'incrédules.

Le fiancé écoutait cette histoire avec une attention profonde. Il tenait ses yeux obstinément fixés sur le baron, et quand le récit approcha de sa fin, il se leva graduellement de dessus son siège, grandissant, grandissant

toujours, jusqu'à ce qu'à l'œil ébloui du baron il semblât presque atteindre la taille d'un géant. Au moment où l'histoire finissait il poussa un profond soupir, et prit solennellement congé de la compagnie. Les convives ne revenaient pas de leur étonnement. Le baron était positivement frappé de la foudre.

« Comment ! vouloir quitter à minuit le château ! Mais on avait tout préparé pour le recevoir ; une chambre était toute prête pour lui, s'il désirait se retirer. »

L'étranger secoua mélancoliquement et mystérieusement la tête : « Je dois placer ma tête sur un autre reiller cette nuit ! »

Il y avait dans cette réponse, dans le ton dont elle était proférée, quelque chose qui fit que le cœur du baron l'abandonna ; mais il rallia ses forces et réitéra ses offres hospitalières.

L'étranger secoua silencieusement mais éloquemment la tête à toutes ses instances, et, faisant de la main ses adieux à la compagnie, sortit de la salle à pas lents et majestueux. Les vieilles tantes étaient complètement pétrifiées — la fiancée penchait la tête ; une larme roulait sans bruit sous sa paupière.

Le baron suivit l'étranger jusqu'à la grande cour du château ; le noir coursier frappait du pied la terre et s'ébrouait d'impatience. Lorsqu'ils eurent atteint la grande porte, cachée sous une voûte profonde obscurément éclairée par un falot, l'étranger s'arrêta, et s'adressant au baron d'un ton de voix funèbre, que le peu de hauteur de la voûte rendait plus sépulcral encore :

« Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je vais vous communiquer le motif de mon départ. Un engagement solennel et qu'on ne peut remettre...

— Quoi ! dit le baron, ne pouvez-vous pas envoyer quelqu'un à votre place ?

— Il n'y faut pas de procureur. — Je dois m'y rendre en personne. — Il faut que j'aille à la cathédrale de Wurtzbourg.

— Soit, dit le baron, reprenant courage, mais attendez, jusqu'à demain ; — demain vous y mènerez votre fiancée.

— Non ! non ! répliqua l'étranger avec une décuple solennité, ce n'est pas avec une fiancée que je suis engagé ; — les vers — les vers

m'attendent ! Je ne suis plus en vie. — J'ai été tué par des brigands ; — mon corps repose à Wurtzbourg ; — c'est à minuit qu'on m'enterre ; — la tombe me réclame, — je dois être fidèle au rendez-vous ! »

Il s'élança sur son coursier noir, passa comme un trait sur le pont-levis, et bientôt le bruit étincelant des sabots du cheval se perdit dans la nuit au milieu des plaintives modulations du vent.

Le baron reprit le chemin de la salle du banquet dans la plus profonde consternation, et rapporta ce qui s'était passé. Deux dames s'évanouirent immédiatement ; d'autres tombèrent en faiblesse à l'idée d'avoir eu pour compagnon de table un fantôme. Ce fut l'opinion de quelques-uns que ce pouvait bien être le féroce chasseur fameux dans la légende allemande. Quelques-uns parlèrent d'esprits des montagnes, de démons des forêts, et autres êtres surnaturels dont les bonnes gens de l'Allemagne ont si cruellement souffert depuis un temps immémorial. Un des parents pauvres eut la hardiesse d'insinuer que c'était peut-être une aimable plaisanterie du jeune cavalier, et que le caractère lugubre même du caprice semblait s'accorder assez avec la mélancolie du personnage. Mais cette opinion attira sur lui l'indignation de toute la compagnie, et surtout du baron, qui le regarda presque comme il eût fait un infidèle, de sorte qu'il fut obligé d'abjurer au plus vite son hérésie et de rentrer dans le giron de la saine croyance.

Mais quels que pussent avoir été les doutes conçus, ils furent entièrement dissipés le lendemain par l'arrivée de messagers réguliers qui confirmèrent la nouvelle de l'assassinat du jeune comte, et de son enterrement dans la cathédrale de Wurtzbourg.

On peut juger de l'épouvante qui régnait au Château. Le baron, s'enferma dans sa chambre. Ses hôtes, qui étaient venus pour se réjouir avec lui, ne pouvaient songer à l'abandonner dans sa détresse. Ils erraient le long des cours, ou se formaient en groupes dans la salle à manger, secouant la tête et haussant les épaules pour déplorer les ennuis d'un si excellent homme, et restaient à table plus longtemps que jamais, et mangeaient et buvaient plus vaillamment que jamais, afin de conserver leur courage. Mais la situation de la fiancée-veuve était encore plus lamentable. Avoir perdu un mari avant même qu'elle l'eût seulement embrassé — et quel mari ! si le fantôme lui-

même était si gracieux et si noble, quel devait-il avoir été de son vivant ! Elle remplissait la maison de ses gémissements.

La nuit du second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre, accompagnée d'une de ses tantes qui voulait absolument coucher avec elle. La tante, une des meilleures conteuses d'histoires de revenants de toute l'Allemagne, venait précisément de narrer une de ses plus longues, et s'était endormie au beau milieu d'icelle. La chambre était reculée et donnait sur un petit jardin. La nièce, de son lit, contemplait d'un air pensif, dansant sur les feuilles d'un tremble en face de la croisée, les rayons de la lune qui montait. La cloche du château venait justement de tinter minuit, lorsque de doux accords s'élevèrent du jardin. Elle quitta précipitamment son lit, et se dirigea d'un pas léger vers la fenêtre. Une forme imposante se dressait au milieu de l'ombre projetée par les arbres. Comme la tête se relevait, un rayon tombé de la lune éclaira son visage. Ciel et terre ! elle reconnut le spectre-fiancé ! En ce moment un cri aigu vint frapper son oreille, et sa tante, qu'avait éveillée la musique, et qui l'avait silencieusement suivie jusqu'à la fenêtre, tomba dans ses bras. Quand elle releva la tête le spectre avait disparu.

Des deux femmes la tante était celle qui avait le plus besoin de secours, car elle était tout à fait hors d'elle-même de terreur. Quant à la demoiselle, il y avait, même dans le fantôme de son amant, quelque chose qui ne lui déplaisait pas. Elle y trouvait encore une apparence de beauté mâle, et bien que l'ombre d'un homme ne soit pas précisément de nature à satisfaire la tendresse d'une jeune fille malade d'amour, cependant, lorsqu'il est impossible d'avoir la réalité, c'est encore une consolation. La tante déclara qu'elle ne dormirait plus jamais dans cette chambre ; la nièce, cette fois se révoltant, déclara non moins énergiquement qu'elle ne dormirait dans aucune autre : la conséquence fut qu'elle eût à y dormir toute seule ; mais elle arracha cette promesse à sa tante de ne pas raconter l'histoire du fantôme, de peur qu'on ne lui enviât le seul mélancolique plaisir qui lui fût laissé sur la terre — celui d'habiter une chambre sur laquelle veillait pendant la nuit l'ombre protectrice de son amant.

Combien de temps la bonne vieille dame aurait-elle observé sa promesse, c'est ce qu'on ignore, car elle trouvait un singulier plaisir à causer merveilleux, et puis c'est un triomphe que d'être la première à raconter une

histoire effrayante ; cependant on cite encore dans le voisinage, comme un exemple mémorable de discrétion féminine, le fait de l'avoir gardée pour elle une semaine tout entière, quand soudain elle se vit, grâce à Dieu, délivrée de toute contrainte par la nouvelle qui fut un matin apportée pendant qu'on était à table, en train de déjeuner, que la jeune fille ne se trouvait nulle part. Sa chambre était vide — on n'avait pas dormi dans le lit — la fenêtre était ouverte, et l'oiseau s'était envolé.

La douloureuse stupéfaction avec laquelle fut accueillie cette nouvelle ne peut être imaginée que par ceux qui ont été témoins de l'agitation que causent parmi ses amis les désastres d'un grand homme. Les parents pauvres eux-mêmes firent trêve pour un instant aux labeurs de leur infatigable mâchoire, quand la tante, à qui d'abord le saisissement avait ôté la parole, se tordit les mains en criant : « Le fantôme ! le fantôme ! elle a été emportée par le fantôme ! »

En quelques mots elle raconta la scène effrayante du jardin, et en conclut que le spectre devait avoir emporté la fiancée. Deux des domestiques corroborèrent cette opinion : ils avaient entendu le bruit des sabots d'un cheval descendant la montagne vers le milieu de la nuit, et ne doutaient nullement que ce ne fût le fantôme sur son coursier noir, qui l'entraînait vers la tombe. L'assemblée courba la tête devant cette terrible probabilité ; car les accidents de cette nature sont excessivement communs en Allemagne, ainsi qu'en fait foi mainte histoire bien authentique.

Qu'elle était lamentable, la situation du pauvre baron ! Quel déchirant dilemme pour un tendre père, pour un membre de l'illustre famille des Katzenellenbogen ! Sa fille unique avait été entraînée de vive force vers la tombe, ou bien il allait avoir pour gendre quelque démon des forêts, et peut-être une bande de lutins pour petits enfants. Il avait entièrement perdu la tête, comme toujours, et tout le château était en révolution. Les hommes reçurent l'ordre de monter à cheval et de battre toutes les routes, tous les sentiers, toutes les vallées de l'Odenwald. Le baron lui-même achevait justement de passer ses bottes fortes et de ceindre son épée, et se disposait à monter à cheval pour aller procéder à une enquête incertaine, quand une nouvelle apparition le fit s'arrêter tout court. On voyait une dame se diriger vers le château, montée sur un palefroi, suivie d'un gentilhomme à cheval. Elle galopa vers la porte, s'élança vivement de sur son palefroi, et, tombant

aux pieds du baron, embrassa ses genoux. C'était la fille qu'il avait perdue, et son compagnon était — le spectre-fiancé. Le baron était confondu. Il regardait sa fille, puis le fantôme, et doutait presque du témoignage de ses sens. Quant à ce dernier, il avait énormément gagné sous le rapport de l'extérieur, depuis son excursion dans le monde des esprits. Ses vêtements étaient splendides, et faisaient ressortir la noblesse de son maintien, ses mâles proportions. Il n'était plus ni pâle ni mélancolique. Son beau visage était coloré de tout le feu de la jeunesse, et la joie étincelait dans son grand œil noir.

Le mystère fut bientôt dévoilé. Le cavalier (car, en vérité, vous devez l'avoir deviné depuis longtemps, ce n'était pas un esprit) s'annonça comme étant sir Hermann Von Starkenfaust. Il raconta son aventure avec le jeune comte ; il dit qu'il s'était hâté de porter au château la triste nouvelle, mais que l'éloquence du baron l'avait interrompu toutes les fois qu'il avait essayé de faire son récit ; que la fiancée l'avait entièrement captivé ; que, pour passer quelques heures auprès d'elle, il avait aidé par son silence à la prolongation de la méprise ; qu'il avait été cruellement embarrassé pour opérer décemment sa retraite, jusqu'à ce que les histoires de revenants du baron lui suggérassent l'idée de sa bizarre sortie ; que, craignant l'hostilité féodale de la famille, il avait en secret réitéré sa visite — avait fréquenté le jardin au dessous de la fenêtre de la jeune fille — avait fait sa cour — l'avait obtenue — l'avait, triomphant, enlevée — bref, avait épousé la belle.

En toute autre circonstance le baron eût été inflexible, car il était jaloux de son autorité paternelle et pieusement obstiné dans toutes ses rancunes de famille ; mais il aimait sa fille ; il l'avait pleurée comme perdue ; il se réjouissait de la trouver encore vivante ; et quoique son mari fût d'une maison ennemie, cependant, grâce au ciel, ce n'était pas un fantôme. Il y avait bien, force est d'en convenir, quelque chose qui ne s'accordait pas précisément avec ses notions sur la stricte véracité, dans le tour que lui avait joué le chevalier de se faire passer pour un mort ; mais plusieurs vieux amis là présents, qui avaient vu du service, lui assurèrent que tous les stratagèmes étaient excusables en amour, et que le jeune homme avait droit à un privilège spécial, ayant tout récemment servi dans la cavalerie.

L'affaire s'arrangea donc heureusement. Le baron pardonna sur le lieu même au jeune couple. Les réjouissances recommencèrent au château. Les

parents pauvres écrasèrent ce nouveau membre de la famille de leur ardent amour : il était si noble, si généreux — et si riche ! Les tantes, il est vrai, furent bien un peu scandalisées de ce que leur système de rigoureuse séquestration et d'obéissance passive fût si tristement illustré : mais elles l'attribuèrent uniquement à ceci, qu'elles avaient oublié de faire mettre des grilles aux fenêtres. L'une d'elles fut particulièrement mortifiée de voir gâter son histoire merveilleuse, et que l'unique fantôme qu'elle eût jamais vu n'en fût, en somme, qu'une contrefaçon ; mais sa nièce semblait parfaitement heureuse d'avoir trouvé en lui un homme véritable, en chair et en os, — et c'est ainsi que l'histoire finit.

-
1. [↑] Le lecteur érudit versé dans les sciences inutiles s'apercevra que cette histoire a été, selon toute apparence, suggérée au vieux Suisse par une petite anecdote française basée sur un fait arrivé, dit-on, à Paris.
 2. [↑] C'est-à-dire *Coude de Chatte*. Nom d'une famille très-puissante autrefois dans cette contrée. La dénomination fut donnée, dit-on, en manière de compliment, à une incomparable dame de la famille, renommée pour la beauté de son bras.
 3. [↑] Le Livre des héros.

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

Lorsque dans Westminster, dans ce tombeau de roi,
Je contemple étonné, saisi d'un saint effroi,
Respirant dans l'airain et vivant sous la pierre,
Les princes, les héros, les grandeurs de la terre,
Je ne lis plus l'orgueil au front de ces faux dieux
À la splendeur évanouie.

Leurs rayons amortis ne font pas de mes yeux
Frémir la prunelle éblouie.
Superbes monuments, misérable hochet,
Me dis-je tout pensif, leur esprit inquiet,
Si turbulent hier, est aujourd'hui paisible.
Ils ont vu s'étancher leur soif inextinguible.
Vous leur suffisez donc ! Et d'un geste irrité
Naguère ils repoussaient la coupe qu'en esclave
Leur tendait l'univers. — De toute vanité

La mort
Est le dégel affreux, et la vie est l'entrave
Où notre désir se tord.

Épigrammes de Christolero, par T. B. 1589.

Par une de ces graves et mélancoliques journées qui mènent le deuil de l'automne, quand les ombres du matin et du soir finissent presque par se confondre et jettent un voile de tristesse sur le déclin de l'année, je passai plusieurs heures à errer autour de l'abbaye de Westminster. Il y avait dans la lugubre magnificence du vieil édifice quelque chose qui s'harmonisait avec la saison, et comme j'en dépassais le seuil, il me sembla que je reculais dans le domaine du passé, que je m'égarais au milieu des ombres projetées par les siècles qui ne sont plus.

J'entrai par la cour intérieure de l'école de Westminster, et enfilai un interminable passage bas et voûté, qui ressemblait presque à un souterrain, étant obscurément éclairé d'un seul côté par des ouvertures circulaires pratiquées dans des murs massifs. De cette sombre avenue j'entrevois les cloîtres dans le lointain, et la silhouette d'un vieil huissier avec sa robe noire, qui filait le long de leurs voûtes pleines d'ombre, semblable à un

spectre échappé de l'une des tombes voisines. Ces tristes et monastiques débris, donnant accès vers l'abbaye, disposent l'esprit à une austère contemplation. Les cloîtres conservent encore quelque chose du calme et de l'isolement des anciens jours. Les murailles grises sont rongées par l'humidité, et l'âge les fait tomber en poussière ; un manteau de mousse blanchâtre a recouvert les inscriptions gravées sur les monuments, et obscurci les têtes de mort et autres emblèmes funèbres. Le fini des coups de ciseau ne se retrouve plus sur les riches festons des arceaux ; les rosaces qui ornaient les clefs de voûte ont perdu le luxe de leur feuillage ; tout porte la marque des insensibles ravages du temps, mais il y a quelque chose d'agréable et de touchant dans cette décrépitude même.

Le soleil versait d'en haut ses jaunes et mélancoliques rayons d'automne dans l'enceinte des cloîtres, frappant au centre sur une maigre couronne de verdure, éclairant un angle du passage voûté d'une espèce de poudreuse splendeur. D'entre les arcades l'œil apercevait un coin de ciel bleu, quelque nuage courant, et allait se poser sur les pinacles de l'abbaye, qui, dorés par le soleil, s'élançaient sous la voûte azurée.

Comme je traversais les cloîtres, contemplant parfois ce pittoresque mélange de gloire et de misère, et parfois m'efforçant de déchiffrer les inscriptions tracées sur les tombes qui formaient le pavé que foulaient mes pieds, mon regard se porta sur trois figures grossièrement sculptées en relief, mais presque enlevées par les pas de nombreuses générations. C'étaient celles de trois des premiers abbés. Les épitaphes étaient entièrement effacées ; il ne restait que les noms, que l'on avait sans doute rétablis à une époque plus récente : VITALIS, *abbas*, 1082 ; GISLEBERTUS CRISPINUS, *abbas*, 1114 ; et LAURENTIUS, *abbas*, 1176. Je restai pendant quelque temps à rêver sur ces fortuites reliques du passé, demeurées ainsi comme des vaisseaux naufragés sur ce lointain rivage du temps, et n'apprenant rien, si ce n'est que ces hommes furent et ne sont plus : d'où ne ressort d'autre leçon morale que la futilité de cet orgueil qui voudrait encore faire germer des hommages dans la poussière, et vivre dans une inscription. Encore un peu de temps, et ces inscriptions à peine visibles seront elles-mêmes effacées, et le monument cessera d'être un mémorial. Pendant que j'avais ainsi l'œil baissé sur ces tombes, je fus réveillé par le bruit de l'horloge de l'abbaye, qui, répété d'arc-boutant en arc-boutant, courait le

long des cloîtres. On frissonne presque en oyant cet enregistreur du temps écoulé résonner au milieu des tombes pour nous dire qu'une heure s'est enfuie, et qu'elle nous a, comme une vague, fait faire en roulant un pas de plus vers la mort. Je poursuivis ma promenade, et me dirigeai vers une porte cintrée qui ouvrait sur l'intérieur de l'abbaye. En entrant, la grandeur de l'édifice frappe vivement l'esprit par son contraste avec les voûtes des cloîtres ; l'œil contemple émerveillé ce groupe de colonnes aux gigantesques proportions, avec les arceaux qui s'en échappent pour s'élever à une prodigieuse hauteur, et l'homme errant autour de leurs bases, qui se rapetisse et devient tout à coup ridicule, quand on le compare à l'œuvre de ses mains. Les sombres profondeurs de ce vaste édifice éveillent une crainte mêlée de respect, intense et mystérieuse. Nous avançons doucement et avec précaution, comme si nous avions peur de troubler le silence consacré de la tombe, et le moindre bruit de pas, en chuchotant le long des murs, en courant parmi les cercueils, rend plus sensible pour nous le repos que nous avons troublé.

Il semble que le caractère solennel du lieu pèse sur l'âme de tout son poids, et qu'il impose le mutisme au respect de celui qui le contemple. Nous sentons que nous sommes entourés des ossements amoncelés des grands hommes des temps passés, qui ont rempli l'histoire de leurs hauts faits, et la terre de leur renommée.

Et pourtant cela vous arrache presque un sourire sur la vanité de l'ambition humaine, de voir comme ils se pressent les uns contre les autres et s'entre-choquent dans la poussière ; quelle parcimonie l'on observe dans la distribution de ces étroits recoins, de ces obscurs enfoncements, de ces petites portions de terrain, à ceux que, vivants, des royaumes ne pouvaient satisfaire ; à combien de ruses, de mensonges et d'artifices on a recours pour surprendre un instant l'attention du voyageur, et sauver de l'oubli quelques années à peine un nom qui jadis aspirait à remplir pendant des siècles les pensées et l'admiration du monde.

Je passai quelque temps dans le coin des poètes, qui occupe un bout de l'un des transepts ou croisées de l'abbaye. Les monuments y sont généralement simples, car la vie des hommes de lettres ne fournit pas des thèmes bien frappants au sculpteur. Shakspeare et Addison ont des statues élevées à leur mémoire ; mais la plupart n'ont que des bustes, des

médailleurs, quelquefois même une inscription seulement. Malgré la simplicité de ces monuments, j'ai toujours remarqué que c'était précisément là que les personnes qui visitent l'abbaye restaient le plus longtemps. Un sentiment plus doux et plus tendre se substitue à cette curiosité froide ou à cette admiration vague avec laquelle les yeux s'arrêtent sur les splendides monuments des grands et des héros. On erre autour de ces tombes comme si c'étaient des tombes d'amis ou de camarades, car, à dire vrai, il y a bien un peu de camaraderie entre l'écrivain et le lecteur. D'autres ne sont connus de la postérité que par l'intermédiaire de l'histoire, laquelle se fait toujours de plus en plus obscure et incertaine ; mais la communion qui existe entre l'auteur et ses semblables est toujours nouvelle, active et immédiate. Il a vécu pour eux plus que pour lui-même ; il a fait le sacrifice des jouissances qui l'entouraient, et s'est tenu à l'écart des plaisirs de la vie sociale, afin de pouvoir établir un commerce plus intime avec des esprits et des siècles lointains. Le monde peut bien lui donner la gloire, car ce n'est point par des actions tachées de violence et de sang, mais par une laborieuse dispensation de jouissances, qu'elle a été achetée. La postérité peut bien être reconnaissante pour sa mémoire, car il lui a laissé en héritage, non pas des mots creux et des actions retentissantes, mais d'immenses trésors de sagesse, les éclatantes pierres précieuses de la pensée, les filons d'or du langage.

Du coin des poètes je portai mes pas vagabonds vers cette partie de l'abbaye qui renferme les tombeaux des rois. J'errais dans des lieux où étaient autrefois des chapelles, et que remplissent maintenant les tombes et les monuments des grands. À chaque détour je me heurtais à quelque nom célèbre, ou aux insignes de quelque puissante maison renommée dans l'histoire. Quand l'œil vient à plonger dans ces salles ténébreuses de la mort, il entrevoit de belles statues, les unes à genoux dans des niches, comme en prière ; d'autres étendues sur les tombes, les mains pieusement jointes ; des guerriers sous l'armure, comme s'ils reposaient après la bataille ; des prélats avec des crosses et des mitres, et des gentilshommes avec leurs manteaux et leurs couronnes, comme s'ils étaient exposés sur un lit de parade. Quand on jette la vue sur cette scène si étrangement peuplée, dont cependant tous les personnages sont immobiles et muets, il semble

presque que l'on foule un palais de cette fabuleuse cité dont tous les habitants avaient été subitement changés en pierre.

Je m'arrêtai pour contempler une tombe sur laquelle était l'effigie d'un chevalier armé de pied en cap. L'un des bras soutenait un large bouclier ; les mains étaient jointes sur la poitrine et priaient ; la figure était presque entièrement recouverte par le morion ; les jambes étaient l'une sur l'autre, pour indiquer qu'il avait pris part à la guerre sainte. C'était la tombe d'un croisé, de l'un de ces belliqueux enthousiastes qui mêlaient d'une façon si étrange la religion et l'amour, et dont les exploits forment un trait d'union entre la réalité et la fiction, entre l'histoire et le conte de fée. Il y a quelque chose d'extrêmement pittoresque dans les tombes de ces aventuriers, décorées qu'elles sont de grossières armoiries et de sculptures gothiques. Elles s'harmonisent bien avec les vieilles chapelles où généralement on les trouve ; et quand on les considère l'imagination est encline à se laisser enflammer par les souvenirs légendaires, les fictions romanesques, la pompe et l'éclat chevaleresque jetés par la poésie sur ces guerres entreprises pour le tombeau du Christ. Ce sont les reliques de temps bien loin de nous, d'êtres sur lesquels a passé l'oubli, de mœurs et de coutumes qui n'ont aucun rapport avec les nôtres. Ce sont comme des objets de quelque pays étrange et lointain, sur lequel nous n'avons pas de notions certaines, au sujet duquel toutes nos idées sont vagues et flottantes. Il y a quelque chose d'extrêmement solennel, de majestueusement effrayant, dans ces effigies étendues sur des tombes gothiques, comme s'ils dormaient du sommeil de la mort ou murmuraient les prières de l'agonie. Elles produisent sur mon âme un effet plus puissant mille fois que les poses bizarres, les attitudes tourmentées et les groupes allégoriques qui abondent sur les monuments modernes. Je fus encore frappé de la supériorité qu'ont un grand nombre des anciennes inscriptions tumulaires. Autrefois on avait le don de dire les choses simplement, tout en les disant fièrement ; et je ne sais pas d'épithaphe qui respire plus hardiment la conscience de la valeur d'une famille et d'un glorieux lignage que celle qui dit d'une noble maison que « tous les frères étaient braves et toutes les sœurs vertueuses. »

Dans le transept qui fait face au coin des poètes se dresse un monument que l'on range parmi les productions les plus renommées de l'art moderne, mais qui me paraît horrible plutôt que sublime. C'est la tombe de M^e

Nightingale, par Roubillac. Le fond du monument nous apparaît ouvrant toutes grandes ses portes de marbre ; un squelette s'en échappe couvert d'un drap mortuaire. Le linceul tombe de son corps décharné pendant qu'il lance un trait à sa victime. On la voit s'affaïsser dans les bras de son époux terrifié, qui, frénétique et vain effort ! cherche à détourner le coup. Le tout est rendu avec une force, une vérité terribles ; on s'imagine presque entendre un sauvage cri de triomphe sortir de la bouche grimaçante du fantôme. — Mais pourquoi donc chercherions-nous à vêtir la mort de terreurs inutiles, à semer l'horreur autour de la tombe de ceux que nous aimons ? Le tombeau ne devrait être entouré que de ce qui peut inspirer la tendresse et la vénération pour les morts, ou gagner les vivants à la vertu. Ce n'est pas la place du dégoût et de l'épouvante, mais celle de la douleur et de la méditation.

Pendant qu'on erre sous ces voûtes sombres, le long de ces ailes silencieuses, étudiant les archives des morts , les bruits de l'existence active, venant de l'extérieur, arrivent de temps à autre aux oreilles : c'est le fracas de l'équipage qui roule, le bourdonnement de la foule, et parfois les éclats joyeux du plaisir. Le contraste est frappant avec ce silence de mort qui vous environne ; et cela produit un effet étrange sur l'imagination d'entendre ainsi les vagues de la vie active arriver toutes fumantes, et battre les murs même du tombeau.

Je continuai de la sorte, allant de tombe en tombe, de chapelle en chapelle. Le jour s'effaçait peu à peu ; les pas lointains de visiteurs errant autour de l'abbaye devenaient de plus en plus rares ; la cloche aux doux accents appelait à la prière du soir ; et je voyais dans l'éloignement les chantres, avec leurs blancs surplis, traverser le bas-côté et entrer dans le chœur. J'étais debout à l'entrée de la chapelle de Henri VII. Un escalier y conduit, par une voûte magnifique, quoique obscure et profonde. De grandes portes d'airain, richement et délicatement travaillées, tournent pesamment sur leurs gonds, comme si dans leur orgueil elles ne permettaient qu'à regret aux pieds des vulgaires mortels de pénétrer dans ce tombeau, splendide entre tous les tombeaux.

En entrant, l'œil est confondu de la pompe de l'architecture, et de la beauté, du fini des sculptures dans les détails. Il n'est pas jusqu'aux murs qui ne soient partout couverts d'ornements richement incrustés, percés de

niches où se pressent des statues de saints et de martyrs. Il semble que par l'habile travail du ciseau la pierre ait été dépouillée de son poids et de sa densité, suspendue dans les airs comme par enchantement, et que la voûte, d'un travail achevé, ait été découpée avec la merveilleuse légèreté, la sécurité aérienne de la toile d'araignée.

Le long des côtés de la chapelle sont les stalles altières des chevaliers du Bain, richement sculptées en chêne, quoique avec les ornements grotesques de l'architecture gothique. Au-dessus des stalles sont attachés les casques et les cimiers des chevaliers, avec leurs écharpes et leurs épées ; plus au-dessus encore sont suspendues leurs bannières, chargées de leurs armoiries , et qui, par l'éclat de l'or, de la pourpre et du cramoisi, contrastent avec les ciselures froides et grises de la voûte. Au milieu de ce grand mausolée se dresse le sépulcre de son fondateur ; — son effigie est, avec celle de la reine sa femme, étendue sur une tombe magnifique, et le tout est entouré d'une balustrade d'airain d'un travail grandiose.

Il y a dans cette magnificence une tristesse poignante ; dans ce bizarre mélange de tombes et de trophées ; dans ces emblèmes de l'ambition vivace et frémissante, coudoyant ces monuments qui disent la poussière et l'oubli dans lesquels tout doit tôt ou tard tomber. Rien ne grave d'une façon plus profonde dans l'esprit le sentiment de l'isolement que de fouler une scène déserte et silencieuse de bruit et de pompe expirés. Pendant que je promenais mes regards sur les stalles vides des chevaliers et de leurs écuyers, sur les rangées de poudreuses mais splendides bannières que l'on portait autrefois devant eux, mon imagination évoqua la scène que présentait cette salle alors que les guerriers et les beautés du royaume la faisaient resplendir ; qu'elle étincelait de tout l'éclat des pierreries, des costumes militaires ; frémissante sous les mille pieds, et retentissant des murmures d'une foule idolâtre. Mais tout avait disparu ; le silence de la mort avait à son tour pris possession de ces lieux, interrompu seulement de loin en loin par le gazouillement d'oiseaux qui s'étaient, ne sais comment, introduits dans la chapelle, et avaient construit leurs nids au milieu des frises et des banderoles — signes assurés de solitude et d'abandon.

Je lus les noms inscrits sur les bannières, et je vis que c'étaient ceux d'hommes qui avaient fatigué la surface du globe ; les uns avaient été ballottés sur des mers lointaines ; d'autres avaient porté la guerre dans de

lointaines contrées, ou bien ils s'étaient mêlés aux brigues inquiètes des cours et des cabinets ; tous avaient cherché à mériter une distinction de plus, l'admission dans ce séjour des honneurs voilés d'ombre : la mélancolique récompense d'un monument.

Deux petites ailes situées de chaque côté de cette chapelle offrent un exemple touchant de l'égalité devant la tombe, qui courbe l'oppresseur et le met au niveau de l'opprimé ; qui confond la poussière des ennemis les plus acharnés. Dans l'une est le tombeau de l'orgueilleuse Élisabeth ; dans l'autre est celui de sa victime, la charmante et infortunée Marie. Pas une heure du jour que l'on n'entende se mêler, dans quelque exclamation de pitié provoquée par le sort de l'une, de l'indignation contre son bourreau. Les murs du tombeau d'Élisabeth redisent continuellement les soupirs de sympathie poussés au tombeau de sa rivale.

Une mélancolie particulière s'étend sur l'aile où Marie repose ensevelie. Il faut que la lumière lutte et se salisse pour passer au travers des fenêtres, assombries par la poussière. La plus grande partie de l'emplacement est dans une profonde obscurité ; les murs ont subi le double outrage des ans et de l'intempérie des saisons. Une figure en marbre de Marie est étendue sur la tombe ; tout autour est une balustrade de fer très-rouillée, portant son emblème national — le chardon. Ma promenade m'avait fatigué ; je m'assis, pour me reposer, auprès du monument, roulant dans mon esprit la bigarrée, la tragique histoire de cette pauvre Marie.

Les rares bruits de pas avaient cessé de se faire entendre dans l'abbaye. Je pouvais seulement, par intervalles, distinguer la voix éloignée du prêtre qui récitait le service du soir, et les répons timides du chœur. Puis il se fit une pause, et tout rentra dans le silence. Le morne repos et l'obscurité qui se répandaient graduellement tout autour communiquaient à ces lieux un charme plus profond et plus solennel : —

Le cercueil est muet ; pas de doux entretien,
Jamais d'épanchement, pas de voix amoureuse ;
Ni les soins paternels, ni l'amitié joyeuse.
Ici c'est le néant ; vous ne trouverez rien,
Rien, excepté l'oubli, la nuit, de la poussière.

Soudain les notes de l'orgue à la voix puissante frappent l'oreille de leurs éclats ; elles tombent avec une double, une quadruple intensité, et roulent, pour ainsi dire, le son par vagues énormes. Comme leur volume et leur grandeur s'harmonisent bien avec ce majestueux édifice ! Avec quelle pompe elles se déploient le long de ses vastes voûtes, respirant leur imposante harmonie le long de ces cavernes de la mort, et donnant une voix au silence des tombeaux ! — Et maintenant elles s'élèvent comme un cri de triomphe, faisant monter leurs accords à jets pressés, en tassant harmonie sur harmonie. — Et maintenant elles s'arrêtent, et les douces voix du chœur débordent en frais ruisseaux de mélodie ; elles prennent un audacieux essor, gazouillent le long de la toiture, et semblent se jouer autour de ces voûtes sublimes, comme les chants purs du ciel. Mais voilà que l'orgue à la grande voix fait encore éclater et mugir son tonnerre, changeant l'air en musique et l'envoyant rouler sur l'âme. Quelles majestueuses cadences ! que ces accords sont solennels et triomphants ! Les sons deviennent de plus en plus compacts et puissants — ils remplissent le vaste édifice, et semblent faire vibrer les murs eux-mêmes ; — l'oreille est étourdie, les sens sont écrasés. Et maintenant ils s'épanouissent en pleine allégresse, — ils s'élancent de la terre au ciel ; — on dirait que l'âme elle-même est emportée dans les nuages et flotte sur cette marée montante dont les vagues sont de l'harmonie.

Je restai pendant quelque temps abîmé dans cette espèce de rêverie que des accords de musique sont parfois de nature à faire naître : les ombres du soir s'épaississaient graduellement autour de moi ; les monuments commençaient à projeter une obscurité de plus en plus profonde, et l'horloge éloignée venait témoigner encore du lent déclin du jour.

Je me levai, et me disposai à quitter l'abbaye. Comme je descendais les marches qui conduisent dans le corps de l'édifice, ma vue se porta sur la châsse d'Édouard le Confesseur, et je gravis le petit escalier qui y mène, pour de là prendre un aperçu général de ce désert de tombeaux. La châsse est élevée sur une espèce de plate-forme ; autour sont les sépulcres de divers rois et reines. De cette éminence l'œil plonge, entre des colonnes et des trophées funèbres, jusque dans les chapelles et les salles inférieures, encombrées de tombes, où des guerriers, des prélats, des courtisans et des

hommes d'État sont couchés et pourrissent dans leurs « lits de ténèbres. » Tout près de moi se trouvait le grand fauteuil du couronnement, en chêne grossièrement sculpté, dans le goût barbare d'un siècle gothique et reculé. Le tableau semblait presque arrangé pour produire, au moyen d'artifices de théâtre, de l'effet sur le spectateur. C'était l'emblème du commencement et de la fin de la pompe et de la puissance humaines ; il n'y avait littéralement ici qu'un pas du trône au sépulcre. Ne croirait-on pas que ces souvenirs discordants furent accouplés pour donner une leçon à la grandeur vivante ? — pour lui montrer, à l'heure même de son plus orgueilleux triomphe, l'abandon et le mépris où bientôt elle doit tomber ; que bientôt cette couronne qui ceint son front doit se flétrir, et qu'elle doit rouler dans la poussière et les ignominies de la tombe, se voir fouler aux pieds par le dernier des mortels. Car, chose pénible à dire, ici la tombe elle-même n'est pas longtemps un sanctuaire. Il y a dans certaines natures une légèreté coupable qui les porte à se faire un jeu des choses les plus terribles et les plus sacrées ; il est des âmes abjectes qui se complaisent à se venger sur les illustres morts du vil hommage, de la servilité rampante qu'ils payent aux vivants. Le cercueil d'Édouard le Confesseur a été forcé, ses restes dépouillés de leurs ornements funèbres ; on a privé du sceptre la main de l'impérieuse Élisabeth, et l'effigie de Henri V est décapitée. Pas un monument royal qui ne porte quelque marque de la fausseté, du peu de durée des hommages des hommes. Les uns ont été pillés, d'autres mutilés ; ceux-ci couverts d'obscénités et d'insultes ; — tous plus ou moins outragés et déshonorés !

Les derniers rayons du jour ruisselaient alors affaiblis au-dessus de ma tête à travers les vitraux peints des hautes voûtes ; déjà les parties inférieures de l'abbaye étaient enroulées dans les ténèbres du crépuscule. La chapelle et les bas-côtés s'assombrissaient de plus en plus. Les effigies des rois s'effaçaient et n'étaient déjà plus que des ombres ; les figures de marbre des monuments revêtaient des formes bizarres dans cette douteuse lumière ; la brise du soir s'avancait en rampant le long des ailes, semblable au souffle glacé de la tombe ; et le bruit même des pas lointains d'un huissier, traversant le coin des poètes, avait quelque chose d'étrange et de lugubre. Je repris à pas lents mon itinéraire du matin, et comme je

franchissais le seuil des cloîtres, la porte, se refermant avec un bruit funeste derrière moi, remplit d'échos l'édifice tout entier.

J'essayai de me recueillir et de mettre un certain ordre parmi les objets que j'avais contemplés ; mais je m'aperçus qu'ils étaient déjà tombés dans le vague et l'incertitude. Noms, inscriptions, trophées, tout était déjà confondu dans mon souvenir, et pourtant mon pied venait à peine de franchir le seuil. Qu'est-ce, pensai-je, que ce vaste amas de sépulcres, sinon une trésorerie d'humiliation ; un immense édifice débordant d'homélies sans fin sur la vanité de la gloire et la fatalité de l'oubli ! C'est bien ici l'empire de la mort ; son grand palais plein de ténèbres, où elle trône railleuse sur les ruines de la gloire humaine, répandant la poussière et l'oubli sur les monuments des rois. Quel puéril hochet, après tout, que l'immortalité d'un nom ! Le temps tourne toujours et silencieusement ses feuillets ; nous sommes trop préoccupés par l'histoire du présent pour songer aux caractères, aux anecdotes qui ont donné de l'intérêt au passé ; chaque siècle qui s'écoule forme un volume qui est mis de côté et qui est vite oublié. L'idole d'aujourd'hui chasse de notre souvenir le héros d'hier ; à son tour, il sera supplanté par son successeur de demain. « Nos pères, dit sir Thomas Brown, trouvent leurs tombeaux dans nos courtes mémoires, et cela nous fait tristement songer que nous pourrions bien trouver le nôtre dans ceux qui nous survivront. » L'histoire s'efface et fait place à la fable, le fait s'est bientôt voilé de doutes et de controverses, l'inscription disparaît de la tablette, la statue tombe du piédestal. Colonnes, arches, pyramides, qu'est-ce que tout cela, sinon des monceaux de sable ; et leurs épitaphes, sinon des caractères tracés sur la poudre ? Qu'est-ce que la sécurité d'une tombe ou la perpétuité d'un embaumement ? Les restes d'Alexandre le Grand ont été jetés au vent, et son sarcophage vide n'est plus que l'ornement d'un musée. « Les momies égyptiennes, que Cambyse ou le temps ont épargnées, la cupidité les dévore maintenant ; Mizraïm guérit des blessures, et l'on débite Pharaon pour le baume^[1]. »

Qu'est-ce qui empêchera donc cet édifice qui maintenant s'élève orgueilleusement au-dessus de moi de partager le sort de mausolées plus hautains ? Le temps doit venir où ses voûtes dorées, qui aujourd'hui se dressent si majestueusement, tomberont en morceaux et seront foulées aux pieds ; quand, au lieu de la mélodie et des chants de triomphe, le vent

sifflera au travers des arches brisées, et que le chat-huant poussera son cri moqueur sur la tour en ruine ; — quand le soleil, radieux, fera irruption dans ces lugubres asiles de la mort ; que le lierre s'enroulera autour de la colonne renversée, et que la digitale suspendra ses fleurs autour de l'urne sans nom, comme en moquerie de la mort. C'est ainsi que l'homme s'évanouit : son nom disparaît des archives et des souvenirs ; son histoire est comme un conte qui se répète, et son monument même devient une ruine.

NOTES

CONCERNANT L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

Vers la fin du sixième siècle, alors que la Grande-Bretagne, sous la domination des Saxons, était idolâtre et barbare, le pape Grégoire le Grand, frappé de la beauté de quelques jeunes Anglo-Saxons exposés en vente sur une place publique à Rome, se prit d'affection pour la race et résolut d'envoyer des missionnaires prêcher l'Évangile parmi ces beaux mais sauvages insulaires. Il y fut encore plus décidé quand il eut appris qu'Ethelbert, roi de Kent, et le plus puissant des princes anglo-saxons, avait épousé Bertha, princesse chrétienne, fille unique du roi de Paris, et que l'on avait stipulé pour elle le plein exercice de sa religion. L'adroit pontife connaissait l'influence des femmes en matière de foi religieuse. Incontinent il dépêcha Augustin, moine romain, avec quarante de ses collègues, à la cour d'Ethelbert, à Cantorbéry, pour arriver à convertir le roi et à avoir par son moyen un pied dans l'île. Ethelbert les reçut avec circonspection, et leur accorda une entrevue en plein air, car il se défiait des intrigues des prêtres étrangers, et redoutait les charmes et la magie. Mais à la fin ils réussirent à en faire un aussi bon chrétien que sa femme : la conversion du roi amena nécessairement la conversion de ses loyaux sujets. On récompensa le zèle et le succès d'Augustin en le faisant archevêque de Cantorbéry, et en plaçant sous son autorité toutes les églises d'Angleterre. Un des plus illustres convertis fut Sigebert, ou Sebert, roi des Saxons de l'Est, et neveu d'Ethelbert. Il régnait à Londres, dont Mellitus, un des moines romains qui avaient accompagné Augustin, fut nommé évêque. Sebert, en 605, dans son zèle religieux, fonda sur la rive droite du fleuve et sur les ruines d'un temple d'Apollon, à l'ouest de la ville, un monastère qui fut, de fait, l'origine de l'édifice actuel qui a nom l'*Abbaye de Westminster*. On fit de grands préparatifs pour la consécration de l'église, qui devait être dédiée à saint Pierre. Le matin du jour désigné, Mellitus, l'évêque, s'avança solennellement et en grande pompe pour accomplir la cérémonie. Comme il approchait de l'édifice, il fit rencontre d'un pêcheur, lequel l'informa qu'il était inutile d'avancer davantage, attendu que la cérémonie était terminée. L'évêque le regardait fixement d'un air surpris, quand le pêcheur, poursuivant, rapporta que la nuit précédente, comme il était dans son bateau sur la Tamise, saint Pierre lui était apparu et lui avait dit qu'il voulait, lui, saint Pierre, consacrer l'église cette nuit même. En conséquence, l'apôtre était entré dans l'église, qui s'était soudain illuminée. La cérémonie s'était accomplie d'une manière somptueuse, avec accompagnement de musique céleste et de nuages d'encens parfumés. Après quoi, l'apôtre était monté dans le bateau et avait ordonné au pêcheur de jeter son filet. Il avait obéi, et avait eu une pêche miraculeuse. Injonction lui avait été faite de présenter un de ces poissons à l'évêque, et de lui signifier que l'apôtre l'avait relevé de la nécessité de consacrer l'église. Mellitus était un homme avisé, difficile à convaincre ; il voulut avoir la

confirmation du récit du pêcheur. Il fit ouvrir les portes de l'église, et vit des bougies, des croix, de l'eau bénite ; l'huile tombait à petit bruit en certains endroits ; il y avait d'autres traces encore d'un grand cérémonial. S'il lui restait quelques légers doutes, ils se dissipèrent complètement quand le pêcheur eut produit le poisson qui, suivant l'injonction de l'apôtre, devait lui être présenté. Résister après cela, c'eût été nier le témoignage de ses yeux. Le bon évêque demeura donc convaincu que l'église avait réellement été consacrée par saint Pierre en personne, de sorte que, par respect, il n'alla pas plus avant. La tradition dont vient d'être parlé fit, dit-on, choisir au roi Édouard le Confesseur cet emplacement pour y asseoir une maison religieuse qu'il avait l'intention de doter. Il jeta bas l'ancienne église et en bâtit une autre à la place en 1045. C'est là, dans une châsse magnifique, que furent déposés ses restes. Le saint édifice fut encore modifié, sinon reconstruit, par Henri III, en 1220 ; c'est alors qu'il commença à revêtir la physionomie qu'on lui voit aujourd'hui. Sous Henri VIII il perdit son caractère religieux, ce monarque ayant expulsé les moines et fait main basse sur les revenus.

RELIQUES D'ÉDOUARD LE CONFESSEUR.

Un curieux récit fut imprimé en 1688, de l'un des chantres de la cathédrale, qui paraît avoir été le Paul Pry du saint édifice, récit de sa recherche à tâtons, parmi les os d'Édouard le Confesseur, après qu'ils avaient pendant plus de six cents ans tranquillement reposé dans la tombe, et de l'extraction du crucifix et de la chaîne d'or du monarque défunt. Pendant seize ans qu'il avait officié dans le chœur, ç'avait été une tradition vulgaire, dit-il, parmi les chantres ses camarades et les employés à tête grise de l'abbaye, que le corps du roi Édouard était renfermé dans une espèce de coffre ou cercueil que l'on voyait d'une manière indistincte dans la partie supérieure de la châsse érigée à sa mémoire. Nulle de ces commères d'abbaye cependant n'en avait osé faire un examen plus approfondi, jusqu'au jour où le digne narrateur, pour satisfaire sa curiosité, parvint au cercueil à l'aide d'une échelle et découvrit qu'il était en bois, très-dur et très-solide selon toute apparence, étant raffermi au moyen de lames de fer.

Par la suite, en 1685, quand on eut besoin de l'estrade qui devait servir pour le couronnement de Jacques II, il se trouva que le cercueil était brisé, une ouverture ayant été remarquée dans le couvercle, probablement le résultat d'une maladresse des ouvriers. Nul n'osa cependant toucher à ce réceptacle sacré de poussière royale, — jusqu'à ce que, plusieurs semaines après, le fait fût parvenu à la connaissance du susdit chantre. Il se rendit incontinent à l'abbaye en compagnie de deux amis qui partageaient ses goûts, qui aimaient à inspecter les tombes. S'étant procuré une échelle, il parvint encore une fois au cercueil et trouva, comme on l'avait rapporté, une ouverture dans le couvercle d'à peu près six pouces de long sur quatre pouces de large, précisément en haut, à gauche. Y ayant introduit la main, et ayant cherché à tâtons parmi les os, il retira de dessous l'épaule un crucifix richement orné et émaillé, attaché à une chaîne d'or de vingt-quatre pouces de long. Il les montra à ses curieux amis, qui en furent aussi surpris que lui-même.

« Pendant que, dit-il, je retirais la croix et la chaîne du cercueil, *j'amenai la tête vers l'ouverture et la considérai* ; elle était dure et saine, avait la mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure intactes et garnies de leurs dents, et une lisière d'or de plus d'un pouce de large, espèce de couronne, autour des tempes. Il y avait aussi dans le cercueil du linge blanc et de la soie à fleurs, couleur d'or, qui paraissaient assez frais ; mais je m'aperçus de suite au toucher que c'était en très-mauvais état. Tous ses os s'y trouvaient, et beaucoup de poussière aussi ; je laissai le tout dans l'état où je l'avais trouvé. »

Il est difficile d'imaginer une leçon donnée d'une façon plus grotesque à l'orgueil de l'homme que cette tête d'Édouard le Confesseur irrévérencieusement saisie dans son cercueil par un chancre curieux et ramenée pour grimacer face à face avec lui par un trou du couvercle !

Ayant satisfait sa curiosité, le chancre replaça le crucifix et la chaîne dans le cercueil, et chercha le doyen pour lui faire part de sa découverte. Le doyen n'étant pas visible dans ce moment, comme il craignait que le « saint trésor » ne fût enlevé par d'autres mains, il se fit, deux ou trois heures après, accompagner jusqu'à la châsse par un chancre son camarade, et en sa présence retira de nouveau les reliques. Il les remit ensuite, à genoux, au roi Jacques. Le roi fit par la suite enclore l'ancien cercueil dans un neuf d'une extrême solidité, « chaque planche, large de deux pouces, et les planches s'emboîtant au moyen de coins en fer, où il est aujourd'hui (1688), témoignage de sa pieuse sollicitude, pour que nul outrage ne pût arriver jusqu'aux cendres saintes qui y sont déposées. » L'histoire de cette châsse renfermant une grande moralité, j'en joins ci-dessous la description, telle qu'on l'a faite de nos jours. « La châsse, solitaire et lugubre, dit un auteur anglais, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était jadis. Quelques légers vestiges de ses étincelantes décorations, incrustées sur mortier solide, attirent les rayons du soleil, mais elle a pour jamais perdu sa splendeur... Il ne reste plus que deux des colonnes en spirale. Le chapiteau ionique en bois est à peu près brisé, et couvert de poussière. La mosaïque est enlevée dans tous les endroits à portée de la main ; quant aux losanges, il n'en reste plus guère que sur un espace d'un pied carré et sur cinq morceaux circulaires de ce superbe marbre. » — MALCOLM, *Lond. Rediv.*

Inscription se trouvant sur un monument auquel il est fait allusion dans l'esquisse :

Ici repose le loyal duc de Newcastle, et la duchesse sa seconde femme, dont il n'eut aucun rejeton. Elle se nommait Margaret Lucas, et était la plus jeune sœur de lord Lucas de Colchester, une noble famille, car tous les frères étaient braves et toutes les sœurs vertueuses. Cette duchesse était une femme prudente, spirituelle et instruite, le grand nombre de ses livres en fait foi ; elle fut une très-vertueuse, très-attentionnée, très-aimante épouse, et se tint auprès de son mari tout le temps que durèrent son exil et ses misères, et quand il fut revenu le suivit toujours dans ses retraites solitaires.

Pendant l'hiver, lorsque les jours sont courts, le service de l'après-midi s'accomplit aux flambeaux. C'est d'un très-bel effet de voir le chœur partiellement éclairé dans le haut, tandis que le corps principal de la cathédrale et les transepts sont plongés dans une profonde et lugubre obscurité. Les vêtements blancs des chantres se détachent vigoureusement sur le brun foncé des boiseries de chêne et des baldaquins. Cette illumination partielle fait projeter aux colonnes et aux grilles des ombres colossales, et, pénétrant comme une flèche dans les ténèbres environnantes, met çà et là en relief quelque décoration funèbre ou quelque effigie de monument. Les accords grossissants de l'orgue s'harmonisent bien avec le tableau. Quand le service est terminé, le doyen est éclairé jusqu'à son logement, qui se trouve dans la partie vieille de l'édifice, par les enfants de chœur revêtus de leurs robes blanches, portant des flambeaux, et le cortège traverse ainsi l'abbaye, passe le long des cloîtres pleins d'ombre, éclairant par en haut les angles, les arceaux, les monuments refrognés des tombes, et ne laissant derrière lui que ténèbres.

Quand on entre la nuit dans les cloîtres par ce que l'on appelle la cour du Doyen, l'œil, errant le long d'un sombre passage voûté, entrevoit dans le fond une figure en marbre blanc qui s'incline sur une tombe. La lueur éblouissante projetée par un bec de gaz donne à cela je ne sais quoi de fantastique et de lugubre. C'est le monument mural d'un membre de la famille des Pultney.

Les cloîtres méritent bien d'être visités au clair de lune, quand la lune est dans son plein.

1. [↑] Sir T. Brown.

NOËL.

Mais est-il donc parti, le vieux, vieux, bon vieux Noël ?
Ne nous reste-t-il donc que les cheveux de sa bonne vieille
tête grise et sa barbe ? Eh bien, j'aurai toujours cela, puisque
je n'en puis avoir davantage.

NOËL, *à cor et à cri.*

Partout, quand Noël arrivait,
Un homme en ce temps-là pouvait
Contre le froid opiniâtre
Voir un bon feu lutter dans l'âtre.
Petits et grands faisaient régal.
On conviait le voisinage ;
On les traitait, selon l'usage,
En amis, et l'accueil brutal
Ne contristait pas l'infortune,
Qui prenait place et s'étonnait
De ne point paraître importune —
Il était neuf, le vieux bonnet !

Vieilles rimes.

Il n'est rien en Angleterre qui exerce une influence plus délicieuse sur mon imagination que les débris des joyeuses coutumes, des divertissements rustiques des anciens jours. Ils me rappellent les tableaux que ma fantaisie avait l'habitude de tracer à l'aurore du printemps de ma vie, quand je ne connaissais encore le monde que par les livres, et que je le croyais tout à fait tel que les poètes l'avaient dépeint ; et ils apportent avec eux le parfum de ces temps honnêtes d'autrefois où, peut-être avec autant d'illusion, je suis enclin à penser que le monde était plus naïf, plus social et plus joyeux qu'à présent. Je le dis à regret, ils s'effacent chaque jour davantage ; ils sont graduellement emportés par le temps rongeur, et plus encore déracinés par les usages modernes. Ils ressemblent à ces pittoresques échantillons d'architecture gothique que nous voyons tomber en poussière sur différents points de la contrée, que les ravages du temps ont détruits en partie, qui

disparurent en partie dans les additions et les altérations d'une époque plus récente. Mais la poésie s'attache avec une tendresse inquiète à ces divertissements rustiques, à ces joyeuses fêtes, qui tant de fois lui servirent de thèmes — de même que le lierre enlace son riche feuillage autour de l'arche gothique et de la tour en ruine, payant généreusement l'appui qu'ils lui prêtent en reliant leurs débris chancelants, et pour ainsi dire en les embaumant dans la verdure.

De toutes les antiques fêtes, c'est, en somme, celle de Noël qui éveille les joies les plus robustes et les mieux senties. Il se mêle alors à nos instincts de sociabilité un sentiment de piété grave qui soulève l'esprit vers un état de bonheur sublime, sanctifié. À l'église, vers cette époque, les offices ont un remarquable caractère de tendresse et d'inspiration. Ils roulent sur la magnifique histoire de l'origine de notre foi, sur les scènes pastorales qui accompagnèrent sa proclamation. Ils augmentent graduellement de ferveur et de pathétique pendant la période de l'Avent, jusqu'à ce qu'ils éclatent en plein jubilé dans cette matinée qui vint apporter la paix et le bon vouloir aux hommes. Je ne connais pas de plus puissant effet de la musique sur les affections morales que celui qui se produit lorsqu'on entend le chœur tout entier et l'orgue aux puissants éclats entonner à Noël une antienne dans une cathédrale, et remplir tous les points du vaste édifice d'une triomphante harmonie.

C'est aussi une charmante chose (et l'honneur en revient au vieux temps) que cette fête, qui rappelle la proclamation de la religion de paix et d'amour, ait été choisie pour rassembler en faisceau les membres d'une famille, resserrer encore ces liens qui unissent les cœurs frères, et que les préoccupations, les plaisirs et les chagrins du monde travaillent sans cesse à dénouer, pour rappeler tous les enfants d'une même famille qui se sont élancés dans la vie, et qui séparés errent au loin, et les réunir une fois encore autour du foyer paternel, ce lieu de ralliement des affections, afin qu'ils redeviennent jeunes et aimants au milieu des souvenirs attendrissants de l'enfance.

Il y a jusque dans cette époque même de l'année quelque chose qui répand un charme infini sur la fête de Noël. En d'autres temps nous tirons une grande part de nos plaisirs des seules beautés de la nature. Notre sensibilité s'élance et se disperse sur le paysage baigné de soleil, et nous

« vivons au large et partout ». Le chant des oiseaux, le murmure du ruisseau, les parfums respirés par le printemps, la douceur voluptueuse de l'été, la pompe étincelante de l'automne, la terre avec son manteau d'éclatante verdure, le ciel, d'un bleu si riche et si pur, et ses nuages splendides, tout nous remplit de muettes mais exquis délices : c'est un immense épanouissement de sensation. Mais au cœur de l'hiver, quand la nature gît dépouillée de tous ses charmes, enroulée dans les plis de son linceul de neige, nous allons puiser nos jouissances à des sources morales. L'horrible tristesse et la désolation du paysage, le morne aspect et le peu de durée des jours, l'ombre épaisse des nuits, en circonscrivant nos excursions, refoulent aussi nos sentiments, qu'ils empêchent d'aller courir au loin, et nous disposent à trouver plus de saveur aux plaisirs intimes du foyer. Nos pensées sont plus concentrées, nos cœurs plus ouverts à l'amitié ; nous sentons d'une manière plus profonde les charmes de la société ; nous nous serrons davantage les uns contre les autres, parce que nous comptons les uns sur les autres pour nous réjouir. Le cœur frappe à la porte du cœur, et nous tirons nos plaisirs des puits profonds de la bienveillance tendre, qui sont cachés dans les tranquilles retraites de nos seins, et qui, lorsqu'on les découvre, laissent apparaître le pur élément du bonheur domestique.

La lugubre obscurité du dehors fait que le cœur se dilate lorsqu'on entre dans une pièce remplie de l'éclat et de la chaleur du feu du soir. Cette flamme d'un rouge pâle répand à travers la chambre un été factice et des rayons de soleil factices, éclaire chaque physionomie, et y grave que l'on est le bienvenu. Où donc l'honnête visage de l'hospitalité s'épanouit-il en plus larges et plus sympathiques sourires — où donc la timide œillade de l'amour est-elle plus doucement éloquente — qu'au coin d'un feu d'hiver ? Et pendant que la sourde rafale du vent d'hiver fait irruption dans le vestibule, ébranle une porte éloignée, siffle autour de la fenêtre à espagnolette, et gronde en s'engouffrant dans la cheminée, que peut-il y avoir de plus agréable que ce sentiment de calme et de sécurité qui nous fait, tout en rêvant, jeter autour de nous des yeux ravis sur la chambre confortable et la scène de réjouissance domestique ?

Les Anglais, par suite de la prédilection que, chez eux, ont toujours eue pour les mœurs champêtres toutes les classes de la société, furent de tout temps amoureux de ces fêtes et de ces réjouissances qui coupent

agréablement le profond silence de la vie rustique, et jadis ils étaient particulièrement observateurs des rites pieux et sympathiques de Noël. On est tout transporté rien qu'en lisant les secs détails que quelques antiquaires ont donnés des charmantes fantaisies, de la pompe burlesque, de cet épanouissement sans réserve de gaieté, de bonne humeur, au milieu desquels cette fête se célébrait. Elle semblait ouvrir toute grande chaque porte, faire tourner chaque cœur sur ses gonds. Elle mettait en présence le noble et le paysan ; elle fondait tous les rangs dans un ardent et généreux foyer de joie et de sympathie. Les vieilles salles de châteaux et de manoirs retentissaient du son de la harpe et du bruit des chansons, et leurs tables immenses gémissaient sous le poids de l'hospitalité. Il n'était pas jusqu'à la plus pauvre chaumière qui n'accueillît cette époque de réjouissances avec des décorations de verdure, houx ou laurier ; — un feu splendide dardait ses rayons au travers du treillis et semblait inviter le passant à lever le loquet, à se joindre au groupe joyeux et animé qui se pressait confusément autour du foyer, trompant la longueur de la soirée par des plaisanteries légendaires et des contes de Noël maintes fois racontés.

L'un des plus tristes résultats du raffinement moderne est le ravage qu'il a apporté parmi les chaudes et joyeuses coutumes du vieux temps. Il a complètement fait disparaître cette franchise d'allures et cette savoureuse rudesse qui distinguaient ces embellissements de la vie, et, par un frottement funeste, rendu la surface de la société plus douce et plus polie, mais certainement moins caractéristique. Beaucoup des divertissements, et des usages de Noël se sont entièrement évanouis, et, comme le fameux vin du vieux Falstaff, sont devenus matières à spéculations et à controverses parmi les commentateurs. Ils fleurirent à une époque pleine d'animation et de verdure, où les hommes jouissaient âprement de la vie, mais vigoureusement et de tout cœur ; époque pittoresque, un peu débraillée, qui a doté la poésie de ses plus riches matériaux, et le drame de la plus charmante variété de mœurs et de caractères. Le monde est devenu plus mondain. Il y a plus de dissipation et moins de jouissances. Le plaisir s'est étendu en nappes plus larges, mais plus légères ; il a quitté nombre de ces profonds et tranquilles canaux où il coulait doucement, arrosant le sein paisible de la vie domestique. La société est aujourd'hui plus éclairée, plus élégante ; mais elle a perdu nombre de ses robustes particularités locales,

ses sentiments naïfs, ses honnêtes jouissances du coin du feu. Les coutumes traditionnelles du vieux temps au cœur d'or, son hospitalité féodale, ses festins grandioses, ont passé avec les châteaux des barons, avec les superbes manoirs dans lesquels on les célébrait. Ils s'harmonisaient avec la grande salle pleine d'ombre, la longue galerie de chêne et le salon tapissé, mais ils ne conviennent pas aux brillantes et frêles salles de réception, aux gais salons de la villa moderne.

Tout dépouillé qu'il est, cependant, de ses anciens et joyeux honneurs, Noël est encore une période d'animation charmante en Angleterre. Cela vous réjouit de voir complètement éveillé ce sentiment de l'intérieur qui occupe une si large place dans tous les cœurs anglais. Les préparatifs qui se font de tous côtés pour unir encore amis et parents dans un repas sympathique ; les présents de bon événement qui passent et repassent, ces marques d'attention, ces aiguillons de la bienveillance ; les arbustes à feuilles persistantes distribués autour des maisons et des églises, emblèmes de paix et d'allégresse ; toutes ces choses ont le plus charmant effet ; elles produisent les tendres affections, elles allument de douces sympathies. Il n'est pas jusqu'au son des violons, quelque primitifs que puissent être leurs accords, qui ne se détache, au milieu d'une immobile nuit d'hiver, comme s'il était d'une ravissante harmonie. Quand il m'est arrivé d'être réveillé par eux à l'heure où le silence est solennel, « lorsqu'un profond sommeil s'abat sur l'homme, » j'ai écouté dans un ravissement intense, et, les rapprochant de cette joyeuse et sainte occasion, me suis presque imaginé entendre un chœur céleste annonçant la paix et le bon vouloir au genre humain.

De quelle façon charmante l'imagination, quand elle est travaillée par ces influences morales, transforme toute chose en mélodie et en beauté ! Le chant même du coq, entendu parfois au milieu du repos épais de la campagne, « disant, la nuit, à ses compagnes emplumées, les heures qui s'envolent, » était réputé par le vulgaire annoncer l'approche de cette sainte fête : —

Quand chacun se dispose à célébrer le jour
Où le Christ, en naissant, nous prouva son amour,
Pendant la nuit, dit-on, cet oiseau de l'aurore

Ne cesse de chanter que pour chanter encore.
Les esprits inquiets alors n'osent bouger ;
Les astres sont sans force, et la nuit sans danger ;
Aucun charme ne prend — la sorcière impuissante
Frémit — tant cette époque est sainte et bienfaisante.

Au milieu de cette universelle convocation au bonheur, de l'agitation des esprits, de ce soulèvement des affections, qui se manifestent vers ce temps-là, quel sein peut rester insensible ? C'est en effet l'heure de la régénération du sentiment — l'heure où non-seulement doit s'allumer dans la grande salle le feu de l'hospitalité, mais encore la flamme généreuse de la charité dans le cœur.

Les scènes d'amour matinal reverdissent dans la mémoire par-delà le désert stérile des ans ; et l'idée de vie intime, chargée des parfums qu'exhalent les joies qui s'épanouissent autour du foyer, ranime l'esprit qui penche ; de même que la brise arabe apporte parfois sur ses ailes la fraîcheur des campagnes lointaines au pèlerin lassé du désert.

Bien qu'étranger, bien que je ne fasse que passer sur ce sol, que nul foyer ami ne doive briller pour moi, nul toit hospitalier m'ouvrir ses portes toutes grandes, ni la chaude étreinte de l'amitié me dire sur le seuil que je suis le bienvenu — cependant je sens l'influence de cette époque rayonner au fond de mon cœur des regards enivrés de ceux qui m'entourent. Certainement le bonheur se réfléchit, comme la lumière du ciel ; et chaque visage étincelant de sourires et coloré par une innocente allégresse est un miroir qui transmet aux autres les rayons d'une éternelle et suprême bienveillance. Celui qui peut se détourner d'un air chagrin pour ne pas contempler le bonheur de ses semblables, qui peut s'asseoir triste et sombre dans sa solitude quand tout ce qui l'entoure est radieux, celui-là peut avoir ses heures de puissante animation et d'égoïstes jouissances, mais il ne connaît pas les chaudes et dilatantes sympathies qui constituent le charme d'une joyeuse fête de Noël.

LA DILIGENCE.

Omne bene.
Sine poenâ
Tempus est ludendi.
Venit hora
Absque morâ
Libros deponendi.
Vieille chanson de réjouissance scolaire.

J'ai, dans le précédent article, fait quelques observations générales sur les réjouissances de Noël en Angleterre ; il me prend envie de les illustrer par quelques anecdotes d'une fête de Noël passée à la campagne. Mais j'inviterai le plus poliment possible mon lecteur à mettre de côté, quand il les parcourra, l'austérité de la sagesse ; à revêtir cette naïve et joviale humeur qui tolère la folie et n'est soucieuse que de son amusement.

Dans le cours d'une excursion que je fis, au mois de décembre, à travers le Yorkshire, je voyageai pendant une longue distance dans une voiture publique, la veille du jour de Noël. La diligence était pleine, au dedans et au dehors, de voyageurs qui, d'après leur conversation, semblaient pour la plupart se rendre chez des parents ou des amis, à cette fin de manger le dîner de Noël ; elle était en outre chargée de bourriches de gibier, de paniers et de boîtes de friandises, et des lièvres pendaient, balançant leurs longues oreilles autour du siège du cocher — présents d'amis éloignés pour la fête qui se préparait. J'avais pour compagnons de voyage, dans l'intérieur, trois gentils écoliers aux joues vermeilles, doués de cette santé brillante et de cette virilité d'humeur que j'ai remarquées dans les enfants de ce pays. Ils retournaient à la maison pour les vacances, transportés de joie, se promettant un monde de jouissances. C'était charmant d'entendre les gigantesques plans de plaisir que faisaient ces petits coquins, et les exploits impossibles qu'ils devaient accomplir pendant leur émancipation de six semaines de l'esclavage abhorré des livres, de la fêrule et du pédagogue. Ils jouissaient pleinement par avance du bonheur qui les attendait ils allaient

revoir la famille, toute la maison, chien et chat y compris, et de la joie qu’allaient causer à leurs petites sœurs les présents dont leurs poches étaient bourrées. Mais l’entrevue qu’ils semblaient désirer avec le plus d’impatience était celle qu’ils auraient avec Bantam, lequel je découvris être un poney, et, d’après leur babil, doué de plus de qualités que n’en posséda jamais coursier depuis les jours de Bucéphale. Comme il trottait ! comme il courait ! et puis quels sauts il faisait ! — Il n’y avait pas, dans tout le pays, de haie qu’il ne pût franchir.

Ils étaient sous la tutelle particulière du conducteur, à qui, toutes les fois que l’occasion s’en présentait, ils adressaient une multitude de questions, et qu’ils déclaraient être l’un des meilleurs enfants qui fussent au monde. Quant à moi, je ne pus m’empêcher de remarquer l’air d’activité, d’importance inaccoutumées de cet homme, qui portait son chapeau tant soit peu sur l’oreille, et avait un gros bouquet de verdure de Noël planté dans la boutonnière de son habit. C’est toujours un personnage d’une remarquable sollicitude et très-occupé ; mais il est spécialement ainsi pendant cette période, ayant tant de commissions à exécuter par suite de la grande réciprocité de présents ! Et peut-être ici ne sera-t-il pas désagréable à ceux de mes lecteurs qui n’ont point voyagé d’avoir une esquisse qui leur donne une idée générale de cette très-nombreuse et très-importante classe de fonctionnaires, lesquels ont un costume, des façons, un langage, un air particuliers à eux-mêmes et en honneur dans toute la confrérie ; de telle sorte que, partout où puisse se voir un conducteur de diligence anglais, on ne puisse se tromper et le prendre pour un homme appartenant à n’importe quelle autre profession, ou corporation.

Il a communément une large et pleine figure, curieusement tachetée de rouge, comme si, par le travail assidu des mâchoires, le sang avait été refoulé dans chacun des vaisseaux de la peau ; il a en outre pris d’assez confortables dimensions par suite de fréquents entretiens avec les chopes, et son volume est encore augmenté par la multiplicité de ses vêtements, dans lesquels il est enseveli comme un chou-fleur dans ses feuilles, et dont le plus apparent lui descend jusqu’aux talons. Il porte un chapeau bas de forme et à larges bords ; un mouchoir de couleur s’enroule volumineusement autour de son cou, savamment noué, disparaissant à la poitrine ; et pendant la saison d’été s’étale à sa boutonnière un énorme

bouquet, très-probablement un cadeau de quelque amoureuse fillette de village. Son gilet est ordinairement de quelque couleur voyante, à raies, et son haut de chausses s'étend bien plus bas que les genoux, pour aller rejoindre une paire de bottes de postillon, qui lui viennent à peu près jusqu'à mi-jambe.

Tout ce costume se maintient avec une rigoureuse précision. Il met son orgueil à avoir ses vêtements d'une excellente étoffe, et, malgré la grossièreté apparente de sa mise, on peut cependant remarquer chez lui cette propreté, cette correction de la tenue qui sont presque innées dans un Anglais. Il est l'homme important, et jouit d'une grande considération le long de la route ; a de fréquentes conférences avec les ménagères de village, qui le regardent comme un homme de haute confiance et sur lequel on peut compter, et paraît s'entendre le mieux du monde avec toutes les fillettes de campagne aux yeux vifs. Dès qu'on arrive à l'endroit où l'on doit changer de chevaux, il jette de haut les rênes avec un certain petit air, et abandonne ses bêtes aux soins du garçon d'écurie, son service consistant uniquement à conduire d'un relais à l'autre. N'est-il plus sur son siège, ses mains sont enfoncées dans les poches de son grand habit, et il arpente majestueusement la cour de l'auberge d'un air de dignité des plus absolus. Il est ici généralement entouré d'une foule d'admirateurs, garçons d'écurie, palefreniers, décrotteurs, et ces parasites sans nom qui infestent les auberges et les tavernes, se chargent des commissions, et font toutes sortes de besognes étranges pour avoir le privilège de vivre sur les graisses de rôtis et les fuites de la cave. Tout ce monde a les yeux fixés sur lui comme sur un oracle, recueille comme un trésor ses phrases d'argot, se fait l'écho de ses opinions sur les chevaux et autres thèmes du répertoire des maquignons, et par-dessus tout s'efforce d'imiter son air et sa démarche. Pas un gueux ayant un habit sur le dos qui n'enfonce ses mains dans ses poches, ne prenne des allures de pacha, ne parle argot, bref ne soit un cocher à l'état d'embryon.

Peut-être cela tenait-il à l'heureuse sérénité qui régnait dans mon esprit ; mais je m'imaginai lire le contentement sur toutes les physionomies le long de la route. Il est vrai qu'une diligence porte toujours l'animation avec elle, et que le bruit des roues met chacun en mouvement sur son passage. Le cornet, embouché chaque fois que l'on entre dans un village, produit une

agitation générale. Les uns se précipitent pour recevoir des amis ; d'autres accourent avec des paquets et des cartons pour s'assurer des places, et, dans la confusion du moment, peuvent à peine prendre congé du groupe qui les accompagne. Pendant ce temps-là le conducteur a tout un monde de petites commissions à remplir. Parfois il remet un lièvre ou un faisan ; parfois il lance un petit paquet ou un journal à la porte d'un établissement public ; parfois il tend, avec le regard en coulisse d'un connaisseur et des mots à double entente, à quelque moitié rougissante moitié rieuse servante le billet doux à forme étrange de quelque rustique admirateur. Comme la voiture roule avec fracas le long du village, chacun court à la fenêtre, et de chaque côté vous avez une rangée de frais visages de campagne, un bouquet de jeunes filles au rire épanoui. En haut et en bas sont réunis des groupes de paresseux de village et de philosophes, lesquels ont établi là leur quartier général dans l'important dessein de voir passer du monde ; mais le cercle le plus sérieux se tient généralement devant la boutique du forgeron, pour qui le passage de la diligence est un événement important, une source de spéculation. Le forgeron, un sabot de cheval dans son tablier, lorsque se rapproche le bruit de la voiture, s'arrête ; les cyclopes qui entourent l'enclume ne font pas retomber leurs marteaux retentissants, et laissent le fer se refroidir ; tandis que le spectre enfumé, au bonnet de papier gris, occupé au soufflet, s'appuie sur la poignée pendant un instant, et permet à l'asthmatique machine de pousser un soupir venu de loin, afin de lancer un coup d'œil perçant à travers la noire fumée, les lueurs sulfureuses de la forge.

Peut-être aussi l'approche de la fête avait-elle répandu sur le pays une animation extraordinaire, car il me sembla que chacun avait le regard bon et le cœur joyeux. Gibier, volaille et autres superfluités de la table circulaient vivement dans les villages ; les boutiques d'épiciers, de bouchers et de fruitiers étaient assiégées par les chalands. Les ménagères couraient affairées çà et là, mettaient leur logis en ordre ; et les branches de houx, avec leurs baies d'un rouge brillant, commençaient à paraître aux croisées. La scène rappelait exactement le récit que fait un vieil auteur des préparatifs de Noël : — « Maintenant les chapons et les poules, sans parler des dindons, des oies et des canards, sans préjudice du bœuf et du mouton — tout doit mourir — car ce n'est pas une petite affaire que de nourrir pendant

douze jours une multitude de gens. Maintenant des raisins secs et des épices, du sucre et du miel, et que le tout s'équarrisse en gâteaux savoureux. Maintenant ou jamais les instruments doivent être d'accord, car les jeunes gens doivent danser et chanter à en prendre chaud, pendant que les vieux resteront assis auprès du feu. La fille de ferme abandonne la moitié de sa vente, et doit encore retourner si elle oublie un paquet de cartes, la veille de Noël. Grande est la dispute entre le houx et le lierre, si c'est le maître ou la maîtresse qui porte les culottes. Les dés et les cartes sont le profit du sommelier, et si le cuisinier n'est pas un sot, il pourra se lécher agréablement les doigts. »

Je fus tiré de cet accès de voluptueuse rêverie par un cri que poussèrent mes petits compagnons de voyage. Ils avaient eu la tête hors de la voiture pendant les quelques derniers milles, reconnaissant chaque arbre, chaque chaumière à mesure qu'ils approchaient de la maison, et maintenant c'était un élan de joie général. — Voici John ! et voici le vieux Carlo ! et voici Bantam ! » criaient tout transportés les petits espiègles en battant des mains

Au bout du chemin se trouvait un vieux domestique en livrée, à l'air grave, qui les attendait ; il était accompagné d'un chien couchant arrivé à la plus extrême vieillesse, et du redoutable Bantam ; un petit et vieux poney gros comme un rat, à la crinière cotonneuse, possesseur d'une longue queue couleur de rouille, lequel, assoupi, se tenait tranquillement au bord de la route, ne songeant guère aux bruyants loisirs qui lui étaient réservés.

Je fus touché de la tendresse avec laquelle les petits drôles cabriolaient autour du vieux et robuste laquais et caressaient le chien couchant, qui se tortillait de joie tout le corps. Mais Bantam était le grand objet d'intérêt ; tous voulaient le monter à la fois, et ce ne fut pas sans peine que John les fit consentir à le monter tour à tour, en commençant par l'aîné.

Enfin ils se mirent en route, l'un sur le poney, escorté du chien, qui bondissait et aboyait devant lui, les autres donnant la main à John ; tous deux parlant à la fois et l'accablant de questions sur la maison, d'anecdotes scolaires. Je les suivis du regard avec un sentiment où je ne sais pas lequel prédominait, du plaisir ou de la mélancolie ; car ils me rappelaient le temps où, comme eux, je ne connaissais ni souci ni chagrin, et où un congé était pour moi le *nec plus ultra* des félicités humaines. Quelques instants après

on s'arrêta pour faire boire les chevaux ; et comme nous nous remettions en marche, un tournant de la route nous amena en vue d'une coquette maison de campagne. Je pouvais même distinguer les formes d'une dame et de deux petites filles sous le portique, et je vis mes petits compagnons, avec Bantam, Carlo et le vieux John, s'avancant de front sur la route suivie par la voiture. Je me penchai en dehors de la fenêtre de la diligence, dans l'espoir que je serais témoin de l'heureuse rencontre, mais un massif d'arbres vint les dérober à ma vue.

Dans la soirée, nous atteignîmes un village où j'avais résolu de passer la nuit. Comme nous enfilions la grande porte de l'auberge, j'avisai la lumière d'un feu de cuisine ragaillardissant qui dardait ses rayons à travers une fenêtre. J'entrai, j'admirai pour la centième fois cette scène d'harmonie, de propreté coquette et de jouissances larges et honnêtes : la cuisine d'une auberge anglaise. Elle était de vaste dimension, tapissée d'ustensiles de cuivre et d'étain admirablement polis, décorée çà et là de verdure de Noël. Des jambons, des langues, des flèches de lard, étaient suspendus au plafond ; un tournebroche modulait son éternel tintement auprès du foyer, et l'horloge faisait tic-tac dans un coin. Une table en sapin bien lavée s'étendait sur tout un côté de la cuisine, chargée d'un magnifique morceau de bœuf froid, et autres viandes substantielles, auprès desquelles deux grands pots à couvercle pleins d'une ale écumeuse semblaient monter la garde. Des voyageurs de bas étage se préparaient à attaquer ce formidable repas, tandis que d'autres étaient assis, fumant et commérant au-dessus de leur ale, sur deux bancs de chêne à dos élevés, au coin du feu. Des servantes propres couraient affairées çà et là, d'après les instructions d'une fraîche et remuante hôtesse, mais qui saisissait encore à l'occasion un moment pour échanger un mot badin et provoquer un rire général dans le groupe autour du feu. La scène réalisait complètement l'humble idéal du pauvre Robin au sujet des jouissances du cœur de l'hiver :

Le bois au front feuillu se découvre à présent
Pour honorer Hiver et ses cheveux d'argent ;
Un hôte pas trop triste, une hôtesse jolie,
Et puis un bon pot d'ale avec une rôtie,

Du tabac, et dans l'âtre un grand feu de charbon,
Sont choses que réclame une triste saison ^[1].

À peine venais-je d'arriver à l'auberge qu'une chaise de poste s'arrêta devant la porte. Un jeune gentleman en sortit, et, à la lueur des lampes, un regard me permit d'entrevoir une physionomie que je crus reconnaître. Je faisais quelques pas en avant pour le voir de plus près, lorsque ses yeux rencontrèrent les miens. Je ne m'étais pas trompé : c'était Frank Bracebridge, jeune homme plein d'entrain et de gaieté, avec lequel j'avais autrefois voyagé sur le continent. La reconnaissance fut extrêmement cordiale, car la vue d'un ancien compagnon de voyage évoque toujours le souvenir d'une foule de scènes agréables, d'aventures singulières et d'excellentes plaisanteries. Agiter tout cela dans une passagère entrevue, à l'auberge, était chose impossible ; aussi, découvrant que je n'étais pas pressé par le temps, que je faisais simplement une tournée d'observation, il insista pour que je lui donnasse un jour ou deux à la maison de campagne de son père, où il allait passer les fêtes, et qui n'était éloignée que de quelques milles. « Cela vaudra mieux que de manger solitairement votre dîner de Noël dans une auberge, me dit-il, et je puis vous garantir une franche bienvenue, quelque chose dans le style d'autrefois. » Son raisonnement était pressant ; et puis, je l'avouerai, les préparatifs que j'avais vu faire pour une fête universelle et des réjouissances en commun m'avaient fait éprouver un peu d'impatience de mon isolement. Je me hâtai donc d'accepter son invitation ; la chaise fut amenée devant la porte, et quelques instants après j'étais en route pour la résidence de famille des Bracebridge.

1. ^[1] Almanach du pauvre Robin. 1684.

LA NUIT DE NOËL.

Saint François, saint Benoît,
Écartez de ce toit
Tout être redoutable ;
Le cauchemar et le lutin
Nommé Robin,
Robin bon diable,
Sylphes et rats, belettes et furets,
Et tous les malins farfadets :
Depuis le couvre-feu, cette heure où le jour baisse,
Jusqu'à ce que là-bas le soleil reparaisse.

CARTWRIGHT.

Nous avons un clair de lune magnifique, mais la nuit était extrêmement froide. Notre chaise roulait rapidement sur le sol durci ; le postillon faisait incessamment claquer son fouet, et la moitié du temps ses chevaux allaient le galop. « Il sait où il va, dit en souriant mon compagnon, et il voudrait bien arriver à temps pour prendre sa part des réjouissances et de la bonne chère de l'office. Vous saurez que mon père est un partisan fanatique de la vieille école, et qu'il tient à honneur de conserver quelque chose de la vieille hospitalité anglaise. C'est un échantillon passable de ce que vous rencontrerez rarement à notre époque dans toute sa pureté, le vieux gentilhomme campagnard anglais ; car chez nous les gens riches passent une si grande partie de leur temps à la ville, et la mode envahit tellement la campagne, que les fortes et belles particularités de l'ancienne vie rustique ont presque entièrement disparu. Mon père, lui, dès ses plus tendres années, prit l'honnête Peacham^[1] pour son évangile, au lieu de Chesterfield ; il s'est mis dans la tête qu'il n'y avait pas de condition plus réellement honorable et digne d'envie que celle de gentilhomme campagnard vivant sur le domaine de ses pères, et passe, en conséquence, tout son temps sur sa propriété. Il combat vaillamment pour la résurrection des vieux divertissements rustiques et l'observance des fêtes, et est profondément versé dans les auteurs, anciens et modernes, qui ont traité ce sujet. Oui, son terrain favori,

en fait de lecture, ce sont les auteurs qui fleurirent il y a deux siècles au moins, lesquels, soutient-il, écrivirent et pensèrent plus en véritables Anglais qu'aucun de ceux qui les ont suivis. Parfois même il regrette de n'être pas né quelques siècles plus tôt, quand l'Angleterre était elle-même et avait ses mœurs, ses coutumes particulières. Demeurant à quelque distance de la grande route, dans un endroit presque isolé de la contrée, sans rivalité de petite noblesse sous le vent, il possède le plus enviable de tous les bonheurs pour un Anglais, c'est-à-dire la faculté de se laisser aller au gré de son humeur sans être tourmenté. Comme il représente la plus ancienne famille du voisinage, et qu'une grande partie des paysans sont ses tenanciers, on le considère beaucoup, et, en général, on ne le connaît guère que sous le nom de « le Squire », titre qui fut accordé depuis un temps immémorial au chef de la famille. J'ai cru qu'il convenait de vous donner ces quelques aperçus au sujet de mon vieux et digne père, afin de vous préparer à quelques petites excentricités qui, autrement, auraient pu vous sembler absurdes. »

Nous longions depuis quelque temps déjà le mur d'un parc, lorsque enfin la chaise s'arrêta devant la porte. Elle était d'un vieux style grandiose et lourd, à barreaux de fer, lesquels se terminaient par le haut en fleurons et en arabesques. Les grandes colonnes carrées qui la soutenaient étaient surmontées des armes de la famille. Tout près attendant était la loge du concierge, abritée par de sombres sapins et presque ensevelie dans un bouquet d'arbustes.

Le postillon fit tinter une grosse cloche, qui retentit dans l'air silencieux et glacé. Aussitôt y répondirent les aboiements éloignés de chiens qui semblaient former la garnison du château. Une vieille femme parut en même temps à la porte. La lune donnait en plein sur elle, de sorte que j'examinai tout à mon aise une petite et primitive dame presque entièrement vêtue à la mode d'autrefois, avec un fichu très-propre et un corsage lacé, dont les cheveux argentés perçaient de dessous une coiffe d'une blancheur éblouissante. Elle vint à nous en faisant force révérences, et exprima simplement, sans tarir, la joie qu'elle éprouvait de revoir son jeune maître. Son mari, parut-il, était en haut, dans la maison, célébrant à l'office la nuit de Noël. Ils ne pouvaient rien faire sans lui, car c'était le plus fort de la bande pour les chansons et les récits.

Mon ami me proposa de descendre et de faire, en nous promenant dans le parc, le trajet jusqu'à la maison, qui se trouvait non loin de là, pendant que la chaise poursuivrait sa marche. Notre route serpentait le long d'une imposante avenue d'arbres, entre les branches dépouillées desquels étincelait la lune, roulant à travers la voûte profonde d'un ciel sans nuage. La pelouse qui se trouvait au bout était revêtue d'un léger manteau de neige, et resplendissait çà et là lorsque les rayons de la lune tombaient sur le cristal de la glace ; et l'on pouvait voir dans le lointain une vapeur légère et transparente s'échapper des vallées, qui montait peu à peu et menaçait d'enrouler le paysage dans son linceul.

Mon compagnon jetait autour de lui des regards transportés. « Que de fois, me dit-il, j'ai escaladé cette avenue, quand je revenais à la maison lors des vacances du collège ! Que de fois j'ai joué sous ces arbres lorsque j'étais petit ! Je me sens pour eux une espèce de respect filial, comme lorsque nous arrêtons nos regards sur les personnes qui prirent soin de nous dans notre enfance. Mon père ne manquait jamais d'exiger pour nous des congés, afin de nous avoir autour de lui, lors des fêtes de famille. Il avait l'habitude de diriger et de surveiller nos jeux avec la minutie que mettent certains parents pour les études de leurs enfants. Il tenait extrêmement à ce que nous jouassions aux vieux jeux anglais selon leur forme originale, et recourait à de vieux bouquins pour les règles et la solution des difficultés. Cependant je vous assure qu'il n'y eut jamais si ravissante pédanterie. C'était la politique du bon vieux gentilhomme de faire sentir à ses enfants que la maison était le plus charmant endroit du monde, et j'estime ce délicieux sentiment de l'intérieur l'un des plus beaux présents que pût faire un père. »

Ici nous fûmes interrompus par les clameurs d'une troupe de chiens de toute espèce et de toute grandeur, « chiens d'arrêt, chiens courants, chiens dégénérés de tous les calibres, » qui, troublés par le retentissement de la cloche du portier et le roulement de la chaise, arrivèrent en bondissant, gueule béante, à travers la pelouse.

« — Petits et grands, Tray, Blanche, Chéri, vois,
Cher ami, tons ces chiens qui jappent après moi ! »

s'écria Bracebridge en riant. Au son de cette voix bien connue, l'abolement se convertit en un glapissement de plaisir, et en moins d'un instant il fut entouré, presque accablé des caresses de ces fidèles animaux.

Nous étions alors arrivés pleinement en vue de l'antique résidence de famille, à demi plongée dans une ombre épaisse, à demi éclairée par les froids rayons tombés de la lune. C'était un bâtiment irrégulier, non sans grandeur, et dont l'architecture semblait appartenir à différentes époques. Une aile était évidemment fort ancienne ; elle avait de lourdes fenêtres à chapiteaux de pierre, qui faisaient l'arc et se projetaient sous le lierre qui les recouvrait, entre le feuillage duquel les petits carreaux de verre, qu'on eût pris pour des diamants, étincelaient sous la lune. Le reste de la maison était dans le goût français du temps de Charles II, ayant été réparé, modifié, à ce que me dit mon ami, par un de ses ancêtres, qui revint avec ce monarque à la Restauration. Le terrain qui s'étendait autour de la maison était disposé d'après le système gourmé d'autrefois : parterres artificiels, arbustes taillés, terrasses surélevées, lourdes balustrades de pierre ; et décoré d'urnes, avec une ou deux statues de plomb et un jet d'eau. J'appris que le vieux gentilhomme était extrêmement soigneux de maintenir ce luxe expiré dans son état primitif. Il admirait ce mode de disposition des jardins ; cela avait un air de magnificence, était élégant et noble, et convenait au bon vieux style de famille. L'imitation si vantée de la nature dans les jardins modernes avait pris naissance avec les idées républicaines modernes, mais ne s'accordait pas avec un gouvernement monarchique : elle sentait son système du nivellement. — Je ne pus m'empêcher de sourire de cette introduction de la politique à propos de jardins, tout en exprimant quelque crainte de trouver le vieux gentilhomme assez intolérant en fait d'opinion. — Frank m'assura cependant que c'était presque la seule fois qu'il eût jamais entendu son père se mêler de politique, et il était persuadé qu'il tenait cette idée d'un membre du Parlement qui avait à certaine époque passé quelques semaines avec lui, le Squire accueillant avec bonheur tous les moyens possibles de défendre ses ifs taillés et ses terrasses régulières, qu'avaient de temps à autre attaqués des arrangeurs de jardins modernes.

Comme nous approchions de la maison, nous entendîmes un bruit de musique, et de temps à autre un éclat de rire, lesquels partaient d'une

extrémité du bâtiment. Cela devait, me dit Bracebridge, venir de l'office, où de grandes réjouissances étaient autorisées et même encouragées par le Squire pendant les douze jours de Noël, pourvu que toute chose se passât conformément aux anciens usages. Là se maintenaient dans toute leur pureté les antiques jeux du colin-maillard, de la jument sauvage, de la main chaude, de l'escamotage, de la pomme suspendue, du snap-dragon; la bûche de Noël et la chandelle de Noël étaient brûlées selon les règles, et le gui, avec ses baies blanches, pendait au milieu de la pièce, à l'imminent péril de toutes les jolies servantes ^[2].

Les domestiques étaient si absorbés par leurs divertissements que nous dûmes sonner à plusieurs reprises avant de pouvoir nous faire entendre. Lorsqu'il eut appris notre arrivée, le Squire sortit pour nous recevoir, accompagné de ses deux autres fils : l'un un jeune officier près l'armée, alors à la maison par suite de congé ; l'autre un élève d'Oxford, tout frais émoulu de l'université. Le Squire était un beau vieux gentilhomme à mine florissante, aux cheveux argentés bouclant légèrement autour d'un visage ouvert et vermeil, dans lequel un physionomiste qui aurait eu l'avantage, comme moi, d'une ou deux notions préliminaires, aurait pu découvrir un singulier mélange de bienveillance et d'originalité.

Chaudement affectueuse fut l'entrevue. Comme la soirée était déjà fort avancée, le Squire ne voulut pas nous permettre de déposer nos habits de voyage, mais nous introduisit tout de suite auprès de la compagnie, qui était réunie dans une immense grande salle d'un style gothique. Elle se composait des différentes branches d'une famille aux nombreuses ramifications, où se trouvait la proportion habituelle de vieux oncles et de vieilles tantes, de confortables dames mariées, de filles surannées, de rougissantes cousines de campagne au visage épanoui, de jouvenceaux ayant à peine quitté le nid et de petites pensionnaires aux yeux vifs. Ils étaient diversement occupés : les uns, en cercle, jouaient aux cartes ; d'autres conversaient autour du foyer ; à l'une des extrémités de la salle un groupe de jeunes gens, quelques-uns à peu près formés, d'autres d'un âge plus tendre, plus boutonnant, était entièrement absorbé par un jeu plein d'intérêt, et la profusion de chevaux de bois, de trompettes à un penny et de poupées en lambeaux qui jonchaient le plancher témoignaient du passage

d'une bande de petits êtres féeriques qui, après avoir folâtré tout un heureux jour, avaient été emportés pour employer à dormir une paisible nuit.

Pendant que les compliments allaient leur train entre le jeune Bracebridge et sa famille, j'eus le loisir d'examiner la pièce où je me trouvais. Je l'ai qualifiée de grande salle ; bien certainement c'en avait été une autrefois ; et il était évident que le Squire s'était efforcé de la remettre à peu près dans son état primitif. Au-dessus de la lourde et saillante cheminée était suspendu le portrait d'un guerrier armé de toutes pièces et debout près d'un cheval blanc ; sur la muraille opposée se détachaient un casque, un bouclier et une lance. À l'une des extrémités était enfoncée dans le mur une énorme paire d'andouillers, dont les branches servaient d'agrafes à suspendre les chapeaux, les fouets et les éperons ; dans tous les coins de l'appartement se voyaient des fusils de chasse, des lignes pour la pêche, et autres engins de même nature. L'ameublement était dans la manière incommode des anciens jours, bien qu'on eût ajouté quelques articles de confortable moderne, et que le plancher de chêne eût été recouvert d'un tapis ; le tout offrait un bizarre mélange de salon et de grande salle.

La grille avait été retirée de la vaste cheminée pour faire place à un feu de bois, au milieu duquel était une énorme bûche projetant un immense volume de lumière et de chaleur : je compris que c'était la bûche de Noël, que le Squire avait eu bien soin de faire apporter et allumer la veille de Noël, suivant l'ancienne coutume^[3].

C'était charmant, en vérité, de voir le vieux Squire, assis dans son fauteuil héréditaire, au coin du foyer hospitalier de ses ancêtres, jetant autour de lui ses regards en soleil d'un système, dardant la chaleur et la joie sur tous les cœurs. Le chien couché par terre à ses pieds lui-même, quand il changeait nonchalamment de position et bâillait, regardait avec amour son maître au visage, frétillait de la queue contre le plancher, et puis s'étendait de nouveau pour dormir, plein de confiance dans sa protection et dans sa bonté. Il est une émanation du cœur, dans la franche hospitalité, qui ne peut se décrire, mais qu'on sent immédiatement, et qui met tout d'abord l'étranger à son aise ; et il y avait à peine quelques minutes que j'étais assis au coin du confortable foyer du vieux et digne cavalier, que je me trouvais tout autant chez moi que si j'avais fait partie de la famille.

Peu de temps après notre arrivée on annonça le souper. Il était servi dans une chambre spacieuse à boiseries de chêne, dont les panneaux étincelaient de bougies et autour de laquelle étaient plusieurs portraits de famille décorés de houx et de lierre. Outre les lumières ordinaires, deux grands cierges, appelés chandelles de Noël, entourés de guirlandes, avaient été placés sur un buffet excessivement brillant, au milieu de la vaisselle de famille. La table était abondamment fournie de mets substantiels ; mais le Squire soupa de frumentée^[4] ; car c'était, dans l'ancien temps, le plat de résistance pour la nuit de Noël. Je fus heureux de voir que ma vieille amie la rissole figurait au cortège ; et découvrant qu'elle était parfaitement orthodoxe, que je n'aurais pas à rougir de cette prédilection, je l'accueillis avec toute la chaleur dont nous accueillons d'ordinaire une vieille et très-aimable connaissance.

La gaieté de la compagnie était singulièrement excitée par les saillies d'un personnage excentrique auquel M. Bracebridge adressait toujours la bizarre appellation de maître Simon. C'était un petit homme propre et plein de feu, et qui avait évidemment l'air d'un vieux garçon. Son nez était conformé en bec de perroquet, son visage légèrement marqué de la petite vérole, mais réjouissant, et toujours en floraison, comme en automne une feuille mordue par la gelée. Il avait l'œil excessivement vif et brillant, et un air de malice aux aguets dans l'expression qui était irrésistible. C'était évidemment le bel esprit de la famille ; prodiguant les fines plaisanteries et les insinuations avec les dames, et causant une gaieté sans fin en rabâchant sur de vieux thèmes, lesquels malheureusement mon ignorance des chroniques de la famille ne me permit pas de goûter. Son grand bonheur pendant le repas sembla consister à tenir une jeune fille qu'il avait pour voisine dans une agonie continue de rires étouffés, en dépit de la crainte qu'elle avait des regards réprobateurs de sa mère, assise vis-à-vis. Il était l'idole de la partie jeune de la compagnie, qui riait à la moindre chose qu'il disait ou faisait, et à chaque mouvement de sa physionomie. Je n'en fus pas surpris, car il devait être à leurs yeux un prodige de talents. Il savait imiter Polichinelle et Judy, faire une vieille femme avec sa main, à l'aide d'un bouchon brûlé et d'un mouchoir, et tailler dans une orange une si burlesque caricature que toute cette jeunesse en riait à mourir.

Frank Bracebridge me raconta son histoire en deux mots. C'était un vieux garçon possesseur d'un revenu modeste, mais indépendant, lequel, grâce à une soigneuse économie, suffisait à tous ses besoins. Il gravitait à travers le système de la famille comme fait une comète vagabonde dans son orbite, visitant une branche aujourd'hui, demain une autre tout à fait éloignée, ainsi qu'il arrive souvent aux personnes dont les liaisons sont très-étendues et la fortune très-petite, en Angleterre. Il lui fallait sans cesse gazouiller et se trémousser ; mettant d'ailleurs à profit l'heure présente ; et le fréquent changement de scènes et de compagnies l'avait empêché de prendre ces habitudes bourruées et peu accommodantes dont les vieux garçons sont si peu charitablement accusés. C'était la chronique vivante de la famille, étant versé dans la généalogie, l'histoire et les alliances de la maison des Bracebridge, ce qui faisait de lui le favori des vieillards ; c'était en outre le petit-maître de toutes les vieilles dames et des filles surannées, parmi lesquelles il était habituellement considéré comme un jeune homme, et le grand ordonnateur des jeux parmi les enfants ; de telle sorte qu'il n'y avait pas d'être plus populaire, dans la sphère où il se mouvait, que M. Simon Bracebridge. Depuis quelques années il avait presque entièrement demeuré avec le Squire, dont il était le factotum, et qu'il charmait singulièrement en se mettant au pas de son humeur pour ce qui était du vieux temps, en ayant toujours un lambeau de vieille poésie pour chaque circonstance. Nous eûmes alors un échantillon du talent susmentionné, car le souper ne fut pas plus tôt enlevé et les vins épicés et autres boissons particulières à la circonstance introduits, qu'on eut recours à maître Simon pour une bonne vieille chanson de Noël. Il se recueillit pendant un instant ; enfin, avec une étincelle dans les yeux et une voix qui n'était en aucune façon mauvaise, si ce n'est qu'elle dégénérait parfois en fausset, comme les notes d'un chalumeau fêlé, il tremblota cette vieille et joyeuse chanson :

À la fin de Noël est arrivé le jour !
De coups précipités martelons le tambour ;
Appelons nos voisins, tous ils trouveront place ;
Et quand leur groupe ami sera formé, qu'on fasse
Chère lie et grand feu : si bon leur semble, alors,
La brise et la froidure en rageront dehors, etc.

Le souper avait disposé chacun à la gaieté : un vieux joueur de harpe dut venir de l'office, où il s'était démené toute la soirée, et, suivant toute apparence, réconforté avec l'excellente bière du Squire. C'était, me dit-on, une espèce de parasite du logis ; il habitait ostensiblement le village, mais on le trouvait plus souvent dans la cuisine du Squire que dans sa propre maison, le vieux gentilhomme aimant à la passion le son de « la harpe dans la grand'salle ».

La danse, comme la plupart des danses après souper, fut joyeuse : quelques personnes âgées s'y joignirent, et le Squire lui-même y figura plusieurs fois avec une partenaire en compagnie de laquelle il affirmait avoir, à chaque fête de Noël, dansé pendant près d'un demi-siècle. Maître Simon, qui semblait être une espèce de trait d'union entre les temps anciens et les temps modernes, et, par suite, était un peu passé de mode quant au caractère de ses agréments, s'était évidemment piqué d'honneur, et s'efforçait de s'attirer des éloges au moyen des ailes de pigeon, du rigodon, et autres grâces de l'ancienne école ; mais il avait eu le malheur de s'accoupler à une petite sauteuse, jeune fille sortant de pension, et celle-ci, par sa jeunesse et sa vivacité, le mettait continuellement à la torture, triomphait de toutes ses tentatives d'élégance mesurée : — tels sont les accouplements mal assortis auxquels sont, hélas ! enclins les dandys d'un autre âge.

Le jeune étudiant, au rebours, avait débauché une de ses tantes, une vieille fille, sur laquelle le coquin se faisait un jeu d'exercer avec impunité mille petites friponneries ; son sac était bourré de plaisanteries pratiques, et il n'avait pas de plus grand plaisir que de faire enrager ses tantes et ses cousines. Au demeurant, il en est ainsi pour tous les jeunes fous de son espèce, c'était pour lui, parmi les femmes, un engouement universel. Mais le couple le plus intéressant de la danse était le jeune officier et une pupille du Squire, belle et rougissante jeune fille de dix-sept ans. À plusieurs timides œillades que j'avais surprises dans le cours de la soirée, je soupçonnai l'amour d'avoir dressé contre eux ses batteries ; du reste, le jeune soldat était précisément le héros qui devait captiver une fille romanesque. Il était grand, svelte, beau garçon, et, comme la plupart des jeunes officiers anglais pendant les dernières années, avait glané quelques

petits agréments sur le continent ; — il parlait le français et l'italien — pouvait croquer un paysage — chantait très-passablement — dansait divinement ; enfin il avait été blessé à Waterloo : — quelle jeune fille de dix-sept ans, convenablement versée dans la poésie et les romans, eût pu résister à un pareil miroir de chevalerie et de perfection !

Quand la danse fut finie, il saisit une guitare, et, s'appuyant contre la vieille cheminée de marbre, dans une attitude que je fus assez porté à croire étudiée, il commença la petite chanson française du Troubadour. Mais le Squire se récria, disant qu'on ne devait chanter, la veille de Noël, que du bon vieux anglais ; sur quoi le jeune ménestrel, levant les yeux au plafond pendant un instant, comme pour un effort de mémoire, entonna sans plus se faire prier, d'un air de galanterie tout régence, le « Morceau nocturne à Julia », de Herrick : —

Les vers luisants leurs yeux te prêteront ;
Les farfadets, au regard qui pétille,
Comme au foyer quand l'étincelle brille,
À tes côtés se rangeront.

Feux follets ne t'égareront ;
Serpents, orvets ne te mordront.
En route, pars, allons, courage !
Aucun danger : sur ton passage
Tous les esprits s'écarteront.

Rien ne doit t'arrêter. Crains-tu d'affronter l'ombre ?
Que la lune sommeille en un nuage sombre ?
Mais de la nuit les astres radieux
Te prêteront leurs feux,
Comme de clairs flambeaux sans nombre.

Ma Julia, dis, laisse-toi
Prier d'amour ; oh ! viens à moi !

Quand de ma main, si l'amour me protège,
Je toucherais ta main de neige,
Je verserais mon âme en toi.

Le choix du poème pouvait avoir été ou ne pas avoir été un compliment à l'adresse de la belle Julia, car je découvris que c'était ainsi que se nommait la jeune fille : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait pas le moins du monde conscience d'aucune application semblable, car elle ne jeta pas une seule fois les yeux sur le chanteur, mais tint constamment ses regards baissés vers le parquet. Son visage était couvert, il est vrai, d'une charmante rougeur ; il est vrai que sa poitrine se soulevait doucement ; mais tout cela, sans doute, était causé par l'émotion de la danse. En vérité, si grande était son indifférence, qu'elle s'amusait à dévaster, en l'effeuillant, un magnifique bouquet de fleurs de serre chaude, et que, juste au moment où la chanson finissait, le bouquet gisait en ruine sur le plancher.

On dut alors se séparer pour la nuit, après avoir toutefois observé l'affectueuse et vieille coutume qui consiste à se serrer cordialement la main. Comme je traversais la grande salle pour me rendre dans la pièce qui m'était destinée, je m'aperçus que les cendres chaudes de la bûche de Noël expirante projetaient encore une lueur sombre, et si ce n'eût pas été l'époque où « les esprits inquiets alors n'osent bouger », j'aurais presque été tenté de sortir furtivement à minuit, et de regarder si les fées ne pourraient pas bien être à prendre leurs ébats autour du foyer.

Ma chambre se trouvait dans la partie vieille du logis, et son lourd ameublement semblait avoir été fabriqué à l'époque des géants. La pièce était à panneaux, avec des corniches sculptées d'un lourd travail, dans lesquelles s'entremêlaient d'une façon étrange des fleurons et des figures grotesques, et une rangée de portraits à la mine rébarbative me regardaient fixement et lugubrement des murailles. Le lit, de damas riche quoique fané, et surmonté d'un baldaquin très-élevé, se dressait dans un renfoncement, en face d'une fenêtre à ogive. Je m'étais à peine plongé dans mes draps que je crus entendre des accords de musique éclater dans l'air précisément au-dessous de la croisée. J'écoutai, et je découvris qu'ils provenaient d'un groupe : d'où je conclus que c'étaient les violons de quelque village

environnant. Ils faisaient le tour de la maison, jouant sous les fenêtres. Je tirai les rideaux pour entendre plus distinctement. Les rayons de la lune traversaient la partie supérieure de la lourde fenêtre, éclairant en partie le haut de cette antique pièce. Les sons, à mesure qu'ils s'éloignaient, devenaient de plus en plus doux et aériens, et semblaient s'harmoniser avec le silence et cette nuit de clair de lune. J'écoutai, j'écoutai — ils devenaient de plus en plus légers et lointains, — et comme ils expiraient peu à peu dans l'éloignement, ma tête s'affaissa sur l'oreiller, et je m'endormis profondément.

-
1. ↑ *Le Parfait Gentilhomme*, par Peacham, 1622.
 2. ↑ Le gui se suspend encore, à Noël, dans les fermes et les cuisines ; et les jeunes gens ont le privilège d'embrasser les jeunes filles amenées au-dessous, à charge par eux de détacher chaque fois une baie du buisson. Quand toutes les baies sont cueillies, le privilège expire.
 3. ↑ *La Bûche de Noël* est un gros bloc de bois, quelquefois un tronc d'arbre, qu'on apporte dans la maison avec de grandes cérémonies la veille de Noël, qu'on place dans le foyer et qu'on allume avec le tison formé par la bûche de l'année précédente. Tant qu'elle durait il y avait force rasades, chants et narrés d'histoires. Quelquefois elle était accompagnée de chandelles de Noël ; mais dans les chaumières la seule clarté provenait de la lueur d'un rouge pâle que jetait le grand feu de bois. La bûche de Noël devait brûler toute la nuit ; si elle s'éteignait, c'était considéré comme un présage de malheur. Herrick en parle dans une de ses chansons : —

Arrivez, apportez au bruit de vos chansons
La bûche de Noël, ô mes joyeux garçons !
Place au foyer pour elle, et que le feu rayonne !
Amis, de l'abandon ! la bonne femme ordonne
Qu'on soit bien gai, qu'on boive à l'espoir des beaux jours
Au plein succès de ses amours.

La bûche de Noël se brûle encore dans bien des fermes et des cuisines en Angleterre, particulièrement dans le nord ; il y a même plusieurs superstitions qui s'y rattachent, en honneur parmi les paysans. Si, pendant qu'elle est en train de brûler, il arrive une personne qui louche ou qui soit nu-pieds, c'est considéré comme un mauvais présage. Le tison qui reste de la bûche de Noël est soigneusement mis de côté pour allumer le feu de Noël de l'année suivante.

4. ↑ Gâteaux de froment qu'on a fait bouillir dans le lait avec force aromates. (*Note du traducteur.*)

LE JOUR DE NOËL.

Nuit sombre, nuit trop lente à replier les ailes,
Disparais et fais place à ce bienheureux jour
Où Décembre de Mai ramène le retour.

.
Matin d'hiver, pourquoi sous ton linceul glacé
Souris-tu comme un champ par le vent balancé,
Qui fait chatoyer l'or de ses épis ? Ô brise,
Pourquoi nous apporter des parfums de printemps,
De pré qu'on a fauché ? Quelle douce surprise ! —
Mais il n'est pas permis de s'étonner longtemps.

HERRICK.

Le lendemain, quand je m'éveillai, il me sembla que tous les événements de la soirée précédente n'avaient été qu'un songe, et l'identité de la chambre gothique put seule me convaincre de leur réalité. Comme je rêvais, la tête appuyée sur l'oreiller, j'entendis un bruit de pieds trotinant menu derrière la porte ; on se consultait en chuchotant. Bientôt, un chœur de voix enfantines entonna un vieux Noël dont le refrain était :

Au milieu de ce jour le Christ a pris naissance,
Réveillez-vous.

Je me levai doucement, passai sans bruit mes vêtements, ouvris tout à coup la porte, et aperçus l'un des plus féeriquement délicieux petits groupes qu'un peintre pût imaginer. Il se composait d'un garçon et de deux filles, dont l'aîné n'avait pas plus de six ans, et beaux comme des séraphins. Ils faisaient le tour de la maison, et venaient ainsi chanter à toutes les portes ; mais mon apparition soudaine les effraya et les fit rentrer dans un timide silence. Ils demeurèrent un instant à jouer de leurs doigts sur leurs lèvres, lançant de temps à autre à la dérobée, de dessous leurs sourcils, un regard embarrassé, jusqu'à ce que, comme d'un commun accord, ils décampassent

au plus vite ; et comme ils tournaient un angle de la galerie, je les entendis qui riaient, tout triomphants d'avoir pu s'échapper.

Tout conspirait pour vous faire heureux et bienveillant, dans cette forteresse de l'antique hospitalité. La fenêtre de ma chambre donnait sur des lieux qui, en été, auraient offert un magnifique paysage. J'avais devant les yeux une pelouse allant en pente, un joli ruisseau serpentant au pied, et, derrière, une grande étendue de parc, avec de nobles massifs d'arbres et des troupeaux de daims. Dans le lointain on découvrait un hameau coquet, au-dessus duquel se balançait la fumée s'échappant des cheminées des chaumières, et une église avec son clocher sombre, fortement en relief sur le ciel froid et pur. La maison était entourée d'arbres à feuilles persistantes, suivant la coutume anglaise, ce qui donnait presque une image de l'été ; mais la matinée était extrêmement froide : la légère vapeur de la soirée précédente avait été précipitée par la gelée, et couvrait tous les arbres et chaque brin d'herbe de ses ravissantes cristallisations. Les rayons d'un magnifique soleil levant donnaient en plein dans le feuillage, et produisaient un effet splendide. Un rouge-gorge, perché sur la cime d'un frêne de montagne qui laissait pendre ses grappes de baies rouges juste devant ma fenêtre, se réchauffait aux rayons du soleil et jetait quelques notes plaintives, tandis qu'un paon, déployant toutes les splendeurs de sa queue, arpentait d'un air conquérant, avec l'orgueil et la gravité d'un grand d'Espagne, l'avenue de la terrasse au-dessous.

J'avais à peine fini de m'habiller, quand un domestique parut pour m'inviter aux prières en famille. Il me guida vers une petite chapelle située dans l'aile vieille de la maison, où je trouvais la plus grande partie de la famille déjà rassemblée dans une espèce de galerie garnie de coussins, de carreaux et de gros livres de prières ; les domestiques étaient assis sur des bancs au-dessous. Le vieux gentilhomme lut les prières d'une chaire située sur le devant de la galerie ; maître Simon remplissait le rôle de clerc et disait les répons, et je dois lui rendre la justice de consigner qu'il s'en acquittait avec beaucoup de décorum et de gravité.

Le service, fut suivi d'un Noël que M. Bracebridge avait arrangé lui-même d'après un poème de son auteur favori, Herrick, et que maître Simon avait mis sur un vieil air d'église. Comme il y avait plusieurs voix excellentes parmi les personnes de la maison, l'effet ne laissa pas que d'en

être extrêmement agréable ; mais ce qui surtout me charma, ce fut l'exaltation de cœur et l'emportement soudain de sentiments de reconnaissance avec lesquels le digne Squire dit une stance, pendant que son œil étincelait et que sa voix, rompant toutes les barrières, échappait à la mesure et à l'intonation :

C'est toi qui fais asseoir à mon foyer prospère
L'allégresse aux naïfs transports ;
De wassail [\[1\]](#) écumant toi qui remplis mon verre
Épicé jusqu'aux bords,
Seigneur, et c'est ta main, d'où jaillit l'abondance,
Qui sur mes terres s'arrêtant,
Pour le blé que j'enterre avec mon espérance,
M'en rends vingt fois autant.

J'appris par la suite que tout le long de l'année le service était lu de grand matin les dimanches et fêtes, soit par M. Bracebridge, soit par quelque autre membre de la famille. Il en était autrefois presque universellement ainsi parmi la grande et la petite noblesse d'Angleterre, et l'on doit vivement regretter que cette coutume soit tombée en désuétude, car l'observateur le moins clairvoyant est forcé de remarquer l'ordre et la sérénité qui règnent dans ces familles où l'on en trouve encore quelques traces : le déploiement dans la matinée d'une forme grandiose de l'adoration donne, pour ainsi dire, à chaque tempérament la tonique pour la journée, ramène chaque esprit à l'harmonie.

Notre déjeuner se composa de ce que le Squire appelait la bonne vieille chère anglaise. Il laissa échapper quelques amères lamentations sur les déjeuners modernes au thé et à la rôtie, qu'il censura comme étant au nombre des causes de la mollesse et de l'énervement modernes, et sur le déclin du vieil appétit anglais ; et bien qu'il les admît à sa table pour se conformer au goût de ses hôtes, cela n'empêchait pas qu'il n'y eût un formidable déploiement de viandes froides, de vin et d'ale sur le buffet.

Après déjeuner, je fis avec Frank Bracebridge et maître Simon, ou M. Simon, comme chacun l'appelait à l'exception du Squire, un tour de

promenade sur la propriété. Nous étions escortés d'une multitude de chiens-gentilshommes, qui semblaient flâner par état autour du logis ; depuis le frétilant épagneul jusqu'au vieux et robuste chien pour le cerf ; ce dernier appartenait à une race qui s'était conservée dans la famille depuis un temps immémorial. Tous ils obéissaient au sifflet de commandement qui pendait à la boutonnière de maître Simon, et jetaient de temps à autre, au milieu de leurs gambades, un rapide coup d'œil sur la petite houssine qu'il tenait à la main.

La vieille demeure avait, sous les jaunes rayons du soleil, l'air encore plus vénérable qu'à la pâle clarté de la lune ; et je ne pus m'empêcher de reconnaître la justesse de cette idée du Squire, que les terrasses régulières, les lourdes balustrades et les ifs taillés avaient un cachet de hautaine aristocratie. Il paraissait y avoir en ce lieu un nombre considérable de paons ; et précisément j'étais en train de faire quelques remarques sur ce que j'appelais une bande de ces animaux, qui se chauffaient derrière un mur frappé par le soleil, quand je fus poliment repris pour ma façon de parler par maître Simon, qui me fit observer que conformément au plus ancien, au plus célèbre traité sur la chasse, je devais dire une troupe de paons. « De même, ajouta-t-il avec une légère teinte de pédanterie, nous disons une volée de pigeons ou d'hirondelles, une couvée de cailles, une harde de daims, de roitelets ou de grues, une groupée de renards, un nid de grolles. » Il poursuivit, et m'apprit que, suivant sir Anthony Fitzherbert, on devait attribuer à cet oiseau « tant l'intelligence que la beauté, car si vous le louez, il étalera sur-le-champ sa queue, surtout au soleil, afin que vous en puissiez mieux contempler les splendeurs ; tandis qu'à la chute des feuilles, quand sa queue tombe, il est morne et se cache dans les coins, jusqu'à ce qu'elle revienne comme elle était.

Je ne pus m'empêcher de sourire de cet étalage d'érudition mesquine sur un si bizarre sujet ; mais je découvris bientôt que les paons étaient des oiseaux d'une certaine importance au logis, car Frank Bracebridge m'apprit qu'ils étaient les grands favoris de son père, lequel était extrêmement soigneux d'en conserver la race, tant parce qu'ils se rattachaient à la chevalerie, et figuraient en première ligne aux magnifiques banquets du vieux temps, que parce qu'ils répandaient autour d'eux une pompe grandiose qui séyait admirablement à une vieille résidence de famille. Il

n'était rien, avait-il coutume de dire, qui eût un plus grand air d'imposante fierté qu'un paon perché sur une antique balustrade de pierre.

Maître Simon dut alors s'éloigner en toute hâte, ayant un rendez-vous à l'église de la paroisse avec les chantres du village, qui devaient exécuter quelque musique de son choix. Il y avait quelque chose d'extrêmement agréable dans cette joyeuse mise en ébullition des esprits animaux du petit homme ; et j'avoue que j'avais été quelque peu surpris de la vivacité de ses citations d'auteurs qui certainement n'étaient pas du nombre de ceux qui se lisent tous les jours. Je mentionnai cette dernière circonstance devant Frank Bracebrigde, qui me dit avec un sourire que toute la somme d'érudition de maître Simon se réduisait à peut-être une demi-douzaine de vieux auteurs que le Squire lui avait mis entre les mains, et qu'il relisait encore et encore, toutes les fois qu'il lui prenait un accès d'étude, comme il lui en prenait quelquefois par une journée pluvieuse ou une longue soirée d'hiver. *Le Livre du cultivateur*, de Sir Anthony Fitzherbert ; *les Plaisirs de la campagne*, de Markham ; *le Traité de la chasse*, de sir Thomas Cockayne, chevalier ; *le Pêcheur à la ligne*, d'Isaac Walton, et puis, dans le même genre, deux ou trois anciens illustres de la plume, étaient ses principales autorités ; et, comme tous les hommes qui ne connaissent qu'un petit nombre de livres, il les regardait d'en bas, avec une sorte d'idolâtrie, et les citait à tout propos. Quant à ses chansons, elles étaient pour la plupart glanées dans de vieux bouquins de la bibliothèque du Squire et adaptées à des airs en vogue parmi les esprits d'élite du siècle précédent. Néanmoins ses fréquentes applications de fragments de littérature l'avaient fait considérer comme un prodige d'érudition par tous les palefreniers, piqueurs et petits chasseurs du voisinage.

Pendant que nous étions à causer, nous entendîmes le tintement éloigné de la cloche du village, et j'appris que le Squire tenait assez à ce que, chez lui, on allât à l'église un matin de jour de Noël, le considérant comme un jour de réjouissances et d'actions de grâces, en ce d'accord avec le vieux Tusser, qui dit :

« Sois joyeux à Noël, mais sois reconnaissant ;

« Accueille tout le monde, homme riche ou croquant. »

« Si vous êtes disposé à vous rendre à l'église, me dit Frank Bracebridge, je puis vous promettre un échantillon du talent musical de mon cousin Simon. Comme nous n'avons pas d'orgue, il a constitué en orchestre un certain nombre d'amateurs du village, et fondé pour leur perfectionnement un club philharmonique. Il a aussi groupé un chœur de chanteurs, ainsi qu'il a fait pour la meute de chiens de mon père, suivant les instructions de Jervaise Markham, dans ses *'Plaisirs de la campagne*. Pour la basse, il s'est mis en quête de toutes les « voix profondes, solennelles », et pour ses ténors, des « voix hautes et vibrantes », parmi les rustres du village ; et quant aux voix « melliffues », il les a cueillies avec un soin extrême parmi les plus jolies fillettes du voisinage ; bien que ces dernières, prétend-il, soient les plus difficiles à maintenir dans le ton, vos jolies chanteuses étant excessivement fantasques et capricieuses et fort sujettes aux accidents. »

Comme la matinée, bien que glaciale, était remarquablement belle et claire, la plus grande partie de la famille se rendit à pied jusqu'à l'église, laquelle était une très-antique construction en pierres grises, située près d'un village, à un demi-mille environ de la porte du parc. Tout près attenait était accroupi un confortable presbytère qui semblait contemporain de l'église. Sa façade s'harmonisait parfaitement avec un if que l'on y avait fait pousser et à travers le feuillage épais duquel des ouvertures avaient été pratiquées pour que le jour pût pénétrer dans les étroits et antiques treillis. Comme nous passions devant ce nid bien abrité, le ministre en sortit et nous précéda.

Je m'étais attendu à voir un pasteur florissant et vermeil, tel qu'en abrite souvent une confortable cure située dans le voisinage de la table d'un riche patron, mais je fus désappointé. Le ministre était un homme petit et maigre, à l'œil austère, avec une perruque grise trop large qui venait battre ses deux oreilles, de sorte que sa tête semblait s'y être racornie, comme une aveline séchée dans sa coque. Il portait un habit râpé, à grandes basques, avec des poches qui auraient pu contenir la Bible de l'église et le livre de prières ; et ses petites jambes semblaient encore plus petites, de ce qu'elles étaient plantées dans de gros souliers décorés de boucles énormes.

Frank Bracebridge m'apprit que le ministre avait été le camarade de chambre de son père à Oxford, et avait reçu ce bénéfice peu de temps après

que ce dernier était entré en possession de ses biens. C'était un intrépide chasseur aux vieux bouquins, et bien rarement il lisait un ouvrage imprimé en caractères romains. Les éditions de Caxton et de Wynkin de Worde faisaient ses délices ; et il était infatigable dans sa recherche des vieux auteurs anglais que leur peu de mérite a fait tomber dans l'oubli. Par déférence sans doute pour les idées de M. Bracebridge, il avait fait d'actives investigations dans les rites joyeux et les coutumes entraînant du vieux temps, et il s'était occupé de ce travail avec autant de zèle que s'il eût été le meilleur compagnon ; mais c'était uniquement dans cet esprit de labeur avec lequel les hommes d'un tempérament aduste remontent une piste d'étude quelconque, simplement préoccupés qu'ils sont de faire acte de savant, et indifférents à sa nature intrinsèque, que ce soit l'illustration de la sagesse ou des obscénités, de la fange du temps passé. Il avait tellement pâli sur ces vieux volumes, qu'ils semblaient s'être réfléchis sur son visage, lequel, si la figure est la table des matières de l'esprit, on pouvait comparer au frontispice d'un volume en lettres gothiques.

Comme nous atteignions le porche de l'église, nous trouvâmes le ministre gourmandant de la bonne façon le sacristain pour avoir employé le gui parmi la verdure dont elle était décorée. C'était, faisait-il observer, une plante impure, souillée, car elle avait servi aux druides dans leurs cérémonies mystérieuses ; et bien qu'on pût sans crime l'employer à parer les salles à manger et les cuisines, cependant elle avait été réputée profane par les Pères de l'Église, et tout à fait impropre aux rites sacrés. Si tenace était-il sur ce point, que le pauvre sacristain fut obligé de jeter bas une grande partie des humbles trophées par lui imaginés, avant que le ministre consentît à commencer le service du jour.

L'intérieur de l'église était d'une imposante simplicité. Le long des murs se voyaient plusieurs monuments de Bracebridge, et tout auprès de l'autel une tombe d'un travail antique, sur laquelle reposait l'effigie d'un guerrier armé de toutes pièces, les jambes en travers, pour indiquer qu'il s'était croisé. C'était, me dit-on, un membre de la famille qui s'était signalé dans la Terre-Sainte, et le même dont le portrait se suspendait dans la grand'salle au-dessus de la cheminée.

Pendant le service, maître Simon se tint debout dans la stalle, et répéta très-distinctement les répons, trahissant cette espèce de dévotion

cérémonieuse ponctuellement observée par un homme bien né de l'ancienne école, un homme qui a de vieilles relations de famille. Je fis aussi la remarque qu'il tournait les feuillets d'un livre de prières, un in-folio, avec une certaine rapidité, peut-être pour faire étinceler un énorme anneau servant de cachet qui ornait un de ses doigts, et qui avait tout à fait l'air d'une relique de famille. Mais ce qui le préoccupait le plus, c'était évidemment la partie musicale du service, car il tenait les yeux constamment fixés sur le groupe de chanteurs, et battait la mesure avec beaucoup de gesticulations et d'énergie.

L'orchestre était dans une petite galerie, et présentait le plus bizarre assemblage de têtes échelonnées les unes au-dessus des autres, parmi lesquelles je notai entre toutes celle du tailleur du village, personnage blême au front et au menton fuyants, qui jouait de la clarinette, et dont la figure imitait alors à s'y méprendre une vessie conique. J'en avisai encore un autre, celui-là était court et poussif, qui se courbait et s'épuisait sur une basse de viole, de manière à ne rien laisser voir que le haut de sa tête, ronde et chauve comme un œuf d'autruche. Parmi les chanteuses, il y avait deux ou trois charmants minois, auxquels l'air piquant d'une matinée glaciale avait communiqué une jolie teinte rosée ; mais messieurs les choristes avaient évidemment été choisis, comme les anciens violons de Crémone, plus pour les sons que pour l'apparence ; et comme plusieurs avaient à lire dans le même cahier, cela faisait des bouquets de physionomies étranges, qui ressemblaient assez à ces groupes de chérubins que nous voyons quelquefois sur les tombes dans les cimetières de campagne.

Le service ordinaire du chœur, sauf que la partie vocale se traînait généralement tant soit peu à la remorque de la partie instrumentale, et que parfois un violon flâneur réparait le temps perdu en effleurant un passage avec une prodigieuse célérité, et en sautant plus de mesures que le plus intrépide chasseur de renards qui veut arriver mort ou vif ne sauta jamais de barrières, se fit passablement en somme ; mais la grande épreuve était une antienne qui avait été préparée, arrangée par maître Simon, et sur laquelle il avait fondé de grandes espérances. Par malheur, il y eut une bévue juste au commencement ; les musiciens se troublèrent ; maître Simon était au supplice ; tout allait irrégulièrement, cahin-caha, jusqu'à ce que l'on arrivât à un chœur commençant par ces mots : « Et maintenant chantons d'un seul

accord », qui parut être le signal pour mettre en déroute l'assemblée. Tout devint discorde et confusion ; chacun démançait pour son compte, et marchait au but aussi bien ou plutôt aussi vite que possible, hormis toutefois un vieux chancre dont les lunettes de corne chevauchaient et serraient le nez aussi long que sonore, qui, se trouvant faire un peu bande à part, et s'étant enroulé dans sa propre mélodie, poursuivait tranquillement son chemin et ses roulades, balançant la tête, regardant son cahier du coin de l'œil, et fondant le tout en harmonie dans un solo nasal d'une durée de trois mesures au moins.

Le ministre nous gratifia d'un sermon fort savant sur les rites et les cérémonies de Noël, sur ce qu'il convenait de l'observer non-seulement comme un jour d'actions de grâces, mais encore de réjouissances, étayant son opinion des coutumes de l'Église primitive, et les renforçant des autorités de Théophile de Césarée, de saint Cyprien, de saint Chrysostôme, de saint Augustin, sans compter une nuée encore de saints et de pères dont il fit de copieuses citations. Je ne concevais pas trop d'abord, je l'avoue, la nécessité d'un si formidable déploiement de forces pour soutenir un point que personne ne semblait avoir le moins du monde l'intention de contester ; mais bientôt je m'aperçus que le digne homme avait toute une légion d'adversaires idéals à combattre, s'étant, dans le cours de ses recherches au sujet de Noël, complètement embrouillé dans les controverses de sectaires pendant la révolution, quand les puritains battaient si vigoureusement en brèche les cérémonies de l'Église, et que le pauvre vieux Noël fut banni du royaume par édit du parlement^[2]. Le brave ministre ne vivait que dans le passé, et ne savait que bien peu de chose du présent. Enseveli au milieu de volumes rongés par les vers, dans l'isolement de son antique petit cabinet, les écrits du vieux temps étaient pour lui les gazettes du jour, de même que l'ère de la révolution était tout uniment pour lui l'histoire contemporaine. Il oubliait que près de deux siècles s'étaient écoulés depuis l'ardente persécution dirigée sur toute la surface du royaume contre l'innocente rissole, quand le plum-porridge était proscrit comme « pur papisme », et le roastbeef comme anti-chrétien, et que Noël avait été ramené en triomphe avec la joyeuse cour du roi Charles à la restauration. Il s'échauffa et prit feu dans l'ardeur de ses efforts contre l'armée d'ennemis imaginaires qu'il avait à combattre ; soutint une lutte acharnée contre le vieux Prynne et deux ou

trois champions oubliés des Têtes Rondes au sujet des fêtes de Noël, et conclut en exhortant ses auditeurs, de la manière la plus solennelle et la plus touchante, à se ranger autour des coutumes traditionnelles de leurs pères, à célébrer de leur mieux ce joyeux anniversaire de l'Église.

J'ai rarement vu sermon couronné d'effets plus visiblement immédiats, car au sortir de l'église la congrégation semblait, depuis le premier jusqu'au dernier, possédée de la gaieté d'esprit si chaudement prêchée par son ministre. Les vieillards se formèrent en groupes dans le cimetière, se félicitant et se serrant la main ; et les enfants couraient çà et là en criant : Ule ! ule ! et en répétant quelques rimes bizarres^[3], que le ministre, qui nous avait rejoints, m'apprit être une relique du vieux temps. Les villageois retirèrent leurs chapeaux au Squire quand il passa, lui adressant les souhaits qu'on exprime à cette époque, avec toutes les apparences d'une cordiale sincérité, et furent par lui invités à se rendre au château pour prendre quelque chose qui tînt à distance le froid du dehors ; et j'entendis plusieurs pauvres murmurer des bénédictions, ce qui me prouva qu'au milieu de ses plaisirs le vieux et digne cavalier n'avait pas oublié la véritable vertu de Noël : la charité.

Pendant le trajet pour revenir à la maison, son cœur sembla déborder sous les sentiments de bonheur et de générosité. Comme nous passions sur une petite éminence qui dominait une espèce de perspective, des bruits de réjouissance rustique vinrent frapper nos oreilles ; le Squire fit une pause de quelques instants, et promena autour de lui des regards où se peignait une inexprimable bonté. La beauté du jour était par elle-même suffisante pour inspirer l'amour de ses semblables. Malgré le froid piquant de la matinée, le soleil, dans sa course à travers un ciel sans nuage, avait acquis assez de force pour fondre et dissiper le léger manteau de neige qui recouvrait toutes les pentes exposées au midi, pour mettre à nu ce vert vif qui pare un paysage anglais même au cœur de l'hiver. De larges et riches bandes de verdure contrastaient avec l'éblouissante blancheur des creux et des versants ombragés. Chaque talus abrité sur lequel reposaient les larges rayons laissait échapper son petit ruisseau d'eau limpide et glacée, qui étincelait à travers le gazon, et faisait monter de légères exhalaisons, apportant ainsi son tribut au fin brouillard qui planait au-dessus de la surface de la terre. Il y avait quelque chose de vraiment délicieux dans ce

triomphe de la chaleur et de la verdure sur la tyrannie glacée de l'hiver ; c'était, comme le Squire en fit la remarque, un emblème de l'hospitalité de Noël, qui s'ouvre un passage à travers les glaces de la cérémonie et de l'égoïsme, et fond tous les cœurs, dont elle fait des ruisseaux. Il montrait avec bonheur du doigt la fumée qui s'échappait, indice de bonne chère, des cheminées des confortables métairies et des cabanes à toit de chaume. « J'aime, disait-il, à voir riches et pauvres célébrer comme il faut cet anniversaire ; c'est une grande chose d'avoir au moins un jour dans l'année où vous êtes sûr d'être le bienvenu partout où vous allez, où, pour ainsi dire, le monde soit tout grand ouvert devant vous ; et je suis presque disposé à me joindre au pauvre Robin dans la malédiction qu'il adresse à tout incivil ennemi de ces honnêtes réjouissances :

« Ennemis de Noël, à la lugubre mine,
« Qui voudriez d'ici le faire décamper,
« Allez du duc Homfroy savourer la cuisine,
« Ou que le Squire Ketch puisse vous attraper ! »

Le Squire poursuivit, déplorant le lamentable déclin des jeux, des divertissements qui étaient autrefois en vogue à cette époque de l'année parmi les classes inférieures, et qu'encourageaient les classes élevées ; quand les vieilles salles des châteaux et des manoirs s'ouvraient toutes grandes au point du jour ; que les tables étaient couvertes de chair de porc, de bœuf et d'ale frémissante ; quand le bruit de la harpe et des chansons retentissait du matin jusqu'au soir, et que riches et pauvres étaient également invités à entrer et à se réjouir^[4]. « Nos anciens jeux et coutumes locales, disait-il, avaient un immense résultat, en ce qu'ils rendaient le paysan amoureux de son intérieur ; et l'encouragement qui leur était donné par la petite noblesse lui faisait aimer son seigneur. Ils faisaient les temps plus joyeux, plus bienveillants, et meilleurs ; et je dirai avec un de nos vieux poètes :

« Je les aime, et je tiens que cette gravité
« Qui n'est qu'un trompe-l'œil, la rigueur de ces gens
« Qui cherchent à bannir tous ces jeux innocens,
« Ont fait fuir à grands pas l'antique honnêteté. »

« La nation, reprit-il, s'est altérée ; nous avons perdu nos paysans au cœur naïf. Ils ont rompu avec les hautes classes, et semblent croire que leurs intérêts sont séparés. Ils sont devenus trop savants ; ils commencent à lire les journaux, prêtent l'oreille aux politiques de taverne, et parlent de réforme. Je crois que, par ces temps difficiles, un moyen de les entretenir dans un bon esprit serait, pour la grande et la petite noblesse, de passer plus de temps sur leurs propriétés, de se mêler davantage aux gens de la campagne, et de remettre en vigueur les anciens divertissements de la joyeuse Angleterre. »

Tel était le système du bon Squire pour adoucir le mécontentement public. De fait, il avait une fois essayé de mettre sa théorie en pratique, et, quelques années auparavant, avait tenu table ouverte pendant les fêtes, à la manière d'autrefois. Mais les paysans ne comprirent pas quel rôle ils avaient à jouer dans cette scène d'hospitalité ; plusieurs circonstances imprévues se produisirent ; le manoir fut envahi par tous les vagabonds de la contrée, et plus de mendiants attirés dans le voisinage en une semaine que les officiers de police de la paroisse n'en pouvaient expulser dans une année. Depuis lors il s'était contenté d'inviter ce qu'il y avait de mieux parmi les paysans d'alentour à venir chez lui le jour de Noël, et de faire distribuer du bœuf, du pain et de l'ale parmi les pauvres, pour qu'ils pussent se réjouir en leur particulier.

Il n'y avait pas longtemps que nous étions de retour à la maison, quand un bruit de musique se fit entendre dans le lointain. Une bande de gars, sans habits, leurs manches de chemise capricieusement nouées avec des rubans, leurs chapeaux décorés de verdure, et des bâtons dans les mains, remontait l'avenue, suivie d'un nombre considérable de villageois et de paysans. Ils s'arrêtèrent devant la porte du château ; la musique attaqua un air singulier, et les gars exécutèrent une danse curieuse et compliquée, avançant, reculant, et faisant choquer leurs bâtons les uns contre les autres, le tout en suivant exactement le mouvement de la musique, tandis que l'un d'eux, bizarrement couronné d'une peau de renard dont la queue flottait derrière son dos, ne cessait de gambader autour des danseurs en agitant une tire-lire avec force gesticulations bouffonnes.

Le Squire suivait des yeux cette scène étrange avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Il me fit l'histoire complète de son origine, qu'il faisait remonter au temps où les Romains étaient maîtres de l'île, prouvant d'une façon victorieuse que c'était une descendante en ligne directe de la danse des épées des anciens. « Elle était aujourd'hui, disait-il, presque entièrement éteinte, mais il en avait accidentellement découvert des traces dans le voisinage, et en avait encouragé la renaissance ; toutefois la vérité l'obligeait de déclarer qu'il était rare que la journée se terminât sans quelque équivoque jeu de bâtons, sans qu'il y eût quelques têtes quelconques de cassées.

La danse finie, toute la compagnie fut régalée de chair de porc et de bœuf, et de bière double brassée au logis. Le Squire se mêla même aux rustiques, par qui il fut reçu avec de gauches démonstrations de déférence et de respect. Je vis bien, il est vrai, deux ou trois des jeunes paysans, alors qu'ils portaient leurs grands pots à leur bouche, faire, pendant que le Squire avait le dos tourné, quelque chose comme une grimace, et échanger une œillade ; mais aussitôt qu'ils eurent rencontré mon regard, ils revêtirent des figures graves et furent excessivement réservés. Tous, d'ailleurs, paraissaient être plus à leur aise avec maître Simon. La variété de ses occupations et de ses amusements l'avait fait connaître dans tout le voisinage : il visitait les fermes et les chaumières, jasait avec les fermiers et leurs femmes, badinait avec leurs filles et, comme cet emblème du célibataire vagabond, l'humble abeille, butinait des parfums sur toutes les lèvres rosées du pays d'alentour.

La réserve des convives ne tint pas longtemps contre la bonne chère et l'affabilité. Il y a je ne sais quoi d'intime, d'affectueux, dans la gaieté des basses classes, lorsqu'elle est excitée par les largesses et la familiarité de ceux qui sont au-dessus d'elles ; les chauds rayons de la gratitude pénètrent leur joie, et une bonne parole ou une petite plaisanterie franchement lancée par un supérieur achève de réjouir les esprits du subordonné. Quand le Squire se fut retiré, la gaieté redoubla, et il y eut beaucoup de rires et de plaisanteries, notamment un assaut entre maître Simon et un vigoureux fermier à tête grise et au visage couperosé, qui semblait être le bel esprit du village ; car je remarquai que tous ses compagnons attendaient bouche

béante ses répliques, et éclataient de rire tout à fait gratuitement, avant qu'ils eussent pu seulement les comprendre.

Toute la maison, d'un bout à l'autre, semblait abandonnée à la joie. Comme je passais dans ma chambre afin de m'habiller pour le dîner, j'entendis le son de la musique. Cela partait d'une petite cour ; je regardai par une croisée qui y donnait, et j'aperçus une bande de musiciens ambulants, avec des flûtes de Pan et un tambourin ; une charmante et coquette servante dansait une gigue avec un gars très-éveillé ; plusieurs autres domestiques étaient arrêtés et regardaient. Au milieu de son ébat, la jeune fille entrevit un instant mon visage à la fenêtre ; soudain, la rougeur au front, elle s'enfuit d'un air fripon, en affectant la confusion.

-
1. ↑ Sorte de boisson faite avec des pommes, du sucre et de la bière. (*Note du traducteur.*)
 2. ↑ Extrait de la petite gazette *l'Aigle aux ailes éployées*, 24 décembre 1652 : — « Ce jourd'hui la Chambre a consacré beaucoup de temps aux affaires de la marine, pour vider les questions maritimes, et avant qu'on levât la séance il lui a été présenté une terrible remontrance contre le jour de Noël, fondée sur les saintes Écritures, 2 Cor., V, 16 ; 1 Cor., XV, 14, 17 ; et en l'honneur du jour du Seigneur, fondée sur ces mêmes Écritures : Jean, XX, 1 ; Rev., I, 10 ; Psaumes, CXVIII, 24 ; Lev., XXIII, 7, 11 ; Marc, XV, 8 ; Psaumes, LXXXIV, 10 ; remontrance dans laquelle Noël est appelé la messe de l'antechrist, et ceux-là vendeurs de messes et papistes qui l'observent, etc. Par suite de quoi le parlement, après avoir employé quelque temps à se consulter sur l'abolition du jour de Noël, a passé un édit à cet effet et décidé qu'il siégerait le jour suivant, qui s'appelait communément jour de Noël. »

3. ↑ « Ule ! Ule ! (*) »

Mettons trois puddings dans un moule ;
Cassons noisette et crions : *Ule !* »

(*) On prononce *oule*.

4. ↑ Un gentilhomme anglais, au commencement de cette grande journée (c'est-à-dire le matin du jour de Noël), faisait entrer dès l'aube tous ses tenanciers et voisins dans sa grand'salle. La bière double était mise en perce ; les grands pots de cuir circulaient joyeusement avec la rôtie, le sucre et la muscade, et l'excellent fromage de Cheshire. Le Hackin (le grand saucisson) devait être bouilli au point du jour, ou sinon deux jeunes gens devaient prendre la fille (c'est-à-dire la cuisinière) par les bras et lui faire faire, en la poussant, le tour de la place du marché, jusqu'à ce qu'elle eût honte de sa négligence. — *Voyage autour d'un feu de houille.*

LE DÎNER DE NOËL.

Le voilà donc venu ce jour si désiré !
Qu'en son honneur chacun arbore un gai visage.
Dans les chambres le lierre étale son feuillage,
Et de branches de houx chaque lit est paré.
Tenez, de nos voisins fument les cheminées.
Les bûches de Noël jà diminuent un peu ;
Des viandes que l'on cuit se pressent les fournées ;
La broche tourne auprès du feu.
Laissons donc grelotter la tristesse à la porte,
Et si de froid nous la retrouvons morte,
En l'enterrant dans un pâté
Nous crierons lors : Hourra pour la gaîté !

WITHERS — *Juveniles.*

J'avais achevé ma toilette, et flânais avec Frank Bracebridge dans la bibliothèque, quand un bruit sourd mais parfaitement distinct se fit entendre. C'était, m'apprit-il, le signal pour servir le dîner. Le Squire maintenait les vieilles coutumes aussi bien à l'office que dans la grand'salle, et le rouleau à pâtisserie, avec lequel le cuisinier frappait sur le dressoir, appelait les domestiques pour emporter les mets.

Du chef en ce moment les trois coups retentissent ;
Les valets aussitôt à l'appel obéissent,
Et devant lui chacun paraît.
Le plat en main, chaque homme de service
S'avance fièrement, comme dans la milice,
Le présente et puis disparaît [\[1\]](#).

Le dîner fut servi dans la grand'salle, où le Squire tenait toujours son banquet de Noël. On avait fait un joyeux et pétillant feu de bois pour échauffer le spacieux appartement, et la flamme montait, jetant des étincelles et serpentant le long de l'immense cheminée. Le grand tableau du croisé et de son cheval blanc avait été décoré d'une profusion de verdure

pour la circonstance, et le houx et le lierre s'étaient également entrelacés sur la muraille opposée, autour du casque et des armes, qui, je le compris, étaient le casque et les armes du même guerrier. Je dois avouer en passant que j'eus un doute assez prononcé sur l'authenticité du tableau et de l'armure comme ayant appartenu au croisé, car ils portaient certainement l'empreinte d'une époque plus récente ; mais on me dit que la peinture avait été considérée de cette façon depuis un temps immémorial, et que quant à l'armure, elle avait été trouvée dans un garde-meuble, et élevée à sa situation présente par le Squire, qui tout d'abord décida que c'était l'armure du héros de la famille ; et comme il avait sur tous les sujets de cette nature une autorité absolue dans sa propre maison, le fait était passé sans conteste au rang des choses acceptées et qui ont cours. Au-dessous de ce trophée chevaleresque se détachait immédiatement un buffet, sur lequel il y avait un étalage de vaisselle qui aurait pu rivaliser (au moins en variété) avec celui des vases du temple de Balthazar : « flacons, brocs, coupes, tasses, gobelets, bassins et aiguières », splendide matériel de joyeuse existence, qui s'était graduellement accumulé à travers maintes générations de propriétaires bons vivants. Sur le devant se dressaient les deux chandelles de Noël, rayonnant comme deux étoiles de la première grandeur ; d'autres lumières étaient distribuées dans des girandoles, et toute cette armée étincelait comme un ciel d'argent.

Cette scène de festin s'ouvrit au son de la musique, le vieux joueur de harpe assis sur un tabouret au coin de la cheminée, et touchant de son instrument avec incomparablement plus de puissance que de mélodie. Jamais table de Noël n'avait offert plus joyeux, plus riant assemblage de figures : ceux qui n'étaient pas beaux étaient du moins heureux, et le bonheur est un merveilleux amendeur de physionomies, quelque laides qu'elles soient. J'ai toujours considéré une vieille famille anglaise comme aussi digne d'être étudiée qu'une collection de portraits d'Holbein ou d'estampes d'Albert Durer. Il y a là beaucoup de connaissances d'antiquaire à acquérir, une grande science des physionomies du vieux temps. Peut-être cela provient-il de ce qu'ils ont continuellement devant les yeux ces rangées de vieux portraits de famille dont sont garnies les maisons seigneuriales de ce pays : toujours est-il que les traits curieux du temps passé se perpétuent quelquefois très-fidèlement dans ces anciennes lignes, et il m'est arrivé de

suivre à la piste un antique nez de famille à travers toute une galerie de portraits, légitimement transmis de génération en génération presque depuis le temps de la conquête. Quelque chose de semblable se pouvait observer dans la digne compagnie qui m’entourait ; nombre de leurs figures avaient évidemment pris naissance dans un siècle gothique, été simplement copiées par les générations subséquentes, entre autres celle d’une petite fille au port grave, avec un nez à la romaine et un air d’antique aigreur, qui était la grande favorite du Squire, étant, comme il disait, une Bracebridge d’un bout à l’autre, et l’exacte reproduction de l’un de ses ancêtres qui figurait à la cour de Henri VIII.

Le ministre dit le *benedicite*, qui n’était pas une de ces courtes et familières actions de grâces telles qu’on en adresse d’ordinaire à la divinité dans ces temps peu cérémonieux ; il était long, poli, bien dit, un *benedicite* de l’ancienne école. Puis il y eut un moment d’arrêt, comme si l’on attendait quelque chose, quand tout à coup le sommelier entra dans la salle avec un certain fracas. Il était flanqué, de chaque côté, d’un domestique portant une grande bougie, et soutenait un plat d’argent sur lequel était une énorme tête de porc décorée de romarin, un citron aux dents, qui fut avec de grandes cérémonies placée au haut bout de la table. Au moment où ce trophée fit son apparition, le joueur de harpe attaqua vivement un prélude, à la suite duquel le jeune étudiant d’Oxford, sur une insinuation du Squire, entonna d’un air de gravité des plus comiques une vieille chanson dont le premier couplet était ainsi conçu :

Caput afri defero,

Reddens laudes Domino.

Du sanglier j’apporte, amis, la tête,

Qu’ornent du romarin, des guirlandes de fête.

Qu’à bien chanter chacun s’apprête,

Qui estis in convivio.

Bien que m’attendant à être témoin d’un grand nombre de ces petites excentricités, puisque l’on m’avait instruit de la marotte particulière de mon hôte, cependant, je l’avouerai, la pompe avec laquelle était introduit un plat

si extraordinaire ne laissa pas de m'intriguer un peu ; jusqu'à ce que je recueillisse de la conversation du Squire et du ministre que cet appareil avait pour but de représenter l'entrée de la tête de sanglier, mets servi jadis avec de grandes cérémonies, au bruit de la musique et des chansons, sur les grandes tables, le jour de Noël. « J'aime cette vieille coutume, disait le Squire, non-seulement parce qu'elle a de la grandeur et qu'elle est charmante en elle-même, mais parce qu'on l'observait au collège d'Oxford, où j'ai été élevé. Quand j'entends chanter cette vieille chanson, elle ramène à mon esprit l'époque où j'étais jeune et folâtre — l'imposante et vieille salle du collège — et les écoliers mes camarades, errant çà et là dans leurs robes noires, dont un grand nombre, pauvres garçons, sont aujourd'hui couchés dans le tombeau ! »

Le ministre, lui, dont l'esprit ne s'ouvrait guère aux idées de cette nature, et qui était toujours plus préoccupé de la lettre que du sentiment, s'éleva contre cette version de la chanson que donnait l'étudiant, laquelle, affirmait-il, différait de celle qu'on chantait au collège. Il poursuivit, donnant, avec l'aride persévérance d'un commentateur, la leçon du collège, accompagnée de diverses annotations ; s'adressant d'abord à la compagnie en général, mais voyant que leur attention était petit à petit distraite par d'autres causeries et d'autres objets, il modéra sa voix à mesure que diminuait le nombre de ses auditeurs, jusqu'à ce qu'il terminât ses remarques sur un ton très-bas, s'adressant à un vieux gentleman à tête épaisse, son voisin, qui était silencieusement engagé dans l'examen d'une énorme assiette de chair de dinde^[2].

La table était littéralement chargée de bonne chère, et offrait un abrégé de l'abondance rustique, car c'est l'époque où regorgent les garde-manger. Un poste honorable avait été assigné à « l'antique aloyau », comme l'appelait mon hôte ; c'était, ajoutait-il, l'étendard de la vieille hospitalité anglaise, une pièce de résistance, féconde en promesses. Il y avait encore plusieurs mets très-joliment décorés, et qui avaient évidemment quelque chose de traditionnel dans leurs ornements, mais au sujet desquels, n'aimant pas à paraître par trop curieux, je ne fis point de questions.

Je ne pus cependant m'empêcher de me préoccuper d'un pâtre magnifiquement décoré de plumes de paon, en imitation de la queue de cet oiseau, qui couvrait une étendue considérable de la table. C'était, le Squire

en fit l'aveu non sans quelque hésitation, un pâté de faisan, bien qu'un pâté de paon eût certainement été plus classique ; mais il y avait eu depuis quelque temps une telle mortalité parmi les paons, qu'il n'avait pu prendre sur lui d'en faire tuer un [\[3\]](#).

Il serait fastidieux peut-être pour mes lecteurs, qui peuvent ne pas avoir cette sotte faiblesse pour les choses bizarres et surannées à laquelle je suis légèrement enclin, que je mentionnasse les autres tours de force de ce vieux et digne humoriste, tours de force au moyen desquels il tâchait de suivre, quoique à une humble distance, les curieuses coutumes du temps jadis. En somme, j'étais heureux de voir le respect que montraient pour ses fantaisies ses enfants et sa famille ; ils entraient en plein, sans effort, dans leur esprit, et semblaient tous bien au fait de leurs rôles, la chose ayant eu sans doute plus d'une répétition. Je m'amusai beaucoup aussi de l'air de profonde gravité avec lequel le sommelier et les autres domestiques s'acquittaient des fonctions qui leur avaient été assignées, quelque'excentriques qu'elles pussent être. Ils avaient une physionomie à l'antique, ayant été, pour la plupart, élevés dans la maison, et s'étant, en grandissant, familiarisés avec le vieux logis et les originalités de son propriétaire, et très-probablement considéraient tous ces ordres bizarres comme les lois immuables d'un honnête train de maison.

Lorsque la nappe eut été enlevée, le sommelier apporta un énorme vaisseau d'argent, d'un rare et curieux travail, qu'il plaça devant le Squire. Son apparition fut saluée par des cris de joie : c'était la grande coupe à wassail, si renommée dans les réjouissances de Noël. Le contenu en avait été préparé par le Squire lui-même ; et c'était un breuvage dans l'habile composition duquel il s'enorgueillissait particulièrement : elle était, disait-il, trop complexe, trop abstruse pour l'intelligence d'un domestique ordinaire. À dire vrai, c'était une boisson de nature à faire bondir dans sa poitrine le cœur d'un buveur, étant composée des vins les plus généreux et les plus exquis, fortement épicée et dulcifiée, chargée de pommes rôties flottant à la surface [\[4\]](#).

La figure du vieux gentilhomme rayonnait sous un regard serein de profonde jouissance pendant qu'il brandissait cette énorme coupe. L'ayant portée à ses lèvres, en adressant à toutes les personnes présentes des vœux sincères pour une joyeuse fête de Noël, il la fit circuler, pleine jusqu'aux

bords, autour de la table, afin que chacun suivît son exemple, conformément à l'usage d'autrefois ; la déclarant « l'antique source des bons sentiments, où se rencontraient tous les cœurs » [\[5\]](#).

Il y eut beaucoup de rires et de plaisanteries pendant que circulait, recevant des dames une modeste accolade, cet honnête symbole de la gaieté de Noël. Lorsqu'il parvint à Maître Simon, celui-ci l'éleva dans ses deux mains, puis, de l'air d'un joyeux compagnon, il entonna une vieille chanson sur le wassail :

Saisis la coupe aux tons dorés,
La large coupe aux tons dorés ;
Verse
En la faisant vivement circuler,
Reverse ;
Laisse le monde à son aise parler,
Et mets, crois-moi, tous tes tonneaux en perce.

Accole l'immense bidon,
L'immense, le joyeux bidon ;
Chante,
Car du plaisir il faut suivre la loi,
Plaisante ;
Et, plus heureux que le plus heureux roi,
Lâche la bride à ta gaîté puissante [\[6\]](#).

La conversation pendant le dîner roula en grande partie sur des sujets de famille, auxquels j'étais naturellement étranger. Il se fit cependant sur maître Simon bon nombre de plaisanteries à l'occasion de certaine joyeuse veuve avec laquelle on l'accusait d'avoir une intrigue. Ce furent les dames qui commencèrent l'attaque, mais elle fut continuée pendant tout le dîner par le vieux gentleman à tête épaisse voisin du ministre, avec la persévérante assiduité d'un basset ; car c'était un de ces railleurs à longue haleine qui, bien qu'incapables par eux-mêmes de faire lever le gibier, sont

sans rival pour leur talent à le poursuivre. À chaque pause qui se faisait dans la conversation générale il recommençait ses plaisanteries, et ce à peu près dans les mêmes termes, me faisant force signes des yeux toutes les fois qu'il donnait à maître Simon ce qu'il considérait comme une maîtresse botte. Ce dernier, au surplus, ne paraissait pas trop fâché qu'on le taquinât sur ce sujet, ainsi que cela se voit souvent chez les vieux garçons ; et il en prit texte pour me faire confidence, *sotto voce*, que la dame en question était une femme prodigieusement belle, et qu'elle conduisait elle-même.

Le dîner s'écoula au milieu de ce déploiement d'innocente gaieté ; de sorte que, bien que la vieille salle puisse avoir retenti dans son temps de mainte scène de réjouissances plus tumultueuse et plus grandiose, cependant je ne sais si jamais elle fut témoin d'une joie plus honnête et plus vraie. Comme il est facile à un être bienveillant de répandre le plaisir autour de lui, et qu'il est vrai de dire qu'un bon cœur est une source d'allégresse qui fait s'épanouir toutes choses en sourires dans son voisinage ! La joyeuse disposition d'esprit du digne Squire était parfaitement contagieuse ; il était heureux et disposé à rendre tout le monde heureux ; et les petites excentricités de son caractère ne faisaient que donner en quelque sorte de la saveur à la suavité de sa philanthropie.

Quand les dames se furent retirées, la conversation, comme d'habitude, devint encore plus animée. Nombre de bonnes choses furent alors débitées qu'on avait pensées durant le dîner, mais qui ne convenaient pas précisément à l'oreille d'une femme ; et bien que je ne puisse positivement affirmer qu'il se fit une grande dépense d'esprit, cependant j'ai certainement vu bien des feux roulants de bonnes plaisanteries exciter beaucoup moins d'hilarité. L'esprit, après tout, est un ingrédient extrêmement âcre et mordant, et beaucoup trop acide pour certains estomacs, tandis que l'honnête bonne humeur est l'essence même d'une joyeuse réunion ; et il n'est pas de fête qui égale celle où les plaisanteries sont très-rares et les rires abondants.

Le Squire nous raconta plusieurs longues histoires d'anciennes fredaines et aventures de collège, à quelques-unes desquelles le ministre avait pris part, bien que, lorsqu'on jetait les yeux sur ce dernier, il fallût un certain effort d'imagination pour se figurer dans un si petit, si noir squelette d'homme, le coupable d'une folle équipée. À bien prendre, les deux anciens

camarades de collège offraient un exemple frappant de ce que les hommes peuvent être faits par leurs différents lots dans la vie. Le Squire avait quitté l'université pour vivre largement sur les domaines de ses pères, au milieu des vigoureuses jouissances que procurent la fortune et l'existence au grand air, et avait glissé vers une robuste et florissante vieillesse ; tandis que le pauvre ministre, au contraire, s'était insensiblement séché, flétri, entre des volumes poudreux, dans le silence et l'obscurité de son cabinet. Cependant il semblait qu'il y eût encore chez lui une étincelle de feu presque éteint projetant une faible lueur au fond de son âme, et comme le Squire faisait allusion à une piquante histoire du ministre et d'une jolie laitière qu'ils avaient une fois rencontrée sur les bords de l'Isis, l'ancien étudiant fit une série de grimaces qui, autant que je pus lire sur sa physionomie, marquaient évidemment sa satisfaction. — De fait, j'ai rarement vu de vieillard s'offenser pour tout de bon des galanteries qu'on imputait à sa jeunesse.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la marée montante du vin et de la bonne chère s'étendait rapidement sur la terre ferme de la saine raison. La compagnie devenait de plus en plus joyeuse et bruyante à mesure que les plaisanteries devenaient moins légères. Maître Simon était d'humeur aussi communicative qu'une cigale enivrée de rosée ; ses vieilles chansons prenaient un caractère de plus en plus chaud, et il commençait à parler de la veuve en homme pris de vin. Il dit même quelques couplets à propos de la cour faite à une veuve, couplets qu'il avait, m'apprit-il, recueillis dans un excellent ouvrage en lettres gothiques intitulé : *le Solliciteur d'amour auprès de Cupidon*, lequel contenait nombre d'excellents avis à l'usage des célibataires, et qu'il promit de me prêter. La première strophe était ainsi conçue :

Vous désirez une veuve gentille ?
Ne dites pas : Voulez-vous, voulez-vous ?
Faites vos foins tant que le soleil brille,
Et bravement : Quand nous accouplons-nous ?

Cette chanson inspira le vieux gentleman à tête épaisse, qui fit plusieurs tentatives pour raconter une assez longue histoire tirée de Joe Miller, laquelle ne manquait pas d'à-propos ; mais toujours il s'arrêtait court au

beau milieu, et tout le monde se souvenait du reste excepté lui-même. Le ministre aussi commençait à ressentir les effets de la bonne chère ; il s'était graduellement laissé aller à s'assoupir, et sa perruque inclinait d'une façon assez suspecte ; quand nous fûmes, probablement à l'instigation secrète de mon hôte, dont l'humeur joviale semblait toujours tempérée par son amour pour le décorum, invités à passer dans le salon.

La table enlevée, on abandonna la grand'salle aux membres jeunes de la famille, qui, excités à toute sorte de bruyante gaieté par l'étudiant d'Oxford et maître Simon, firent retentir ses vieilles murailles de leur entrain pendant qu'ils se livraient à leurs joyeuses gambades. Je me complais à assister aux ébats des enfants, surtout à cette heureuse et joyeuse époque ; aussi ne pus-je résister à l'envie de m'esquiver du salon sur un de leurs immenses éclats de rire. Je les trouvai jouant au colin-maillard. Maître Simon, le grand ordonnateur de leurs jeux, qui semblait en toute occasion remplir les fonctions de cet ancien potentat, le roi du tapage^[7], était au milieu de la salle, les yeux bandés.

Tout ce petit monde était aussi activement, occupé après lui que les fausses fées après Falstaff ; le pinçant, le tirant par les basques de son habit, ou le chatouillant avec des fétus. Une charmante jeune fille aux yeux bleus, d'environ treize ans, dont les cheveux blonds flottaient dans un magnifique désordre, dont le visage enjoué rayonnait, et dont la robe avait à moitié quitté les épaules, peinture achevée d'une vraie pensionnaire, était le tourmenteur-chef ; et à l'adresse avec laquelle maître Simon évitait le menu gibier et enfermait dans les coins cette petite nymphe mutine et l'obligeait à sauter par-dessus les chaises en poussant des cris inarticulés, je soupçonnai le fripon de n'avoir pas plus les yeux bandés qu'il n'était convenable.

Quand je rentrai dans le salon, je trouvai tout le monde assis en cercle autour du feu et écoutant le ministre, qui était profondément enfoncé dans un fauteuil de chêne à dos élevé, œuvre de quelque habile artisan d'autrefois, apporté de la bibliothèque pour sa commodité particulière. De ce morceau d'ameublement vénérable, avec lequel ses formes noires et sa figure sombre en lame de couteau s'harmonisaient du reste admirablement, il débitait d'étranges discours, racontant les superstitions et les légendes populaires du pays d'alentour, avec lesquelles il s'était familiarisé dans le cours de ses recherches d'antiquaire. Je serais assez porté à croire que le

vieillard était lui-même quelque peu imprégné de superstition, ainsi que cela se voit fréquemment chez les hommes qui vivent une vie studieuse et retirée au fond d'une campagne solitaire, et qui ont l'habitude de se courber sur des livres poudreux, si souvent remplis de merveilleux et de surnaturel. Il nous parla de plusieurs imaginations des paysans du voisinage concernant l'effigie du croisé, qui reposait sur sa tombe, à l'église, auprès de l'autel. Comme c'était le seul monument de ce genre qui existât dans cette partie de la contrée, elle avait toujours été regardée avec des sentiments de superstition par les bonnes femmes du village. Elle passait pour se lever de la tombe et se promener autour du cimetière dans les nuits orageuses, particulièrement quand il tonnait ; et une vieille femme dont la cabane bordait le cimetière l'avait vue, à travers les vitraux de l'église, un soir qu'il faisait clair de lune, remonter et descendre les ailes à pas lents. On croyait que le défunt était mort n'ayant pas réparé quelque préjudice, ou avait laissé quelque trésor caché, et que c'était là ce qui maintenait l'esprit dans un état de souffrance et d'inquiétude. Quelques-uns parlaient d'or et de bijoux renfermés dans la tombe, sur lesquels veillait le spectre ; et il y avait une histoire en circulation, d'un sacristain du vieux temps qui essaya de s'ouvrir la nuit un passage jusqu'au tombeau, et reçut, au moment où il l'atteignait, un coup violent de la main de marbre de l'effigie, qui l'étendit sans connaissance sur le pavé. Trois ou quatre des plus braves parmi les paysans se moquaient souvent de ces histoires ; ce qui n'empêchait pas que, quand arrivait la nuit, les plus vaillants de nos incrédules redoutaient de s'aventurer seuls dans le sentier qui traversait le cimetière.

D'après ces anecdotes et d'autres qui suivirent, le croisé paraissait être, dans tout le voisinage, le héros favori des histoires de revenants. Son portrait, suspendu dans la grand'salle, était réputé par les domestiques avoir en soi quelque chose de surnaturel ; car ils avaient remarqué que vers quelque point de la salle que vous vous dirigiez, vous aviez toujours les yeux du guerrier fixés sur vous. Enfin, la vieille concierge, qui était née et avait grandi dans la famille, et qui était une grande commère parmi les servantes, affirmait que dans son jeune temps elle avait souvent entendu dire que la veille de la mi-août, époque où, comme chacun sait, tous les fantômes, lutins et fées existants deviennent visibles et errent çà et là, le croisé avait habitué monter sur son cheval, descendre de son cadre, faire le

tour de la maison, descendre l'avenue, et puis aller à l'église visiter sa tombe ; auquel cas la porte de l'église roulait sur ses gonds et s'ouvrait fort civilement d'elle-même ; non qu'il en eût besoin, car il traversait sur son cheval les portes fermées et même les murs de pierre, à preuve qu'une des femmes employées à la laiterie l'avait vu de ses propres yeux passer entre deux barreaux de la grande porte du parc, se faire aussi mince qu'une feuille de papier.

Je découvris que toutes ces superstitions avaient été fortement encouragées par le Squire, qui, bien qu'il ne fût pas superstitieux lui-même, aimait beaucoup à voir cette faiblesse chez les autres. Il prêtait l'oreille avec une gravité infinie à toutes les histoires de revenants qui circulaient dans les commérages d'alentour, et tenait la femme du concierge en haute estime à cause de son talent pour le merveilleux. Il était lui-même grand liseur de vieilles légendes et d'histoires merveilleuses, et se lamentait souvent de ne pouvoir y ajouter foi ; car, pensait-il, une personne superstitieuse devait vivre dans une espèce de monde enchanté.

Comme nous étions tout attention aux histoires du ministre, nos oreilles furent soudain assaillies par une variété de sons hétérogènes partant de la grand'salle, auxquels se mêlait quelque chose comme le bruit perçant d'une musique barbare et le vacarme produit par une foule de voix enfantines et des rires de jeunes filles. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et un formidable cortège fit irruption dans la chambre : on aurait presque pu croire que c'était la cour de féerie qui se séparait. Cet infatigable esprit, maître Simon, s'acquittant loyalement de ses fonctions de roi du tapage, avait conçu l'idée d'une bouffonnerie de Noël ou mascarade ; et ayant appelé à son aide l'étudiant d'Oxford et le jeune officier, qui avaient également les qualités requises pour tout ce qui pouvait être une occasion de gambades et de divertissement, il l'avait mise aussitôt à exécution. La vieille femme de charge avait été consultée ; les antiques armoires à linge et garde-robes avaient été fouillées, et contraintes d'abandonner des débris de parures qui n'avaient pas vu le jour depuis plusieurs générations ; la partie jeune de la société avait été secrètement rappelée du salon et de la grand'salle, et le tout avait été disposé pour une imitation burlesque des anciennes mascarades^[8].

Maître Simon conduisait l'avant-garde, comme personnifiant « l'antique Noël », curieusement affublé d'une fraise, d'un manteau court, lequel avait tout l'air d'être un des jupons de la vieille femme de charge, et d'un chapeau qui aurait fort bien pu servir de clocher de village, et qui devait très-indubitablement avoir figuré au temps des covenantaires. De dessous ce chapeau, s'allongeant fièrement, sortait son nez de perroquet puissamment coloré, le plus beau trophée dont eût pu se vanter une rafale de décembre. Il était suivi de la pensionnaire aux yeux bleus, accommodée en « dame Rissole », dans toute la vénérable magnificence d'une robe de brocart fanée, d'un grand corsage lacé, d'un chapeau délabré et de souliers à talons élevés. Le jeune officier représentait Robin Hood avec un habit de chasse vert de Kendal et un bonnet de police surmonté d'un gland d'or.

Le costume, bien certainement, ne témoignait pas d'une profonde recherche, et il y avait là un sacrifice évident au pittoresque, bien naturel dans un jeune amoureux en présence de sa maîtresse. La belle Julia se suspendait à son bras dans une jolie parure champêtre, comme « pucelle Marianne ». Le reste de la bande avait été métamorphosé de diverses façons ; les jeunes filles empaquetées dans les ajustements des anciennes belles de la famille Bracebridge, et les jouvenceaux, ornés de moustaches faites avec des bouchons brûlés et portant d'un air grave des habits à larges basques, aux manches pendantes, avec d'immenses perruques, devant représenter les personnages de Roastbeef, Plum Pudding et autres dignitaires fameux dans les anciennes mascarades. Le tout avait été placé sous la surveillance de l'étudiant d'Oxford, dans le caractère bien approprié du Tapage ; et je remarquai qu'il exerçait avec sa baguette une autorité tant soit peu malicieuse sur les personnages moins considérables du cortège.

L'irruption de cette foule bigarrée, au bruit du tambour, selon l'ancienne coutume, était le couronnement du vacarme et des réjouissances. Maître Simon se couvrit de gloire par la majesté avec laquelle, comme antique Noël, il marcha un menuet avec l'incomparable bien que rieuse dame Rissole. Celui-ci fut suivi d'une danse à laquelle prirent part tous les caractères, et qui, par le mélange de costumes qu'elle présentait, pouvait faire croire que les vieux portraits de famille avaient sauté en bas de leurs cadres pour s'associer à la fête. Différents siècles figuraient dans les mains en travers, la droite et la gauche ; les siècles reculés taillaient des pirouettes

et des rigodons, et les jours de la reine Bess dansaient joyeusement la gigue dans le milieu, bousculant toute une enfilée de générations subséquentes.

Le digne Squire contemplait ces jeux fantastiques et cette résurrection de sa vieille garde-robe avec la joie naïve d'un enfant. La taille haute, il riait à gorge déployée, se frottant les mains, entendant à peine un mot de ce que lui disait le ministre, bien que ce dernier fût en train de discourir fort savamment sur l'ancienne et majestueuse danse du Paon, dont il croyait le menuet dérivé^[9]. Pour ma part, les scènes variées de caprice et d'innocente gaieté qui passaient devant mes yeux me tenaient dans une continuelle excitation. Cela me réchauffait de voir cette généreuse et tant soit peu folle hospitalité se dégager du milieu du froid et de la tristesse de l'hiver, et la vieillesse dépouiller son apathie, ressaisir une fois encore la fraîcheur des jouissances juvéniles. L'intérêt que je prenais à cette scène s'augmentait encore quand je venais à considérer que ces coutumes fugitives marchaient à grand pas vers l'oubli, que cette famille était peut-être la seule en Angleterre où l'ensemble en fût encore scrupuleusement observé. Et puis il y avait je ne sais quelle étrangeté mêlée à toutes ces réjouissances qui leur donnait un cachet particulier ; elles s'appropriaient au temps et au lieu ; et le vieux manoir, chancelant presque sous l'allégresse et les accents bachiques, semblait être l'écho redisant la gaieté d'une époque depuis longtemps disparue^[10].

Mais assez parlé de Noël et de ses folies ; il est temps de mettre un terme à ce bavardage. Il me semble entendre les questions posées par mes graves lecteurs : « A quoi bon tout ceci ? — Est-ce que cela rendra le monde plus sage ? » Eh ! mon Dieu, n'y a-t-il pas assez de sagesse pour l'instruction du monde ? Et si non, n'y a-t-il pas des milliers de plumes beaucoup plus exercées travaillant à son perfectionnement ! — D'ailleurs, il est bien plus agréable de plaire que d'instruire — de jouer le rôle de camarade que celui de précepteur.

Quelle est, après tout, la parcelle de sagesse que je pourrais ajouter à la masse des connaissances humaines ; et qui me prouve que mes plus sages déductions doivent être des guides sûrs pour les opinions des autres ? En écrivant pour amuser, si j'échoue, le seul mal consiste dans mon propre désappointement ; au contraire, si je puis, par une heureuse chance, dans ces temps de malheur, effacer seulement une ride du front de l'inquiétude, ou

dérober au cœur alourdi une seule minute de chagrin ; si je puis de temps à autre pénétrer A travers le tissu serré de la misanthropie, faire voir la nature humaine sous un jour bienveillant, et rendre mon lecteur plus satisfait de ses semblables et de lui-même, certainement, certainement je n'aurai pas tout à fait écrit en vain.

-
1. ↑ Sir John Suckling.
 2. ↑ Le vieil usage consistant à servir une tête de sanglier le jour de Noël est encore observé au collège de la Reine, à Oxford. Je fus gratifié par le ministre d'une copie de la chanson, telle qu'on la chante aujourd'hui. Comme elle peut être agréable à ceux de mes lecteurs qui seraient curieux de ces graves et savantes matières, je vais la reproduire intégralement :

La hure que pour nous entre mes mains je tiens
De romarin, de laurier est garnie.
À la gaîté je vous convie,
Quot estis in convivio.
Caput afri defero,
Reddens laudes Domino.

Du sanglier la tête, amis, je le soutiens,
Est le meilleur morceau de la contrée ;
De fleurs elle est gaîment parée,
Doit donc *serviri cantico.*
Caput afri defero, etc.

Corda ! notre économe a dérouillé les siens
Pour honorer le grand Dieu notre maître ;
Et l'on va pouvoir se repaître
In reginensi atrio.
Caput afri defero,
Etc., etc.

3. ↑ Le paon était jadis grandement en vogue pour les repas de cérémonie. Parfois on en faisait des pâtés, à une extrémité desquels la tête apparaissait au-dessus de la croûte, avec tout son plumage, le bec richement doré ; à l'autre bout se déployait la queue. Des pâtés de ce genre étaient servis aux banquets solennels de la chevalerie, quand les chevaliers errants se juraient de prendre à tâche quelque périlleuse aventure, d'où est venu l'antique juron employé par le juge Shallow, « par le coq et le pâtre ».
Le paon était aussi un plat d'importance pour le dîner de Noël ; et un passage de Massinger, dans sa « *Dame de la Cité* », donne une idée de l'extravagance avec laquelle ce plat, aussi bien que plusieurs autres, était apprêté pour les splendides banquets du vieux temps : —
« On peut parler des fêtes de Noël à la campagne, de leurs œufs aux trente livres de beurre, de leurs pâtés de langues de carpes, de leurs faisans arrosés d'ambre gris, sans oublier les trois carcasses de moutons gras pilées pour en exprimer le jus qui fera la sauce d'un seul paon ! »
4. ↑ La grande coupe de wassail était quelquefois remplie d'ale au lieu de vin, avec de la muscade, du sucre, des rôties, du gingembre et des pommes sauvages cuites au feu ; c'est ainsi

que ce breuvage à couleur foncée se prépare encore dans quelques vieilles familles, et autour du foyer des riches fermiers, à Noël. Elle est aussi appelée Toison d'agneau ; Herrick la célèbre dans sa *Nuit des Rois* : —

Que de l'agneau la toison floconneuse
Couvre le bol plein jusqu'au bord.
Allons, sucre, muscade et gingembre d'abord,
Puis une mer d'ale écumeuse.
C'est ainsi, mes amis, que vous procéderez,
Et ce faisant riche wassail aurez.

5. ↑ La coutume qui consistait à boire dans la même coupe fit place à celle d'avoir chacun la sienne. Quand le majordome approchait de la porte avec le wassel, il avait à crier par trois fois : Wassel, wassel, wassel ; le chapelain devait y répondre par une chanson. — *Archæologia*.
6. ↑ Extrait de l'Almanach du pauvre Robin.
7. ↑ À Noël il y avait dans la maison du roi, en quelque lieu qu'il demeurât, un roi du tapage ou maître des joyeux passe-temps ; la même chose existait dans la maison de tous les gentilshommes de grand lignage ou de haute dignité, que ce fût au spirituel ou au temporel. — STOW.
8. ↑ Les mascarades ou momeries étaient, à Noël, le divertissement favori dans l'ancien temps, et les garde-robes des châteaux et des manoirs étaient souvent mises à contribution pour fournir des costumes et des déguisements fantastiques. Je soupçonne fortement maître Simon d'avoir pris cette idée dans la *Mascarade de Noël*, de Ben Johnson.
9. ↑ Sir John Hawkins, parlant de la danse appelée *pavane*, de *pavo*, paon, dit : « C'est une danse grave et majestueuse ; on la dansait autrefois, les gentilshommes avec leurs chapeaux et leurs épées, ceux de la longue robe dans leurs robes, les pairs dans leurs manteaux, et les dames dans leurs robes à longues queues, dont le mouvement, en dansant, ressemblait à celui d'un paon. » — *Histoire de la Musique*.
10. ↑ À l'époque où cet article fut publié pour la première fois, ce tableau d'une fête de Noël à l'antique, aux champs, fut déclaré par quelques-uns un anachronisme. L'auteur a depuis eu l'occasion de voir défiler devant lui presque toutes les coutumes ci-dessus décrites, avec une vigueur insoupçonnée, sur les confins du Derbyshire et du Yorkshire, où il passa les fêtes de Noël. Il y est revenu dans le récit qu'il a donné de son excursion à l'Abbaye de Newstead.

LES ANTIQUITÉS, À LONDRES.

Ma lanterne à la main, il me semble que j'erre,
Ainsi que Guido Vaux, fantôme incendiaire.
Aux champs on me prendrait, ou pour un feu follet,
Ou pour Robin bon diable.

FLETCHER.

Je suis quelque peu chasseur d'antiquités ; aussi me complais-je fort à explorer Londres pour rechercher les débris du vieux temps. On les rencontre principalement dans les profondeurs de la Cité, noyés et presque perdus dans un désert de brique et de mortier, mais empruntant un intérêt poétique et romanesque au monde banal et prosaïque qui les entoure. Un exemple de ceci me frappa dans le cours d'une excursion que je fis l'été dernier dans la Cité ; car ce n'est que dans la saison d'été qu'on peut avec avantage explorer la Cité, quand elle est dégagée de la fumée, des brouillards, de la pluie et de la boue de l'hiver. J'avais pendant quelque temps lutté contre le flot de population qui roulait dans Fleet-street. La chaleur de la température avait détendu mes nerfs et m'avait rendu sensible à toute vibration, à tout heurt, à tout bruit discordant. La chair était fatiguée, l'esprit abattu, et je commençais à être de fort mauvaise humeur contre la foule bruyante, agitée, à travers laquelle j'avais à me démener, quand, dans un mouvement de désespoir, je perçai la presse, m'enfonçai dans une ruelle, et, après avoir tourné plusieurs angles, franchi plusieurs recoins obscurs, ressortis par une belle cour silencieuse, au centre de laquelle était une pelouse qu'ombrageaient des ormes et dont une fontaine, avec son jet d'eau pétillant, entretenait continuellement la fraîcheur et l'éclat. Un étudiant, livre en main, était assis sur un banc de pierre, moitié lisant, moitié méditant sur les évolutions de deux ou trois jolies bonnes d'enfants qui promenaient leurs gracieux fardeaux.

Je ressemblais à l'Arabe qui rencontre tout à coup une oasis au milieu de la desséchante stérilité du désert. Par degré, le calme et la fraîcheur de

l'endroit me remirent les nerfs et revigorèrent mes esprits. Je poursuivis ma promenade, et arrivai à une très-antique chapelle située tout près de là, au bas portail saxon, d'une massive et superbe architecture. L'intérieur en était circulaire et grandiose, éclairé par en haut. Tout autour étaient des pierres tumulaires monumentales, d'une date très-ancienne, sur lesquelles étaient étendues les effigies, en marbre, de guerriers armés de pied en cap. Quelques-uns avaient les mains dévotement croisées sur la poitrine ; d'autres serraient le pommeau de leur épée, hostiles et menaçants jusque dans la mort ! — tandis que les jambes en travers de plusieurs d'entre eux indiquaient des soldats de la foi qui étaient partis en croisade pour la Terre-Sainte.

J'étais dans la chapelle des chevaliers du Temple, étrangement placée au centre même du trafic sordide ; et je ne sache pas de leçon plus frappante pour l'homme du monde que de se détourner ainsi tout à coup du grand chemin de la vie affairée, où l'argent est le but, et de venir s'asseoir parmi ces sépulcres pleins d'ombre, où tout est crépuscule, poussière, oubli.

Dans une tournée d'observation subséquente, je me trouvai en face d'un autre de ces débris d'un « monde éteint », captif au cœur de la Cité. J'errais depuis quelque temps le long de rues tristes et monotones, dénuées de quoi que ce soit qui fût de nature à frapper les yeux ou à réveiller l'imagination, quand j'aperçus devant moi un vestibule gothique d'une poudreuse antiquité. Il donnait sur un vaste rectangle formant la cour extérieure d'une majestueuse construction gothique, dont la porte était hospitalièrement ouverte.

C'était évidemment un édifice public, et comme j'étais à la chasse aux antiquités, je m'y aventurai, bien que d'un pas circonspect. Ne rencontrant personne qui me tançât pour mon intrusion ou qui s'y opposât, je continuai à marcher jusqu'à ce que je me trouvasse dans une grande salle à voûte haute et cintrée et à galerie de chêne, le tout d'architecture gothique. À un bout de la salle était une immense cheminée, avec des bancs de bois de chaque côté ; à l'autre bout, une plate-forme exhaussée, ou dais, le siège d'honneur, au-dessus de laquelle était le portrait d'un homme revêtu d'un costume antique, avec une longue robe, une fraise et une vénérable barbe grise.

Tout dans ce lieu avait un air de calme monastique et d'isolement, et ce qui lui donnait un charme mystérieux, c'est que je n'avais pas encore rencontré créature humaine depuis que j'en avais franchi le seuil.

Encouragé par cette solitude, je m'assis dans l'embrasement d'une grande fenêtre ogivale, qui laissait passer à larges flots les fauves rayons du soleil, çà et là diaprés de teintes empruntées aux vitres en verre de couleur, tandis qu'une petite fenêtre restée ouverte permettait à la voluptueuse brise d'été de pénétrer. Là, appuyant ma tête sur ma main, et le bras sur une vieille table de chêne, je me laissai aller à une sorte de rêverie au sujet de la destination, dans le passé, de cet édifice. Il était évidemment d'origine monastique ; peut-être était-ce une de ces ruches construites jadis dans l'intérêt de la science, où le moine patient, dans la vaste solitude du cloître, accumulait page sur page et volume sur volume, s'efforçant d'égaliser dans les productions de son cerveau la grandeur de l'édifice qui l'abritait.

Pendant que je poursuivais ainsi ma pensive méditation, une petite porte à panneaux, dans une arcade au haut bout de la salle, vint à s'ouvrir, et nombre de vieillards à tête grise, vêtus de longs manteaux noirs, s'avancèrent un à un ; traversant la salle sans prononcer un mot, chacun d'eux tournant vers moi, quand il passait, un visage blême, et disparaissant par une porte pratiquée au bas bout.

Je fus singulièrement frappé de l'aspect de ces vieillards ; leurs manteaux noirs et leur air suranné s'harmonisaient bien avec le style de ce très-vénérable et très-mystérieux édifice. C'était comme si les fantômes des temps évanouis qui avaient fait l'objet de ma rêverie eussent défilé devant moi. On sait si je me complais dans ces imaginations : je me mis donc en route, d'après le code qui régit les aventures merveilleuses, pour explorer ce que je me représentais comme un royaume d'ombres existant au centre même des réalités palpables.

Mon excursion me conduisit à travers un labyrinthe de cours et de corridors intérieurs et de cloîtres délabrés, car l'édifice principal avait beaucoup d'annexes et de dépendances, construits à différentes époques et suivant des styles divers. Dans un espace découvert, nombre d'enfants, qui appartenaient évidemment à l'établissement, se livraient à leurs jeux ; mais partout je retrouvais ces mystérieux vieillards à cheveux gris et aux manteaux noirs, quelquefois flânant isolés, quelquefois en groupes et

causant : ils semblaient être les génies familiers du lieu. Je me rappelai alors ce que j'avais lu de certains collèges au temps jadis, où l'on enseignait l'astrologie judiciaire, la géomancie, la nécromancie et autres sciences magiques et illicites. Était-ce un établissement de ce genre, et ces hommes aux manteaux sombres étaient-ils réellement des professeurs de magie noire ?

Pendant que je m'abandonnais à ces conjectures, je plongeais un œil furtif dans une chambre tapissée de toutes sortes d'objets étranges et baroques. Instruments de guerre sauvage, idoles bizarres et alligators empaillés, serpents en bocaux et monstres divers décoraient le dessus de la cheminée ; tandis que sur le ciel de lit élevé d'une couchette mode antique grimaçait une tête humaine, flanquée de chaque côté d'un chat desséché.

Je m'approchais pour considérer de plus près cette chambre mystérieuse, qui me semblait un laboratoire à l'usage d'un nécromancien, quand je reculai d'effroi à la vue d'une forme humaine me regardant fixement d'un obscur recoin. C'était celle d'un petit vieillard ratatiné, aux joues creuses, aux yeux clairs et aux sourcils gris et métalliques. Je me demandai d'abord si ce n'était pas une momie merveilleusement conservée, mais cela se mouvait, et je reconnus qu'il vivait. C'était un autre de ces vieillards aux manteaux noirs ; et comme j'observais sa physionomie bizarre, son costume suranné, les objets hideux et sinistres dont il était entouré, je commençai à croire que je me trouvais en face de l'archi-mage qui dirigeait cette confrérie magique.

Me voyant arrêté devant la porte, il se leva et m'invita à entrer. J'obéis avec une hardiesse singulière, car savais-je si un mouvement de sa baguette ne pouvait pas me métamorphoser en quelque monstre sans nom, ou me faire passer, au moyen d'une conjuration, dans une des bouteilles qui garnissaient le dessus de la cheminée ? Il se trouva cependant que ce n'était rien moins qu'un sorcier, et sa loquacité naïve fit bientôt évanouir toute la magie, tout le mystère dont j'avais enveloppé cet antique édifice et ses non moins antiques habitants.

Il se trouva que j'avais pénétré au centre d'un antique asile pour les commerçants parvenus à une extrême vieillesse et les pères de famille ruinés, auquel était attachée une école pour un nombre limité d'enfants. Il avait été fondé deux siècles auparavant sur les ruines d'un vieil

établissement monastique, et avait conservé quelque chose de l'aspect et du caractère religieux. Le sombre cordon de vieillards en manteaux noirs qui avaient passé devant moi dans la salle, et que j'avais élevés à la dignité de mages, c'étaient les pensionnaires qui revenaient du service du matin dans la chapelle.

John Hallum, le petit collectionneur de curiosités dont j'avais fait un magicien chef, habitait depuis six ans ces lieux, et avait décoré ce dernier nid, où s'était blottie sa vieillesse, de débris et de raretés recueillies dans le cours de sa vie. Dans son opinion à lui, il avait été quelque peu voyageur, étant allé une fois en France et ayant été bien près de faire une visite à la Hollande. Il regrettait de n'avoir pas vu ce dernier pays, « parce qu'alors il aurait pu dire qu'il y était allé. » C'était évidemment un voyageur de l'espèce naïve.

Il était aristocrate, d'ailleurs, dans ses relations ; se tenant à l'écart, ainsi que je le découvris, du commun des pensionnaires. Ses principaux camarades étaient un aveugle qui parlait le latin et le grec (Hallum était profondément ignorant de l'une et l'autre de ces langues), et un gentleman ruiné qui avait percé d'outre en outre une fortune de quarante mille livres sterling que lui avait laissée son père, plus dix mille livres sterling, dot de sa femme. Le petit Hallum paraissait considérer comme un signe indubitable de race aussi bien que de grand caractère d'être capable de dissiper de pareilles sommes.

P. S. — Le pittoresque débris du vieux temps dans lequel j'ai peu à peu fait pénétrer mon lecteur est ce que l'on appelle le Charter-House, dans le principe la Chartreuse. La fondation eut lieu en 1611, sur les débris d'un ancien couvent, par Sir Thomas Sutton ; c'est un de ces nobles établissements de bienfaisance créés par la munificence d'un simple particulier, entretenus avec le soin minutieux et la superstition qui caractérisent les choses du vieux temps au milieu des changements et des innovations de Londres moderne. Là, quatre-vingts hommes délabrés, qui ont vu des jours meilleurs, sont pourvus dans leur vieillesse d'aliments, de vêtements, de feu, et d'une allocation annuelle pour leurs dépenses particulières. Ils dînent ensemble, comme faisaient autrefois les moines, dans la grande salle, qui était jadis le réfectoire du couvent. Est attachée à l'établissement une école pour quarante-quatre garçons.

Stowe, dont à ce sujet j'ai consulté l'ouvrage, parlant des obligations auxquelles sont astreints les pensionnaires à tête grise, dit : « Ils ne doivent se mêler en rien des choses qui concernent les affaires de l'hospice, mais s'appliquer uniquement au service de Dieu, et prendre avec reconnaissance ce qu'on leur a destiné, sans marmonner, murmurer ou grogner. Défense d'avoir aucune arme, de porter les cheveux longs, des bottes de couleur, des éperons ou des souliers de couleur, autre chose enfin que ce qu'il convient à des hommes reçus dans un hospice de porter. » « Et vraiment, ajoute Stowe, heureux sont ceux qui sont ainsi enlevés aux soucis et aux chagrins du monde, et casés aussi délicieusement que le sont ces vieillards ; ils n'ont à s'occuper que du soin de leur âme, qu'à servir Dieu et à vivre en frères. »

LA PETITE-BRETAGNE.

(Pour l'amusement de ceux qu'aurait intéressés l'esquisse précédente, fruit de mes observations personnelles, et qui désireraient pénétrer un peu plus avant dans les mystères de Londres, je joins un fragment d'histoire locale qui fut dernièrement mis entre mes mains par un vieux gentleman à physionomie bizarre, lequel avait une petite perruque brune et un habit couleur tabac, et dont je fis connaissance quelque temps après ma visite à la Chartreuse. J'avoue que je fus d'abord légèrement en peine de savoir si ce n'était pas un de ces contes apocryphes que l'on fait souvent avaler aux voyageurs curieux, comme moi-même, et qui ont généralement, en ce qui touche la véracité, fait encourir à notre réputation un reproche si peu mérité. Aussi n'ai-je pas manqué de faire les recherches convenables, et j'ai recueilli les preuves les plus satisfaisantes de la sincérité de l'auteur ; on m'a dit même qu'il était actuellement engagé dans une description complète et détaillée de la très-intéressante région où il réside ; les pages qui suivent peuvent en être considérées comme un avant-goût.)

Ce que j'écris est très-vrai... J'ai tout un livre de notes sous la main, et si je les publiais quelques graves personnages (dans le rayon de la cloche de l'église de l'Arc) m'en voudraient à la mort.

NASHE.

Au centre de la grande cité de Londres se trouve un petit quartier consistant en un pâté de rues et de ruelles étroites, de maisons très-vénérables et très-peu solides, qui porta le nom de La Petite-Bretagne. Le collège de l'Église du Christ et l'hôpital Saint-Barthélémy le bornent à l'ouest ; Smithfield et Long Lane au nord ; Aldersgate-street, comme un bras de mer, le sépare de la partie orientale de la Cité ; tandis que le gouffre béant de Bull-and-Mouth-street le sépare de Butcher Lane et des régions de Newgate. Sur ce petit territoire, ainsi borné et désigné, la grande église Saint-Paul, s'élevant majestueuse au-dessus des maisons voisines de Paternoster Row, Amen Corner et Ave-Maria Lane, laisse tomber ses regards d'un air de protection maternelle.

Ce quartier tire son nom de ce qu'il fut autrefois la résidence des ducs de Bretagne. Mais, à mesure que Londres s'agrandit, les gens titrés et le beau monde reflurent vers l'ouest, et l'industrie, s'ébranlant et rampant derrière eux, vint prendre possession de leurs demeures abandonnées. Pendant quelque temps la Petite-Bretagne se trouva être le grand marché du savoir et

fut peuplée par la gent active et prolifique des libraires ; mais par degré ceux-ci la désertèrent à leur tour, et, émigrant au delà du grand détroit de Newgate-street, finirent par s'établir dans Paternoster Row et le cimetière Saint-Paul, où ils continuent à croître et à multiplier même aujourd'hui.

Toute déchue qu'elle est cependant, la Petite-Bretagne conserve encore des traces de sa splendeur première. On y voit plusieurs maisons près de s'écrouler dont les façades sont enrichies de vieilles sculptures en chêne magnifiques : ce sont des figures repoussantes, des oiseaux, des animaux et des poissons inconnus ; des fruits et des fleurs qu'un naturaliste serait fort embarrassé de classer. Il y a encore dans Aldersgate-street quelques restes de ce qui fut autrefois de spacieuses et splendides habitations seigneuriales ; mais elles ont été, dans ces derniers temps, subdivisées en plusieurs logements. Là, on voit souvent la famille du petit marchand, avec son mobilier d'occasion, trotter, comme autant de lapins, au milieu des débris d'un luxe suranné, dans de grands appartements sans fin noircis par le temps, aux lambris ciselés, aux corniches dorées, aux immenses cheminées de marbre. Les ruelles avoisinantes contiennent aussi plusieurs maisons plus petites qui, bien que sur une moindre échelle, n'en défendent pas moins vigoureusement, comme l'antique petite noblesse, leurs prétentions à une égale antiquité. Celles-ci ont pignons sur rue, de grandes fenêtres cintrées, avec des vitres en losanges dans des châssis de plomb, des sculptures grotesques, et des entrées de portes voûtées très-basses ^[1].

C'est dans ce très-vénérable et très-abrité petit nid que j'ai passé tranquille plusieurs années de ma vie, confortablement logé au second étage d'une des plus petites, mais des plus antiques maisons. Mon cabinet est une vieille chambre lambrissée, à petits panneaux, et garnie d'une foule de meubles hétérogènes. J'ai un respect tout particulier pour trois ou quatre chaises à dos élevés, aux pieds en forme de griffes, recouvertes de brocart terni, qui portent écrit qu'elles ont vu des jours meilleurs et qui ont sans doute figuré dans quelques-uns des vieux palais de la Petite-Bretagne. Elles me semblent faire bande à part, et regarder du haut d'un souverain mépris leurs voisines à fond de cuir ; comme j'ai vu de petits nobles ruinés porter la tête haute au milieu de la société plébéienne avec laquelle ils étaient réduits à frayer. Toute la façade de mon cabinet est prise par une fenêtre cintrée, sur les carreaux de laquelle sont tracés les noms des occupants

antérieurs pendant maintes générations, entremêlés de lambeaux de poésie d'amateur très-insignifiante écrits en caractères que je puis à peine déchiffrer et qui portent aux nues les charmes de mainte beauté de la Petite-Bretagne, laquelle, il y a longtemps, bien longtemps, a fleuri, s'est flétrie et s'est évanouie. Comme je suis un oisif personnage, sans occupation apparente, et que je paye régulièrement ma note chaque semaine, je suis regardé comme le seul gentleman indépendant du voisinage ; et, comme j'étais curieux de connaître la situation intérieure d'une communauté en apparence si renfermée en elle-même, j'ai fait en sorte de me frayer un chemin au milieu de toutes les passions et de tous les mystères de l'endroit.

La Petite-Bretagne peut véritablement s'appeler le cœur du cœur de la Cité ; la dernière citadelle du vrai John Bullisme. C'est un fragment de Londres tel qu'il était dans ses meilleurs jours, avec ses habitants et ses modes surannés. Ici fleurissent dans un état de conservation parfaite nombre des joyeux divertissements et des coutumes d'autrefois. Les naturels mangent très-religieusement des crêpes le mardi gras, des babas tout chauds marqués d'une croix le vendredi saint ^[2], et de l'oie rôtie à la Saint-Michel ; ils envoient des lettres d'amour le jour de la Saint-Valentin, brûlent le pape le 5 novembre, et embrassent toutes les jeunes filles sous le gui à Noël. Le roastbeef et le plum-pudding sont aussi de leur part l'objet d'une superstitieuse vénération, et l'oporto et le xérès toujours regardés comme les seuls véritables vins anglais, tous les autres étant considérés comme de vils breuvages étrangers.

La Petite-Bretagne a son long catalogue de merveilles locales, que ses habitants tiennent pour des merveilles du monde, telles que la grosse cloche de Saint-Paul, qui fait aigrir la bière quand elle sonne, les figures qui frappent les heures à l'horloge de Saint-Dunstan, le Monument, les lions de la Tour, et les géants de bois de l'hôtel de ville. Ils ajoutent encore foi aux songes et aux diseuses de bonne aventure, et une vieille femme qui habite Bull-and-Mouth street se fait une existence très-convenable en découvrant les objets volés et en promettant de bons maris aux jeunes filles. Ils sont enclins à s'effrayer des comètes et des éclipses ; et si un chien hurle lugubrement la nuit, c'est considéré comme un signe de mort certaine dans la maison. Il circule même plusieurs histoires de revenants, particulièrement sur les vieilles maisons seigneuriales, dans plusieurs desquelles on dit qu'il

se voit quelquefois d'étranges spectacles. Seigneurs et grandes dames, les premiers portant de larges perruques, des manches pendantes, et l'épée au côté ; celles-ci en capuchons avec robes de brocart et paniers, ont été vus se promenant de long en large dans les grandes chambres désertes, par des nuits de clair de lune ; et l'on suppose que ce sont les ombres des anciens propriétaires dans leurs habits de cour.

La Petite-Bretagne a aussi ses sages et ses grands hommes. L'un des plus importants parmi les premiers est un vieux gentleman long et maigre du nom de Skryme, qui tient une petite boutique d'apothicaire. Il a une figure cadavéreuse, pleine de creux et de saillies, avec un cercle bistre autour des yeux, ce qui lui fait comme une paire de lunettes de corne. Il est en grande considération auprès des vieilles femmes, qui le regardent comme une espèce de magicien parce qu'il a deux ou trois alligators empaillés suspendus dans sa boutique et plusieurs serpents en bocaux. C'est un grand liseur d'almanachs et de journaux, et il aime beaucoup à s'arrêter sur les descriptions effrayantes de complots, de conspirations, d'incendies, de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques ; pour ce qui est de ces derniers phénomènes, il les considère comme des signes du temps. Il a toujours quelque récit lugubre de cette espèce à débiter à ses pratiques avec leurs doses, et met ainsi tout à la fois le corps et l'âme en révolution. Il croit fermement aux présages et aux prédictions, et sait par cœur les prophéties de Robert Nixon et de la mère Shipton. Personne plus que lui ne s'entend à tirer parti d'une éclipse ou même d'un jour un peu plus sombre qu'à l'ordinaire, et il secoua la queue de la dernière comète sur les têtes de ses chalands et disciples au point qu'ils en faillirent perdre la raison. Dernièrement il a fait main basse sur une légende ou prophétie populaire, au sujet de laquelle il a été encore plus éloquent que de coutume. Car ce dicton a circulé parmi les vieilles sibylles qui tiennent note de ces choses, que, quand la cigale qui se trouve en haut de la Bourse donnerait une poignée de main au dragon qui se trouve en haut du clocher de l'église de l'Arc, de terribles événements auraient lieu. Cette conjonction, quelque étrange qu'elle puisse paraître, s'est accomplie d'une façon non moins étrange. Le même architecte a dernièrement été chargé des réparations à faire à la coupole de la Bourse et au clocher de l'église de l'Arc, et (chose affreuse à

dire) le dragon et la cigale gisent actuellement dos à dos dans la cour de son atelier.

« D'autres, a coutume de dire M. Skryme, peuvent aller examiner les astres et chercher dans les cieux pour trouver des conjonctions : il est une conjonction sur la terre, à notre porte même et sous nos propres yeux, qui surpasse tous les signes et les calculs des astrologues. » Depuis que ces girouettes prophétiques avaient ainsi posé leurs têtes l'une contre l'autre, des événements merveilleux s'étaient déjà produits. Le bon vieux roi, encore qu'il eût vécu quatre-vingt-deux ans, avait tout d'un coup rendu l'âme ; un autre roi était monté sur le trône ; un duc de sang royal était mort subitement — un autre, en France, avait été assassiné ; il y avait eu des meetings radicaux dans toutes les parties du royaume ; les scènes sanglantes de Manchester, le grand complot de Cato street ; — enfin la reine était revenue en Angleterre ! Tous ces événements sinistres sont énumérés par M. Skryme avec un air mystérieux et un lugubre branlement de tête, et, pris avec ses drogues et s'associant dans le cerveau de ses auditeurs aux monstres marins empaillés, aux serpents en bocaux et à sa propre figure, qui est un frontispice de tribulations, ils ont mis beaucoup de noir dans l'âme des habitants de la Petite-Bretagne. Aussi secouent-ils la tête chaque fois qu'ils passent devant l'église de l'Arc, et font-ils la remarque qu'ils n'ont jamais pensé qu'il résulterait rien de bon de la démolition de ce clocher, qui, dans l'ancien temps, n'annonçait jamais que de joyeuses nouvelles, comme l'histoire de Whittington et de son chat en fait foi.

L'oracle rival de la Petite-Bretagne est un riche marchand de fromages qui habite un fragment de l'une de ces vieilles maisons seigneuriales dont nous avons parlé, et est aussi somptueusement logé qu'un charançon à panse rebondie au milieu de l'un de ses propres fromages de Cheshire. C'est, dans le fait, un homme d'un rang et d'une importance considérables, et sa renommée s'étend jusque dans Huggin-Lane et Lad-Lane, et même jusqu'à Aldermanbury. Son opinion est d'un grand poids en ce qui touche les affaires d'État, ayant lu les journaux du dimanche pendant ces derniers cinquante ans, voire même le *Magasin du Gentleman*, l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin et la *Chronique maritime*. Sa tête est meublée de maximes inestimables qui ont pendant des siècles subi l'épreuve du temps et de l'usage. C'est sa ferme conviction qu'il est « moralement

impossible », tant que l'Angleterre restera fidèle à elle-même, que rien puisse l'ébranler ; et il a beaucoup à dire au sujet de la dette nationale, laquelle, de façon ou d'autre, il prouve être une puissante égide, un grand bienfait national. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans le voisinage de la Petite-Bretagne, jusqu'à ces dernières années, quand étant devenu riche, et parvenu à la dignité de marguillier, il a commencé à prendre du bon temps et à voir le monde. Il a fait, en conséquence, plusieurs excursions à Hampstead, à Highgate et autres villes environnantes, où il a passé des après-midi tout entières à regarder la capitale au travers d'un télescope et à s'efforcer de découvrir le clocher de Saint-Barthélemy. Pas un conducteur de diligence dans Bull-and-Mouth street qui ne porte la main à son chapeau quand il passe, et il est considéré comme un patron au bureau des voitures du Gril et de l'Oie, S^t Paul's Churchyard. Sa famille a beaucoup insisté auprès de lui pour qu'il fît une expédition à Margate ; mais il a une grande appréhension de ces satanées inventions nouvelles, les bateaux à vapeur, et se croit d'ailleurs par trop avancé dans la vie pour entreprendre des voyages sur mer.

La Petite-Bretagne a de temps à autre ses factions et ses divisions, et l'esprit de parti se donna à certaine époque un furieux essor par suite de l'établissement dans l'endroit de deux sociétés rivales pour les sépultures. *Le Cygne et le Fer à cheval* voyait l'une tenir ses séances sous la protection du marchand de fromages ; *le Coq et l'Écu* donnait asile à l'autre sous les auspices de l'apothicaire : inutile de dire que cette dernière était la plus florissante. J'ai consacré une soirée ou deux à chacune, et j'ai acquis des connaissances vraiment très précieuses quant à la meilleure manière d'être enseveli, aux mérites comparatifs des différents cimetières, en même temps que diverses notions au sujet des cercueils en fer brevetés ; sans compter que j'ai entendu traiter la question sous toutes ses faces quant à la légalité de la prohibition portée contre ces derniers à cause de leur durée. Les haines occasionnées par ces sociétés se sont heureusement éteintes depuis peu, mais elles furent pendant longtemps des sujets de controverse universelle, les habitants de la Petite-Bretagne étant extrêmement soucieux des honneurs funèbres et désireux de reposer confortablement dans leurs tombeaux.

Outre ces deux sociétés pour les sépultures, il en est une troisième offrant un caractère tout autre, et qui tend à amener sous les rayons de la bonne humeur le voisinage tout entier. Elle se réunit une fois par semaine dans une petite maison à la mode d'autrefois tenue par un joyeux cabaretier du nom de Wagstaff, ayant pour enseigne une demi-lune resplendissante, et la plus séduisante grappe de raisin. Toute la maison est couverte d'inscriptions destinées à attirer l'œil du voyageur altéré, telles que : « Boissons sans mélange, de Truman, Hanbury et C^e ; vin, rhum et eau-de-vie en cave ; vieux tom, rhum et composés, etc. » Car ç'a été, depuis un temps immémorial, un temple de Bacchus et de Momus, et elle n'est jamais sortie de la famille des Wagstaff ; de sorte que l'aubergiste actuel en connaît assez bien l'histoire. Elle fut très-fréquentée par les élégants, les *cavalieros* du règne d'Élisabeth, et reçut de temps à autre la visite des beaux esprits du temps de Charles II. Mais ce dont Wagstaff s'enorgueillit par-dessus tout, c'est que Henri VIII, dans une de ses promenades nocturnes, cassa la tête de l'un de ses ancêtres avec son fameux bourdon, bien que ceci, soit dit en passant, ait toujours été considéré comme une prétention très-discutable et très-vaniteuse de la part de notre aubergiste.

La société qui tient maintenant ici ses réunions hebdomadaires porte le nom de *Club des bruyants enfants de la Petite-Bretagne*. Elles abondent en vieilles chansons à refrains, en joyeux couplets, en histoires de choix, qui sont ici de tradition, et que l'on ne rencontrerait sur nul autre point de la capitale. Il y a un entrepreneur de pompes funèbres très-enjoué qui est inimitable pour les chansons joyeuses ; mais la vie du club, et sans contredit le bel esprit de la Petite-Bretagne, c'est le patron lui-même, Wagstaff. Ses ancêtres furent tous des plaisants avant lui, et en même temps que de l'auberge il a hérité d'un vaste répertoire de chansons et de bons mots qui la suivent, comme accessoires, de génération en génération. C'est un petit homme égrillard aux jambes torses et à la panse rebondie, à la face rougeaude, à l'œil joyeusement humide, avec un petit paquet de cheveux gris derrière. À l'ouverture de chaque séance nocturne, on le fait venir pour chanter sa « Profession de foi », qui n'est autre chose que la fameuse et vieille chanson à boire insérée dans *l'Aiguille de la mère Gurton*. À dire vrai, elle a subi de nombreuses altérations ; mais il la chante telle qu'il l'a reçue des lèvres de son père, car elle a toujours été la favorite en pied au

cabaret de la Demi-Lune et de la Grappe de Raisin depuis qu'elle fut composée ; il va même jusqu'à affirmer que ses prédécesseurs ont souvent eu l'honneur de la chanter devant la grande et la petite noblesse aux mascarades de Noël, lorsque la Petite-Bretagne était dans toute sa gloire ^[3].

Cela fait du bien au cœur d'entendre, par une nuit de bombance, les cris de joie, les lambeaux de chansons et de temps à autre, éclatant en chœur, une demi-douzaine de voix discordantes qui s'échappent de cette folle maison. Dans ces moments la rue forme un cordon d'auditeurs, lesquels jouissent d'un bonheur égal à celui qui consiste à plonger des yeux avides dans l'étalage d'une confiserie ou à renifler à plein nez les exhalaisons d'une boutique de rôtisseur.

Il est deux événements annuels qui produisent beaucoup de sensation et de mouvement dans la Petite-Bretagne ; ce sont la foire de la Saint-Barthélémy et le jour de l'installation du lord-maire. Pendant le temps de la foire, qui se tient dans les régions attenantes de Smithfield, on n'y fait plus partout que commérer et courir ça et là. Les rues naguère tranquilles de la Petite-Bretagne sont envahies par une multitude de personnages à figures étranges ; chaque taverne est un théâtre de tapage et de bombance. Le matin, à midi et le soir, s'échappe des salons de cabarets le bruit des violons et des chansons, et l'on peut voir à chaque fenêtre quelque groupe de joyeux compères, les yeux à demi clos, le chapeau sur le côté, la pipe à la bouche et le grand pot à la main, qu'ils caressent en prononçant des discours sans fin et en fredonnant des refrains bachiques au-dessus de leur liquide. Il n'est pas jusqu'au grave décorum des familles particulières, lequel, je dois le dire, est en d'autres temps rigidement observé parmi mes voisins, qui soit à l'épreuve de ces saturnales. Pour ce qui est de songer à retenir les servantes à la maison, folie. Leurs cervelles sont absolument retournées par Polichinelle et les marionnettes, les chevaux de bois, signor Polito, le mangeur de feu, le célèbre M. Paap et le géant irlandais. Quant aux enfants, ils dépensent en prodiges tout l'argent de leurs menus plaisirs à acheter des jouets et du pain d'épice doré, et remplissent la maison du tapage. lilliputien de leurs tambours, de leurs trompettes et de sifflets à un penny.

Mais le grand anniversaire, c'est le jour de l'installation du lord-maire. Le lord-maire est considéré par les habitants de la Petite-Bretagne comme le

plus grand potentat qui soit au monde ; sa voiture dorée à six chevaux, comme l'apogée des splendeurs humaines ; et son cortège, avec les shérifs et les aldermen qui l'escortent, comme la plus magnifique de toutes les pompes terrestres. Quel triomphe c'est pour eux de penser que le roi lui-même n'ose pénétrer dans la Cité sans frapper d'abord à la porte de Temple-Bar et sans demander la permission du lord-maire ? S'il le faisait, ciel et terre ! on ne sait pas ce qui pourrait en résulter. L'homme armé de pied en cap qui précède à cheval le lord-maire et est le champion de la Cité a l'ordre formel de mettre en pièces quiconque porterait outrage à la dignité de la Cité ; et puis il y a le petit homme au bonnet de velours en forme d'écuelle sur la tête, qui est assis à la portière de la voiture d'État et tient l'épée de la Cité, aussi longue qu'un bois de pique — Sang et tonnerre ! s'il tirait seulement cette épée, Sa Majesté elle-même ne serait pas en sûreté !

Sous la protection de ce redoutable potentat, les bonnes gens de la Petite-Bretagne dorment donc en paix. Temple-Bar est une puissante barrière contre tous ennemis intérieurs ; et quant à l'invasion étrangère, le lord-maire n'a qu'à se jeter dans la Tour, appeler à lui les milices et mettre sous les armes l'armée permanente des mangeurs de bœuf, et il pourra défier l'univers !

Ainsi claquemurée dans ses intérêts à elle, ses coutumes à elle et ses opinions à elle, la Petite-Bretagne a longtemps été le cœur sain et puissant de cette grande capitale énervée. Je me suis plu à la considérer comme une terre choisie, où les principes vigoureux du John-Bullisme étaient engrangés, comme le blé de semences, pour renouveler le caractère national quand il se serait rapidement éteint, abâtardi. Je me suis aussi réjoui de voir l'esprit universel d'harmonie qui y dominait ; car, bien qu'il ait pu de temps à autre y avoir quelques divergences d'opinion entre les adhérents du marchand de fromages et ceux de l'apothicaire, et une rivalité fortuite entre les sociétés de sépulture, cependant ce n'étaient là que des nuages passagers et qui se dissipaient bientôt. Les voisins allaient bienveillamment l'un vers l'autre, se séparaient avec une poignée de main, et toujours attendaient pour se déchirer qu'ils eussent le dos tourné.

Je pourrais faire de curieuses descriptions des bonnes parties, des régals auxquels j'ai assisté, où nous jouions à All-Fours^[4], au pape Jean, à Tom-viens-me-chatouiller, et autres jeux antiques choisis, et où nous avions

quelquefois une bonne vieille danse rustique anglaise sur l'air de sir Roger de Coverley. Une fois l'an aussi les voisins se réunissaient et allaient faire une folle partie dans la forêt d'Epping. Ça aurait réjoui le cœur le plus glacé de voir la gaieté qui régnait lors, quand nous banquetions sur la pelouse, à l'ombre des arbres. Comme nous faisons retentir les bois de nos éclats de rire aux chansons du petit Wagstaff et du joyeux entrepreneur de pompes funèbres ! Après dîner, les jeunes gens jouaient au colin-maillard et à cligne-musette ; et c'était vraiment amusant de les voir s'embarrasser parmi les ronces, et d'entendre quelque jolie fille pousser de temps à autre un cri perçant du milieu des buissons. Les personnes raisonnables se groupaient autour du marchand de fromages et de l'apothicaire pour les entendre parler politique, car ils apportaient généralement un journal dans leurs poches, pour passer le temps à la campagne. Parfois, il est vrai, la discussion s'échauffait tant soit peu ; mais ils savaient couper court à leurs controverses en s'en référant à un vieux et digne fabricant de parapluies au double menton, qui, ne comprenant jamais parfaitement ce dont il s'agissait, s'arrangeait toujours de façon ou d'autre pour décider en faveur des deux parties.

Mais, hélas ! comme l'a dit je ne sais plus quel philosophe ou quel historien, tous les empires sont condamnés aux changements et aux révolutions. Le luxe et l'innovation s'introduisent peu à peu ; les factions prennent naissance, et de temps à autre apparaissent des familles dont l'ambition et les intrigues plongent le système tout entier dans la confusion. C'est ainsi que dans ces derniers temps la tranquillité de la Petite-Bretagne a été douloureusement troublée, et la simplicité d'âge d'or de ses mœurs menacée d'une ruine complète, par l'ambitieuse famille d'un boucher retiré.

La famille Mouton avait longtemps compté parmi les plus heureuses en affaires et les plus aimées du voisinage. Les demoiselles Mouton étaient les élégantes de la Petite-Bretagne, et tout le monde se réjouit le jour où le vieux Mouton eut assez gagné d'argent pour fermer boutique et mettre son nom à sa porte sur une plaque de cuivre. Mais le malheur voulut qu'une des demoiselles Mouton fût désignée pour faire partie des dames d'honneur de la femme du lord-maire à son grand bal annuel, et que dans cette occasion elle portât trois gigantesques plumes d'autruche sur sa tête. La famille ne s'en releva jamais ; ils furent aussitôt dévorés de la soif des grandeurs, se

donnèrent une voiture à un cheval, mirent un bout de galon d'or autour du chapeau du petit galopin, et ont toujours été depuis l'objet des causeries et de la haine de tout le voisinage. Il ne fut plus possible de les décider à jouer au pape Jean ni au colin-maillard ; elles ne pouvaient souffrir d'autre danse que les quadrilles, dont personne n'avait jamais entendu parler dans la Petite-Bretagne ; et elles s'adonnèrent à lire des romans, à parler un mauvais français et à toucher du piano. Le frère aussi, qu'on avait placé chez un procureur, se posa en dandy et en critique, caractères jusqu'alors ignorés dans ces parages, et confondit ces braves gens au delà de toute expression en babillant sur Kean, l'Opéra et la *Revue d'Édimbourg*.

Chose plus impardonnable encore, les Mouton donnèrent un grand bal, et ils négligèrent d'inviter aucun de leurs vieux voisins ; mais on y vit en foule le beau monde de Theobald's Road, de Red Lion Square, et autres régions vers l'ouest. Il y vint plusieurs petits maîtres de la connaissance du frère, de Gray's Inn Lane et de Hatton Garden, et jusqu'à trois femmes d'aldermen avec leurs filles. Cela ne pouvait ni s'oublier ni se pardonner. Toute la Petite-Bretagne fut mise en révolution par le claquement des fouets, les coups administrés à de misérables rosses, le fracas, le bruit criard des fiacres. On pouvait voir les commères du voisinage avancer en dehors leurs bonnets de nuit à chaque fenêtre, guetter les véhicules décrépits qui passaient en grinçant ; et il y avait un groupe de vieilles femmes à langue de vipère qui tenaient leurs yeux braqués d'une maison faisant précisément face à celle du boucher, et critiquaient, épluchaient tous ceux qui frappaient à la porte.

Ce bal fut la cause d'une guerre presque ouverte, tout le voisinage ayant déclaré qu'il ne voulait plus rien avoir de commun avec les Mouton. Il est vrai de dire que madame Mouton, quand elle n'avait pas d'engagement avec ses amis les gens de qualité, donnait à huis clos de petits thés sans façon à quelques-unes de ses vieilles connaissances, « entièrement », c'étaient ses expressions, « pour les amis » ; et il est également vrai d'ajouter que ses invitations étaient toujours acceptées, en dépit de tous serments antérieurs du contraire. Même les bonnes dames prenaient place avec empressement et se délectaient à entendre la musique des demoiselles Mouton, qui voulaient bien condescendre à tapoter pour elles une mélodie irlandaise sur le piano ; et elles prêtaient l'oreille avec un intérêt

merveilleux aux anecdotes que racontait madame Mouton de la famille de l'alderman Plunket, de Portsoken Ward, et des demoiselles Timberlake, les riches héritières de Crutched Friars ; mais après elles soulageaient leur conscience et détournaient les reproches de leurs confédérés, en agitant, à la première assemblée générale de commérage, tout ce qui s'était passé, en déchirant à belles dents les Mouton et leur soirée.

La seule personne de la famille que l'on ne put rendre fashionable fut le boucher lui-même. L'honnête Mouton, en dépit de la douceur de son nom, était un rude et joyeux compère ; il avait une voix de lion, un paquet de cheveux noirs faisant l'effet d'une brosse à souliers, et une large face bigarrée comme le bœuf qu'il débitait. C'était en vain que ses filles parlaient toujours de lui comme du « vieux gentleman », adressaient la parole à leur « papa » avec des intonations d'une douceur infinie, et tâchaient, à force de cajoleries, de lui faire passer une robe de chambre et des pantoufles, et autres habitudes qui conviennent à un gentleman. Elles eurent beau faire, elles ne purent réduire le boucher. Sa forte nature rompait les mailles de toutes leurs flatteries. Il avait une franche et vulgaire bonne humeur qui était irréprimable. Ses bons mots surtout faisaient frissonner ses filles, vraies sensibles ; et il persistait à porter sa veste bleue en coton, du matin, à dîner à deux heures, et à vouloir un « morceau de saucisson avec son thé ».

Il était destiné cependant à partager l'impopularité de sa famille. Il vit ses vieux camarades devenir insensiblement froids et civils à son égard, ne plus rire de ses plaisanteries, et de temps à autre décocher un trait à l'adresse de « certaines gens », et une insinuation au sujet des « liaisons avec les personnes de qualité ». Ceci piquait et embarrassait tout à la fois l'honnête boucher ; aussi sa femme et ses filles, avec l'à-propos machiavélique qui distingue ce sexe rusé, prenant avantage de la circonstance, réussirent-elles enfin à lui faire abandonner la pipe et le grand pot qui avaient jusque-là charmé, chez Wagstaff, ses après-midi — pour s'asseoir solitairement après dîner et prendre sa pinte d'oporto — liqueur qu'il détestait — et s'endormir sur sa chaise dans un isolement aussi triste que de bon ton.

On pouvait voir maintenant les demoiselles Mouton se pavaner dans les rues en bonnets français, avec des petits maîtres que personne ne connaissait, causant et riant d'une façon si bruyante que cela faisait mal aux

nerfs de toutes les bonnes dames qui pouvaient les entendre. Elles en vinrent même au point d'essayer du patronage, et engagèrent fortement un maître de danse français à s'établir dans leur rayon ; mais les dignes habitants de la Petite-Bretagne prirent feu incontinent ; et ils persécutèrent tant et si bien le pauvre homme, qu'il fut contraint d'emballer au plus vite son violon et ses escarpins, et de décamper avec une telle précipitation qu'il en oublia complètement d'acquitter ses loyers.

Je m'étais d'abord bercé de l'idée que cette flamboyante indignation de la part de la communauté était simplement le trop-plein de leur zèle à l'endroit des bonnes vieilles coutumes anglaises, et de leur horreur pour l'innovation ; et j'applaudissais à leur silencieux mépris, qui se traduisait d'une façon si bruyante, pour l'orgueil de parvenu, les modes françaises et les demoiselles Mouton. Mais, je le dis à regret, je m'aperçus bientôt que la maladie avait pied, et que mes voisins, après les avoir condamnées, commençaient à suivre leur exemple. J'entendis mon hôtesse importuner à voix basse son mari pour donner à leurs filles trois mois de français et de musique et leur laisser prendre quelques leçons de quadrille. Je vis même, dans l'espace de quelques dimanches, cinq bonnets français, oui, tout autant, exactement pareils à ceux des demoiselles Mouton, parader dans la Petite-Bretagne.

Je conservais encore l'espoir que toutes ces sottises s'évanouiraient peu à peu, me disant que les demoiselles Mouton pouvaient quitter le voisinage, mourir ou se faire enlever par des clercs de procureur, et que le calme et la simplicité pouvaient être de nouveau rendus à la communauté. Mais malheureusement il s'éleva une puissance rivale. Un riche marchand d'huile mourut, laissant à sa veuve un large douaire et une cargaison de filles enjouées. Ces demoiselles avaient longtemps en secret gémi de la parcimonie d'un père prévoyant, qui tenait sous le boisseau toutes leurs aspirations à l'élégance. Leur ambition, n'étant plus retenue, éclata, s'épanouit en gerbe, et elles prirent ouvertement du champ contre la famille du boucher. Il est vrai que les Mouton, s'étant donné les premières l'essor, avaient naturellement un avantage sur elles dans la carrière de la fashion. Elles pouvaient un peu parler un mauvais français, toucher du piano, danser le quadrille, et avaient fait de hautes connaissances ; mais les Trotter n'étaient pas gens à se laisser distancer. Les demoiselles Mouton

paraissaient-elles avec deux plumes à leur chapeau, les demoiselles Trotter en mettaient quatre, et de couleurs une fois plus jolies. Si les Mouton donnaient un bal, on pouvait être sûr que les Trotter ne resteraient pas en arrière ; et bien qu'ils ne pussent se vanter de recevoir aussi bonne compagnie, ils en avaient en revanche deux fois autant et s'amusaient une fois davantage.

Toute la communauté s'est à la fin divisée en partis fashionables, sous les bannières de ces deux familles. Les antiques jeux du pape Jean et de Tom-viens-me-chatouiller sont entièrement éliminés ; il ne faut plus songer à danser une honnête danse rustique ; et lors d'une tentative que je fis pour embrasser une jeune fille sous le gui, aux dernières fêtes de Noël, je fus repoussé avec indignation, les demoiselles Mouton ayant déclaré cette coutume « choquante et vulgaire ». Une amère rivalité a aussi éclaté quand il s'est agi de savoir quelle était la partie la plus fashionable de la Petite-Bretagne ; les Mouton prenant fait et cause pour les droits de Cross-Keys Square, et les Trotter pour le voisinage de Saint-Barthélémy.

Voilà donc ce petit territoire déchiré par les factions et les dissensions intestines, comme le grand empire dont il porte le nom. Quel sera le résultat, c'est ce que l'apothicaire lui-même, avec tout son talent dans l'art des pronostics, serait fort embarrassé de déterminer, bien que j'appréhende que cela ne se termine par l'extinction totale du véritable John-Bullisme.

Les effets immédiats m'en sont extrêmement désagréables. Étant célibataire, et, comme je l'ai fait observer plus haut, un personnage tout à fait oisif, un inutile, j'ai été considéré comme le seul gentleman par profession de l'endroit. Je suis donc en grande faveur auprès des deux partis, et, partant, il me faut prêter l'oreille à toutes leurs délibérations intimes, à leurs mutuelles médisances. Comme je suis trop poli pour ne pas être, en toute occasion, de l'avis des dames, je me suis horriblement compromis auprès de l'un et l'autre parti en déchirant ses adversaires. Je fais bien entendre raison là-dessus à ma conscience, laquelle est vraiment très-accommodante de sa nature, mais je ne puis imposer silence à mes craintes. — Si jamais les Mouton et les Trotter viennent à se réconcilier et à confronter leurs notes, je suis perdu !

Je me suis, en conséquence, déterminé à battre en retraite pendant qu'il en était temps encore, et suis actuellement en quête de quelque autre nid,

dans cette grande cité, où les vieilles coutumes anglaises soient encore en honneur ; où l'on ne mange, ni ne boive, ni ne parle à la française ; et où il n'y ait pas des familles fashionables de marchands retirés. Ceci trouvé, je me dépêcherai, en rat vieux routier, de disparaître avant qu'il ne me tombe une vieille maison sur la tête ; je dirai un long quoique mélancolique adieu à mon logis actuel, et laisserai les factions rivales des Mouton et des Trotter se partager l'empire en lambeaux de la Petite-Bretagne.

-
1. ↑ Il est évident que l'auteur de cette intéressante communication a renfermé sous ce titre général de *La Petite-Bretagne* plusieurs de ces petites ruelles qui sont la dépendance immédiate de Cloth Fair.
 2. ↑ *Good Friday*. Pour nous autres Français qui n'avons pas le sens pratique, le jour où le Christ est mort, c'est le « Vendredi saint » ; pour nos voisins d'outre-mer, c'est le « *bon* vendredi ». (*Note du traducteur.*)
 3. ↑ Comme la *Profession de foi* de mon hôte de la Demi-Lune peut n'être pas familière à la majorité des lecteurs, et que c'est un spécimen des chansons en vogue dans la Petite-Bretagne, je la joins ci-dessous dans son orthographe originale (*). Je ferai observer que le club tout entier s'unit toujours pour le refrain au milieu d'un formidable bruit de coups de poings sur la table et d'un grand fracas de pots d'étain : —

La viande n'est pas ce que j'aime,
Mon estomac n'est pas fort bon ;
Mais je puis boire, oh ! ma soif est extrême,
Jusques à perdre la raison.
Déguenillé, de ce ne prenez cure,
Je n'ai jamais contre le froid pesté,
Car je sais bien me forger une armure
De vieille bière en bonne qualité.

Refrain.

Devant, derrière, offre ta nudité ;
Que chaque pied, chaque main gèle ;
Mais le ventre, qu'il ait en bonne qualité
De l'ale vieillie ou bien nouvelle.

Je n'ai pas de rôtis, mais de brunes rôties,
Une pomme sauvage en la cendre cuisant.
Il ne me faut des tables bien servies ;
Un peu de pain, c'est suffisant.
Il gèle, il neige, il vente, eh ! je m'en raille,
Pour redouter que leur fureur m'assaille
Car je me suis trop chaudement lesté
De vieille bière en bonne qualité.

Refrain.

Devant, derrière, offre ta nudité, etc.

Ma femme Tib, qui ne fait davantage
Fi d'un pot d'ale couronné,
Parfois en boit au point que son visage
En est de pleurs tout sillonné.
Lors elle dit, me passant la bouteille,
Un vieux buveur en ferait seul autant :
« Tiens, mon chéri, j'en ai bien suffisant ;
« L'ale est aussi bonne que vieille. »

Refrain.

Devant, derrière, offre ta nudité, etc.

Laissez-les boire ; en compagnons joyeux,
Que leur chef tremble et qu'ils clignent des yeux
Qu'à loisir ils goûtent la joie
Que l'ale devant nous déploie.
À vos femmes, à vous, Dieu donne de longs jours,
Braves gens rinceurs de bouteilles,
Ou leur faisant faire de nombreux tours,
Qu'elles soient jeunettes ou vieilles.

Refrain.

Devant, derrière, offre ta nudité, etc.

(*) Il va sans dire que ce dernier membre de phrase ne s'applique point à la chanson traduite.
(*Note du traducteur.*)

4. ↑. Sorte de jeu de cartes à deux et à quatre personnes, et où il s'agit d'avoir les quatre honneurs ou figures d'atout. (*Note du traducteur.*)

STRATFORD-SUR-AVON.

Mélodieux Avon, dans tes flots argentés
Le doux Shakspeare a vu ses rêves enchantés.
Les sylphes, sous la lune, autour dansent en fête :
Il est sacré l'endroit où s'appuya sa tête.

GARRICK.

Pour un homme sans intérieur, qui n'a pas en ce vaste monde d'endroit qu'il puisse réellement appeler sien, il est un sentiment passager de quelque chose comme l'indépendance et l'importance territoriale quand, après une fatigante journée de voyage, il lance au loin ses bottes, plonge ses pieds dans des pantoufles et s'étend devant un feu d'auberge. Le monde du dehors peut aller comme il l'entendra, les empires tomber ou s'élever : aussi longtemps qu'il a de quoi payer sa note, il est, jusqu'à nouvel ordre, le véritable monarque de tout ce qu'il a sous les yeux. Le fauteuil est son trône, le tisonnier son sceptre, et le petit salon, de douze pieds carrés à peu près, son domaine incontesté. C'est un lambeau de certitude conquis au milieu des incertitudes de la vie ; c'est un rayon de soleil qui se dégage et luit doucement sur un jour nébuleux ; et celui qui a fait quelques étapes dans le pèlerinage de l'existence sait combien il importe de mettre à profit même les lambeaux, les minutes de bonheur. « Ne prendrai-je donc pas mes aises dans mon auberge ? » pensai-je comme j'activais le feu, me rejetais en arrière pour m'étaler dans mon fauteuil, et promenais un regard complaisant autour du salon du Cheval-Rouge, à Stratford-sur-Avon.

Comme la phrase du doux Shakspeare traversait mon esprit, l'horloge tinta minuit à la tour de l'église dans laquelle il est enterré. J'entendis frapper légèrement à la porte, et une jolie chambrière, avançant sa figure souriante, s'enquit, avec un air d'hésitation, si je n'avais pas sonné. C'était, je le compris, une manière délicate de m'avertir qu'il était temps de me retirer. Mon rêve de pouvoir absolu était détruit ; aussi, abdiquant la couronne, en potentat prudent, pour éviter d'être déposé, et mettant sous

mon bras le Guide dans Stratford, comme un compagnon de lit, je gagnai ma couche et rêvai toute la nuit de Shakspeare, du Jubilé et de David Garrick.

La matinée du jour suivant était une de ces matinées vivifiantes comme on en a quelquefois au commencement du printemps ; car nous étions vers le milieu du mois de mars. Les rigueurs d'un long hiver avaient tout à coup disparu ; le vent du nord avait dépensé sa dernière injure, et une douce brise arrivait en s'insinuant de l'ouest, respirant sur la nature attendrie le souffle de la vie, et conviant chaque bouton, chaque fleur, à s'épanouir en parfums et en beauté.

J'étais venu à Stratford dans un but de pèlerinage poétique. Ma première visite fut pour la maison où naquit Shakspeare, et où, suivant la tradition, il apprit le métier de son père, le cardage des laines. C'est un petit bâtiment de chétive apparence, en bois et plâtre, vrai berceau du génie, lequel se complaît à faire éclore ses enfants dans des recoins. Les murailles de ses chambres sordides sont couvertes de noms et d'inscriptions en toutes langues, tracés par des pèlerins de toutes nations, de tous rangs et de toutes conditions, depuis le prince jusqu'au paysan, et offrent un simple mais frappant exemple de l'hommage universel et spontané que rend le genre humain au grand poète de la nature.

La maison est montrée par une vieille dame babillarde, au visage couperosé, éclairé par un œil bleu froidement inquiet, et garni de boucles de cheveux blonds artificiels s'échappant, en ondulant, de dessous un bonnet passablement sale. Elle était particulièrement soigneuse d'exhiber les reliques dont, comme toutes les autres châsses fameuses, abonde cette châsse. On y voyait le bois, en morceaux, du même fusil avec lequel Shakspeare tirait le daim lors de ses exploits de braconnier. On y voyait encore sa boîte à tabac, d'où il appert que c'était un fumeur rival de sir Walter Raleigh ; l'épée aussi avec laquelle il jouait Hamlet, et la même lanterne avec laquelle le moine Laurence découvrait Roméo et Juliette dans la tombe. Il y avait aussi une ample provision de mûrier de Shakspeare, lequel semble avoir le don de se multiplier dans la même proportion que le bois de la vraie croix, dont il reste encore assez aujourd'hui pour construire un vaisseau de ligne.

Mais ce qui excite au plus haut point la curiosité, c'est la chaise de Shakspeare. Elle est placée dans le renfoncement de la cheminée d'une petite chambre obscure, précisément derrière ce qui était la boutique de son père. C'est là que bien des fois peut-être il s'est assis quand il était enfant ; qu'il a suivi les lentes évolutions de la broche avec toute l'impatiente ardeur d'un bambin ; ou bien encore, le soir, écouté les bonshommes et les commères de Stratford racontant des histoires de revenants et des anecdotes légendaires sur les périodes orageuses de l'Angleterre. Il est d'usage que tous ceux qui visitent la maison s'asseyent sur cette chaise ; si on le fait dans l'espérance de se pénétrer quelque peu de l'inspiration du poète, c'est ce que je suis assez en peine de dire, je mentionne simplement le fait ; et mon hôtesse m'assura en confidence que, bien que faite de chêne solide, telle était la ferveur du zèle des enthousiastes que la chaise avait besoin d'être garnie à neuf au moins tous les trois ans. Il est digne de remarque aussi, dans l'histoire de cette chaise extraordinaire, qu'elle participe quelque peu de la nature volatile de la Santa Casa de Lorette, ou de la chaise volante de l'enchanteur arabe ; car, bien que vendue il y a quelques années à une princesse du nord, cependant, chose étrange à dire, elle a trouvé moyen de revenir prendre sa place au coin de la vieille cheminée.

Je suis toujours, en de telles matières, facile à persuader, et toujours disposé à me laisser tromper, pourvu que la tromperie soit agréable et qu'il n'en coûte rien. Je suis donc un croyant-né aux reliques, légendes et anecdotes locales de fantômes et de grands hommes, et conseillerais à tous les voyageurs qui voyagent pour leur agrément de faire de même. Qu'est-ce que cela nous fait que ces histoires soient vraies ou fausses, du moment que nous pouvons nous persuader à nous-mêmes qu'elles sont vraies, et jouir de tout le charme de la réalité ? Il n'est rien de tel en ces matières qu'une crédulité bonne personne, et dans cette occasion j'allais même jusqu'à donner, avec la plus grande bonhomie possible, créance aux prétentions de mon hôtesse à une descendance directe du poète, quand, malheureusement pour ma conviction, elle mit entre mes mains une pièce de sa propre composition qui vint porter un éclatant défi à toute croyance dans cette parenté.

Du lieu de naissance de Shakspeare quelques pas me conduisirent à son tombeau. Il repose enseveli dans le cancel de l'église de la paroisse, grand

et vénérable édifice s'en allant en poussière de vieillesse, mais richement décoré. Elle se dresse sur les bords de l'Avon, en un point entouré de berceaux et séparé par des jardins contigus des faubourgs de la ville. La situation en est tranquille et retirée : la rivière coule en murmurant au pied du cimetière, et les ormes qui croissent sur ses rives baignent leurs branches dans ses eaux limpides. Une avenue de tilleuls, dont les rameaux sont curieusement entrelacés, de manière à former en été une voûte de feuillage, mène de la porte du cimetière au porche de l'église. Les tombeaux sont recouverts de gazon ; les pierres sépulcrales, grises et dont quelques-unes sont presque enfoncées dans la terre, sont à demi recouvertes de mousse, laquelle a teinté de même le vénérable et vieil édifice. De petits oiseaux ont construit leurs nids au milieu des corniches et des fissures de murailles, et entretiennent une agitation, un gazouillement continuel ; et des grolles naviguent à pleines voiles et roucoulent autour de son orgueilleux clocher gris.

Dans le cours de mes excursions je fis rencontre du sacristain à tête grise, Edmonds, et l'accompagnai chez lui pour prendre la clef de l'église. Il avait habité Stratford, homme mûr et enfant, pendant quatre-vingts ans, et semblait encore se considérer comme un homme vigoureux, à cela près, mais c'était une bagatelle, qu'il avait presque perdu l'usage de ses jambes depuis quelques années. Sa demeure était une chaumière ayant vue sur l'Avon et les prairies qui le bordent ; c'était un type de la propreté artistique, de l'ordre, du confortable qui règnent dans les plus humbles demeures de ce pays. Une chambre basse et blanchie à la chaux, aux carreaux soigneusement lavés, servait de salon, de cuisine et de salle à manger. Des rangées de vases d'étain et de plats en terre reluisaient le long du dressoir. Sur une vieille table de chêne bien frottée, bien polie, étaient la vieille Bible de famille et le livre de prières, et le tiroir renfermait la bibliothèque de famille, composée d'une demi-douzaine environ de volumes souvent feuilletés. Une horloge antique, cet important article d'un mobilier de chaumière, faisait tic tac de l'autre côté de la chambre ; elle était flanquée d'une bassinoire resplendissante et de la canne des dimanches, à pomme de corne, du vieillard. La cheminée, comme toujours, était large et assez profonde pour admettre entre ses jambages un groupe de commères. Dans un coin était assise, cousant, la petite-fille du vieillard, une

jolie fille aux yeux bleus, — et dans le coin faisant face se trouvait un vieux compère, qu'en parlant il appelait John Ange, et qui, je le découvris, avait été son camarade depuis l'enfance. Ils avaient joué ensemble quand ils étaient petits ; ils avaient ensemble travaillé pendant l'âge viril ; maintenant ils traversaient en chancelant et passaient en commérages le soir de leur vie, et dans quelque temps ils seront probablement enterrés ensemble dans le cimetière à côté. Il est rare que nous voyions deux courants d'existence couler ainsi tranquillement, également, côte à côte ; c'est seulement dans de pareilles « scènes intimes » de la vie qu'on peut les rencontrer.

J'avais espéré recueillir de la bouche de ces vieilles chroniques quelques anecdotes traditionnelles sur le grand poète ; mais ils n'avaient rien de nouveau à m'apprendre. Le long intervalle pendant lequel les écrits de Shakspeare sont restés dans un oubli comparatif a étendu son ombre sur son histoire, et c'est sa bonne ou sa mauvaise fortune qu'il reste à peine autre chose à ses biographes qu'une maigre poignée de conjectures.

Le sacristain et son compagnon avaient été employés comme charpentiers aux préparatifs du célèbre jubilé de Stratford, et ils se souvenaient de Garrick, le premier moteur de cette fête, qui présida aux arrangements, et qui, d'après le sacristain, était « un petit homme-polichinelle très-remuant et très-éveillé ». John Ange avait aussi concouru à abattre le mûrier de Shakspeare, dont il avait un morceau dans sa poche, à vendre ; sans nul doute un merveilleux accoucheur de conceptions littéraires.

Cela me peina d'entendre ces deux honorables personnes parler d'une façon très-ambiguë de l'éloquente dame qui montre la maison de Shakspeare. John Ange secoua la tête quand je mentionnai sa précieuse et inépuisable collection de reliques, notamment ses restes du mûrier ; et le vieux sacristain exprima même le doute que Shakspeare fût né dans sa maison. Je m'aperçus bientôt qu'il voyait de mauvais œil son établissement, comme un rival du tombeau du poète, ce dernier, n'ayant comparativement que peu de visiteurs. C'est ainsi que les historiens sont en contradiction dès le début, et que de misérables cailloux font, à la source même, couler le ruisseau de la vérité dans différents canaux.

Nous nous dirigeâmes vers l'église par l'avenue de tilleuls, et entrâmes par un porche gothique très-chargé d'ornements, aux portes sculptées en

chêne massif. L'intérieur est spacieux, et l'architecture ainsi que les ornements supérieurs à ceux de la plupart des églises de campagne. On y trouve plusieurs antiques monuments de la grande et de la petite noblesse ; au-dessus de quelques-uns se suspendent des écussons funèbres, et des bannières se détachant morceau par morceau de la muraille. La tombe de Shakspeare est dans le sanctuaire. L'endroit est solennel et sépulcral. Des ormes gigantesques ondulent devant les fenêtres ogivales, et l'Avon, qui coule à peu de distance, fait entendre un sourd et continuel murmure. Une pierre plate indique l'endroit où le poète est enterré. On y a tracé quatre vers, que l'on dit avoir été composés par lui-même, et qui ont en eux quelque chose d'extrêmement imposant. S'ils sont en effet de lui, ils dénotent cette sollicitude au sujet du repos dans la tombe qui semble naturelle aux organisations délicates et aux esprits rêveurs :

À ma cendre ici close, ami, je t'en conjure

Par le nom de Jésus, épargne toute injure.

Béni sois-tu qui respectes mes os ;

Maudit sois-tu qui troubles mon repos.

Juste au-dessus de la tombe, au fond d'une niche pratiquée dans la muraille, est un buste de Shakspeare dressé quelque temps après sa mort, et considéré comme très-ressemblant. Le visage est agréable et serein, le front gracieusement arqué ; et je crus y lire des indices évidents de ce caractère joyeux et sympathique par lequel il se distinguait autant parmi ses contemporains que par l'ampleur de son génie. L'inscription mentionne son âge au moment de sa mort — cinquante-trois ans ; — mort prématurée pour le monde : quels fruits, en effet, ne pouvait-on pas attendre de l'automne doré d'un tel esprit, abrité comme il l'était contre les vicissitudes orageuses de la vie, et florissant au grand soleil de la faveur tant populaire que royale.

L'inscription qui se trouve sur la tombe n'a pas été sans effet. Elle a empêché qu'on ne transportât ses restes du sein de son lieu natal à l'abbaye de Westminster, ainsi qu'on l'avait d'abord projeté. Il y a quelques années aussi, comme des manœuvres travaillaient près de là à percer une voûte, la terre s'éboula de manière à laisser un espace vide formant une espèce

d'arcade, par lequel on aurait pu pénétrer dans son tombeau. Personne, cependant, n'eut l'audace de toucher à ses restes, si puissamment gardés par une malédiction ; et de peur que quelque oisif ou quelque curieux, ou bien encore quelque collectionneur de reliques, ne fût tenté de commettre des déprédations, le vieux sacristain fit pendant deux jours sentinelle dans cet endroit, jusqu'à ce que la voûte fût terminée et l'ouverture refermée. Il me dit qu'il avait eu la hardiesse de regarder par le trou, mais qu'il n'avait vu ni os ni cercueil, rien que de la poussière. C'était quelque chose, pensai-je, que d'avoir vu la poussière de Shakspeare.

Près de sa tombe sont celles de sa femme, de sa fille de prédilection, madame Hall, et de quelques autres membres de sa famille. Sur une autre tombe voisine est une effigie, de grandeur naturelle, de son vieil ami John Combe, d'usurière mémoire, sur lequel, dit-on, il écrivit une épitaphe burlesque. Il y a encore d'autres monuments autour, mais l'esprit refuse de s'arrêter sur quoi que ce soit qui ne se rattache pas à Shakspeare. Son souvenir remplit ces lieux ; l'édifice tout entier semble n'être que son mausolée. Les sentiments, n'étant plus réprimés, contrariés par le doute, s'épanouissent ici dans une sécurité parfaite : d'autres vestiges de lui peuvent être faux ou douteux, il y a ici une évidence palpable, une certitude absolue. Comme je foulais le pavé retentissant, il y avait quelque chose d'intense et de pénétrant dans l'idée que, bien véritablement, les restes de Shakspeare se réduisaient en poussière sous mes pieds. Il se passa longtemps avant que je pusse prendre sur moi d'abandonner la place ; et comme je traversais le cimetière, je cueillis une branche sur l'un des ifs, seule relique que j'aie rapportée de Stratford.

J'avais donc visité les objets habituels de la dévotion d'un pèlerin ; mais j'eus le désir de voir la vieille résidence de famille des Lucy à Charlecot, et de faire en flânant une excursion dans le parc où Shakspeare, en compagnie de quelques-uns des joyeux drilles de Stratford, commit dans sa jeunesse le délit de braconnage. On rapporte qu'il fut, alors qu'il se rendait coupable de cette folle équipée, fait prisonnier et conduit dans la maison du garde, où il demeura toute la nuit dans une triste captivité. Quand il eut été amené en présence de sir Thomas Lucy, le traitement qu'il subit doit avoir été bien cruel et bien mortifiant, car il pesa sur son esprit au point de lui faire

produire une grossière pasquinade, qui fut placardée à la porte du parc à Charlecot^[1].

Cette audacieuse attaque à la dignité du chevalier l'enflamma tellement, qu'il eut recours à un homme de loi de Warwick pour que la sévérité de la justice vînt à son aide contre le braconnier rimeur. Shakspeare ne resta pas pour braver la puissance conjurée d'un chevalier du comté et d'un procureur de campagne. Il abandonna bien vite les bords rians de l'Avon et la profession de son père, gagna Londres en vagabond, devint un habitué des théâtres, puis acteur, et, finalement, écrivit pour la scène ; et c'est ainsi que, par suite de la persécution de Sir Thomas Lucy, Stratford perdit un cardeur de laine insignifiant, et que le monde gagna un poète immortel. Il conserva néanmoins longtemps le souvenir du sévère traitement que lui avait fait éprouver le seigneur de Charlecot, et s'en vengea dans ses écrits, mais à la façon enjouée des esprits bienveillants. On dit que sir Thomas est l'original du juge Shallow, et la satire est évidemment dirigée contre lui quand il est question des armoiries du juge, qui, comme celles du chevalier, avaient des brochets blancs^[2] dans les écartelures.

Diverses tentatives ont été faites par ses biographes pour atténuer et même effacer cette faute de la jeunesse du poète ; mais je la considère comme un exploit irréfléchi que rendent vraisemblable et sa situation et son tour d'esprit. Shakspeare, quand il était jeune, avait probablement toute l'indépendance d'allures et les irrégularités d'un génie ardent, indiscipliné, non dirigé. Le tempérament poétique a naturellement en soi quelque chose de vagabond. Quand il est livré à lui-même, il coule capricieusement et sans connaître de loi, et se complaît dans tout ce qui est excentrique et déréglé. Cela dépend souvent de ce que retourne un dé, dans les jeux fantasques de la destinée, si d'un génie naturel il sortira un grand coquin ou un grand poète ; et si l'esprit de Shakspeare n'avait heureusement pris une direction littéraire, il aurait pu transgresser avec autant d'audace toutes les lois civiles qu'il a fait toutes les lois dramatiques.

Je me doute bien que dans un âge peu avancé, lorsque, semblable à un poulain échappé, il se livrait à ses courses vagabondes dans les environs de Stratford, on devait le trouver dans la compagnie de toutes sortes de caractères étranges et anormaux ; qu'il s'associait à tous les fous de l'endroit, et était un de ces vauriens fieffés au sujet desquels les vieillards

branlent la tête et prédisent qu'ils finiront un jour sur le gibet. Pour lui le fait de braconner dans le parc de sir Thomas Lucy était sans doute ce qu'était une expédition à main armée pour un baron d'Écosse, et frappa sa vive imagination, encore indomptée, comme quelque chose de délicieusement aventureux^[3].

Le vieux manoir de Charlecot et le parc qui l'environne sont encore aujourd'hui en la possession de la famille Lucy, et ils offrent un intérêt particulier en tant que liés à ce bizarre mais fécond épisode de la courte histoire du poète. Comme la maison ne se trouvait à guère plus de trois milles de distance de Stratford, je résolus d'aller à pied lui rendre une visite, afin de pouvoir m'égarer à mon aise à travers quelques-unes de ces scènes dont Shakspeare doit avoir tiré ses premières conceptions de la nature rustique.

La campagne était encore nue et sans feuilles, mais le paysage anglais est toujours vert, et le changement soudain intervenu dans la température dévoilait une admirable puissance de fécondation. C'était vivifiant et revigorant d'assister à ce réveil du printemps, de sentir sa chaude haleine filtrer peu à peu à travers les sens, de voir la terre, douce et moite, commencer à pousser des bourgeons verts et de frissonnants brins d'herbe ; les arbres et les arbustes donner, dans le renouveau de leurs couleurs et la perce de leurs boutons, la promesse du retour du feuillage et des fleurs. On découvrait la galantine perce-neige, cette petite habitante des confins de l'hiver, avec ses chastes fleurs blanches, dans les petits jardins devant les chaumières. Le bêlement des agneaux nouveau-nés s'entendait vaguement dans la campagne ; le passereau jetait par intervalles son cri perçant sur les toits de chaume et les haies en fleur ; le rouge-gorge lançait une note moins désolée dans sa dernière plaintive chanson d'hiver, et l'alouette, s'élançant du sein parfumé de la prairie, se perdait au loin dans la nue brillante et floconneuse, versant et répandant des torrents de mélodie. Comme je suivais de l'œil ce petit chantre de la plaine, qui montait toujours plus haut, plus haut encore, jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'un simple point se détachant sur la blanche feuille du nuage, alors que l'oreille était encore pleine de sa musique, cela me remit en mémoire l'exquise petite chanson de Shakspeare dans *Cymbeline* :

L'alouette déjà bat le ciel de ses chants,
Et Phœbus à monter commence ;
Il va désaltérer ses coursiers haletants
Aux sources qu'en son sein la fleur pour eux condense.

Des boutons d'or voici que les yeux clignotants
S'ouvrent au jour qui les inonde...
Avec tout ce qu'on voit d'admirable en ce monde,
Ô ma douce maîtresse, ouvre tes yeux charmants.

Vraiment, ici, tout le pays qui vous entoure est une terre poétique : tout s'y lie au souvenir de Shakspeare. Mon imagination voyait dans chaque cabane quelque lieu favori de son enfance, où il avait acquis sa connaissance intime de la vie et des manières rustiques, et entendu ces récits légendaires et ces superstitions primitives qu'il a si magiquement entrelacés à ses drames : car nous savons que, de son temps, c'était l'amusement du peuple, pendant les soirées d'hiver, « de s'asseoir autour du feu et de narrer joyeux récits de chevaliers errants, de reines, d'amants, de seigneurs et de grandes dames, de géants, de nains, de voleurs, d'escrocs, de sorcières, de fées, de revenants et de moines ^[4]. »

Je fis route, pendant une partie du trajet, en vue de l'Avon, qui décrivait les replis et les méandres les plus capricieux en serpentant le long d'une immense et fertile vallée, quelquefois jetant des étincelles à travers les saules qui frangeaient ses bords, quelquefois disparaissant entre des bouquets d'arbres ou derrière des talus verdoyants, et quelquefois se dégageant pour couler doucement et pleinement à découvert et tracer un circuit d'azur autour d'une courbure de prairie. Ce magnifique site intime a nom la Vallée du Cheval Rouge. Une ligne lointaine de collines bleues ondulantes paraît lui servir de bornes, tandis que le charmant paysage en deçà se trouve tout entier, pour ainsi dire, entraîne dans les bras d'argent de l'Avon.

Après avoir suivi le grand chemin pendant environ trois milles, je tournai brusquement et m'engageai dans un sentier qui côtoyait des champs et

conduisait, entre une double haie, à une porte particulière du parc ; mais il y avait un tourniquet au bénéfice du piéton : car le public avait un droit de passage à travers ces terrains. J'aime ces domaines hospitaliers dont chacun a, pour ainsi dire, la propriété — du moins en tant qu'il s'agit du sentier. Cela réconcilie en quelque sorte le pauvre avec son lot, et ce qui vaut mieux encore, avec le lot meilleur de son voisin, d'avoir ainsi des parcs et des terrains d'agrément tout grands ouverts pour son délassement. Il respire l'air pur aussi librement, et s'étend aussi voluptueusement sous l'ombrage que le maître du sol ; et s'il n'a pas le privilège de pouvoir appeler sien tout ce qu'il a sous les yeux, il n'a pas non plus, en revanche, l'ennui de payer pour cela, et l'entretenir convenablement.

Je me trouvais alors au milieu de nobles avenues de chênes et d'ormes dont la stature gigantesque disait l'âge plusieurs fois centenaire. Le vent résonnait solennellement à travers leurs branches, et les grolles croassaient dans leurs nids héréditaires à la cime des arbres. L'œil se noyait dans un horizon s'amointrissant seulement tout au fond, et rien ne venait interrompre la vue qu'une statue lointaine, ou quelque daim vagabond passant d'un air grave et tranquille le long de la clairière.

Il y a quelque chose dans ces avenues imposantes qui produit l'effet de l'architecture gothique, non pas simplement par suite de la prétendue ressemblance de forme, mais parce qu'elles portent leur vieillesse écrite sur leur front, et que l'on voit qu'elles ont pris naissance dans une période de temps à laquelle nous rattachons des idées de grandeur romanesque. Elles trahissent aussi la dignité de longue date et l'indépendance orgueilleusement concentrée d'une ancienne famille, et j'ai entendu un de mes amis, digne mais aristocratique vieillard, faire observer, un jour qu'il parlait des somptueux palais de la petite noblesse d'aujourd'hui, que « l'argent pouvait faire beaucoup de choses avec de la pierre et du mortier, mais que, grâce au ciel, il n'y avait pas moyen d'élever en un clin d'œil une avenue de chênes ».

C'est à ses excursions de sa jeunesse au milieu de cette riche nature, parmi les solitudes romantiques du parc attenant de Fullbroke, qui formait alors une partie du domaine des Lucy, que, si l'on en croit quelques-uns des commentateurs de Shakspeare, il faudrait rattacher ses nobles méditations de Jacques dans la forêt, les tableaux enchanteurs qu'il trace des bois dans

« Comme il vous plaira ». Il est certain que dans les promenades solitaires au milieu des scènes de ce genre l'esprit boit à longs traits, et cela sans fatigue, à la coupe de l'inspiration, et devient profondément sensible à la beauté, à la majesté de la nature. L'imagination s'allume et s'épanouit en rêverie et en extase ; des images et des idées vagues mais délicieuses viennent incessamment fondre sur elle ; et nous jouissons en silence d'un luxe de pensée presque incommunicable. C'est probablement dans une disposition d'esprit analogue, peut-être sous un de ces mêmes arbres que j'avais sous les yeux et qui projetaient leurs ombres épaisses sur les rives verdoyantes et les tremblotantes eaux de l'Avon, que, débordant, l'imagination du poète s'est répandue dans cette petite chanson, qui respire l'âme même d'un voluptueux des champs :

Sous un arbre du bois foisonne l'herbe tendre ;
 Auprès de moi si quelqu'un veut s'étendre,
 Accorder son gosier joyeux.
 Aux chants d'oiseaux mélodieux,
Venez, venez, sans tarder davantage,
Vous ne verrez, je m'en fais fort, ici
 D'autre ennemi
 Que l'hiver, que l'orage.

J'étais alors arrivé en vue de la maison. C'est un grand bâtiment en briques, avec des encoignures de pierre, et dans le style gothique du temps de la reine Élisabeth, ayant été construit pendant la première année de son règne. L'extérieur est, à peu de chose près, resté dans son état primitif, et peut être considéré comme un bel échantillon des résidences des gentilshommes campagnards opulents à cette époque. Une grande porte d'entrée fait communiquer du parc dans une espèce de cour sur le devant de la maison, ornée d'une pelouse, d'arbustes et de plates-bandes. La porte d'entrée est à l'instar de l'ancienne barbacane, c'est-à-dire une espèce d'avant-poste flanqué de tours, bien qu'évidemment elle soit là pour l'ornement et non comme défense. Quant à la façade de la maison, elle est tout à fait dans le vieux style, avec des fenêtres à chapiteaux de pierre, une

grande et lourde croisée ogivale, et un tambour sur lequel sont des armoiries sculptées en pierre. À chaque angle est une tour octogone surmontée d'une boule dorée et d'une girouette.

L'Avon, qui serpente le long du parc, fait un coude lorsqu'il arrive au pied d'un monticule au versant gracieux, semblable à un tapis que l'on aurait jeté de l'arrière de la maison. De grands troupeaux de daims paissaient ou reposaient sur ses bords, et des cygnes voguaient majestueusement sur son sein. Comme je contemplais cette vénérable et vieille demeure, je me rappelai l'éloge que fait Falstaff de l'habitation du juge de paix Shallow, l'indifférence affectée et la vanité réelle de ce dernier.

Falstaff. Vous avez là une confortable et riche demeure.

Shallow. Comme ça, comme ça, comme ça ; tous pauvres diables, tous pauvres diables, sir

John : — peut-être, oui, bon air.

Quelle qu'ait pu être l'animation de ce vieux manoir au temps de Shakspeare, il avait alors un aspect de morne repos et de solitude. La grande porte de fer qui ouvrait sur la cour était fermée à clef ; il n'y avait pas apparence de domestiques courant affaires de côté et d'autre ; les daims, que ne harcelaient plus les braconniers de Stratford, me regardaient tranquillement passer. Le seul indice de vie domestique que je rencontrai fut un chat blanc qui, d'un pas furtif, et promenant des regards circonspects, se dirigeait à petit bruit vers les écuries, comme s'il fût parti pour quelque criminelle expédition. Je ne dois pas non plus passer sous silence la carcasse d'une coquine de corneille que je vis suspendue au mur de la grange, car elle prouvait que les Lucy ne se sont pas départis de leur horreur nobiliaire à l'endroit des braconniers, et qu'ils maintiennent en vigueur ce rigoureux exercice de la puissance territoriale qui se manifesta d'une façon si énergique à l'occasion du poète.

Après avoir çà et là rôdé pendant quelque temps, je finis par découvrir une porte latérale, qui était l'entrée de tous les jours. Je fus très-courtoisement reçu par une digne et vieille femme de charge, qui, avec la civilité et l'humeur communicative des gens de sa condition, me fit voir l'intérieur de la maison. La plus grande partie a subi des altérations, et a été adaptée au goût et à la manière de vivre modernes ; il s'y trouve un bel et

vieil escalier de chêne, et la grand'salle, ce noble attribut des anciens manoirs, conserve encore beaucoup de la physionomie qu'elle devait avoir du temps de Shakspeare. Le plafond en est voûté et très-haut, et à l'une des extrémités est une galerie dans laquelle on aperçoit un orgue. Les armes et les trophées de chasse qui jadis décoraient la grand'salle d'un gentilhomme campagnard ont fait place aux portraits de famille. Il s'y trouve une large et hospitalière cheminée, faite pour un de ces immenses feux de bois comme on en faisait jadis, autrefois le lieu de ralliement pour les réjouissances d'hiver. Dans le mur en face est une grande fenêtre ogivale gothique, à chapiteaux de pierre, qui donne sur la cour. Là sont blasonnées sur verre de couleur les armoiries de la famille Lucy pendant maintes générations, armoiries dont quelques-unes portent la date de 1558. J'éprouvai un certain plaisir à retrouver dans les écartelures les trois broquets blancs par le fait desquels le caractère de sir Thomas s'identifia d'abord avec celui du juge de paix Shallow. Il en est fait mention dans la première scène des « Rieuses Windsoriennes », où le juge est furieux contre Falstaff parce qu'il a « battu ses gens, tué ses daims et enfoncé la porte de sa réserve ». Le poète avait sans doute présents à l'esprit en ce moment ses délits et ceux de ses camarades, et l'on peut supposer que l'orgueil nobiliaire et les menaces de vengeance du puissant Shallow sont une caricature de la pompeuse indignation de sir Thomas.

Shallow. Ne cherchez pas à me persuader, sir Hugues ; je porterai l'affaire devant la Chambre étoilée ; fût-il vingt sir John Falstaff à lui tout seul, il ne se jouerait pas de Robert Shallow, écuyer.

Slender. Dans le comté de Gloster, juge de paix, et *coram* ^[5].

Shallow. Oui, cousin Slender, et *custalorum* ^[6].

Slender. Oui, et *ratalorum* encore, et gentilhomme-né, respectable ministre, qui signe lui-même *Armigero* dans tout billet, mandat, quittance ou obligation, *Armigero*.

Shallow. Oui vraiment je le fais, et n'ai pas cessé de le faire depuis trois cents ans.

Slender. Tous ses successeurs décédés avant lui l'ont fait, et tous ses ancêtres qui viendront après lui le pourront ; ils pourront mettre les douze *broquets blancs* dans leurs armoiries...

Shallow. Le conseil en connaîtra ; il y a eu attroupement.

Evans. Il n'est pas à propos que le conseil connaisse d'un attroupement ; il ne s'agit pas de la crainte de Dieu dans un attroupement ; le conseil,

voyez-vous, entend des affaires où il est question de la crainte de Dieu, et n'entendra pas d'un attroupement ; réglez-vous là-dessus.

Shallow. Ah ! sur ma vie, si je redevenais jeune, l'épée terminerait tout ceci !

Près de la fenêtre ainsi blasonnée se suspendait un portrait, par sir Peter Lely, d'un membre de la famille Lucy, grande beauté du temps de Charles II. La vieille femme de charge secoua la tête en me montrant du doigt le tableau, et m'apprit que cette dame avait été déplorablement adonnée aux cartes, et avait perdu au jeu une grande partie des domaines de la famille, parmi lesquels se trouvait la portion du parc où Shakspeare et ses camarades avaient tiré le daim. Les terres ainsi perdues n'avaient pas entièrement été, jusqu'à ce jour, recouvrées par la famille. C'est du reste rendre seulement justice à cette païenne que de reconnaître qu'elle avait le bras et la main d'une incomparable beauté.

Le portrait qui attira le plus mon attention était un grand tableau placé au-dessus de la cheminée, offrant les traits de sir Thomas Lucy et de sa famille, qui habitaient la maison pendant la dernière partie de la vie de Shakspeare. Je crus d'abord que c'était le vindicatif chevalier lui-même, mais la femme de charge m'assura que c'était son fils, le seul portrait qu'on eût du premier étant une effigie qui se trouvait sur sa tombe dans l'église du hameau de Charlecot^[7]. Le tableau donne une idée saisissante du costume et des mœurs de l'époque. Sir Thomas porte une fraise et un pourpoint, des souliers blancs ornés de rosettes, et a une barbe d'un jaune pâle, ou, comme dirait maître Slender, « une barbe couleur canne ». Son épouse est assise de l'autre côté du tableau, en large collerette et en long corsage lacé, et les enfants ont une roideur, une irréprochabilité de costume des plus respectables. Des chiens de chasse et des épagneuls se mêlent au groupe de famille ; un faucon est campé sur son perchoir au premier plan, et l'un des enfants tient un arc : — le tout pour qu'on sache que le chevalier était expert à la chasse à courre, à la chasse au faucon, et dans l'art de tirer de l'arc — talents alors indispensables à un parfait gentilhomme^[8].

Je fus fâché de voir que l'ancien ameublement de la grand-salle avait disparu, car j'avais espéré retrouver le fauteuil majestueux en chêne sculpté dans lequel le gentilhomme campagnard d'autrefois avait coutume de brandir le sceptre du commandement au-dessus de ses domaines rustiques,

et sur lequel on pouvait présumer que le redouté sir Thomas était assis, trônant dans un imposant appareil, lorsque le coupable Shakspeare fut amené devant lui. Comme j'aime à tracer des tableaux pour ma satisfaction personnelle, je me complus dans l'idée que cette même salle avait été le théâtre du sinistre interrogatoire du poète le matin du jour qui suivit son emprisonnement dans la maison du garde. Je me figurai le rustique potentat entouré de sa garde du corps, composée du sommelier, des pages et des varlets en habits bleus, avec leurs plaques. Le malheureux prévenu, désespéré, consterné, sous la surveillance des gardes-chasse, piqueurs et lanceurs, suivi d'une bande grossière de rustres de l'endroit, était amené devant lui. Je m'imaginai voir les figurés épanouies de servantes curieuses poindre aux portes demi-closes, tandis que de la galerie les jolies filles du chevalier se penchaient gracieusement en avant, et jetaient sur le jeune prisonnier des yeux où se peignait cette pitié « qui habite au cœur de la femme ». Qui jamais aurait pensé que ce pauvre diable, tremblant ainsi devant l'autorité suprême d'un gentilhomme campagnard, le jouet de grossiers paysans, devait faire bientôt les délices des princes, remplir de son nom toutes les langues et tous les siècles, être le dictateur de l'esprit humain, et conférer l'immortalité à son persécuteur par une caricature et une pasquinade ?

Je fus, sur ces entrefaites, invité par le sommelier à faire un tour de promenade dans le jardin, et je me sentais disposé à visiter le verger et la tonnelle où le juge régala sir John Falstaff et le cousin Silence « d'une reinette de la dernière année, provenant d'une greffe dont il était l'auteur, et d'un plat de carvis » ; mais j'avais déjà employé à errer de côté et d'autre une si grande partie de la journée, que je me vis obligé de renoncer à toutes recherches ultérieures. Quand je fus sur le point de prendre congé, je me vis accablé des gracieuses instances de la femme de charge et du sommelier pour que j'acceptasse quelque rafraîchissement : exemple de la bonne vieille hospitalité que, je le dis à regret, nous autres visiteurs de châteaux rencontrons rarement à notre époque. Je ne doute pas que ce ne soit une vertu dont le représentant actuel des Lucy ait hérité de ses ancêtres, car Shakspeare, même dans sa caricature, représente le juge Shallow comme hospitalier, hospitalier jusqu'à l'importunité, ainsi qu'en font foi ses pressantes instances auprès de Falstaff :

« Par le coq et le pâté, sir John, vous ne partirez pas ce soir... Je ne vous excuserai pas ; vous ne serez pas excusé ; les excuses ne seront pas admises ; il n'est pas d'excuse qui puisse passer ; vous ne serez pas excusé... Davy, des pigeons, une coupe de poule à pattes courtes, une épaule de mouton, et quelques jolis petits hors-d'œuvre. Va trouver William Cook. »

Je dis alors un adieu contraint à cette vieille demeure. Mon esprit était si complètement entré dans les scènes et les caractères imaginaires qui s'y rattachaient, qu'il me semblait vivre réellement au milieu d'eux. Tout me les mettait pour ainsi dire sous les yeux, et quand la porte de la salle à manger venait à s'ouvrir, je m'attendais presque à entendre la petite voix de maître Silence fredonner sa chanson favorite :

Le banquet est joyeux quand les bardes s'agitent
Pour fêter à l'envi le joyeux Mardi-Gras.

En retournant à mon auberge, je ne pus m'empêcher de réfléchir au singulier privilège du poète : pouvoir répandre ainsi la magie de son esprit sur la face même de la nature, donner aux choses et aux lieux un charme et un caractère qui ne leur appartiennent pas, et transformer ce « monde jour ouvrier » en une véritable contrée féerique. C'est bien l'enchanteur par excellence, car ses charmes opèrent non sur les sens, mais sur l'imagination et le cœur. Sous la magique influence de Shakspeare, j'avais marché tout le jour dans une illusion complète. J'avais vu le paysage à travers le prisme de la poésie, qui peignait tous les objets des couleurs de l'arc-en-ciel ; j'avais été entouré d'êtres imaginaires, de riens, de simples bulles d'air, conjurés par la puissance poétique, et qui pour moi cependant avaient tout le charme de la réalité ; j'avais entendu Jacques se livrer à ses soliloques au pied de son chêne ; j'avais suivi longuement des yeux la belle Rosalinde et sa compagne, s'aventurant à travers les forêts, et surtout j'avais encore une fois frayed en esprit avec le gros Jack Falstaff et ses contemporains, depuis l'auguste juge Shallow jusqu'au timide maître Slender et la douce Anne Page. Dix mille fois honneur et bénédiction au poète qui a ainsi doré les attristantes réalités de la vie d'innocentes illusions, qui a jonché ma route bigarrée de tant d'exquises et gratuites jouissances, et qui a charmé mon

esprit dans bien des heures de solitude avec toutes les généreuses et réchauffantes sympathies de la vie sociale !

Comme je traversais, à mon retour, le pont jeté sur l'Avon, je m'arrêtai pour contempler dans le lointain l'église où le poète gît enterré, et ne pus m'empêcher d'applaudir à la malédiction qui a préservé ses cendres d'être troublées dans leur tranquille et saint caveau. Quel honneur aurait pu recueillir son nom d'être mêlé, dans une camaraderie poudreuse, avec les épitaphes, les écussons et les louanges achetées d'une multitude titrée ? Qu'eût été un étroit recoin de l'abbaye de Westminster, comparé à ce vénérable édifice, qui, se dressant dans une magnifique solitude, semble n'être que son mausolée ? La sollicitude au sujet de la tombe peut n'être que le fruit d'une sensibilité surexcitée ; mais la nature humaine est construite de faiblesses et de préjugés, et ses meilleures, ses plus tendres affections se confondent avec ces sentiments factices. Celui qui a de par le monde cherché la renommée, et qui a récolté une ample moisson de faveurs mondaines, verra bien, après tout, qu'il n'est pas d'amour, pas d'admiration, pas d'applaudissements aussi doux à l'âme que ceux qui s'élèvent de son lieu natal. C'est là qu'il aspire à être ramené paisiblement et chargé d'honneur au milieu de ses parents et de ses amis d'enfance. Et quand son cœur lassé, sa tête qui faiblit, commencent à l'avertir que le soir de la vie approche, il y revient avec autant d'empressement qu'en met un marmot à se jeter dans les bras de sa mère, pour s'affaïsser dans le sommeil, chaudement abrité parmi les scènes de son enfance.

Que cela eût réjoui le cœur du jeune poète, quand, exilé, forcé d'errer au loin sur un monde incertain, il se retourna pour laisser tomber un regard alourdi sur la maison paternelle, s'il avait pu prévoir qu'avant peu d'années il y rentrerait couvert de renommée ; que son nom deviendrait l'orgueil et la gloire de son pays natal ; que celui-ci garderait religieusement ses cendres comme son plus précieux trésor ; et que ce clocher qui s'effaçait, sur lequel ses yeux étaient fixés dans une contemplation mouillée de larmes, serait un jour le phare, s'élevant dans les airs au milieu d'un charmant paysage, qui guiderait vers sa tombe le pèlerin littéraire de toutes les nations !

1. ↑ La strophe suivante est la seule qui soit restée de ces couplets satiriques :

Juge de paix, de plus membre du parlement,
À Londres un âne, il croit ici qu'il épouvante.
On le nomme Lucy, Lousy(*), diversement :
C'est que Lucy sera p..... assurément.
D'être grand il se vante ;
Âne de qualité,
Ses oreilles font foi qu'avec eux seuls il fraye.
Est-ce Lucy, Lousy ? Sans que rien nous effraye,
Amis, chantons Lucy pour sa malpropreté.

(*) Tout le sel de ce fragment, si sel il y a, consiste dans un jeu de mot sur Lucy et Lousy, dont le dernier signifie *pouilleux*, et qui se prononcent à peu près de la même manière. (*Note du traducteur.*)

2. ↑ Le brochet abonde dans l'Avon à la hauteur de Charlecot.
3. ↑ On trouve la preuve de la licence des habitudes et des camarades de Shakspeare au temps de sa jeunesse dans une anecdote traditionnelle recueillie à Stratford par l'ainé des Ireland, et mentionnée dans ses *Vues pittoresques de l'Avon*.
À sept milles environ de Stratford est situé le petit bourg de Bedford, pays des buveurs, et renommé pour son ale. Deux sociétés de fermiers du village avaient coutume de s'y réunir, sous la dénomination de Buveurs de Bedford, et de défier les amateurs de bonne ale des villages voisins à une lutte bachique. Les gens de Stratford entre autres furent provoqués à faire preuve de la solidité de leur cerveau ; et au nombre des champions était Shakspeare, qui, en dépit du proverbe qui dit que « ceux qui boivent de la bière auront des pensées à la bière », était aussi fidèle à son ale que Falstaff à son vin de Xérès. La chevalerie de Stratford fut mise en déroute à la première attaque, et sonna la retraite pendant qu'elle avait encore des jambes pour l'emporter loin du champ de bataille. Ils avaient à peine marché pendant un mille, que, leurs jambes les trahissant, ils furent forcés de s'étendre sous un pommier sauvage, où ils passèrent la nuit. Il est encore debout, et porte le nom d'arbre de Shakspeare. Au matin, les compagnons du poète l'éveillèrent et lui proposèrent de retourner à Bedford ; mais il s'y refusa, disant qu'il en avait assez d'avoir bu avec —

Pebworth aux longs pipeaux et le danseur Marston,
Hilbro cher aux esprits et l'affamé Grafton,
Exhall le querelleur et Wicksford le papiste,
Le sac à vin Bedford, Brom à l'œil cave et triste.

« Les villages auxquels il est ici fait allusion, dit Ireland, conservent encore les épithètes qui leur furent ainsi données : les habitants de Pebworth sont toujours renommés pour leur talent sur le chalumeau et le tambourin ; Hilborough s'appelle aujourd'hui Hilborough aux revenants, et Grafton est célèbre pour la pauvreté de son sol. »

4. ↑ Scot, dans son *Aperçu de la Magie*, énumère une foule de ces imaginations de coin du feu.
« Et elles (les servantes de nos mères) nous ont si fort effrayés avec leurs fantômes, leurs esprits, leurs sorcières, leurs démons, leurs lutins, leurs furies, leurs fées, leurs satyres, leurs pans, leurs faunes, leurs sirènes ; tant rebattu les oreilles des tritons, des centaures, des nains, des géants, des diabolins, des nymphes, des magiciens, des enfants supposés, des incubes, de Robin bon diable, de leur cavale, de l'homme dans le chêne, du chariot infernal, du canard de

feu, des esprits follets, de Tom Pouce, des spectres, et autres semblables épouvantails, que nous en avions même peur de notre ombre. »

5. ↑ *Quorum.* (Note du traducteur.)

6. ↑ Abréviation de *custos rotulorum.* (Note du traducteur.)

7. ↑ Cette effigie est en marbre blanc et représente le chevalier armé de pied en cap. Près de lui se trouve l'effigie de sa femme, sur la tombe de laquelle est l'inscription suivante, qui, si c'est réellement son mari qui l'a composée, le place, comme niveau intellectuel incomparablement au-dessus de maître Shallow : — « Ci-gît dame Joyce Lucy, épouse de sir Thomas Lucy de Charlecot, dans le comté de Warwick, chevalier ; fille et héritière de Thomas Acton de Sutton, dans le comté de Worcester, écuyer ; qui abandonna cette vallée de misère pour aller prendre possession du céleste royaume le dixième jour de février de l'an de grâce 1595, à l'âge de 63 ans. Elle fut toute sa vie une bonne et loyale servante de son Dieu, ne fut jamais accusée d'aucun crime ni vice. Irréprochable au point de vue de la religion, fut tout bonté, tout fidélité pour son époux. Très-constante en amitié, tint au profond d'elle-même ce qui lui était confié. D'une incomparable prudence. Très-experte pour gouverner sa maison, unique pour élever les enfants dans la crainte de Dieu. Chaude adepte de l'hospitalité. Grandement estimée de ceux qui étaient placés au-dessus d'elle ; haïe de personne, si ce n'est des envieux. Quand tout est dit, on peut encore dire que c'était une femme si riche en vertus que personne ne la surpassera jamais et qu'on aura bien de la peine à l'égaliser. De même qu'elle avait vécu très-vertueusement, elle mourut très-chrétiennement. Tracé par celui qui sait le mieux combien est vrai ce qu'on vient de lire.

« Thomas LUCYE. »

8. ↑ L'évêque Earle, parlant d'un gentilhomme campagnard de son temps, remarque : « Il met surtout son luxe dans les différentes familles de chiens et les valets préposés à leurs chenils, et la profondeur de leur gosier fait le fond de sa conversation. Il répute un faucon le véritable cachet de la noblesse, et aspire excessivement à paraître enthousiasmé de ce divertissement, de voir son poing ganté de ses attaches. » Et Gilpin, dans le portrait qu'il trace d'un sieur Hastings, remarque : « Il entretenait toutes sortes de chiens de chasse, qui couraient le chevreuil, le renard, le lièvre, la loutre et le blaireau, et avait des faucons de toute espèce, tant à vol bas qu'à vol élevé. Sa grande salle était ordinairement jonchée d'os à moelle, et pleine de perchoirs à faucons, de chiens de chasse, d'épagneuls et de bassets. Sur un large foyer, pavé en brique, étaient couchés quelques-uns des meilleurs bassets, chiens de chasse et épagneuls. »

TRAITS DE CARACTÈRE INDIEN.

J'en appelle à tout homme blanc : qu'il dise si jamais il entra dans la case de Logan affamé, et si on ne lui a pas donné à manger — si jamais il vint glacé et nu, et si on ne l'a pas vêtu.

Harangue d'un chef indien.

Il y a quelque chose dans le caractère et les mœurs du sauvage du nord de l'Amérique, quand on les rapproche du théâtre qu'il a coutume de parcourir, ses lacs immenses, ses forêts sans bornes, ses majestueuses rivières et ses plaines vierges de sentiers, qui est à mon sens merveilleusement frappant et sublime. Il est formé pour la solitude comme l'Arabe pour le désert. Sa nature est rude, simple et courageuse ; constituée pour se mesurer avec les difficultés et supporter les privations. Il semble que dans son cœur il y ait peu de place pour l'épanouissement des vertus filles de la sympathie ; et cependant, si nous voulions prendre la peine de pénétrer à travers cet orgueilleux stoïcisme et cette habituelle taciturnité qui cadenaient son caractère et le protègent contre une observation superficielle, nous verrions qu'il se rattache à ses semblables de la vie civilisée par un plus grand nombre de sympathies et d'affections qu'on ne lui en attribue d'ordinaire.

C'a été le lot des infortunés aborigènes de l'Amérique, dans les premières périodes de la colonisation, d'être doublement maltraités par les blancs. Ils ont été dépossédés de leurs domaines héréditaires à la suite d'une guerre vile et souvent sans frein, et leur caractère a été travesti par des auteurs hypocrites et intéressés. Le colon les a souvent traités en bêtes fauves, et l'écrivain s'est efforcé de le justifier dans ses ouvrages. Le premier a trouvé plus facile d'exterminer que de civiliser, le second de vilipender que de juger. Les appellations de sauvage et de païen ont été réputées suffisantes pour sanctionner les hostilités de tous deux ; et c'est ainsi que les pauvres pèlerins de la forêt ont été persécutés et diffamés, non parce qu'ils étaient coupables, mais parce qu'ils étaient ignorants.

Les droits du sauvage ont rarement été convenablement appréciés ou respectés par l'homme blanc. En temps de paix, il a trop souvent été la dupe d'un adroit trafic ; en temps de guerre, on l'a regardé comme un animal féroce, dont la vie ou la mort était une question de pure précaution, de simple convenance. L'homme est cruellement prodigue de la vie quand sa sûreté à lui est compromise et qu'il s'abrite sous l'impunité, et il n'y a pas grande merci à attendre de lui quand il sent l'aiguillon du reptile et qu'il a conscience de son pouvoir de détruire.

Les mêmes préjugés auxquels on se laissait aller d'abord existent et circulent partout aujourd'hui. Certaines sociétés savantes se sont, avec un zèle digne d'éloges, efforcées, il est vrai, de rechercher et de publier le caractère et les mœurs réels des tribus indiennes ; le gouvernement américain a, dans sa sagesse et son humanité, fait aussi tout son possible pour inculquer un esprit de bienveillance et d'équité à leur égard, et pour les protéger contre la fraude et l'injustice^[1]. Mais l'opinion courante sur le caractère indien a trop de pente à se former d'après les misérables hordes qui infestent les frontières et rôdent autour des établissements. Et celles-ci se composent trop communément d'êtres dégénérés, corrompus et affaiblis par les vices de la société, sans avoir bénéficié de sa civilisation. Cette fière indépendance qui formait la principale colonne de la vertu sauvage a été ébranlée et renversée ; tout le système moral gît en ruine. Leurs esprits sont humiliés, abâtardis par le sentiment de leur infériorité, et leur courage natif écrasé, dompté, par le savoir et la puissance supérieurs de leurs voisins civilisés. La société s'est avancée sur eux comme un de ces souffles flétrissants qui respirent parfois la désolation sur toute une étendue de fertilité. Elle a énervé leur force, multiplié leurs maladies, et greffé sur leur barbarie native les vices dégradants de la vie artificielle. Elle leur a donné mille besoins superflus, et en même temps elle a diminué leurs moyens d'existence pure. Elle a chassé devant elle le gibier, qui détale au bruit de la hache, devant la fumée des établissements, et cherche un asile dans les profondeurs de forêts plus lointaines et de déserts encore inexplorés. C'est ce qui fait que souvent les Indiens de nos frontières sont purement et simplement les débris, les ombres de tribus jadis puissantes qui sont demeurées dans le voisinage des établissements, et sont descendues à une précaire et vagabonde existence. La pauvreté, la pauvreté qui se lamente et

qui n'espère pas, chancre de l'âme inconnu dans la vie sauvage, corrode leurs esprits et flétrit toute libre et noble qualité de leur nature. Ils s'adonnent à la boisson, deviennent indolents, faibles, voleurs et pusillanimes. Ils rôdent comme des vagabonds autour des établissements, au milieu d'habitations spacieuses pleines d'un confortable savant ; et tout le résultat qu'ils obtiennent, c'est d'être amenés à comparer, à sentir plus vivement la misère de leur propre condition. Le luxe déploie devant eux sa table immense, mais ils sont exclus du banquet. L'abondance sourit partout dans la plaine, mais ils meurent de faim au milieu de ses trésors ; le désert tout entier a fleuri, s'est transformé en jardin, mais ils sentent qu'ils sont les reptiles qui l'infestent.

Que leur condition était différente alors qu'ils étaient les maîtres incontestés du sol ! Leurs besoins étaient peu nombreux, et les moyens de les satisfaire à leur portée. Ils voyaient chacun autour d'eux partager le même lot, endurer les mêmes fatigues, se nourrir des mêmes aliments, se couvrir des mêmes rudes vêtements. Nul toit ne s'élevait alors qui ne fût ouvert à l'étranger sans abri ; la fumée n'ondulait pas entre les arbres qu'il ne fût le bienvenu à s'asseoir au coin du foyer, à partager le repas du chasseur. « Car, dit un vieil historien de la Nouvelle-Angleterre, leur vie est tellement exempte de soucis, et ils sont de plus si aimants, qu'ils considèrent les choses qu'ils possèdent comme des biens communs, et sont en conséquence si pleins de compassion que, plutôt que de voir quelqu'un mourir de besoin, ils aimeraient mieux mourir tous avec lui. C'est ainsi qu'ils passent joyeusement leur temps, dédaigneux de notre luxe, auquel ils préfèrent leur manière de vivre, dont quelques hommes font si peu de cas. » Tels furent les Indiens tant qu'ils conservèrent l'orgueil et l'énergie de leur nature primitive ; semblables à ces plantes sauvages qui croissent à merveille dans les ombres de la forêt, mais qui se flétrissent aux mains de celui qui les cultive, et meurent sous les rayons du soleil.

En traitant du caractère des sauvages, les écrivains, au lieu d'y apporter l'impartialité de la véritable philosophie, ont été trop enclins à se laisser aller aux préjugés vulgaires et à l'exagération passionnée. Ils n'ont pas suffisamment considéré les circonstances particulières dans lesquelles les Indiens ont été placés, et les principes particuliers à l'ombre desquels chemine leur éducation. Nul être n'agit plus rigoureusement d'après la règle

établie que l'Indien ; toute sa conduite est basée sur quelques maximes générales de bonne heure implantées dans son esprit. Les lois morales qui le gouvernent ne sont certainement qu'en bien petit nombre, mais du moins il se conforme à toutes ; — l'homme blanc a une foule de lois religieuses, de mœurs, de coutumes ; mais combien en viole-t-il !

Un chef fréquent d'accusation contre les Indiens est leur mépris des traités, et la perfidie, la légèreté avec lesquelles, en temps de paix apparente, ils reprennent tout à coup les hostilités. Mais, dans leurs rapports avec les Indiens, les blancs ne sont-ils pas, eux, trop enclins à se montrer froids, méfiants, oppressifs et insultants ? On les traite rarement avec cette confiance et cette franchise sans lesquelles il n'y a pas d'amitié véritable possible ; on ne prend point non plus assez de précautions pour éviter de porter atteinte à ces sentiments d'orgueil ou de superstition qui souvent poussent l'Indien aux hostilités plus énergiquement que de pures considérations d'intérêt. Solitaire, le sauvage sent silencieusement, mais avec force. Sa sensibilité ne se répand pas sur une aussi vaste surface que celle de l'homme blanc, mais elle court dans de plus solides et de plus profonds canaux. Son orgueil, ses affections, ses superstitions, se portent sur un moindre nombre d'objets ; mais les blessures qu'on leur fait sont par cela même plus cruelles, et fournissent des motifs d'hostilité que nous ne pouvons suffisamment apprécier. Là où une communauté est aussi limitée en nombre que dans une tribu indienne ; là où, comme chez eux, elle forme une grande famille patriarcale, l'injure d'un individu est l'injure de tous, et le désir de la vengeance presque instantanément partagé. Un conseil de feu suffit pour la discussion et l'organisation d'un plan de campagne. Là s'assemblent les guerriers et les sages ; l'éloquence et la superstition s'unissent pour enflammer le cœur des combattants. L'orateur éveille leur ardeur martiale, et ils sont jetés dans une espèce de désespoir religieux par les hallucinations du prophète ou du visionnaire.

On trouve dans une vieille chronique des premiers établissements du Massachusetts un exemple de ces exaspérations soudaines ayant leur source dans un motif particulier au caractère indien. Les planteurs de Plymouth avaient mutilé les monuments funèbres à Passonagessit, et dépouillé la tombe de la mère du Sachem de quelques peaux dont elle était ornée. Les Indiens sont remarquables pour le respect qu'ils portent aux tombeaux de

leurs parents. On a su que des tribus qui étaient restées des générations entières exilées des habitations de leurs ancêtres, quand par hasard elles se sont trouvées voyager dans le voisinage, s'étaient détournées de la grande route, et, guidées par une tradition merveilleusement exacte, avaient fait plusieurs milles à travers la campagne pour gagner quelques tumulus, enfouis peut-être dans les bois, où les ossements de leur tribu étaient anciennement déposés, et qu'elles y avaient passé plusieurs heures dans une silencieuse méditation. Mû par ce sentiment sublime et sacré, le Sachem fils de la femme dont la tombe avait été violée rassembla ses hommes, et, s'adressant à eux dans la magnifiquement simple et pathétique harangue qui suit, curieux échantillon de l'éloquence indienne, exemple touchant de piété filiale chez un sauvage :

« La dernière fois, dit-il, que le glorieux flambeau qui éclaire tout le ciel disparut sous ce globe, alors que les oiseaux rentraient dans le silence, je fus m'étendre, suivant ma coutume, pour prendre du repos. Mes yeux n'étaient pas encore entièrement fermés qu'il me sembla voir un fantôme, ce dont mon esprit fut fort troublé ; et comme je tremblais à cette terrible vue, j'entendis un esprit s'écrier à haute voix : « Regarde, mon fils que j'ai chéri : ces seins t'allaitèrent, ces mains t'ont réchauffé et t'ont souvent présenté la nourriture. Peux-tu donc oublier de tirer vengeance de ces hommes qui, pleins de mépris pour nos antiquités et nos honorables coutumes, ont mutilé mon monument d'une façon si cruelle ? Vois : maintenant la tombe du Sachem gît tristement comme celle du vulgaire, mutilée par une ignoble race. Ta mère se lamente et implore ton aide contre ce peuple de larrons qui a depuis peu envahi notre sol. Si cela se tolère, je ne reposerai pas tranquille dans mon éternelle demeure. » Cela dit, l'esprit s'évanouit. Pour moi, baigné de sueur, incapable de prononcer la moindre parole, je cherchai à reprendre quelque force, à rappeler mes esprits qui avaient fui, et me déterminai à vous demander conseil et assistance. »

J'ai donné à cette anecdote une certaine longueur parce qu'elle tend à prouver que ces actes d'hostilité soudaine qui ont été attribués au caprice et à la perfidie peuvent souvent provenir de motifs profonds et généreux que notre inattention pour le caractère et les coutumes indiens nous empêche d'apprécier comme il faut.

Une autre source de violentes bordées contre les Indiens est leur cruauté à l'égard des vaincus. Elle eut son origine partie dans la politique, partie dans la superstition. Les tribus, bien qu'appelées quelquefois nations, ne furent jamais si formidables par le nombre que la perte de plusieurs guerriers ne fût par elles vivement sentie ; il en était particulièrement ainsi quand les rencontres avaient été fréquentes, et maint exemple apparaît dans l'histoire indienne d'une tribu ayant été longtemps redoutable à ses voisins, et rompue, dispersée, par suite de la capture et du massacre de ses principaux combattants. La tentation était donc bien forte, pour le vainqueur, d'être sans pitié, non tant pour satisfaire un cruel désir de vengeance qu'afin de pourvoir à sa sécurité future. Les Indiens avaient aussi cette superstitieuse croyance, ordinaire parmi les nations barbares et également en honneur parmi les anciens, que les mânes de leurs amis tombés pendant le combat étaient adoucis par le sang des captifs. Mais il faut dire que les prisonniers qui ne sont pas sacrifiés sont adoptés dans les familles à la place des morts, et qu'on a pour eux la confiance et l'affection de parents et d'amis ; que dis-je ? si hospitalier et si tendre est l'accueil qu'ils reçoivent, que, placés dans cette alternative, souvent ils aimeront mieux rester avec leurs frères d'adoption que retourner vers la demeure et les amis de leur jeunesse.

La cruauté des Indiens envers leurs prisonniers s'est accrue depuis la colonisation des blancs. Ce qui primitivement était une nécessité de la politique et de la superstition est devenu, par suite de l'exaspération, la satisfaction d'un désir de vengeance. Il leur est impossible de ne pas sentir que les blancs sont les usurpateurs de leur ancienne puissance, la cause de leur dégradation, les infatigables destructeurs de leur race. Ils marchent au combat saignants sous les injures et les outrages qu'ils ont individuellement soufferts, et sont poussés à la folie et au désespoir par la désolation au vol rapide et les ruines sans cesse grandissantes que fait la guerre européenne. Trop souvent les blancs leur ont donné l'exemple de la violence en brûlant leurs villages et en anéantissant leurs maigres moyens de subsistance ; et après cela ils s'étonnent que des sauvages ne fassent pas preuve de modération et de magnanimité à l'égard de ceux qui ne leur ont rien laissé que l'existence pure et simple et la misère !

Nous stigmatisons aussi les Indiens comme lâches et perfides parce qu'ils usent de stratagèmes à la guerre par préférence à la force ouverte ; mais ils sont en cela pleinement justifiés par leur rude code de l'honneur. On leur apprend, dès leur plus jeune âge, que le stratagème est digne d'éloges ; le guerrier le plus brave ne croit pas qu'il y ait de la honte à se tapir en silence et à prendre tout avantage sur son adversaire : il triomphe dans la finesse, la sagacité supérieures qui l'ont mis à même de surprendre et de détruire un ennemi. Dans le fait, l'homme est naturellement plus enclin à la ruse qu'à la franche bravoure : cela tient à sa faiblesse physique par rapport aux autres animaux. Ils sont munis d'armes naturelles de défense : de cornes, de défenses, de sabots et de serres ; l'homme a reçu en partage une sagacité supérieure. Dans toutes ses rencontres avec ceux-ci, ses ennemis-nés, il a recours au stratagème ; et quand il tourne, dans sa perversité, ses armes contre son semblable, il commence d'abord par employer la même tactique.

Le principe naturel de la guerre est de faire le plus de mal possible à son ennemi en recevant le moins de mal possible soi-même ; et ceci, nécessairement, doit s'effectuer par la ruse. Ce courage chevaleresque qui nous porte à mépriser les suggestions de la prudence et à nous précipiter au-devant d'un péril certain, est fils de la société, produit par l'éducation. Il est honorable, parce que c'est, dans le fait, le triomphe des sentiments élevés sur la répugnance instinctive que nous avons pour la douleur, et sur ces aspirations vers le bien-être et la sécurité personnels que la société a réprouvées comme ignobles. Il est avivé par l'orgueil et la crainte de la honte ; et c'est ainsi que la peur d'un mal réel est surmontée par la peur plus grande d'un mal qui n'existe que dans l'imagination. Il a encore été choyé, stimulé par différents moyens. Il a servi de thème aux chants belliqueux et aux récits chevaleresques. Le poète et le musicien se sont complus à répandre sur lui les splendeurs de la fiction ; et l'historien lui-même a fait oublier de l'austère gravité du récit pour emboucher en son honneur le clairon de l'enthousiasme. Les ovations, les pompes éclatantes, ont été sa récompense : des monuments sur lesquels l'art a épuisé ses secrets et l'opulence ses trésors ont été érigés pour éterniser la reconnaissance et l'admiration d'un peuple. Ainsi artificiellement excité, le courage s'est élevé à un degré d'héroïsme extraordinaire... et factice ; et, drapée dans le glorieux éclat qui s'attache à la guerre, cette qualité turbulente est même

parvenue à éclipser nombre de ces paisibles mais inappréciables vertus qui ennoblissent silencieusement le caractère de l'homme et grossissent le flot des félicités humaines.

Mais si le courage intrinsèque consiste à braver le péril et la douleur, la vie de l'Indien en est un déploiement continu. Il vit dans un état d'hostilité, de risque perpétuels. Les dangers et les hasards sont homogènes à sa nature, ou plutôt semblent nécessaires pour éveiller ses facultés et donner de l'intérêt à son existence. Environné de tribus hostiles, dont la manière de guerroyer consiste dans les embûches et les surprises, il est toujours préparé pour le combat, et vit, pour ainsi dire, les armes à la main. De même que le navire se trace, dans une effrayante solitude, sa route à travers les solitudes de l'océan ; — de même que l'oiseau se mêle aux nuages et aux ouragans, et, dans sa course, fend de ses ailes, simple point dans l'espace, les plaines sans chemins de l'air, — de même l'Indien poursuit sa marche, silencieux, solitaire, mais indompté, à travers le sein immense du désert. Ses expéditions peuvent rivaliser pour la distance et les dangers avec le pèlerinage du dévot ou la croisade du chevalier errant. Il traverse de vastes forêts, exposé aux hasards que peuvent lui faire courir la maladie en face d'elle-même, des ennemis cachés dans l'ombre, et l'inexorable famine. Les lacs orageux — ces grandes mers intérieures — ne sont point un obstacle à ses courses vagabondes : dans son léger canot d'écorce, il se joue comme une plume sur leurs vagues, et vole avec la rapidité d'une flèche en descendant les courants mugissants des fleuves. Sa subsistance même se cueille au milieu des fatigues et des périls. Il obtient ses aliments au prix des labeurs et des dangers de la chasse ; il s'enveloppe dans les dépouilles de l'ours, de la panthère et du buffle, et s'endort au milieu du tonnerre de la cataracte.

Aucun héros des temps anciens ou modernes ne surpasse l'Indien dans son sublime mépris de la mort et le courage avec lequel il en essuie les plus cruelles atteintes. Là nous le voyons vraiment s'élever au-dessus de l'homme blanc, par suite de son éducation particulière. Ce dernier court affronter un glorieux trépas à la bouche du canon ; le premier contemple son approche d'un œil tranquille et l'endure triomphant, au milieu des tortures variées que lui infligent les ennemis qui l'entourent, et de l'agonie prolongée du bûcher. Il tient même à honneur de railler ses bourreaux, de

défier leur génie pour les supplices ; et pendant que les flammes dévorantes s'attaquent au principe même de sa vie, que sa chair se racornit et se détache des muscles, il pousse son dernier chant de triomphe, où respire l'audace d'un cœur indompté, et demande à l'horizon les esprits de ses pères pour leur faire constater qu'il meurt sans laisser échapper un gémissement.

En dépit des nuages que les premiers historiens ont accumulés autour du caractère des malheureux naturels, il s'en échappe parfois tout à coup de brillantes lueurs, qui jettent sur leurs mémoires une sorte de mélancolique éclat. De temps à autre on rencontre, dans les grossières annales des provinces de l'est, des faits qui, bien que rapportés sous les couleurs de l'hypocrisie et du préjugé, parlent cependant d'eux-mêmes, et sur lesquels on arrêtera ses applaudissements et sa sympathie quand le préjugé se sera évanoui.

Dans une de ces naïves relations des guerres contre les Indiens dans la Nouvelle-Angleterre, se trouve un émouvant tableau de la désolation portée au sein de la tribu des Indiens Pequod. L'humanité recule devant ces détails froidement donnés d'une aveugle boucherie. À un certain endroit nous lisons qu'un fort indien a été surpris pendant la nuit, les wigwams livrés aux flammes, et les malheureux habitants descendus alors qu'ils essayaient de s'échapper ; et que « tout fut dépêché, terminé dans l'espace d'une heure » . Après une série d'actes semblables, « nos soldats », fait pieusement observer l'historien, « étant résolu à en opérer, avec l'aide de Dieu, la destruction complète », les infortunés sauvages ayant été chassés de leurs habitations et de leurs forteresses, poursuivis par le fer et le feu, une poignée d'hommes, mais d'hommes héroïques, lamentable débris des guerriers Pequod, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugia dans un marais.

Brûlant d'indignation et rendus furieux par le désespoir, leur cœur se brisant de chagrin au souvenir de la destruction de leur tribu, leur esprit se tordant, épuisé, sous l'ignominie dont à leurs yeux les couvrait leur défaite, ils refusèrent de tenir une vie mendrée des mains d'un insultant ennemi, et préférèrent la mort à la soumission.

À l'approche de la nuit, ils furent cernés dans leur affreuse retraite, de manière à rendre la fuite impraticable. Dans cette position, l'ennemi « tira

sur eux tout à son aise, et par là beaucoup furent tués et disparurent sous la vase ». Un petit nombre, à la faveur de l'obscurité et du brouillard qui précédèrent le lever du jour, passa au travers des assiégeants et disparut dans les bois : « le reste devint la proie des vainqueurs ; beaucoup furent tués dans le marais, aimant mieux, les intraitables chiens, dans leur obstination et leur rage, rester immobiles et être criblés de balles ou taillés en pièces » que de demander quartier. Quand le jour vint éclairer brusquement cette poignée d'hommes perdus, mais indomptables, les soldats, entrant dans le marais, « aperçurent plusieurs groupes assis, étroitement serrés, sur lesquels ils déchargèrent leurs armes, bourrées de dix ou douze balles de pistolet à la fois ; plaçant la gueule de leurs armes sous les branches, à quelques mètres d'eux ; de telle sorte que, sans parler de ceux qui furent trouvés morts, un bien plus grand nombre furent tués et s'enfoncèrent dans la vase, et jamais plus ne s'en souvinrent amis ou ennemis. »

Peut-on lire ce récit naïf et sans art, et ne pas admirer l'inébranlable résolution, l'orgueil indomptable, la sublimité d'esprit qui, semble-t-il, bronzait les cœurs de ces héros fils d'eux-mêmes, et les élevaient au-dessus des sentiments instinctifs de la nature humaine ? Quand les Gaulois mirent à sac la ville de Rome, ils trouvèrent les sénateurs drapés dans leurs robes, assis, austères et muets, sur leurs chaises curules ; ils reçurent ainsi la mort, sans opposer la moindre résistance et même sans supplication. Cette conduite a été, en eux, applaudie comme noble et magnanime ; dans les malheureux Indiens, elle a été réprouvée comme obstinée et sauvage. Que nous sommes bien les dupes de l'apparence et des dehors ! et que la vertu qui se drape dans la pourpre et trône au milieu des grandeurs diffère à nos yeux de la vertu misérable et nue qui s'éteint obscurément dans un désert !

Mais je ne veux pas m'appesantir sur ces sombres tableaux. Les tribus de l'est ont depuis longtemps disparu ; les forêts qui les abritèrent ont été abattues ; à peine reste-t-il d'eux quelques traces dans les états pressés de la Nouvelle-Angleterre, si ce n'est çà et là le nom indien d'un village ou d'un ruisseau. Et tel doit être tôt ou tard le sort de ces autres tribus qui bordent les frontières, et ont été de temps à autre attirées du fond de leurs forêts pour se mêler aux guerres des blancs. Encore un peu de temps, et ils prendront la route qu'ont prise avant eux leurs frères. Les quelques hordes

qui errent encore le long des rives de l'Huron et du Lac Supérieur, et des ruisseaux tributaires du Mississipi, partageront le destin de ces tribus qui s'étendaient jadis sur le Massachussetts et le Connecticut, et régnaient sur les bords orgueilleux de l'Hudson ; de cette race gigantesque que l'on dit avoir existé sur le littoral du Susquehanna, et de ces diverses nations qui florissaient près du Potowmac et du Rappahanoc, et qui peuplaient les forêts de l'immense vallée de Shemandoah. Ainsi qu'une vapeur, elles s'évanouiront de la surface de la terre ; leur histoire même se perdra dans l'oubli, et « les lieux qui les connaissent maintenant ne les connaîtront plus ». Ou si, par hasard, il reste d'eux quelque vague souvenir, ce sera peut-être dans les romanesques rêveries du poète, qui les prendra pour peupler en imagination ses clairières et ses bosquets, comme les faunes et les satyres, et les divinités des bois, dans l'antiquité. Mais s'il se hasarde à pénétrer dans la sombre histoire de leurs injures et de leurs misères, s'il dit comment ils furent envahis, corrompus, dépouillés, chassés loin de leur abri natal et des tombeaux de leurs pères, traqués en tous lieux comme des bêtes fauves, terrassés et immolés dans une affreuse boucherie, nos descendants détourneront la face de ce récit avec horreur et incrédulité, ou rougiront d'indignation devant la barbarie de leurs aïeux. — « Nous sommes repoussés, repoussés », disait un vieux guerrier, « jusqu'à ce que nous ne puissions reculer davantage ; — nos haches sont brisées, nos arcs sont rompus, nos feux sont presque éteints ; — encore un peu de temps, et l'homme blanc cessera de nous persécuter — car nous aurons cessé d'exister. »

1. [↑] Le gouvernement américain a été infatigable dans ses efforts pour améliorer la situation des Indiens, pour introduire parmi eux les arts de la civilisation et les notions civiles et religieuses. Afin de les protéger contre les fraudes des spéculateurs blancs, il est défendu à tout individu de leur acheter des terres ; et personne ne peut en recevoir d'eux à titre de présent sans la ratification expresse du gouvernement. Ces mesures sont strictement observées.

PHILIPPE DE POKANOKET

MÉMOIRE INDIEN.

Bronze monumental, au visage immobile ;
Cœur que la pitié touche et ne rend pas ductile,
Et n'ayant à demi, dès l'arbre son berceau,
Onc senti, bien ou mal, jusques à son tombeau ;
Impassible, craignant — la honte de la crainte ;
Un stoïque des bois, — homme ignorant la plainte.

CAMPBELL.

Il est à regretter que les écrivains qui, les premiers, ont traité de la découverte et de la colonisation de l'Amérique, ne nous aient pas laissé des détails plus circonstanciés et plus impartiaux sur les remarquables qualités qui ont fleuri, dans la vie sauvage. Les rares anecdotes qui sont parvenues jusqu'à nous sont pleines d'intérêt et d'originalité ; elles nous offrent des échappées de la vraie nature humaine, et montrent ce qu'est l'homme dans un état comparativement primitif, et ce qu'il doit à la civilisation. Il y a quelque chose du charme de la découverte à s'arrêter sur ces sentiers pittoresques et inexplorés de la nature humaine ; à assister, pour ainsi dire, au développement naïf du sentiment moral ; à voir ces généreuses et romanesques qualités qui ont été artificiellement cultivées par la société s'épanouir dans leur hardiesse spontanée, dans leur rude magnificence.

Dans la vie civilisée, où le bonheur de l'homme, et je dirai presque son existence, dépend si fort de l'opinion de ses semblables, il joue constamment un rôle étudié. Les traits hardis et originaux du caractère natif disparaissent sous la culture, ou sont adoucis, usés par l'influence niveleuse de ce qu'on est convenu d'appeler une bonne éducation ; et il met en œuvre tant de mesquines tromperies, affecte tant de sentiments généreux, dans le but de se concilier la faveur des autres, qu'il est difficile de distinguer son caractère vrai de son caractère artificiel. L'Indien, au contraire, libre des

entraves et des raffinements de la vie polie, et à un haut degré être solitaire et indépendant, obéit aux impulsions de ses désirs ou aux prescriptions de son jugement ; il en résulte que les attributs de sa nature, étant librement satisfaits, deviennent singulièrement nobles et frappants. La société ressemble à une pelouse, où toute inégalité de surface est aplanie, où il n'est pas resté une ronce, et où l'œil est charmé par la riante verdure qu'offre une surface veloutée ; celui qui veut étudier la nature dans son éclat vierge et dans sa variété doit s'enfoncer dans la forêt, explorer le vallon, remonter le torrent et affronter le précipice.

Ces réflexions me vinrent en feuilletant par hasard un volume qui traitait de l'histoire des anciennes colonies, où sont rapportés avec une grande amertume les outrages des Indiens et leurs luttes contre les colons de la Nouvelle-Angleterre. Il est douloureux d'y voir (et cela se voit même à travers ces récits partiels) les pas de la civilisation s'empreindre dans le sang des aborigènes, avec quelle facilité les colons se laissèrent entraîner aux hostilités par leur soif de conquête, quelle guerre impitoyable, quelle guerre d'extermination ils leur firent. Que d'êtres intelligents ont été supprimés ! combien de braves et nobles cœurs, marqués au meilleur coin de la nature, ont été terrassés, brisés et foulés aux pieds dans la poussière ! L'imagination recule devant cette idée.

Tel fut le sort de Philippe de Pokanoket, guerrier indien dont le nom répandait jadis la terreur dans le Massachussetts et le Connecticut. C'était le plus illustre de la foule de Sachems qui, vers le même temps, régnaient sur les Pequods, les Narrhagansets, les Wampanoags et les autres tribus de l'est, à l'époque du premier établissement de la Nouvelle-Angleterre ; bande de héros nés sans culture, qui firent la plus généreuse résistance dont la nature humaine soit capable, combattant jusqu'au dernier soupir pour la cause de leur pays, sans une espérance de triomphe comme sans une pensée de renommée. Dignes d'un siècle de poésie, sujets merveilleux pour l'histoire locale et la fiction romanesque, ils ont à peine laissé quelques traces authentiques sur la page de l'histoire, mais s'avancent fièrement, comme des ombres gigantesques, dans le crépuscule voilé de la tradition ^[1].

À l'origine, quand les pèlerins (c'est ainsi que les colons de Plymouth sont appelés par leurs descendants) trouvèrent sur les rivages du nouveau monde un asile contre les persécutions religieuses de l'ancien, leur situation

était au dernier point menaçante et désespérée. En petit nombre, et ce petit nombre succombant rapidement, enlevé par les maladies et les fatigués ; environnés par un désert rempli de hurlements et de tribus sauvages ; exposés aux rigueurs d'un hiver presque arctique et aux vicissitudes du climat le plus fantasque, leur esprit était agité des plus funestes pressentiments, et il fallut toute la puissante excitation de l'enthousiasme religieux pour les empêcher de s'abandonner au désespoir. Dans cette affreuse situation, ils furent visités par Massasoït, premier sagamore des Wampanoags, chef puissant qui régnait sur une grande étendue de pays. Loin de prendre avantage du petit nombre des étrangers, et de les chasser de ses États, sur lesquels ils étaient en ce moment, il sembla concevoir tout d'abord à leur endroit une généreuse amitié, et étendit vers eux les rites de l'hospitalité primitive. Il vint au commencement du printemps à leur établissement de New-Plymouth, suivi d'une simple poignée d'hommes, passa avec eux un traité solennel de paix et d'alliance, leur vendit une portion du sol, et promit de leur concilier le bon vouloir des sauvages ses alliés. Quoi que l'on puisse dire de la perfidie indienne, toujours est-il que la loyauté et la bonne foi de Massasoït ne furent jamais incriminées ; il demeura le ferme et magnanime ami des blancs, les laissant étendre leurs possessions et prendre racine dans le pays, et ne montrant aucune jalousie de l'accroissement de leur pouvoir et de leur prospérité. Peu de temps avant sa mort, il vint encore une fois à New-Plymouth avec son fils Alexandre, dans le but de renouveler le traité de paix et de l'assurer à sa postérité.

Dans cette conférence, il s'efforça de protéger la religion de ses pères contre le zèle envahisseur des missionnaires, et stipula qu'il ne serait fait ultérieurement aucune tentative pour arracher ses sujets à leur ancienne croyance ; mais, voyant les Anglais obstinément opposés à toute condition de cette nature, il abandonna doucement sa demande. Presque le dernier acte de sa vie fut de mener ses deux fils, Alexandre et Philippe (ainsi les avaient nommés les Anglais), à la résidence de l'un des principaux colons ; il recommanda un bon vouloir et une confiance réciproques, et fit des vœux pour que cette affection et cette sympathie qui avaient existé entre les blancs et lui-même pussent continuer dans la suite avec ses enfants. Le bon vieux Sachem mourut en paix, et eut le bonheur d'être réuni à ses pères

avant que l'affliction s'abattît sur sa tribu ; ses enfants restaient pour éprouver l'ingratitude des blancs.

Son fils aîné, Alexandre, lui succéda. Il était d'un caractère vif et impétueux, et particulièrement jaloux de ses droits et de sa dignité héréditaires. La politique d'envahissement des étrangers et l'espèce de dictature exercée par eux excitèrent son indignation, et il ne vit pas sans inquiétude la guerre à mort qu'ils faisaient aux tribus avoisinantes. Il devait bientôt encourir leur inimitié, accusé qu'il était de comploter avec les Narrhagansets pour se soulever contre les Anglais et les expulser du pays. C'est chose impossible que de dire si cette accusation était justifiée par des faits, ou si elle s'appuyait sur de simples soupçons ; mais les violentes et cruelles mesures prises par les colons prouvent qu'ils avaient déjà conscience du rapide accroissement de leur puissance et commençaient à devenir inconsidérés et durs dans leurs traitements à l'égard des Indiens. Ils envoyèrent une troupe d'hommes armés pour se saisir d'Alexandre et l'amener devant leur cour. On le relança dans ses retraites de la forêt, et il fut surpris dans une maison de chasse, où, sans armes, il se reposait, avec une troupe de ses compagnons, des fatigues de la journée. La soudaineté de son arrestation, l'outrage fait à sa dignité de souverain, agirent avec tant de violence sur les sentiments irascibles de ce fier sauvage, qu'ils le jetèrent dans un accès de fureur. On lui permit de retourner auprès des siens, sous la condition qu'il enverrait son fils comme gage de sa comparution ; mais le coup qu'il avait reçu lui fut fatal, et avant qu'il eût atteint sa demeure il succomba aux angoisses d'un esprit blessé.

Alexandre eut pour successeur Metamocet, ou le roi Philippe, comme l'appelaient les colons, à cause de son esprit élevé, de son caractère ambitieux. Tout cela, joint à son énergie, à sa hardiesse bien connues, avait fait de lui l'objet d'une grande jalousie, d'une grande appréhension, sans compter qu'il était accusé d'avoir toujours couvé une haine secrète et implacable contre les blancs. Et il doit très-probablement et très-naturellement en avoir été ainsi : il les considérait comme n'ayant été dans l'origine que de francs usurpateurs du pays, qui avaient spéculé sur leur faiblesse et grossissaient une influence funeste à la vie sauvage. Il voyait la race tout entière de ses compatriotes s'évanouir devant eux, leurs territoires glisser entre leurs mains ; leurs tribus affaiblies, dispersées, réduites. On

dira peut-être que dans l'origine le sol avait été acheté par les colons ; mais qui ne sait pas la nature des achats pendant la première période des colonisations ? Les Européens faisaient toujours des marchés avantageux, par suite de leur adresse supérieure dans les trafics ; et ils gagnaient de vastes accessions de territoire au moyen d'hostilités aisément provoquées. Un sauvage, qui n'a reçu aucune culture, n'est jamais bien au fait des raffinements de la loi, au moyen desquels un préjudice peut être graduellement et régalement infligé. Les éléments en saillie sont tout ce d'après quoi il juge ; et c'était assez pour Philippe de savoir qu'avant l'usurpation des Européens ses compatriotes étaient les maîtres du sol, et que maintenant ils allaient devenir des vagabonds dans le pays de leurs aïeux.

Mais quels que puissent avoir été ses sentiments de rancune générale et son indignation personnelle à l'occasion du traitement éprouvé par son frère, il les refoula pour le moment, renouvela le traité conclu avec les colons, et résida paisiblement pendant de longues années à Pokanoket, ou, comme l'appelaient les Anglais, à Mount Hope^[2], l'ancien centre de domination de sa tribu. Cependant les soupçons, qui n'étaient d'abord que vagues et indéfinis, commençaient à prendre une forme et de la consistance ; et il fut à la fin accusé de pousser les diverses tribus de l'est à se soulever à la fois et, par un effort simultané, à secouer le joug de leurs oppresseurs. Il est difficile, à cette distance, d'assigner d'une manière bien rigoureuse le degré de confiance que l'on doit à ces anciennes accusations contre les Indiens. Il y avait un penchant au soupçon, et une prédisposition aux actes de violence de la part des blancs, qui donnaient du poids et de l'importance aux contes les plus absurdes. Les dénonciateurs abondent là où la délation rencontre appui et récompense, et l'épée sort volontiers du fourreau quand son triomphe est certain, et qu'elle doit découper un empire.

La seule chose positive enregistrée contre Philippe est l'accusation d'un certain Sausaman, Indien renégat, dont la finesse naturelle avait été développée par une certaine éducation qu'il avait reçue parmi les colons, et qui avait changé deux ou trois fois de croyance et de maître, avec un laisser-aller qui dénotait l'élasticité de ses principes. Il avait été pendant quelque temps le conseiller et le secrétaire intime de Philippe, et avait chez lui trouvé largesses et protection ; mais quand il vit que les nuages de

l'adversité se formaient autour de son patron, il abandonna son service et revint aux blancs ; et afin de s'attirer leurs bonnes grâces, il accusa son ancien bienfaiteur de comploter contre leur sûreté. Une enquête rigoureuse eut lieu. Philippe et plusieurs de ses sujets consentirent à être interrogés ; mais rien ne fut prouvé contre eux. Les colons, cependant, avaient été trop loin pour reculer ; ils étaient déterminés à voir dans Philippe un dangereux voisin ; ils avaient d'ailleurs publiquement donné des marques de leur défiance, et avaient fait assez pour s'assurer son inimitié : sa mort était donc, selon le mode habituel de raisonnement en pareil cas, devenue nécessaire à leur sécurité. Peu de temps après Sausaman, le perfide délateur, fut trouvé mort dans un étang ; il avait été victime de la vengeance de sa tribu. Trois Indiens, dont l'un était le conseiller, l'ami de Philippe, furent appréhendés et jugés, et, sur la déposition d'un témoin très-discutable, furent condamnés et exécutés comme meurtriers.

L'indigne traitement éprouvé par ses sujets, cette ignominieuse punition infligée à son ami, blessèrent profondément l'orgueil et mirent le comble à la colère de Philippe. La foudre était tombée à ses pieds ; il leva la tête, vit que l'orage grossissait, et résolut de ne pas rester plus longtemps au pouvoir des blancs. Le sort de son frère insulté, dont on avait brisé le cœur, pesait toujours sur son esprit ; et c'était encore un avertissement que la tragique histoire de Miantonimo, grand Sachem des Narrhagansets, qui, après avoir en homme affronté ses accusateurs devant un tribunal de colons, s'être disculpé d'une imputation de complot et avoir reçu des assurances d'amitié, avait été perfidement mis à mort à leur instigation. Philippe réunit donc ses guerriers autour de lui, attacha le plus d'étrangers qu'il put à sa cause, envoya les femmes et les enfants aux Narrhagansets, pour qu'ils fassent en sûreté, et plus jamais ne se montra nulle part qu'entouré d'hommes armés.

Les deux partis se trouvant ainsi dans un état de méfiance et d'irritation, la moindre étincelle devait suffire pour les enflammer. Les Indiens avaient des armes sous la main ; ils devinrent malfaisants et commirent quelques déprédations. Dans une de leurs maraudes, un colon fit feu sur un guerrier et le tua. Ce fut le signal d'une guerre ouverte ; les Indiens brûlaient de venger la mort de leur camarade, et le cri d'alarme des combats retentit dans toute la colonie de Plymouth.

Dans les vieilles chroniques de ces temps obscurs et mélancoliques apparaissent maintes indications de l'état maladif de l'esprit public. La sombre tristesse fille de l'abstraction religieuse, et l'étrangeté de leur situation au milieu de forêts dépourvues de sentiers, parmi des tribus sauvages, avaient disposé les colons aux idées superstitieuses, avaient rempli leur imaginations des effrayantes chimères de la magie et de la spectrologie. Ils avaient aussi une grande foi dans les présages ; et l'on nous apprend que les hostilités avec Philippe et ses Indiens avaient été précédées d'une foule de ces avertissements terribles qui sont les avant-coureurs des grandes calamités publiques. La forme parfaite d'un arc indien parut dans l'air à New-Plymouth, et fut considérée par les habitants comme une « sinistre apparition ». À Hadley, à Northampton, et dans quelques autres villes voisines, « on entendit la détonation d'une grosse pièce d'artillerie, suivie d'un tremblement de terre, et prolongée par un écho considérable^[3]. » Pendant une calme matinée pleine de soleil, d'autres furent alarmés par une décharge de fusils et de mousquets ; les balles semblaient siffler au-dessus d'eux, et des roulements de tambour retentissaient dans l'air, qui paraissaient se diriger vers l'ouest ; d'autres s'imaginèrent entendre des chevaux galoper au-dessus de leurs têtes, et certains accouchements monstrueux qui eurent lieu vers ce temps-là remplirent dans quelques villes les superstitieux de lugubres pressentiments. Nombre de ces visions et de ces bruits sinistres peuvent être rattachés à des phénomènes naturels : aux lueurs boréales, qui ont un caractère saisissant dans ces latitudes ; aux météores qui font explosion dans l'air, à l'irruption accidentelle d'une rafale dans les cimes de la forêt, au craquement produit par un arbre qui tombe, un rocher qui s'entr'ouvre, et à ces autres bruits et échos étranges qui frapperont parfois si bizarrement l'oreille au milieu du profond silence des solitudes de la forêt. Tout cela aura effrayé quelques imaginations mélancoliques, et puis, exagéré par amour du merveilleux, aura été accueilli avec cette avidité qui nous fait dévorer tout ce qui est terrible et mystérieux. La créance donnée partout à ces superstitieuses imaginations et le grave rapport qu'en fait un des savants de l'époque sont fortement caractéristiques du temps.

La nature de la lutte qui suivit fut celle qui trop souvent distingue la guerre entre les hommes civilisés et les sauvages. Du côté des blancs, elle

fut conduite avec une habileté et un succès supérieurs, mais avec insouciance du sang versé et mépris pour les droits naturels de leurs antagonistes ; du côté des Indiens, elle fut soutenue avec le désespoir d'hommes intrépides en face de la mort, et qui n'avaient à attendre de la paix que l'humiliation, l'asservissement et la ruine.

Les événements de la guerre nous ont été transmis par un digne ecclésiastique d'alors, qui s'appesantit avec horreur et indignation sur tous les actes hostiles des Indiens, quelques justifiables qu'ils soient, mais en revanche a des applaudissements pour les plus sanguinaires atrocités des blancs. Philippe est réprouvé comme un meurtrier et un traître ; sans réfléchir que c'était un vrai prince, combattant vaillamment à la tête de ses sujets pour venger les injures faites à sa famille, pour ressaisir le pouvoir chancelant de sa race, et pour délivrer sa terre natale de l'oppression d'étrangers usurpateurs.

Le projet d'une révolte générale et simultanée, si réellement il avait été formé, était digne d'un esprit vaste, et, s'il n'avait été prématurément découvert, aurait eu peut-être les plus effrayantes conséquences. La guerre qui éclata alors ne fut qu'une guerre de détail, une simple succession d'exploits isolés et d'entreprises sans unité. Cependant elle met en relief le génie militaire et l'audacieuse bravoure de Philippe ; et toutes les fois que, dans les récits passionnés et pleins de préjugés qui nous en ont été laissés, nous pouvons arriver à des faits nus, nous le voyons déployer une vigueur d'esprit, une fécondité de ressources, un mépris de la douleur et de la fatigue, et une indomptable résolution, qui commandent notre sympathie et nos applaudissements.

Chassé des domaines de ses pères, acculé dans Mount Hope, il se jeta dans les profondeurs de ces immenses forêts, vierges de sentiers, qui bordaient les établissements et étaient presque impénétrables, pour tout autre qu'une bête fauve ou un Indien. Là, il ralliait ses forces, comme l'orage accumulant ses engins meurtriers au sein du nuage qui recèle la foudre, et tout à coup en sortait au moment et à l'endroit où on l'attendait le moins, portant le ravage et la terreur dans les villages. Il y avait de temps à autre des indices de l'approche de ces ravages, qui remplissaient l'esprit des colons de crainte et d'épouvante. Parfois le bruit d'une arme à feu se détachait au loin sur le silence de la forêt, où l'on savait qu'il n'y avait pas

d'homme blanc ; le bétail qui s'y était aventuré revenait parfois blessé au logis ; parfois encore on voyait un Indien ou deux en raser la lisière et disparaître soudain, de même qu'on voit parfois l'éclair se jouer silencieusement sur le bord du nuage où se brasse la tempête.

Bien que poursuivi quelquefois et même cerné par les colons, Philippe échappait cependant toujours comme par miracle à leurs embûches, et, s'enfonçant dans le désert, se dérobaient à toutes les recherches, à toutes les investigations, jusqu'au moment où il reparaisait sur quelque point tout à fait éloigné, pour porter la désolation dans la contrée. Au nombre de ses repaires étaient les grands marais ou marécages qui s'étendent dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, composés de flottantes fondrières de vase épaisse et noire, embarrassés de halliers, de ronces, d'un luxe de mauvaises herbes, des troncs brisés et pourrissants d'arbres tombés, qu'ombrageaient de lugubres ciguës. Le peu de sécurité qu'offrait le point d'appui, et les labyrinthes obscurs de ces solitudes hérissées, les rendaient presque inaccessibles pour l'homme blanc, quoique l'Indien en sût franchir les détours avec l'agilité d'un daim.

Philippe fut une fois acculé dans l'un d'eux, le grand marais de Pocasset-Neck, avec une troupe de ses compagnons. Les Anglais n'osèrent pas le poursuivre, craignant de se hasarder dans ces sombres et effrayantes retraites, où ils pouvaient périr dans des bourbiers ou tomber sous les coups d'ennemis embusqués. Ils préférèrent investir l'entrée du Neck, et se mirent à élever un fort dans le but de se débarrasser de leur ennemi par la famine ; mais Philippe et ses guerriers traversèrent un bras de mer sur un radeau, dans le silence de la nuit, laissant derrière eux les femmes et les enfants, et s'échappèrent du côté de l'ouest, pour aller souffler les feux de la guerre parmi les tribus de Massachusetts, le pays de Nipmuck, et menacer la colonie de Connecticut.

Par ainsi Philippe devint un sujet d'appréhension universelle. Le mystère dont il s'enveloppait augmentait encore la terreur réelle qu'il inspirait. C'était un mal qui s'avancait dans l'obscurité, dont nul ne pouvait prédire la venue, et contre lequel nul ne savait quand il lui fallait se prémunir. Le pays tout entier était plein de rumeurs et d'alarmes. Philippe semblait presque doué du don d'ubiquité ; car sur quelque point de la frontière, laquelle couvrait un immense espace, qu'une irruption venue de la forêt eût lieu,

Philippe passait pour en être le chef. Maintes idées superstitieuses circulaient aussi sur son compte. On le disait versé dans la nécromancie, et on le prétendait accompagné d'une vieille sorcière ou prophétesse indienne, qu'il consultait et qui l'aidait de ses charmes et de ses incantations ; ce qui, du reste, arrivait souvent aux chefs indiens, soit par le fait de leur propre crédulité, soit pour agir sur celle de leurs compagnons ; et l'influence du prophète et du visionnaire sur la superstition indienne a été pleinement démontrée par des exemples récents tirés des habitudes militaires chez les sauvages.

À l'époque où Philippe effectuait sa retraite de Pocasset, ses affaires étaient dans un état désespéré. Des combats fréquents avaient éclairci ses forces, et il était presque à bout de ressources. Dans cette triste occurrence, il trouva un ami fidèle dans Canonchet, Sachem chef des Narrhagansets. C'était le fils et l'héritier de Miantonimo, le grand Sachem, qui, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, après un honorable acquittement sur une accusation de complot, avait été mis à mort en dessous main, sur les instigations perfides des colons. « Il avait hérité », dit le vieux chroniqueur, « de tout l'orgueil et de toute l'insolence de son père, aussi bien que de sa haine contre les Anglais. » — Il fut, à coup sûr, l'héritier de ses insultes et de ses griefs, et le légitime vengeur de sa mort. Bien qu'il se fût abstenu de prendre une part active dans cette guerre sans espoir, cependant il reçut à bras ouverts Philippe et ses forces démantelées, et leur fit le plus généreux accueil, leur prêta le plus généreux appui. Ce fait attira tout d'abord sur lui l'inimitié des Anglais ; et l'on résolut de frapper un grand coup qui enveloppât les deux Sachems dans une ruine commune. En conséquence, des forces considérables furent à la fois mises sur pied dans le Massachussetts, Plymouth et le Connecticut, et envoyées dans le pays de Narrhaganset au cœur de l'hiver, quand les marais, étant pris par la glace, et dégarnis de leur feuillage, pouvaient être traversés avec une facilité comparative, et n'offraient plus aux Indiens un sombre et impénétrable abri.

Redoutant une attaque, Canonchet avait fait transporter la plus grande partie de ses munitions, ainsi que les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants de sa tribu, dans une puissante forteresse, où Philippe et lui avaient également concentré l'élite de leurs guerriers. Cette forteresse, réputée imprenable par les Indiens, était située sur un monticule, une espèce

d'île, de cinq ou six acres, au milieu d'un marais ; elle avait été construite avec beaucoup plus de jugement et de science qu'il n'en est ordinairement déployé dans les fortifications indiennes, et témoignait du génie militaire de ces deux chefs de tribu.

Guidés par un Indien renégat, les Anglais pénétrèrent, à travers les neiges de décembre, jusqu'à ce fort, et fondirent par surprise sur la garnison. Le combat fut tumultueux et terrible. Les assaillants furent repoussés à leur première attaque, et plusieurs de leurs plus braves officiers tombèrent frappés au moment où, l'épée à la main, ils donnaient l'assaut à la forteresse. Une seconde tentative eut plus de succès. On fit un logement ; les Indiens furent repoussés de poste en poste. Ils disputèrent le terrain pied à pied, combattant avec la fureur du désespoir. La plus grande partie de leurs vétérans fut taillée en pièces ; et après une longue et sanglante lutte, Philippe et Canonchet, avec une poignée de guerriers échappés au massacre, abandonnèrent le fort et se réfugièrent dans les massifs de la forêt voisine.

Les vainqueurs mirent le feu aux wigwams et au fort : le tout fut bientôt la proie des flammes. Un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants périt dans l'embrasement. Ce dernier outrage triompha du stoïcisme indien. Les forêts prochaines retentirent des hurlements de rage et de désespoir poussés par les guerriers fugitifs, quand ils virent la destruction de leurs demeures et qu'ils entendirent les cris d'agonie de leurs femmes et de leurs enfants. « L'incendie de leurs wigwams, dit un auteur contemporain, les cris aigus et les lamentations des femmes et des enfants, et les hurlements des guerriers, offraient le spectacle le plus horrible et le plus touchant, au point que quelques soldats en furent grandement émus. » Le même écrivain ajoute avec circonspection : « ils étaient en *grand suspens* alors, et dans la suite s'enquirent sérieusement si brûler leurs ennemis était bien conforme à l'humanité et aux principes bienveillants de l'Évangile^[4]. »

Le sort du brave et généreux Canonchet mérite une mention particulière, la dernière scène de sa vie offrant un des plus beaux exemples qu'on puisse relater de la magnanimité indienne.

Brisé dans sa puissance et dans ses ressources par cette défaite signalée, fidèle cependant à son allié et à la malheureuse cause qu'il avait épousée, il rejeta toutes les propositions de paix offertes sous la condition de trahir Philippe et ses partisans, et déclara « qu'il combattrait jusqu'à son dernier homme plutôt que de devenir l'esclave des Anglais ». Son habitation était détruite, son pays épuisé, ravagé par les incursions des vainqueurs : il fut obligé de gagner en vagabond les bords lointains du Connecticut, où il établit un point de ralliement pour tout le corps des Indiens de l'ouest, et ravagea plusieurs des établissements anglais.

Au commencement du printemps, il partit pour une hasardeuse expédition, avec seulement trente hommes choisis, afin de pénétrer jusqu'à Seaconck, dans le voisinage de Mount Hope, et de se procurer du blé de semence pour l'alimentation future de ses troupes. Cette petite bande d'aventuriers avait traversé sans encombre le pays Pequod, et se trouvait au centre du Narrhaganset, se reposant dans quelques wigwams près de la rivière de Pautucket, quand l'alarme fut donnée. — N'ayant en ce moment près de lui que sept hommes, Canonchet en dépêcha deux vers le sommet d'une colline prochaine, pour lui apporter des nouvelles de l'ennemi.

Frappés d'une terreur panique à la vue d'une troupe d'Anglais et d'Indiens qui s'avançaient rapidement, ils s'enfuirent éperdus d'effroi, laissant derrière eux leur chef, sans s'arrêter pour l'informer du péril. Canonchet envoya un autre éclaireur, qui fit la même chose. Puis il en envoya deux encore, dont l'un, revenant précipitamment sur ses pas, bouleversé par l'épouvante, vint lui dire que l'armée anglaise était derrière lui. Canonchet vit qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que celui d'une fuite immédiate. Il tenta de s'échapper en tournant la colline, mais il fut aperçu et chaudement poursuivi par les Indiens alliés des Anglais et quelques-uns des plus agiles parmi ces derniers. Voyant sur ses talons le plus léger à la course de ceux qui le poursuivaient, il jeta loin de lui, d'abord son vêtement de dessus, puis son justaucorps à galons d'argent et son ceinturon, marques auxquelles ses ennemis le reconnaissaient pour être Canonchet ; c'était redoubler l'ardeur de la poursuite.

À la fin, en s'élançant dans la rivière, son pied glissa sur un caillou, et il fit une chute si profonde qu'il mouilla son fusil. Cet accident le jeta dans un tel désespoir, que, comme il l'avoua plus tard « son cœur et ses entrailles

faillirent au dedans de lui », et que, « dénué de force, il demeura semblable à une branche pourrie. »

Il était à tel point énervé que, saisi par un Indien pequod à une faible distance de la rivière, il n'opposa aucune résistance, bien que ce fût un homme d'une grande vigueur de corps et d'une grande hardiesse de cœur. Mais dès qu'il eut été fait prisonnier, toute la fierté de son caractère reparut ; et à partir de ce moment nous ne trouvons autre chose, dans les détails rapportés par ses ennemis, que de fréquentes lueurs d'héroïsme sublime et digne d'un prince. Interrogé par un des Anglais qui l'entreprit d'abord, et qui n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année, le guerrier au cœur superbe, jetant sur sa jeune mine des yeux où se peignait un serein mépris, répliqua : « Vous êtes un enfant — vous ne pouvez comprendre les matières de guerre — que votre frère ou votre chef vienne — et je lui répondrai. »

On lui avait à plusieurs reprises fait offre de la vie, à condition qu'il se soumettrait aux Anglais, lui et son peuple, mais il la rejeta dédaigneusement, et refusa même d'envoyer aucune proposition de cette nature au grand corps de ses sujets, disant qu'il savait bien qu'aucun d'eux n'y voudrait souscrire. Comme on lui reprochait son manque de foi vis-à-vis des blancs, d'avoir dit bien haut qu'il ne livrerait jamais un Wampanoag, pas seulement la rognure de l'ongle d'un Wampanoag, et sa menace de brûler tout vifs les Anglais dans leurs maisons, il dédaigna de se justifier, répondant d'une façon hautaine que d'autres étaient autant portés pour la guerre que lui-même, « et qu'il désirait n'en pas entendre davantage sur ce sujet. »

Cette noblesse et cette fermeté, cette fidélité si vraie à sa cause et à son ami, auraient peut-être touché le cœur de généreux et des braves ; mais Canonchet était un Indien, un de ces êtres pour qui la guerre n'avait point de courtoisie, l'humanité point de loi, la religion point de pitié : — il fut condamné à mort. Les dernières paroles qu'on rapporte de lui ne démentent point la grandeur de son âme. lorsque fut rendue la sentence, il déclara « qu'il en était content, car il mourrait avant que son cœur se fût amolli ou qu'il eût dit quelque chose d'indigne de lui ». Ses ennemis lui donnèrent la mort d'un soldat ; — il fut passé par les armes à Stoningham par trois jeunes Sachems de son rang.

La défaite éprouvée dans la forteresse de Narrhaganset et la mort de Canonchet portèrent un coup fatal à la fortune du roi Philippe. Il essaya d'allumer une guerre formidable, en excitant les Mohawks à prendre les armes, mais il échoua dans son entreprise : bien que doué des talents naturels d'un homme d'État, ses ruses étaient déjouées par l'habileté supérieure de ses ennemis civilisés, et la terreur inspirée par leur science guerrière commençait à dompter la résolution des tribus voisines. Ce malheureux prince voyait sa puissance diminuer tous les jours, et les rangs s'éclaircir d'une manière effrayante autour de lui. Les uns étaient gagnés par les blancs ; d'autres succombaient à la faim, aux fatigues, aux fréquentes attaques dont on les harassait. Ses munitions furent toutes capturées ; ses amis intimes furent balayés et disparurent de devant ses yeux ; son oncle tomba frappé à son côté ; sa sœur fut emmenée en captivité ; et dans l'une de ses miraculeuses évasions il fut obligé d'abandonner son fils unique et sa femme bien-aimés à la merci de l'ennemi. « Sa ruine, dit l'historien, traînant ainsi en longueur, sa détresse n'en fut pas amoindrie, mais au contraire s'en accrut, puisqu'on lui faisait connaître la sensation et le sentiment pratique de la captivité de ses enfants, de la perte de ses amis, du massacre de ses sujets, de la privation de tous rapports de famille, et qu'on le dépouillait de toutes les consolations extérieures en attendant que sa propre vie lui fut enlevée. »

Pour comble de malheur, ses compagnons eux-mêmes se liguerent contre ses jours, afin de pouvoir, en le sacrifiant, acheter un honteux salut. Sur ces entrefaites, la trahison fit tomber un grand nombre de ses fidèles adhérents, les sujets de Wetamoe, princesse indienne de Pocasset, proche parente et confédérée de Philippe, entre les mains de l'ennemi. Wetamoe se trouvait alors au milieu d'eux ; elle essaya de s'échapper en traversant une rivière qui coulait près de là ; mais soit qu'en nageant elle se fût épuisée, soit qu'elle eût succombé au froid et à la faim, on la trouva morte et nue près du bord. La persécution ne s'arrêta point devant le tombeau. La mort même, ce refuge des malheureux, où les méchants cessent ordinairement de tourmenter leurs victimes, ne fut pas une protection pour cette infortunée, dont le grand crime était une affectueuse fidélité à son parent, à son ami. Son corps fut l'objet d'une ignoble et lâche vengeance ; la tête fut séparée du tronc et mise au bout d'une perche, et fut exposée à Taunton, sous les

yeux de ses sujets prisonniers. Ils reconnurent aussitôt les traits de leur malheureuse reine, et furent tellement affectés de ce barbare spectacle, qu'ils en poussèrent, est-il dit, « les plus horribles, les plus diaboliques lamentations. »

Philippe s'était raidi contre les misères et les infortunes de tout genre qui l'avaient assailli ; mais la trahison de ses partisans sembla déchirer son cœur, le réduire au désespoir. On rapporte que depuis il n'eut plus un seul instant de gaieté et ne réussit plus dans aucun de ses desseins. La source de l'espérance était tarie, — son ardeur entreprenante éteinte. Il avait beau jeter les yeux autour de lui, tout était danger, ténèbres ; aucun regard où il pût lire la pitié, aucun bras pour lui apporter le salut. Suivi d'une petite poignée de compagnons demeurés fidèles à sa mauvaise fortune, le malheureux Philippe revint errer dans le voisinage de Mount Hope, l'ancienne résidence de ses pères. Là, il rôdait de côté et d'autre, comme un spectre, au milieu des scènes de sa puissance et de sa prospérité premières, maintenant privé d'intérieur, de famille et d'ami. Impossible de tracer un plus émouvant tableau de sa morne et pitoyable situation que celui fourni par la plume du naïf chroniqueur, qui, sans le vouloir, enrôlé les sympathies du lecteur au profit de l'infortuné guerrier qu'il outrage. « Philippe, dit-il, semblable à une bête fauve, ayant été poursuivi par les troupes anglaises à travers les bois pendant l'espace de plus de cent milles de va et vient, fut à la fin acculé dans son dernier repaire, dans Mount Hope, où il se retira, avec quelques-uns de ses meilleurs amis, dans un marécage qui devait servir de prison pour le tenir en respect jusqu'à ce que les messagers de la mort vinssent, avec la permission divine, accomplir sur lui leur vengeance. »

Même dans ce dernier asile du découragement et du désespoir, une grandeur farouche s'amasse autour de sa mémoire. On se le représente assis au milieu de ses compagnons dévorés par l'inquiétude, rêvant en silence à sa fortune anéantie, empruntant une sublimité sauvage à la solitude et à la désolation de sa retraite. Vaincu, mais non réduit — renversé, gisant à terre, mais non humilié — il semblait devenir plus hautain sous les revers, et trouver une âpre jouissance à tarir jusqu'au fond la lie de l'amertume. Les petites âmes sont domptées, abâtardies par l'infortune ; mais les grands cœurs s'élèvent au-dessus d'elle. L'idée seule de soumission suffisait pour éveiller la fureur de Philippe, et il frappa mortellement un de ses partisans

qui proposait un moyen de paix. Le frère de la victime parvint à s'échapper et, par vengeance, découvrit la retraite de son chef. Un corps de blancs et d'Indiens fut immédiatement dépêché vers le marais où Philippe reposait étendu, la rage et le désespoir dans le cœur. Il ne s'était pas encore aperçu de leur approche qu'il était déjà cerné. En un clin d'œil, il vit cinq de ses plus fidèles compagnons couchés morts à ses pieds. Toute résistance était inutile ; il s'élança hors de sa retraite, et fit une téméraire tentative pour s'échapper ; mais il eut le cœur traversé par un Indien renégat de sa propre nation.

Telle est l'histoire bien simple du brave et infortuné roi Philippe, persécuté de son vivant, calomnié et déshonoré après sa mort. Si cependant nous examinons attentivement même les anecdotes empreintes de préjugés qui nous sont fournies par ses ennemis, nous pouvons y découvrir des traces d'un caractère aimable et plein de grandeur qui suffisent à inspirer de la sympathie pour son sort et du respect pour sa mémoire. Nous voyons qu'au milieu de tous les soucis épuisants et des ardeurs féroces d'une guerre incessante, il était accessible aux sentiments plus doux de l'amour conjugal et de la tendresse paternelle, et au généreux sentiment de l'amitié. On parle de la captivité de ses « bien-aimés femme et fils unique » avec bonheur, comme lui causant un violent chagrin ; la mort de quelque intime ami est enregistrée avec triomphe comme un nouveau coup porté à sa sensibilité, et il est dit que la désertion et la perfidie d'un grand nombre de ses compagnons sur l'affection desquels il s'était reposé déchirèrent son cœur et le fermèrent à toute espérance dans l'avenir. Ce fut un patriote attaché à sa terre natale — un prince fidèle à ses sujets, et qui ne put les voir opprimer — un soldat plein de bravoure dans les combats, ferme dans l'adversité, supportant sans se plaindre les fatigues, la faim, toute espèce de souffrance corporelle, et prêt à mourir pour la cause qu'il avait épousée. Cœur altier, rempli d'un indomptable amour pour la liberté naturelle, il aima mieux en jouir au milieu des muets habitants de la forêt, ou dans les affreuses et stériles retraites de ses marécages, que de plier son esprit hautain à la soumission et vivre dépendant et méprisé dans le repos et le luxe des établissements. Avec des qualités héroïques et des talents militaires qui auraient suffi à la gloire d'un guerrier civilisé, et en auraient fait le thème du poète et de l'historien, il a vécu errant et fugitif dans son pays

natal, et s'est évanoui comme une barque solitaire qui sombre au milieu des ténèbres et de la tempête — et pas un œil compatissant n'a pleuré sa ruine, pas une plume amie n'a raconté ses luttes.

-
1. [↑](#) Pendant qu'il corrige les épreuves de cet article, l'auteur est informé qu'un célèbre poète anglais a presque terminé un poème héroïque sur l'histoire de Philippe de Pokanoket.
 2. [↑](#) Aujourd'hui Bristol, île de Rhodes.
 3. [↑](#) Histoire du révérend Increase Mather.
 4. [↑](#) Manuscrit du révérend W. Ruggles.

JOHN BULL.

Un vieux conte, sorti d'un vieux crâne chenu,
D'un bon vieux gentleman au large revenu,
Qui tenait comme un roi sa maison moyen âge ;
Avait, pour soulager l'indigent au passage,
Un antique portier ; une chambre où les ans
Avaient accumulé de vieux livres savans ;
Et puis un chapelain bien vieux, bien respectable,
Que son aspect déjà rendait reconnaissable ;
Office à demi-porte, oscillant sur ses gonds ;
Vieille cuisine avec cinq, six chefs vieux barbons.

Vieilles rimes.

Il n'est pas de genre de plaisanterie où les Anglais excellent davantage que dans celui qui consiste à charger, à donner de burlesques appellations, des sobriquets. C'est ainsi qu'ils ont bizarrement désigné, non pas seulement des individus, mais des nations ; et dans le plaisir qu'ils éprouvent à lancer un bon mot, ils ne se sont même pas épargnés eux-mêmes. On pourrait croire qu'en se personnifiant elle-même une nation serait portée à peindre quelque chose de grand, d'héroïque et d'imposant ; mais c'est un trait caractéristique de la tournure d'esprit particulière des Anglais et de leur amour pour ce qui est rond, plaisant et familier, qu'ils ont incarné leurs bizarreries nationales dans un robuste et corpulent vieux drille au chapeau à trois cornes, au gilet rouge, à la culotte de peau, et au solide gourdin de chêne. Ils ont pris un singulier plaisir à faire montre de leurs faibles les plus secrets sous un jour comique ; et ils ont été si heureux dans leur portraiture, qu'il n'est peut-être pas d'être réel plus absolument présent à l'esprit public que cet excentrique personnage : John Bull.

Peut-être la perpétuelle contemplation du caractère dont on les revêtait a-t-elle contribué à le fixer sur la nation et à donner de la réalité à ce qui d'abord pouvait, en grande partie, avoir été tracé d'imagination. Les hommes sont portés à s'approprier les singularités qui leur sont continuellement attribuées. En Angleterre, les classes inférieures semblent

merveilleusement captivées par le *beau idéal* qu'elles se sont formé de John Bull, et s'efforcent d'atteindre à l'immense caricature qu'elles ont continuellement devant les yeux. Malheureusement ils font quelquefois de leur fameux bullisme une excuse pour leurs préjugés ou leur rudesse ; et cela je l'ai spécialement remarqué parmi ces vrais amis du foyer et ces naïfs enfants du sol qui n'ont jamais, dans le cours de leurs migrations, cessé d'entendre le son des cloches de l'église de l'Arc. S'il se trouve que l'un d'eux est un peu libre dans son langage, enclin à laisser échapper d'impertinentes vérités, il avoue qu'il est un vrai John Bull, et qu'il dit toujours ce qu'il pense. Si de temps à autre il se laisse aller à un violent accès de colère à propos de rien, il vous fera observer que John Bull est un vieux bonhomme très-irascible, mais qu'aussi sa fureur se calme au bout d'un instant, et qu'il n'a pas pour deux liards de méchanceté. S'il fait preuve de rudesse de goût et d'insensibilité pour les raffinements étrangers, il rend grâce au ciel de son ignorance — il est un honnête John Bull, et n'a nul goût pour la friperie et les babioles. Son penchant même à se faire attraper par les étrangers, et à payer d'une façon extravagante pour des absurdités, prend son excuse sous le manteau de la munificence — car John est toujours plus généreux que sage.

C'est ainsi que, sous le nom de John Bull, il s'arrangera de manière à transformer chaque faute en mérite, et s'accusera franchement lui-même d'être le plus honnête garçon qui soit au monde.

Quelque peu ressemblant qu'ait pu, dans l'origine, être ce caractère, il s'est donc graduellement adapté à la nation, ou plutôt ils se sont adaptés l'un à l'autre ; et l'étranger qui désire étudier les particularités anglaises peut tirer de très-précieux renseignements des innombrables portraits de John Bull, tel qu'il est exposé aux vitrines des magasins de caricatures. Cependant il est du nombre de ces fréquents humoristes qui donnent continuellement le jour à de nouveaux portraits, et qui présentent autant d'aspects différents qu'ils changent de fois leur point de vue ; et quelque fréquemment qu'il ait été décrit, je ne puis résister à la tentation d'en donner une légère esquisse conforme à l'idée que j'en ai conçue.

John Bull, selon toute apparence, est un simple, un franc et positif garçon, avec beaucoup moins de poésie en lui que de prose riche. Il y a peu d'éléments romanesques dans sa nature, mais une forte dose de robuste

sentiment naturel. Il excelle dans l'*humour* plus que dans l'esprit, est gaillard plutôt que gai, mélancolique plutôt que triste ; une larme va perler soudain à son œil, ou il va pousser un immense éclat de rire, à votre choix ; mais il hait le sentiment et n'a pas la moindre idée de la plaisanterie légère. C'est un bon compagnon, si vous lui permettez de se livrer à son humeur et de parler de lui ; et dans une querelle il mettra sa vie et sa bourse à la disposition d'un ami, quelque solidement qu'il puisse être étrillé.

À dire vrai, peut-être, sous ce rapport, est-il enclin à montrer un peu trop d'empressement. C'est un personnage d'une activité dévorante, qui ne pense pas seulement pour lui-même et sa famille, mais pour tout le pays d'alentour, et qui est très-généreusement disposé à se faire le champion de tout le monde. Il ne cesse d'offrir bénévolement ses services pour arranger les différends de ses voisins, et le prend très-mal s'ils entament quelque affaire d'importance sans lui demander son avis ; bien que rarement il se mêle de rendre quelque office amical de cette nature sans finir par être à couteaux tirés avec toutes les parties, et sans alors se plaindre amèrement de leur ingratitude. Il a malheureusement, pendant sa jeunesse, pris des leçons dans la noble science de l'escrime, et s'étant perfectionné dans l'usage de ses membres, de ses armes naturelles, étant passé maître pour la boxe et le maniement du bâton, il a, par suite, toujours eu depuis une vie agitée. Il ne peut entendre parler d'une querelle entre les plus éloignés de ses voisins qu'il ne se mette incontinent à jouer avec la tête de son bâton et à considérer si son intérêt ou son honneur n'exigent pas qu'il intervienne dans la dispute. Le fait est qu'il a si bien étendu ses relations d'amour-propre et de politique sur toute la contrée qu'aucun événement ne peut se produire sans porter atteinte, par quelque bout, à la trame légère de ses droits et de ses privilèges. Accroupi dans son petit domaine, avec ces filaments qui s'allongent au loin dans toutes les directions, il ressemble à une araignée colère, à la panse rebondie, qui a tissé sa toile dans toute la largeur d'une chambre, de telle sorte qu'une mouche ne peut bourdonner, ni la moindre bise souffler, sans troubler son repos et la faire sortir furieuse de son repaire.

Bien qu'au fond ce soit un vieux drille au cœur d'or et d'un excellent caractère, il n'en aime pas moins beaucoup à se trouver au milieu de la bataille. Mais c'est une de ses singularités qu'il ne trouve d'attrait que dans

le début d'une querelle ; il marche toujours au combat avec ardeur, mais il en revient grommelant, même quand il est vainqueur ; et bien que personne ne guerroye avec plus d'obstination pour emporter d'assaut un point contesté, cependant lorsque la bataille est finie, et qu'on en vient à la réconciliation, il est tellement absorbé par les poignées de main, qu'il laissera son antagoniste empocher tout ce qui a fait le sujet de la dispute. Ce n'est donc pas tant alors qu'il combat qu'il doit se tenir sur ses gardes que lorsqu'ils deviennent amis. Il est difficile de lui faire, en employant la force, lâcher prise d'un farthing ; mais qu'on le mette en bonne humeur, et l'on pourra, de son consentement, lui enlever tout l'argent qu'il a dans sa poche. Il ressemble à un vaillant navire qui soutiendra sans en être affecté le plus terrible orage, mais qui jettera ses mâts par-dessus bord dans le calme plat qui lui aura succédé.

Il aime assez à faire le magnifique au dehors ; à tirer une longue bourse, à disperser galamment son argent dans des paris de boxe, des courses de chevaux, des combats de coqs, et à porter la tête haute parmi les « gentlemen de la fantaisie » ; mais aussitôt après un de ces accès d'extravagance, il sera pris de violents transports d'économie, s'arrêtera court devant la plus minime dépense, dira, en homme désespéré, qu'il est ruiné, qu'il va tomber à la charge de la paroisse ; et, dans cette situation d'esprit, ne payera pas la moindre note de fournisseur sans une violente altercation. C'est, dans le fait, le payeur le plus exact et le plus mécontent qui soit au monde, tirant sa monnaie de la poche de son pantalon avec une répugnance infinie ; payant jusqu'au dernier farthing, mais accompagnant chaque guinée d'un grognement.

Tous ses beaux discours sur l'économie ne l'empêchent pas de traiter magnifiquement, et d'être un hôte très-hospitalier. Son économie est d'une espèce bizarre, son principal objet étant d'examiner comment il s'y prendra pour être extravagant ; et pendant un jour il se privera de bifteck et d'une pinte d'Oporto, afin de pouvoir rôtir un bœuf tout entier, mettre en perce une barrique d'ale, et traiter tous ses voisins le lendemain.

Son train de maison est énormément coûteux, non pas tant par suite de quelque grand luxe extérieur que par la grande consommation de bœuf substantiel et de pudding, le nombre considérable de serviteurs qu'il nourrit et habille, et sa singulière disposition à payer follement de petits services.

C'est bien le maître le meilleur et le plus indulgent, et pourvu que ceux qui le servent s'accommodent à ses bizarreries, flattent de temps à autre sa vanité, et ne le volent pas trop ouvertement à son nez, ils peuvent le traire dans la perfection. Tout ce qui vit sur lui semble prospérer et engraisser. Ses domestiques sont bien payés, bien nourris, et n'ont pas grand'chose à faire. Ses chevaux sont gras et nonchalants, et se pavanent tranquillement devant sa voiture de cérémonie ; et les chiens du logis dorment d'un sommeil paisible auprès de la porte — c'est tout au plus s'ils aboieraient contre un malfaiteur.

Sa résidence de famille est un vieux manoir crénelé que la vieillesse a fait grisonner, et de l'aspect le plus vénérable, bien que le plus piteux. Il n'a point été construit sur un plan régulier, mais est une accumulation de parties érigées dans des goûts et des siècles divers. Le centre porte des traces évidentes de l'architecture saxonne, et est aussi solide que de lourdes pierres et du vieux chêne anglais peuvent le rendre. Comme tout ce qui reste de ce style, il est plein de passages sombres, de détours sans fin et de chambres ténébreuses ; et bien que ces dernières aient été partiellement éclairées de nos jours, cependant il y a nombre d'endroits où il vous faut aller à tâtons dans l'obscurité. De temps à autre on a fait des additions à la construction originale, et il s'est opéré de grands changements ; des tours avec leurs créneaux ont été élevées pendant les guerres et les troubles ; des ailes bâties en temps de paix ; et de petites constructions et des communs se sont casés d'après le caprice ou en vue de la commodité des différentes générations, jusqu'à ce qu'elle soit devenue l'un des plus spacieux, des plus inextricables logements qu'on puisse imaginer. Une aile tout entière est occupée par la chapelle de famille, vénérable édifice qui doit avoir été excessivement somptueux, et qui vraiment, malgré tout, bien qu'il ait été modifié, simplifié à diverses reprises, conserve encore un grand air de pompe religieuse. Au dedans, les murs en sont historiés des monuments des ancêtres de John ; et elle est chaudement garnie de moelleux coussins et de chaises bien doublées, où tels de sa famille qui ont du goût pour les offices peuvent s'assoupir à leur aise tout en s'acquittant de leurs devoirs de piété.

Il en a coûté beaucoup d'argent à John pour soutenir cette chapelle ; mais il est inébranlable dans sa croyance, et dans son zèle se pique d'honneur, par suite de cette circonstance que maintes chapelles dissidentes se sont

élevées dans son voisinage, et que plusieurs de ses voisins, avec lesquels il a eu des démêlés, sont d'enragés papistes.

Pour faire le service de la chapelle il entretient, à frais énormes, un pieux et révérend chapelain de famille. C'est un personnage très-instruit, ami du décorum, et un chrétien vraiment bien élevé, qui toujours appuie le vieux gentleman dans ses opinions, cligne discrètement de l'œil à ses petites peccadilles, réprimande les enfants lorsqu'ils sont mutins, et est d'une utilité grande pour exhorter les tenanciers à lire leur Bible, à dire leurs prières, et surtout à solder ponctuellement leurs fermages, et sans grommeler.

Les appartements de la famille sont d'un goût très-suranné, quelque peu lourds, et souvent incommodes, mais offrant l'imposante magnificence de l'ancien temps, garnis de tapisseries riches bien que fanées, d'un mobilier pesant et d'un attirail de vieille vaisselle massive superbe. Vastes cheminées, spacieuses cuisines, caves immenses, somptueuses salles de banquet, tout parle de la bruyante hospitalité des anciens jours, dont les réjouissances de la maison seigneuriale moderne ne sont qu'une ombre. Mais il y a des enfilades tout entières de chambres en apparence désertes et rongées par le temps, des tours et des tourelles chancelantes et qui menacent ruine ; de telle sorte que par les grands vents les personnes de la maison courent risque de les voir tomber sur leur tête.

On a maintes fois conseillé à John de faire examiner à fond ce vieux bâtiment, jeter bas quelques parties inutiles, et consolider le reste avec les matériaux ; mais le vieux gentleman se fâche tout rouge quand on aborde ce sujet. Il soutient que la maison est une excellente maison, — qu'elle est solide et à l'épreuve du mauvais temps, et que ce ne sont pas les orages qui l'ébranleront — qu'elle est restée debout pendant plusieurs centaines d'années, et que par conséquent il n'est pas probable qu'elle s'écroulera maintenant ; — que quant à ce qui est d'être incommode, sa famille est accoutumée à ces inconvénients, et ne serait pas à son aise sans cela ; — que quant à l'énormité de sa masse et aux irrégularités de sa construction, cela résulte de ce qu'elle a mis des siècles à s'élever, et de ce qu'elle a été améliorée par la sagesse de chaque génération ; — qu'une vieille famille comme la sienne a besoin d'une vaste maison pour se loger. Des familles d'hier, des parvenus peuvent demeurer dans des villas modernes, dans des

cases bien commodes ; mais une vieille famille anglaise doit habiter un vieux manoir anglais. Si vous lui signalez quelque partie du bâtiment comme superflue, il soutient qu'elle est essentielle pour la solidité ou l'ornement du reste et l'harmonie de l'ensemble, et prétend que les parties en sont de telle sorte enchâssées les unes dans les autres, que si l'on en jette une à bas on court risque d'avoir le tout sur les oreilles.

Le mot de l'énigme, c'est que John a une grande disposition à protéger et à patroniser. Il croit indispensable à la dignité d'une ancienne et honorable famille de donner de gros gages et de se laisser dévorer par ses domestiques ; c'est ainsi que, tant par vanité que par bonté d'âme, il se fait une loi de toujours abriter et entretenir ses vieux serviteurs.

La conséquence en est que, comme bien d'autres vénérables résidences de famille, son manoir est embarrassé par de vieux valets qu'il ne peut renvoyer et un vieux style qu'il ne peut répudier. Son logis ressemble à un grand hôpital d'invalides, et n'est pas avec toute son étendue le moins du monde trop vaste pour ses habitants. Pas un recoin, pas une encoignure qui ne soit utile à loger quelque inutile personnage. On voit des groupes de vieux mangeurs de bœuf, pensionnaires goutteux, héros retraités de la beurrerie et des offices, s'appuyer nonchalamment contre ses murs, se traîner le long de ses pelouses, sommeiller sous ses arbres, ou se chauffer au soleil sur les bancs devant ses portes. Les communs regorgent de ces surnuméraires et de leurs familles ; car ils sont merveilleusement prolifiques, et, quand ils viennent à mourir, ne manquent pas de laisser à John un legs de bouches affamées à remplir. On ne peut diriger une pioche contre la tour la plus ruinée, la plus vermoulue, que ne surgisse tout à coup dé quelque crevasse ou de quelque meurtrière la tête grise de quelque parasite suranné qui a vécu toute sa vie aux dépens de John, et qui pousse un long cri de détresse : on renverse le toit qui abritait la tête d'un vieux serviteur de la famille. Ceci est un appel auquel l'honnête cœur de John n'a jamais pu résister ; de sorte qu'un homme qui a fidèlement mangé son bœuf et son pudding toute sa vie est sûr d'avoir pour récompense la pipe et le grand pot de bière dans ses vieux jours.

De même, une grande partie de son parc est transformée en enclos ; c'est là que ses coursiers hors de service sont rendus à la liberté pour y paître tranquillement pendant le reste de leur existence, — noble exemple de

souvenir reconnaissant que pourraient, sans déshonneur aucun, imiter ses voisins. C'est une de ses grandes jouissances que de les montrer du doigt à ceux qui le visitent, de s'appesantir sur leurs bonnes qualités, de porter aux nues leurs services passés, et de se vanter d'une façon quelque peu emphatique des périlleuses aventures et des hardis exploits au travers desquels ils l'ont porté.

Parfois il lui arrive de pousser la vénération pour les usages de famille et les charges de famille à un point excentrique. Son manoir est infesté par des bandes de bohémiens ; mais il ne souffrira pas qu'on les expulse, parce qu'ils ont depuis un temps immémorial infesté cette demeure, commis un braconnage organisé sur toutes les générations de la famille. À peine laissera-t-il élaguer une branche sèche sur les grands arbres qui entourent la maison, de peur que cela ne dérange les grolles qui y ont couvé pendant des siècles. Des hiboux ont pris possession du colombier, mais ce sont des hiboux héréditaires, il ne faut pas les troubler. Les hirondelles ont presque bouché toutes les cheminées avec leurs nids ; les martinets bâtissent dans toutes les frises et les corniches ; les corneilles voltigent autour des tourelles, et perchent sur toutes les girouettes ; et l'on voit dans tous les coins de la maison de vieux rats à tête grise qui sortent audacieusement de leurs trous, et y rentrent, en plein jour. Bref, John a un tel respect pour tout ce qui est resté longtemps dans la famille, qu'il ne veut même pas entendre parler de réformer des abus, ces abus étant de bons vieux abus de famille.

Toutes ces bizarreries et ces habitudes ont déplorablement concouru à mettre à sec la bourse du vieux gentilhomme ; et comme il se pique de ponctualité en matière d'argent, et désire conserver son crédit dans le voisinage, il s'est trouvé fort embarrassé pour remplir ses engagements. Cet embarras s'est encore accru par suite des altercations, des scènes qui se produisent continuellement dans sa famille. Ses enfants ont embrassé différentes carrières ; ils ont des manières de voir différentes ; et comme on leur a toujours permis d'exprimer franchement leur opinion, ils ne faillent pas à exercer très-bruyamment ce privilège dans le présent état de ses affaires. Les uns se font les champions de l'honneur de la famille, et sont d'avis que l'antique habitation doit être entretenue dans toute sa splendeur, quoi qu'il en puisse coûter ; les autres, plus prudents et plus judicieux, supplient le vieux gentleman de retrancher un peu de ses dépenses et de

mettre tout son système d'organisation domestique sur un pied plus modeste. Il a, c'est vrai, parfois semblé d'humeur à prêter l'oreille à leurs avis, mais leur conseil salubre a complètement été mis en déroute par l'impétueuse conduite de l'un de ses enfants. Celui-ci est un garçon bruyant, un écervelé, de mœurs assez basses, qui néglige ses affaires pour fréquenter les tavernes, — est l'orateur des clubs de village, et l'oracle suprême parmi les plus pauvres fermiers de son père. Il n'entend pas plutôt quelqu'un de ses frères parler de réforme ou de diminution de dépense qu'il prend aussitôt la balle au bond, leur enlève les paroles de la bouche, et demande à grands cris un bouleversement général. Sa langue une fois partie, rien ne peut l'arrêter. Il ne cesse d'arpenter la chambre, tempête, querelle le vieillard sur ses habitudes dissipatrices, tourne en ridicule ses goûts et ses idées, insiste pour qu'il mette les vieux serviteurs à la porte, donne aux chiens de chasse les chevaux hors de service, envoie promener le gras chapelain et prenne à sa place un prédicateur ambulante ; — que dis-je ? il voudrait que l'antique demeure fut entièrement rasée au niveau du sol, et qu'une autre, tout simplement de brique et de mortier, s'élevât au même endroit. Il se déchaîne contre toutes les réjouissances sympathiques et les fêtes de famille, et s'esquive en grommelant pour aller au café toutes les fois qu'un équipage s'arrête devant la porte. Bien que constamment à se plaindre du vide de sa bourse, il ne se fait pas scrupule de dépenser tout son argent de poche dans ces réunions de taverne, et même se fait ouvrir des comptes pour le liquide au-dessus duquel il moralise sur l'extravagance de son père.

On s'imaginera aisément combien une telle opposition s'accorde peu avec le caractère irascible du vieux cavalier. Il est devenu si irritable, par suite de contradictions incessantes, que le seul mot d'économie ou de réforme est le signal d'une dispute entre lui et l'oracle de taverne. Comme ce dernier est trop grand garçon, trop intraitable pour la discipline paternelle, ayant, avec l'âge, perdu toute crainte du bâton, ils se font dans des scènes fréquentes une guerre de mots, lesquels vont parfois si loin, que John est obligé d'appeler à l'aide son fils Tom, officier qui a servi sur le continent, mais qui vit maintenant à la maison, en demi-solde. Celui-ci ne manque jamais de se ranger du côté du vieux gentilhomme, qu'il ait tort ou raison ; n'aime rien tant qu'une vie bruyante et joyeuse, et est tout prêt, sur

un clin d'œil ou un signe de tête, à dégainer et à brandir son sabre au-dessus de la tête de l'orateur, s'il s'avise de s'insurger contre l'autorité paternelle.

Ces dissensions domestiques se sont, suivant l'usage, répandues au dehors, et sont un merveilleux aliment de scandale dans le voisinage de John. Les gens commencent à prendre un air grave, et secouent la tête si l'on vient à parler de ses affaires. Tous ils « espèrent que sa position n'est pas aussi critique qu'on la représente ; mais pour que les propres enfants d'un homme en arrivent à se déchaîner contre son extravagance, il faut que les choses aillent bien mal. Ils entendent dire qu'il a des hypothèques par-dessus les oreilles et est continuellement en pourparler avec des usuriers. C'est assurément un vieux gentleman très-libéral, mais ils craignent qu'il n'ait vécu trop vite ; à vrai dire, ils n'ont jamais su qu'il fût résulté rien de bon de cette passion pour la chasse, les courses de chevaux, les fêtes bruyantes et les luttes de boxeurs. Bref, le domaine de M. Bull est un très-beau domaine, et est resté longtemps dans la famille ; mais, malgré tout cela, ils ont vu maints domaines plus beaux encore aboutir au marteau du commissaire-priseur.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est l'effet que ces embarras pécuniaires et ces discordes intestines ont eu sur le pauvre homme lui-même. Au lieu de cet abdomen si gaillard et si rond, de ce visage propre et vermeil, qu'il avait coutume d'exposer aux regards, il est depuis peu devenu aussi ridé, aussi racorni qu'une pomme mordue par la gelée. Son gilet écarlate à galons d'or, qui se gonflait si crânement dans ces jours prospères où il filait sous le vent, maintenant retombe tristement autour de lui comme la grande voile par une bonace. Sa culotte de cuir est pleine de rides et de plis, et l'on voit qu'elle a beaucoup à faire pour soutenir les bottes qui bâillent de chaque côté de ses jambes autrefois respectables.

Au lieu de marcher fièrement, comme par le passé, son chapeau à trois cornes sur l'oreille, de brandir son bâton et de le faire descendre à chaque instant avec un bruit sec sur le sol, de regarder chacun bravement au visage et de fredonner un lambeau d'air à reprises ou une chanson à boire, il suit maintenant son chemin en sifflant à part lui d'un air pensif, la tête penchée vers la terre, son bâton relevé sous son bras, et les mains enfoncées jusqu'au fond des poches de son haut de chausses, qui sont manifestement vides.

Telle est à présent la condition de l'honnête John Bull ; et pourtant, malgré tout cela, le cœur du vieux drille est aussi ferme, aussi hardi que jamais. Vous échappe-t-il la moindre expression de sympathie ou d'intérêt, il prend feu tout d'abord, jure qu'il est le plus riche et le plus solide gaillard de la contrée, parle de consacrer de grosses sommes à l'embellissement de sa maison ou à l'achat d'un autre domaine, et d'un air rodomont, serrant fortement son bâton, appelle de tous ses vœux un nouvel assaut au brin d'estoc.

Bien qu'il puisse y avoir dans tout ceci quelque chose d'assez bizarre, j'avoue cependant que je ne puis envisager la situation de John sans un vif sentiment d'intérêt. Avec toutes ses humeurs fantasques et ses préjugés enracinés, c'est un vieux bonhomme au cœur d'or. Peut-être n'est-il pas aussi merveilleusement beau garçon qu'il le croit lui-même ; mais il est au moins deux fois aussi bon que ses voisins le représentent. Ses vertus sont toutes à lui, toutes simples, familières et naïves. Ses défauts mêmes empruntent quelque chose à la richesse de ses bonnes qualités. Son extravagance sent sa générosité, son humeur querelleuse son courage, sa crédulité sa franche bonne foi, sa vanité son légitime orgueil, et sa rudesse sa sincérité. Elles sont toutes le trop plein d'une belle et généreuse nature. Rude au dehors, mais sain et vigoureux au dedans, il ressemble à son vieux chêne, dont l'écorce a les excroissances en proportion de la grosseur du tronc, et dont les branches font entendre, par le moindre orage, un gémissement et un murmure effrayants, à raison même de leur ampleur et du luxe de leur feuillage. Il y a quelque chose aussi, dans l'aspect de sa vieille résidence de famille, qui est extrêmement poétique et pittoresque ; et aussi longtemps qu'on pourra la rendre confortablement habitable, je tremblerais presque d'y voir toucher, dans le conflit actuel des goûts et des opinions. Quelques-uns de ses conseillers sont assurément de bons architectes, qui pourraient être utiles ; mais beaucoup, je le crains, sont de purs niveleurs, qui, lorsqu'ils auraient une fois obtenu de battre de leurs pioches ce vénérable édifice, ne s'arrêteraient point avant qu'ils l'eussent jeté bas et se fussent peut-être ensevelis eux-mêmes sous les décombres. Tout ce que je souhaite, c'est que les embarras présents de John puissent lui apprendre à être plus circonspect à l'avenir. Puisse-t-il cesser de se troubler l'esprit des affaires des autres, abandonner ses infructueux efforts pour faire

du bien à ses voisins et donner la paix et le bonheur au monde, à grand renfort de bâton ; rester tranquillement chez lui, arriver petit à petit à réparer sa maison ; cultiver son riche domaine selon sa fantaisie ; être économe de son revenu — s'il le juge à propos ; faire rentrer dans le devoir ses enfants indisciplinés — s'il le peut ; renouveler les scènes joyeuses de l'antique prospérité ; et jouir longtemps, sur son sol héréditaire, d'une verte, honorable et riche vieillesse.

L'ORGUEIL DU VILLAGE.

Puisse nul loup hurler, ni fresaie agiter
Lugubrement son aile, autour de cette pierre !
Que l'orage et les vents oublient de visiter,
De glacer ou flétrir le petit, coin de terre
Où tranquille tu dors ; mais que, jet abondant,
L'amour vienne aviver son aspect florissant !

HERRICK.

Dans le cours d'une excursion à travers un des comtés reculés de l'Angleterre, ayant pris un de ces chemins de traverse qui font parcourir les parties les plus solitaires de la contrée, je tombai une après-midi dans un village dont la situation champêtre et retirée offrait les plus grandes beautés. Il y avait, chez ses habitants, un air de simplicité naïve que l'on ne rencontre pas dans les villages qui se trouvent sur le bord des routes fréquentées par les voitures. Je résolu d'y passer la nuit ; après quoi, lesté d'un dîner prématuré, je partis en touriste pour jouir des sites environnants.

Ma promenade, comme il arrive d'ordinaire aux voyageurs, me conduisit bientôt à l'église, qui s'élevait à une petite distance du village. C'était vraiment un objet digne de curiosité ; sa vieille tour était entièrement recouverte de lierre ; çà et là seulement un arc-boutant en saillie, un angle de muraille grise, ou quelque ornement capricieusement sculpté, perçait à travers le rideau de verdure. Il faisait une soirée ravissante. La première partie du jour avait été sombre et pluvieuse, mais dans l'après-midi le temps s'était éclairci, et bien que des nuages sinistres fussent encore suspendus au-dessus de nos têtes, cependant il y avait à l'ouest une large bande de ciel doré, d'où le soleil couchant rayonnait à travers les feuilles humides de pluie et enveloppait la nature tout entière dans un mélancolique sourire. On eût dit l'heure dernière d'un bon chrétien qui sourit aux péchés et aux douleurs du monde, et donne, dans la sérénité de son déclin, l'assurance qu'il aura bientôt un glorieux réveil.

Je m'étais assis sur une tombe à demi recouverte, et rêvais, comme on est enclin à le faire à cette heure des pensées sérieuses, aux scènes passées et aux amis de jeunesse, — à ceux qui étaient au loin et à ceux qui n'étaient plus, — me laissant aller à cette espèce d'imagination mélancolique qui a quelque chose en soi de plus doux encore que le plaisir. De temps à autre le son d'une cloche parti de la tour voisine venait frapper mon oreille ; ses accents étaient à l'unisson de la scène, et, loin de jeter le trouble dans mes sensations, s'harmonisaient avec elles ; et il s'écoula quelque temps avant que je me souvinsse qu'elle devait tinter le glas de quelque nouvel occupant de la tombe.

Au même moment je vis un convoi funèbre traverser la pelouse du village ; il serpenta lentement le long d'un sentier bordé de haies, s'enfonça, reparut à travers les percées de la haie, et enfin passa près de l'endroit où j'étais assis. Le drap mortuaire était soutenu par des jeunes filles vêtues de blanc ; une autre, âgée de dix-sept ans environ, précédait le convoi une guirlande de fleurs blanches à la main, pour indiquer que la défunte était jeune et vierge. Le corps était suivi par les parents : c'était un vénérable couple, et de la première classe des paysans. Le père semblait comprimer ses sentiments ; mais la fixité de son regard, la contraction de son front, les rides profondes de son visage, disaient la lutte qui se passait en lui. Sa femme se suspendait à son bras, pleurant et criant à la fois avec les convulsifs éclats d'une douleur de mère.

J'accompagnai le cortège à l'église. La bière fut placée dans la nef, et la guirlande de fleurs blanches, ainsi qu'une paire de gants blancs, suspendue au-dessus du siège qu'avait occupé la défunte.

Tout le monde sait de quelle puissante émotion l'âme est étreinte pendant un service funèbre ; car est-il quelqu'un d'assez heureux pour n'avoir jamais escorté vers la tombe un être qu'il chérissait ? Mais quand il s'accomplit au-dessus des restes mortels de l'innocence et de la beauté, fauchées dans l'épanouissement de la vie, — peut-il y avoir quelque chose de plus touchant ? À la simple mais si solennelle consignation du corps au tombeau : — « la terre à la terre — les cendres aux cendres — la poussière à la poussière ! » — les pleurs des jeunes compagnes de la défunte coulèrent sans qu'elles pussent les retenir. Le père semblait encore lutter contre son angoisse, et chercher à se soulager avec la certitude que les

morts sont sauvés qui meurent au Seigneur ; mais la mère ne pensait à son enfant que comme à une fleur des champs coupée, renversée, flétrie, au milieu de ses parfums ; elle était comme Rachel, « qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée. »

En retournant à l'auberge, j'appris toute l'histoire de la défunte. Elle était simple, et de celles qui ont été souvent racontées. Elle avait été la beauté, l'orgueil du village. Son père avait été jadis un fermier opulent, mais il avait vu diminuer ses ressources. C'était son unique enfant, entièrement élevée à la maison, dans la simplicité de la vie rustique. Elle avait été l'écolière du pasteur du village, la brebis favorite de son petit troupeau. Le bonhomme avait veillé avec un soin tout paternel sur son éducation, qui avait été limitée, appropriée à la sphère dans laquelle elle devait se mouvoir ; car il voulait seulement qu'elle fût à la hauteur de sa position dans la vie, non l'élever au-dessus d'elle. La tendresse et l'indulgence de ses parents, et l'exemption de toute occupation vulgaire, avaient développé chez cette enfant une grâce et une délicatesse de caractère natives qui s'harmonisaient avec le fragile éclat de sa beauté. Elle ressemblait à quelque tendre arbuste du jardin, fleurissant par hasard au milieu de ses frères plus vigoureux de la campagne. La supériorité de ses charmes était sentie et reconnue par ses compagnes, mais sans envie ; car elle était encore surpassée par la grâce modeste et la séduisante affabilité de ses manières. C'est bien d'elle qu'on pouvait dire :

« Jamais à travers champs ne courut haletante,
« Dans un état obscur, fillette plus charmante.
« Ses actions, son air, ont quelque chose en eux
« De plus grand qu'elle même et peu fait pour ces lieux. »

Le village était un de ces endroits isolés qui conservent encore quelques vestiges des vieilles coutumes anglaises. Il avait ses fêtes rustiques et ses joyeux amusements, et observait encore les rites autrefois si populaires de Mai. Ils avaient même été protégés par son pasteur actuel, qui était passionné pour les vieilles coutumes, et un de ces naïfs chrétiens qui croient avoir rempli leur mission en propageant la joie sur la terre et le bon vouloir,

parmi les hommes. Sous ses auspices le mai s'élevait d'année en année au milieu de la pelouse du village ; le 1^{er} mai on le décorait de guirlandes et de banderoles, et une reine de mai ou dame de la Saint-Philippe était chargée, comme aux anciens jours, de présider aux divertissements et de distribuer les prix et les récompenses. La situation pittoresque du village et l'originalité de ses fêtes rustiques attiraient souvent l'attention de visiteurs conduits par le hasard. De ce nombre, un premier jour de mai, se trouvait un jeune officier dont le régiment avait pris depuis peu ses quartiers dans le voisinage. Il fut séduit par le goût naturel dont était empreinte cette pompe villageoise, et plus encore par les naissants attraits de la reine de mai. C'était la favorite du lieu ; elle était couronnée de fleurs, rougissant et souriant dans toute la délicieuse confusion d'une timidité et d'un bonheur de jeune fille. La simplicité de mœurs qui règne au village le mit facilement à même de faire sa connaissance ; il se fraya graduellement un chemin dans son intimité, et lui fit sa cour de la façon imprévoyante dont les jeunes officiers sont portés à se jouer de la candeur rustique.

Il n'y avait rien, du reste, dans ses avances qui pût effaroucher ou alarmer. Il ne parlait même jamais d'amour, mais il y a des manières de le faire plus éloquentes que le langage, et qui le portent subtilement et irrésistiblement au cœur. L'éclat du regard, le son de voix, les mille tendresses qui émanent de chaque mot, de chaque coup d'œil, de chaque action, — voilà ce qui forme la véritable éloquence de l'amour, et ce que l'on peut toujours sentir et comprendre, mais ce qu'on ne décrira jamais. Faut-il s'étonner qu'ils aient fait aisément la conquête d'un cœur jeune, sincère et impressionnable ? Quant à elle, elle aima presque à son insu ; c'est à peine si elle se demanda quelle était cette passion grandissante qui absorbait toutes ses pensées et tous ses sentiments, ou quelles en seraient les conséquences. À dire vrai, elle ne songeait pas à l'avenir. Présent, ses regards et ses paroles occupaient toute son attention ; absent, elle ne pensait qu'à ce qui s'était passé lors de leur dernière entrevue. Elle s'égarait avec lui dans les sentiers verts bordés de haies, au milieu des scènes agrestes du voisinage. Il lui apprenait à découvrir de nouvelles beautés dans la nature ; il s'exprimait dans le langage de la vie élégante et cultivée, et versait doucement dans son oreille les enchantements de la fiction et de la poésie.

Peut-être n'y eut-il jamais entre les deux sexes de passion plus pure que celle de cette innocente fille. La jolie tournure de son jeune admirateur, et l'éclat de son costume militaire, pouvaient tout d'abord avoir charmé ses yeux, mais ce n'était pas cela qui avait captivé son cœur. Son attachement avait en soi quelque chose de l'idolâtrie. Elle le considérait comme un être d'un ordre supérieur. Elle éprouvait dans sa société l'enthousiasme d'un esprit naturellement délicat et poétique, et qui pour la première fois s'éveille à la vive perception du grand et du beau. Quant aux méprisables distinctions de rang et de fortune, elle n'y songeait seulement pas ; c'était la différence d'esprit, de port, de manières, d'avec ceux de l'entourage rustique auquel elle était accoutumée, qui l'élevait à ses yeux. Elle l'écoutait d'une oreille charmée, le regard baissé vers la terre, dans un muet ravissement, et sa joue se colorait sous l'enthousiasme ; et si parfois elle hasardait un regard furtif de timide admiration, il était aussi promptement détourné, et elle soupirait et rougissait à l'idée de son indignité comparative.

Son amant était également sous le charme, mais sa passion était mélangée de sentiments d'une nature plus grossière. Il avait commencé cette liaison avec légèreté, car il avait souvent entendu les officiers ses camarades se vanter de leurs conquêtes villageoises, et croyait quelque triomphe de cette espèce nécessaire à sa réputation d'homme entreprenant. Mais il était trop plein d'ardeurs juvéniles ; son cœur n'avait pas encore été rendu suffisamment froid et égoïste par une vie errante et dissipée : il prit feu à la flamme même qu'il cherchait à allumer, et avant qu'il se fût aperçu de la nature de sa situation il devint réellement amoureux.

Que ferait-il ? Il y avait les éternels obstacles qui se rencontrent si fréquemment dans ces affections irréfléchies. Son rang dans la vie, — les préjugés de noblesse et de parenté, — sa position dépendante vis-à-vis d'un père orgueilleux et inflexible, — tout lui défendait de songer au mariage ; — mais quand il jetait les yeux sur cette innocente créature, si frêle et si confiante, il y avait une pureté dans ses manières, une netteté dans sa vie et une modestie suppliante dans ses regards, qui terrassaient sous le respect tout sentiment libertin. En vain essayait-il de se fortifier par mille odieux exemples tirés d'hommes du bel air, et d'éteindre le foyer des sentiments généreux au moyen de cette légèreté froidement ironique avec laquelle il les

avait entendus parler de la vertu des femmes ; toutes les fois qu'il se trouvait en sa présence, elle était toujours environnée par ce charme mystérieux mais impassible de la pureté virginale, dans la sphère sacrée de laquelle ne peut vivre aucune pensée coupable.

L'arrivée soudaine d'ordres au régiment de gagner le continent acheva de mettre le trouble dans son esprit. Il demeura quelque temps dans l'état d'irrésolution le plus douloureux ; il hésitait à lui faire part de ces nouvelles avant que le jour du départ fût arrivé, quand il lui en donna connaissance un soir dans le cours d'une promenade.

L'idée d'une séparation ne s'était pas encore présentée à elle ; elle s'abattit tout d'un coup sur son rêve de bonheur. Elle l'envisagea comme un désastre soudain et irréparable, et fondit en larmes avec la naïve simplicité d'un enfant. Il l'attira sur son sein, et ses baisers essuyèrent les pleurs qui inondaient ses joues charmantes ; il ne fut pas repoussé, car il est des instants où la douleur et la tendresse, en se confondant, purifient les caresses de l'amour. Il était naturellement impétueux, et la vue de la beauté se laissant en apparence aller dans ses bras, la conscience de son pouvoir sur elle, et sa crainte de la perdre pour toujours, tout conspirait à étouffer ses bons sentiments : — il se hasarda à lui proposer d'abandonner la maison paternelle et de s'attacher à sa fortune.

Il était tout à fait novice dans l'art de séduire, et rougit et pâlit de sa propre bassesse ; mais si naïve d'esprit était celle dont il voulait faire sa victime, qu'elle fut d'abord en peine de comprendre ce qu'il voulait dire, et pourquoi elle quitterait son village natal et l'humble toit de ses parents. Quand enfin la nature de sa proposition vint frapper son esprit candide, l'effet en fut flétrissant. Elle ne pleura pas, — elle ne se répandit pas en reproches, — elle ne dit pas un mot, — mais elle recula terrifiée comme à la vue d'une vipère, lui lança un regard d'angoisse qui pénétra jusqu'au fond de son âme, et, joignant les mains dans sa détresse, s'enfuit, comme pour y chercher un asile, vers la cabane de son père.

L'officier se retira confondu, humilié et repentant. On ne peut savoir ce qui serait résulté du conflit de ses sentiments si ses pensées n'avaient pas été distraites par l'agitation du départ. De nouvelles scènes, de nouveaux plaisirs et de nouveaux compagnons, firent taire bientôt les reproches qu'il s'adressait à lui-même, et étouffèrent sa tendresse ; cependant, au milieu du

tumulte des camps, des orgies de garnison, des manœuvres militaires, et même du bruit étourdissant des batailles, ses pensées remontaient quelquefois doucement vers les scènes de repos champêtre et de simplicité villageoise — la blanche chaumière — le sentier longeant le ruisseau limpide, et bordé par une haie d'aubépine, et la petite paysanne qui s'y attardait, appuyée sur son bras, et l'écoutant l'œil radieux d'une affection qui s'ignore.

Le coup porté à la pauvre fille par la destruction de tout son monde idéal avait été bien cruel. Des défaillances et des passions hystériques avaient d'abord ébranlé sa constitution délicate : elles furent suivies d'une morne et langoureuse mélancolie. Elle avait contemplé de sa fenêtre le départ des troupes. Elle avait vu son déloyal amant emporté, comme en triomphe, au milieu du bruit des tambours et des trompettes, et de la pompe des armes. Elle le suivit pour la dernière fois d'un regard douloureux ; le soleil du matin faisait resplendir son visage, et son panache flottait dans la brise ; il passa, disparut à ses yeux comme une brillante vision, et la laissa dans une obscurité profonde.

Il serait oiseux de s'appesantir sur les particularités de son histoire subséquente : elle ressemble aux autres histoires d'amoureuse mélancolie. Elle évitait la société, et allait s'égarer seule dans les sentiers qu'elle avait le plus fréquentés avec son amant. Elle voulait, comme le daim blessé, pleurer en silence dans la solitude et couvrir la douleur acérée qui s'envenimait dans son âme. Parfois on la voyait, à une heure avancée du soir, assise sous le porche de l'église du village, et les laitières, revenant des champs, la surprenaient de temps à autre à fredonner quelque plaintive chanson dans le sentier bordé d'aubépine. Elle devint fervente dans ses dévotions à l'église ; et quand les vieillards la voyaient approcher, si tôt dévastée, et cependant avec cette fraîcheur qui consume et cette touchante auréole que la mélancolie répand autour de la beauté, ils lui faisaient place, comme à quelque chose d'immatériel, et, la suivant du regard, secouaient la tête, remplis d'un funeste pressentiment.

Elle sentait qu'elle marchait à grands pas vers la tombe, mais elle y aspirait comme à un lieu de repos. Le fil d'argent qui l'attachait à la vie s'était dénoué, et il lui semblait qu'il n'y eût plus de joie sous le soleil. Si jamais son tendre cœur avait nourri quelque ressentiment contre son amant,

il était tout à fait éteint. Elle était incapable de passions haineuses, et dans un moment de tendresse attristée elle traça pour lui une lettre d'adieu. Elle était écrite dans le langage le plus simple, mais émouvante de sa simplicité même. Elle lui disait qu'elle était mourante, et ne lui celait pas que sa conduite en était la cause. Elle lui dépeignait même les souffrances qu'elle avait éprouvées, mais terminait en disant qu'elle n'eût pu mourir en paix si elle ne lui eût pas envoyé son pardon et sa bénédiction.

Par degrés ses forces déclinaient, au point qu'il lui devint impossible de quitter la chambre. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de gagner en chancelant la fenêtre, où, renversée sur sa chaise, c'était son bonheur de rester tout le jour et de contempler le paysage qui s'étendait devant elle. Cependant elle ne proférait aucune plainte, et ne révélait à personne le mal qui lui rongeaient le cœur. Elle, ne prononçait même jamais le nom de son amant, mais posait sa tête sur le sein de sa mère et pleurait en silence. Ses pauvres parents se penchaient dans une anxiété muette sur cette fleur de leurs espérances qui se flétrissait sous leurs yeux, se berçant encore de l'espoir qu'elle pourrait renaître à la fraîcheur, et que l'éclatant et céleste incarnat qui parfois colorait ses joues pouvait bien être une promesse du retour de la santé.

Ainsi elle était assise au milieu d'eux, une après-midi de dimanche, ses mains enfermées dans les leurs, la croisée ouverte toute grande, pendant qu'un doux zéphyr se glissait dans la chambre, apportant avec lui le parfum du chèvrefeuille que ses propres mains avaient planté autour de la fenêtre.

Son père venait de lire un chapitre de la Bible ; il y était parlé de la vanité des choses terrestres et des joies du ciel : cette lecture semblait avoir versé dans son sein la consolation et la sérénité. Ses yeux s'étaient arrêtés dans le lointain sur l'église du village : la cloche avait tinté pour le service du soir ; le dernier villageois s'attardait sous le porche ; et tout était plongé dans cette immobilité sainte particulière au jour du repos. Ses parents la couvaient des yeux, le cœur gros d'inquiétude. La maladie et le chagrin, qui passent si rudement sur certaines figures, avaient donné à la sienne l'expression d'un visage de séraphin. Une larme tremblait dans son bel œil bleu. — Pensait-elle à son déloyal amant ? — ou ses pensées errantes étaient-elles dans ce cimetière lointain au sein duquel elle serait peut-être bientôt déposée ?

Soudain un bruit de sabots de cheval se fait entendre ; — un cavalier galope jusqu'à la chaumière, — met pied à terre devant la fenêtre ; — la pauvre fille pousse une faible exclamation et retombe au fond de sa chaise : c'était son amant que ramenait le repentir ! Il se précipita dans la maison, et courut la presser sur son sein ; mais sa beauté ravagée, — son visage où se peignait la mort, — si blême, et cependant si charmant dans sa désolation, — lui percèrent le cœur, et il se jeta plein d'angoisse à ses pieds. Elle était trop faible pour se lever, — elle essaya de lui tendre sa main tremblante ; — ses lèvres remuèrent comme si elle parlait, mais aucun mot ne fut articulé ; — elle abaissa sur lui des regards où se peignait un sourire d'une inexprimable tendresse, — et ferma les yeux pour toujours.

Tels sont les détails que je recueillis sur cette histoire villageoise. Ils sont bien maigres, et je sais bien qu'ils ne se recommandent point par une grande nouveauté. Dans la rage actuelle pour les incidents étranges et les récits de haut goût, ils pourront sembler rebattus et insignifiants ; mais ils m'intéressèrent fortement à cette époque, et, pris dans leur rapport avec la touchante cérémonie dont je venais d'être témoin, firent sur mon esprit une impression plus profonde que maintes circonstances d'une nature plus frappante. J'ai traversé depuis cet endroit, et visité de nouveau l'église, poussé par un meilleur motif qu'une simple curiosité. C'était une soirée d'hiver ; les arbres étaient dépouillés de leur feuillage ; le cimetière apparaissait nud et morne, et le vent soufflait glacé au travers de l'herbe desséchée. Mais des arbustes à feuilles persistantes avaient été plantés autour du tombeau de la favorite du village, et l'osier se courbait au-dessus pour préserver le gazon de toute injure.

La porte de l'église était ouverte ; j'y entrai. Là se suspendaient la guirlande de fleurs et les gants, comme au jour des funérailles : les fleurs étaient flétries, il est vrai ; mais il semblait qu'on eût pris soin d'empêcher que la poussière n'en ternît la blancheur. J'ai vu bien des monuments où l'art a épuisé ses secrets pour éveiller la sympathie du spectateur, mais je n'en ai jamais rencontré qui parlât à mon cœur d'une façon plus touchante que le simple mais délicat souvenir d'innocence exhalée.

LE PÊCHEUR À LA LIGNE.

Nature ce jour-là semblait être amoureuse.
Déjà se réveillait la sève vigoureuse ;
Du cep elle gonflait le tissu serpentin ;
Les oiseaux avaient pris chacun leur valentin.
La truite, qui, craintive, au fond de l'eau demeure
Remontait pour se prendre à l'invisible leurre.
Mon patient ami, là d'efforts redoublait,
Ne quittant pas des yeux sa ligne qui tremblait.

Sir H. WOTTON.

On dit que bien des mauvais garnements sont amenés à s'enfuir de chez leurs parents et à embrasser la vie de marin pour avoir lu l'histoire de Robinson Crusoë ; je soupçonne que, de même, nombre de ces dignes gentlemen qui ont coutume de fréquenter les bords de champêtres ruisseaux une ligne à la main peuvent faire remonter l'origine de leur passion aux pages séduisantes de l'honnête Isaac Walton. Je me rappelle avoir étudié son *Complet Pêcheur* il y a plusieurs années, en compagnie d'un cercle d'amis, et qu'à la suite de cette étude nous fûmes, tous sans exception, complètement empoignés par la manie de la pêche à la ligne. On était au commencement de l'année ; mais aussitôt que la saison fut propice, que le printemps commença à se fondre dans la lisière de l'été, nous prîmes en main la ligne et nous enfonçâmes bravement dans la campagne, aussi malades, aussi fous que le fut jamais Don Quichotte pour avoir lu des livres de chevalerie.

L'un de nous avait égalé l'hidalgo dans les complications de son attirail, étant équipé de pied en cap pour l'entreprise. Il avait un habit de futaine à larges basques, émaillé d'une cinquantaine de poches ; une paire de gros souliers, avec des guêtres de cuir ; un panier pour mettre le poisson, en sautoir d'un côté ; une ligne brevetée, une truble, et une douzaine d'autres incommodités profondément ignorées du véritable pêcheur à la ligne. Ainsi harnaché pour la campagne, il était un aussi grand objet d'étonnement et de

curiosité pour les gens du pays, qui n'avaient jamais vu de pêcheur à la ligne régulier, que l'était le héros de la Manche tout bardé d'acier parmi les chevriers de la Sierra-Morena.

Notre coup d'essai se fit le long d'un ruisseau de montagne, au milieu des hautes terres de l'Hudson ; endroit assez peu propice au déploiement d'une tactique de pêche qui avait été imaginée sur les rives veloutées de tranquilles petits ruisseaux anglais. C'était un de ces libres courants qui prodiguent parmi nos solitudes romantiques des beautés ignorées à remplir l'album d'un chasseur au pittoresque. Parfois, descendant des rochers à pic, il bondissait et formait de petites cascades, au-dessus desquelles les arbres projetaient leurs larges branches flottantes, tandis que de grandes herbes sans nom se détachaient en franges sur ses bords menaçants, humides de gouttes diamantées. Parfois il mugissait et courait furieux le long d'un ravin pour se perdre dans l'épais ombrage d'une forêt, qu'il remplissait de murmures, et après cette course turbulente, reparaissait tout à coup sans bruit à ciel libre, de l'air le plus placide et le plus modeste imaginable : telle j'ai vu parfois une enragée furie de ménagère, après avoir fait retentir le logis de son vacarme et de sa mauvaise humeur, passer le seuil toute souriante, onduler et tirer des révérences, et lancer des œillades à tout le monde.

Que ce ruisseau vagabond glissait doucement alors, courant au sein de vertes prairies parmi les montagnes, où le repos était seulement interrompu par le tintement accidentel d'une clochette sorti du bétail assoupi dans la luzerne, ou le bruit de la hache du bûcheron, partant de la forêt voisine !

Pour moi, qui fus toujours d'une nullité peu commune dans toute espèce de passe-temps qui exigeait ou de la patience ou de l'habileté, je n'avais pas pêché plus d'une demi-heure que j'avais complètement « satisfait le sentiment », et m'étais convaincu de la vérité de l'opinion d'Isaac Walton, que la pêche à la ligne est un peu comme la poésie : — il faut être né pour ça. Je me harponnais au lieu du poisson ; j'embarrassais ma ligne dans tous les arbres, perdais mon amorce, cassais le scion. Enfin, de désespoir, j'abandonnai l'entreprise, et passai la journée sous les arbres, à lire le vieil Isaac ; constatant avec bonheur que c'était sa verve enchanteresse d'honnête simplicité et de sentiment rustique qui m'avait ensorcelé, et non la passion de la pêche. Quant à mes compagnons, ils étaient plus

persévérants dans leur illusion. En ce moment je les ai devant les yeux, marchant à petit bruit le long du ruisseau, à l'endroit où il coulait à ciel découvert ou était simplement frangé d'arbustes et de buissons. Je vois le butor s'élever avec un cri sourd lorsqu'ils font irruption dans sa retraite rarement envahie ; le martin-pêcheur les épient soupçonneusement de son arbre desséché qui se projette au-dessus de l'étang d'un noir foncé, dans la gorge des collines ; la tortue se laissant obliquement glisser de sur la pierre ou le tronc d'arbre sur lesquels elle se réchauffe au soleil ; et la grenouille, saisie d'une terreur panique, s'enflant et plongeant tête baissée à leur approche, répandant l'alarme parmi toute la gent aquatique d'alentour.

Je me souviens aussi qu'après nous être fatigués, avoir épié, rampé pendant la plus grande partie du jour, à peu près sans aucun résultat, en dépit de tout notre admirable équipement, un méchant petit paysan descendit nonchalamment la colline avec un scion fait d'une branche d'arbre, quelques mètres de fil retors, et, Dieu me pardonne ! une épingle recourbée, je crois, pour hameçon, auquel pendait, en guise d'amorce, un ignoble ver de terre, — et dans une demi-heure attrapa plus de poisson que nous n'avions eu de fretin dans toute la journée.

Mais surtout je me souviens de « l'excellent repas, repas honnête, salubre, riche d'appétit », que nous fîmes sous un hêtre, près d'une source fraîche et limpide qui s'échappait doucement du flanc d'une colline ; et que, lorsqu'il fut terminé, l'un de nous lut à haute voix la scène entre le vieil Isaac Walton et la laitière, tandis que j'étais couché sur l'herbe et que je bâtissais des châteaux dans une brillante pile de nuages, jusqu'à ce que je m'endormisse. Tout cela peut paraître ressembler à de l'égotisme pur ; cependant je ne puis m'empêcher de fixer ces souvenirs, qui passent sur mon esprit comme un accord de musique, et qui ont été évoqués par une agréable scène dont je fus témoin il n'y a pas longtemps.

Dans une excursion matinale le long des rives de l'Alun, charmant petit ruisseau qui descend des montagnes galloises et se jette dans la Dee, mon attention fut attirée vers un groupe assis sur le bord. En approchant, je vis qu'il consistait en un pêcheur à la ligne émérite et deux paysans ses élèves. Le premier était un vieux brave homme à jambe de bois, aux vêtements excessivement mais très-soigneusement rapiécés, indice d'une pauvreté honnêtement encourue et décemment supportée. Sa figure portait les traces

d'orages éclatés, mais on voyait que le temps s'était rasséréné ; les rides s'y étaient fondues dans un perpétuel sourire ; ses boucles de cheveux gris-fer se jouaient autour de ses oreilles, et il avait au plus haut degré l'air de bonne humeur d'un philosophe par tempérament, qui était disposé à prendre le monde comme il était. L'un de ses compagnons était un individu en guenilles, ayant la mine en dessous d'un insigne braconnier, et qui savait trouver, j'en répondrais, par la nuit la plus obscure, le chemin conduisant à l'étang de n'importe quel gentilhomme du voisinage. L'autre était un jeune garçon du pays, de haute taille, à l'air gauche, aux allures nonchalantes, et, suivant toute apparence, quelque chose comme un dameret de campagne. Le vieillard était occupé à examiner l'intérieur d'une truite qu'il venait de prendre, afin de découvrir, par son contenu, quels insectes étaient propres à servir d'amorce, et donnait à ce sujet une leçon à ses compagnons, qui paraissaient l'écouter avec une déférence infinie. J'éprouve une certaine sympathie pour tous les « confrères de la ligne » depuis que j'ai lu Isaac Walton. Ce sont, assure-t-il, des hommes de « douce, bienveillante et pacifique humeur » ; et mon estime pour eux s'est encore accrue par suite de la rencontre que je fis d'un vieux traité de la pêche à la ligne dans lequel sont énoncées nombre des maximes de leur inoffensive confrérie. « Ayez bien soin, » dit cet honnête petit traité, « quand vous vous livrez à ce divertissement, de n'ouvrir la porte de personne sans la refermer. Vous ne vous adonnerez non plus à la savante récréation ci-dessus dans l'unique intention d'arrondir ou d'épargner votre bourse, mais pour votre consolation, afin de vous procurer la santé du corps et surtout celle de l'âme^[1]. »

Je crus avoir rencontré dans l'habile pêcheur à la ligne que j'avais sous les yeux la réalisation de ce que j'avais lu ; et puis il y avait dans ses regards un contentement sympathique qui m'attirait irrésistiblement vers lui. Je ne pus m'empêcher d'observer la manière toute galante dont il courait d'un endroit du ruisseau à un autre, tenant en l'air sa ligne pour empêcher le fil de traîner par terre ou de s'embarrasser dans les buissons ; et l'adresse avec laquelle il jetait sa mouche à tous les bons endroits ; lui faisant quelquefois légèrement effleurer un petit courant, quelquefois la plongeant dans une de ces profondes cavités formées par une racine tortueuse ou le surplombement de la rive, et dans lesquelles les grosses

truites ont coutume de se tapir. Il donnait en même temps des leçons à ses deux disciples, leur montrant de quelle manière ils devaient tenir leur ligne, fixer leurs mouches et les faire jouer sur la surface du ruisseau. Cette scène me remit en mémoire les instructions du sage Piscator à son élève. Le pays qui se déroulait sous mes yeux avait la physionomie champêtre que Walton se plaît à retracer. C'était une partie de la grande plaine de Cheshire, tout près de la magnifique vallée de Gessford, et précisément l'endroit où les montagnes galloises inférieures commencent à se gonfler et à s'élever du milieu de vertes prairies parfumées. La journée aussi, comme celle dont il est parlé dans son ouvrage, était douce et pleine de soleil, et de temps à autre tombait goutte à goutte une pluie rafraîchissante, qui parsemait de diamants tout le sol.

J'eus bientôt lié conversation avec le vieux pêcheur à la ligne, et il sut m'intéresser tellement, que, sous prétexte de recevoir des instructions sur son art, je lui tins presque tout le jour compagnie, errant avec lui le long des bords du ruisseau et prêtant l'oreille à ses discours. Il était très-communicatif, ayant tout le facile babillage des vieillesse enjouées, sans compter, j'imagine, qu'il était assez flatté d'avoir une occasion de déployer sa science de pêcheur : car quel est celui d'entre nous qui de temps à autre n'aime point à faire le savant ?

Il avait été tant soit peu coureur dans son temps, et avait passé quelques années de sa jeunesse en Amérique, particulièrement dans le Savannah, où il s'était mis dans le commerce et avait été ruiné par l'imprudence d'un associé. Il avait, après cela, éprouvé bien des hauts et des bas dans la vie, jusqu'à ce qu'il entrât dans la marine, où il avait eu la jambe emportée par un boulet de canon à la bataille de Camperdown. C'était la première fois qu'il lui arrivait un bonheur réel ; car elle lui valut une pension, laquelle, jointe à quelque bien qu'il eut du côté de son père, lui constitua un revenu d'environ quarante livres. Il s'était alors retiré dans son village natal, où il vivait tranquille et d'une façon indépendante, et avait dévoué le reste de sa vie à la « noble science de la pêche à la ligne ».

Je m'aperçus qu'il avait lu attentivement Isaac Walton ; et il semblait s'être pénétré de toute sa naïve franchise et de son inaltérable bonne humeur. Bien qu'il eût été douloureusement étrillé de par le monde, il était persuadé que le monde, en soi, était bon et beau. Bien qu'il eût été, en

différents pays, aussi rudement traité que la pauvre brebis qui laisse un peu de sa laine à toutes les haies et à tous les buissons, cependant il parlait de toutes les nations avec candeur et bienveillance, paraissant ne voir que le bon côté des choses ; et pour donner le dernier coup de pinceau, c'était presque le seul homme que j'eusse jamais rencontré qui eût cherché sans la trouver fortune en Amérique et qui eût assez de droiture et de générosité pour s'en imputer la faute et ne pas maudire le pays. Le gars qui recevait ses instructions était, à ce que j'appris, le fils et l'héritier présomptif d'une grosse veuve passablement âgée qui tenait l'auberge du village, par conséquent un jeune homme de quelque espérance et très-cajolé par la fleur des oisifs personnages de l'endroit. Aussi le vieillard, en le prenant sous sa direction, avait-il probablement en vue un coin privilégié dans le salon du cabaret, et à l'occasion un verre d'ale réjouissante sans bourse délier.

Il y a certainement quelque chose dans la pêche à la ligne, si nous pouvions oublier, ce que les pêcheurs à la ligne sont enclins à faire, les cruautés et les tortures infligées à de pauvres animaux, aux vers et aux insectes, qui tend à produire une certaine affabilité d'humeur, une sérénité d'esprit parfaite. Comme les Anglais sont méthodiques, même dans leurs passe-temps, que c'est le peuple qui s'amuse de la façon la plus scientifique, elle a été réduite chez eux en règles et en système complets. C'est au reste une distraction singulièrement en harmonie avec la douce nature soigneusement cultivée de l'Angleterre, où toute inégalité de surface s'est aplanie, a disparu du paysage ; et c'est chose ravissante que de flâner le long de ces limpides ruisseaux qui se jouent, semblables à des veines d'argent, au sein de cette belle contrée, vous conduisant à travers une variété de petits paysages intimes ; quelquefois serpentant à travers des terrains d'agrément ; quelquefois débordant en chemin au milieu de riches pâturages où l'épaisse verdure est émaillée de fleurs odoriférantes ; quelquefois se hasardant en vue de villages et de hameaux, et puis allant capricieusement s'enfoncer dans d'ombreuses solitudes. La douceur et la sérénité de la nature, et la tranquille vigilance qu'exige ce passe-temps, vous jettent peu à peu dans de charmants accès de rêverie, qui sont de temps à autre agréablement interrompus par le chant d'un oiseau, le sifflement lointain du paysan, ou bien encore le caprice de quelque poisson s'élançant hors des eaux assoupies et rasant pendant une seconde leur surface polie.

« Quand je veux faire naître en moi le contentement », dit Isaac Walton, « et accroître ma confiance dans le pouvoir et la sagesse du Très-Haut, je porte mes pas dans les prairies, au bord de quelque ruisseau coulant doucement, et là je contemple les lis, qui n'ont cure de rien, et toutes ces autres innombrables petites créatures vivantes qui non-seulement sont créées, mais nourries (l'homme ne sait comment) par la bonté du Dieu de la nature, et je mets mon espérance en lui. »

Je ne puis m'empêcher de transcrire une autre citation tirée d'un de ces anciens champions de la pêche à la ligne ; elle respire le même caractère d'innocence et de bonheur :

Qu'en paix je puisse vivre, et près du doux rivage
Du Trent ou de l'Avon avoir un ermitage ;
Y voir mon liège alerte ou mon tuyau sombrer,
Et l'ablette, le dard, le brochet s'enfermer ;
Penser au Créateur, méditer sur le monde :
Tandis que l'un étreint des biens à source immonde,
Que d'autres aux excès consacrent leurs loisirs,
Au vin, à pis encore, à la guerre, aux plaisirs.
Jouissez, vous à qui ces plaisirs savent plaire,
Et que l'illusion vous arrive à plein verre,
Pourvu que mon regard s'arrête avec amour
Sur les prés verdoyants, qu'à loisir chaque jour
Je foule au bord des eaux narcisses, pâquerettes,
Et jacinthes de pourpre, et tendres violettes ^[2].

En me séparant du vieux pêcheur à la ligne, je m'informai du lieu de sa résidence, et comme je me trouvais être dans les environs du village quelques soirées plus tard, j'eus la curiosité de le découvrir. Il habitait une petite chaumière, composée seulement d'une chambre, mais c'était une pièce rare comme distribution et comme arrangement. Elle était placée sur la lisière du village, campée sur un tertre vert, un peu à l'écart de la route, avec un petit jardin sur le devant, garni d'herbes potagères et décoré de quelques fleurs. Toute la façade était tapissée de chèvrefeuille. Sur le faîte était un vaisseau servant de girouette. L'intérieur était dans un style vraiment nautique, les idées de confort et d'organisation domestique du brave homme ayant été acquises sur le gaillard d'avant d'un vaisseau de guerre. Un hamac était suspendu au plafond, qui pendant le jour était amarré, de manière à n'occuper que peu de place. Au centre de la chambre

se suspendait encore un modèle de vaisseau, fabriqué par lui-même. Deux ou trois chaises, une table et une grande caisse de vaisseau formaient la partie principale du mobilier. Sur la muraille étaient fixées des ballades navales, telles que *l'Ombre de l'amiral Hosier*, *Tout le monde dans les hunes*, et *Tom Bowling*, entremêlées de tableaux de combats maritimes, parmi lesquels la bataille de Camperdown occupait une place distinguée. Le manteau de la cheminée était orné de coquillages de mer, au-dessus desquels se détachait un quart de cercle flanqué de deux gravures sur bois de commandants de marine à figure rébarbative. Ses ustensiles de pêche étaient soigneusement disposés sur des clous et des crochets autour de la chambre. Sur une tablette était rangée sa bibliothèque, composée d'un ouvrage sur la pêche à la ligne très-usé, d'une Bible recouverte en toile, d'un volume de voyages dépareillé ou deux, d'un almanach nautique et d'un recueil de chansons.

Sa famille consistait en un énorme chat noir, borgne, et un perroquet qu'il avait pris et apprivoisé, et instruit lui-même, dans le cours de l'un de ses voyages ; lequel débitait une kyrielle de phrases de matelot du ton enroué d'un vieux maître d'équipage. Cet intérieur me rappela celui du fameux Robinson Crusoë ; il était tenu soigneusement en ordre, toute chose étant « arrimée » avec la régularité qui règne à bord d'un vaisseau de guerre, et il m'apprit qu'il « lavait le pont chaque matin, et le balayait entre les repas ».

Je le trouvai assis sur un banc devant la porte, fumant sa pipe aux doux rayons du soleil couchant. Son chat faisait gravement le rouet sur le seuil, pendant que son perroquet décrivait quelques évolutions étranges dans un anneau de fer qui se balançait au milieu de sa cage. Il avait passé tout le jour à pêcher à la ligne, et me fit l'histoire de ses exploits avec autant de détails qu'un général exposant une campagne ; s'animant surtout en racontant de quelle façon il avait pris une énorme truite qui l'avait contraint de déployer tout son savoir et toute sa circonspection, et qu'il avait envoyée comme trophée à son hôtesse de l'auberge.

Qu'il fait bon voir une vieille rieuse et satisfaite, et découvrir un pauvre diable comme celui-ci, après qu'il a été battu de la tempête au milieu de la vie, solidement amarré, le soir venu, dans un port bien clos et bien tranquille ! Son bonheur, à vrai dire, avait sa source en lui-même et était indépendant des circonstances extérieures, car il avait cette inépuisable

couche basique qui est le plus précieux don du ciel, qui se répand comme de l'huile sur la mer orageuse de la pensée, et maintient l'esprit dans un calme inaltérable par le temps le plus difficile.

En prenant de plus amples informations sur son compte, j'appris qu'il était l'universel favori dans le village, et l'oracle de la salle du cabaret, où il charmait les rustauds avec ses chansons, et, comme Sinbad, les confondait d'étonnement avec ses histoires de pays étranges, de naufrages et de combats maritimes. Il était aussi très-apprécié par les gentlemen à loisirs du voisinage ; avait enseigné à plusieurs d'entre eux l'art de la pêche à la ligne, et était un visiteur privilégié de leurs cuisines. Sa vie était d'un bout à l'autre tranquille et inoffensive, s'écoulant principalement au bord des ruisseaux voisins quand le temps et la saison étaient propices ; dans l'intervalle, il s'occupait chez lui à préparer ses engins de pêche pour la campagne prochaine, ou à manufacturer des lignes, des filets et des mouches pour ses protecteurs et disciples parmi les bourgeois.

Il allait régulièrement à l'église les dimanches, bien que généralement il s'endormît pendant le sermon. Il avait avec instance demandé que quand il mourrait il fût enterré dans un endroit tapissé de verdure, qu'il pouvait voir de son banc dans l'église, et qu'il avait toujours couvé des yeux depuis qu'il était grand, auquel il avait rêvé quand, loin de son village natal, il voguait sur une mer courroucée, exposé à servir de pâture aux poissons : — c'était l'endroit où son père et sa mère avaient été enterrés.

J'ai fini, car je crains que mon lecteur ne se fatigue, mais je n'ai pu m'empêcher de tracer le portrait de ce digne « confrère de la ligne », qui m'a rendu plus que jamais amoureux de la théorie, quoique j'aie bien peur de n'être jamais fort habile dans la pratique de son art ; et je terminerai cette esquisse vagabonde en implorant, comme l'honnête Isaac Walton, la bénédiction du maître de saint Pierre sur mon lecteur « et sur tous ceux qui sont véritablement amis de la vertu, et osent se confier à la Providence, et sont tranquilles, et vont pêcher à la ligne ».

1. ↑ Il semblerait, d'après le même traité, que la pêche à la ligne est une occupation plus savante et plus pieuse qu'on ne le pense généralement. — « Car lorsque vous vous proposez de goûter le plaisir de la pêche à la ligne, vous ne tenez pas essentiellement à avoir beaucoup de personnes avec vous, qui pourraient aller à la traverse de vos jouissances, et pour pouvoir

servir Dieu dévotement en disant efficacement vos prières habituelles. Ce faisant, vous fuirez et éviterez aussi bien des vices, par exemple l'oisiveté, qui a surtout pour résultat de pousser l'homme à bien d'autres vices, comme chacun sait. »

2. [↑](#) J. Davors.

LA LÉGENDE DU VALLON ENDORMI

(TROUVÉE PARMI LES PAPIERS DE FEU DIEDRICH KNICKERBOCKER).

C'était un lieu charmant et fécond en pavots,
En songes voltigeant devant l'œil demi clos,
En magiques châteaux aux nuages qui passent,
Châteaux montant toujours, qui jamais ne s'effacent.

Le Château de l'Indolence.

Au fond de l'une des criques spacieuses qui dentèlent la rive orientale de l'Hudson, vers cette large expansion du fleuve dénommée par les anciens navigateurs hollandais le Tappaan Zee, et où toujours ils diminuaient prudemment de voiles et imploraient la protection de saint Nicolas quand ils passaient, se trouve un petit bourg marchand ou port rustique que quelques-uns appellent Greensburgh (Vert-Bourg), mais qui est plus généralement et plus justement connu sous le nom de Tarry Town^[1] (Muse-Bourg). Ce nom lui fut donné, dit-on, au temps jadis par les bonnes femmes des pays adjacents, à cause du penchant invétéré de leurs époux à s'attarder dans la taverne du village les jours de marché. Qu'il en soit ce qu'il voudra, je ne garantis pas le fait, mais le relate simplement, afin d'être précis et de faire autorité. Non loin de ce village, peut-être à trois milles de là, est une petite vallée, ou plutôt un renforcement du sol, au milieu de collines élevées, qui est un des endroits les plus calmes du monde entier. Un petit ruisseau la traverse mollement, faisant juste assez de bruit pour vous inviter au sommeil ; et le sifflement fortuit d'une caille ou le cri discordant d'un pivoit est à peu près l'unique son qui jamais interrompe cette uniforme tranquillité.

Je me souviens qu'au temps de mon adolescence mon premier exploit à la chasse à l'écureuil s'accomplit dans un massif de grands noyers qui ombrage un côté de la vallée. Dans mon excursion je m'y étais enfoncé vers

l'heure de midi, quand toute la nature est particulièrement calme, et la détonation de mon propre fusil me faisait tressaillir quand elle rompait le silence consacré d'alentour et se prolongeait renvoyée par les échos irrités. Si jamais je désirais trouver un asile où je pusse me dérober au monde et à ses agitations et couler dans une douce rêverie le reste d'une vie inquiète, je n'en sais pas de plus fécond en promesses que cette petite vallée.

Vu l'intense repos de l'endroit et le caractère particulier de ses habitants, qui sont des descendants des colons hollandais primitifs, ce vallon solitaire est depuis longtemps connu sous le nom de Vallon endormi, et ses rustiques enfants appelés, dans tous les pays circonvoisins, les gars du Vallon endormi. Une influence somnifère et songeuse semble planer sur ces lieux et courir dans l'atmosphère même. Aucuns disent que l'endroit fut ensorcelé par un grand docteur allemand, dans les premiers temps de la colonie ; d'autres, qu'un vieux chef indien, prophète ou voyant de sa tribu, y tenait ses assises avant que le pays fût découvert par maître Hendrick Hudson. Certain est-il que l'endroit subit encore à présent le joug de quelque puissance magique qui tient sous le charme l'esprit de ces bonnes gens, et qui les fait marcher dans une continuelle rêverie. Ils sont adonnés à toutes sortes de croyances merveilleuses, sont sujets aux extases et aux visions, assistent fréquemment à d'étranges spectacles et entendent de la musique et des voix dans l'air. Tout le voisinage regorge d'histoires locales, de lieux où il revient, de superstitions crépusculaires ; les étoiles filent, les météores flamboient dans le vallon plus souvent que dans toute autre partie de la contrée, et la nocturne cavale, avec ses neuf poulains, semble en faire le théâtre favori de ses gambades.

Mais parmi les esprits qui hantent cette région enchantée, il est un esprit dominant et qui semble être le commandant en chef de toutes les puissances de l'air : c'est l'apparition d'une forme équestre sans tête. Suivant quelques-uns, ce serait le fantôme d'un cavalier hessois dont la tête fut emportée par un boulet, dans quelque bataille sans nom, pendant la guerre révolutionnaire, et qui de temps à autre est aperçu par les gens du pays, dévorant l'espace dans les ténèbres de la nuit, comme s'il était porté sur les ailes du vent. Ses visites ne sont pas bornées au vallon, mais s'étendent parfois aux routes adjacentes, et particulièrement au voisinage d'une église située non loin de là. Enfin quelques-uns des historiens les plus dignes de

foi de ces parages, qui ont eu le soin de recueillir et de confronter les faits indécis concernant ce spectre, prétendent que le corps du cavalier ayant été enterré dans le cimetière, le fantôme chevauche la nuit vers le théâtre du combat, à la recherche de sa tête, et que la rapidité vertigineuse avec laquelle il traverse quelquefois le vallon, semblable à une rafale de minuit, tient à ce qu'il s'est attardé et a hâte de regagner le cimetière avant le point du jour.

Telle est la teneur générale de cette superstition légendaire, qui a fourni dans cette région d'ombres les matériaux de plus d'un récit étrange ; et le spectre est connu dans toutes les veillées du pays sous le nom de Cavalier sans tête du Vallon endormi.

Il est à remarquer que le penchant aux visions dont j'ai parlé ne se borne pas aux naturels de la vallée, mais est, sans qu'ils s'en doutent, partagé par tous ceux qui y résident un certain laps de temps. Quelque parfaitement éveillés qu'ils pussent être avant d'entrer dans cette région somnifère, ils ne manquent jamais, pour peu qu'ils y séjournent, d'aspirer la magique influence de l'air, et se mettent à donner dans les imaginations, — à rêver des rêves et à voir des apparitions.

Je mentionne ce paisible endroit avec tous les éloges possibles ; car c'est dans ces petites et solitaires vallées hollandaises que l'on trouve çà et là au cœur du grand état de New-York que la population, les mœurs et les coutumes demeurent inébranlées, tandis que l'immense torrent de la migration et du progrès, qui opère de si continuels changements dans d'autres parties de cette turbulente contrée, exerce auprès d'eux ses ravages sans qu'ils s'en aperçoivent. Elles ressemblent à ces petits trous d'eau stagnante qui bordent un rapide courant ; où nous pouvons voir le fétu, le globule formé par la pluie, à l'ancre et doucement portés, ou tournoyant lentement dans leur port en miniature, insoucieux de la course précipitée du ruisseau. Quoique bien des années se soient écoulées depuis que je foulai les ombres assoupies du Vallon endormi, cependant je me demande si je ne trouverais pas encore les mêmes arbres et les mêmes familles végétant dans son sein protecteur.

Dans ce recoin de la nature habitait, à une époque reculée de l'histoire américaine, c'est-à-dire il y a quelque trente ans, un digne homme du nom d'Ichabod Crane, qui séjournait, ou, suivant son expression, « musait »,

dans le Vallon endormi, à cette fin d'instruire les enfants du voisinage. Il était originaire du Connecticut, état qui fournit l'Union de pionniers de l'esprit aussi bien que de pionniers de la forêt, et vomit chaque année ses légions de bûcherons de frontière et de maîtres d'école de campagne. Le surnom de Crane (la grue) n'était pas sans avoir quelque rapport avec sa personne. Il était grand, mais excessivement maigre, avait les épaules étroites, des bras et des jambes démesurés, des mains qui se balançaient à un mille de ses manches, des pieds qui auraient pu lui servir de pelles, et toute sa charpente flottait lâche et indécise. Sa tête, une tête très-petite, plate au sommet, était ornée d'immenses oreilles, avec de gros yeux vert-de-bouteille et un long nez de bécasse, de sorte qu'on eût dit une girouette perchée sur son col en fuseau, pour dire de quel côté soufflait le vent. À le voir de profil arpenter rapidement une colline par un jour d'ouragan, avec ses vêtements qui se gonflaient et qui voltigeaient autour de lui, on aurait pu le prendre pour le génie de la famine descendant sur la terre, ou pour quelque épouvantail échappé d'un champ de blé.

Quant à son école, c'était un bâtiment peu élevé, composé seulement d'une grande pièce, grossièrement construit avec des troncs d'arbres ; les fenêtres y étaient en partie garnies de vitres, en partie rapiécées avec des feuillets de vieux cahiers de modèles d'écriture. Elle était très-ingénieusement fortifiée, pendant les heures de vacance, au moyen d'une baguette d'osier entortillée dans la clanche de la porte et de pieux placés contre les volets ; de sorte que, bien qu'un voleur pût entrer le plus facilement du monde, cependant il éprouvât quelque embarras pour sortir ; idée probablement empruntée par l'architecte Yost Van Houten à l'artifice d'une claie à anguilles. L'école était assez isolée, mais agréablement située, juste au pied d'une colline boisée, avec un ruisseau coulant tout auprès et un formidable bouleau s'élevant à l'une de ses extrémités. De là le murmure léger des voix de ses élèves repassant leurs leçons pouvait s'entendre par une accablante journée d'été, pareil au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, interrompu seulement de temps à autre par la voix grosse d'autorité du maître, prenant des inflexions de menace ou de commandement ; ou, d'aventure, par le son terrifiant de la fêrule, quand il talonnait quelque musard indolent sur le sentier fleuri du savoir. À vrai dire, c'était un homme consciencieux, qui avait toujours présente à l'esprit cette

belle maxime : « C'est gâter l'enfant que ménager la verge. » — Les écoliers d'Ichabod Crane n'étaient certainement pas gâtés.

Je ne voudrais pas, cependant, qu'on s'imaginât que c'était un de ces cruels potentats de l'école qui se complaisent dans les angoisses de leurs sujets ; au contraire, il rendait la justice avec discernement plutôt qu'avec sévérité ; retirant le fardeau de sur les épaules du faible et le plaçant sur celles du fort. Cet enfant fluet et chétif, qui jouait des pieds à la moindre évolution de la fêrule, était indulgemment excusé ; mais il satisfaisait aux droits de la justice en infligeant une double ration à quelque petit, robuste, entêté marmot hollandais à larges basques, qui rechignait, faisait le gros dos, et devenait hargneux et revêche sous les coups. Il appelait tout ceci « remplir son devoir envers les parents », et il n'infligeait jamais un châtiment sans le faire suivre de l'assurance, bien consolante pour le polisson étrillé, qu'il « s'en souviendrait et l'en remercierait tous les jours de sa vie ».

Quand les heures d'école étaient passées, il allait jusqu'à devenir l'ami, le compagnon de jeu des plus grands ; et les après-midi de congé escortait vers la maison quelques-uns des plus petits, qui se trouvaient avoir de jolies sœurs, ou des mamans bonnes ménagères, citées pour les richesses de leur buffet. À vrai dire, il trouvait son avantage à rester en de bons termes avec ses élèves. Le revenu qu'il tirait de son école était peu considérable, et lui aurait à peine suffi pour se procurer le pain de chaque jour, car il était gros mangeur, et, bien qu'efflanqué, avait la puissance de dilatation d'un anacondo ; mais pour l'aider à subsister il était, ainsi que cela se pratique à la campagne dans ces parages, nourri et logé chez les fermiers dont il instruisait les enfants. Il vivait successivement avec eux une semaine à la fois ; faisant ainsi le tour du voisinage avec tous les biens qu'il eût en ce monde noués dans un foulard de coton.

Afin que tout ceci pût ne pas être trop onéreux pour la bourse de ses rustiques patrons, qui sont enclins à considérer les dépenses d'école comme un douloureux fardeau, et les maîtres d'école comme de purs fainéants, il avait divers moyens de se rendre utile et agréable tout ensemble : il donnait à l'occasion un coup de main aux fermiers dans les menus travaux de leur ferme ; aidait à faire les foins, rajustait les clôtures, menait les chevaux à l'abreuvoir, ramenait les vaches du pâturage, et fendait du bois pour le feu

d'hiver. Il mettait aussi de côté la dignité magistrale et l'absolu pourvoir avec lesquels il gouvernait son royaume, l'école, et devenait merveilleusement aimable et insinuant. Il trouvait grâce aux yeux des mères en choyant les enfants, surtout les plus jeunes ; et semblable au lion magnanime qui jadis en usa si généreusement avec l'agneau, il s'asseyait avec un enfant sur un genou, et du pied remuait un berceau pendant des heures entières sans s'arrêter.

En outre de ses autres talents, il était le maître de chant du voisinage, et raccrochait plus d'un schelling brillant à instruire les jeunes gens dans la psalmodie. Ce n'était pas un sujet de peu de vanité pour lui, les dimanches, que de prendre sa place à l'église sur le devant de la galerie, avec un groupe de chanteurs d'élite ; où, dans son opinion personnelle, il enlevait bien facilement la palme des mains du ministre. Toujours est-il que sa voix retentissait beaucoup au-dessus de toutes les autres voix de la congrégation ; et il y a de certains fredons qu'on peut encore entendre dans cette église, et qu'on peut même entendre d'un demi-mille de là, tout à fait de l'autre côté de l'étang du moulin, par une silencieuse matinée de dimanche, que l'on dit descendre en ligne directe du nez d'Ichabod Crane. C'est ainsi que par diverses petites industries, de cette ingénieuse façon que l'on définit communément « s'aider des pieds et des mains », le digne pédagogue menait une existence assez tolérable, et était réputé, par tous ceux qui ne comprenaient rien aux fatigues du travail de tête, avoir la vie la plus facile du monde.

Le maître d'école est généralement un homme de quelque importance dans le cercle féminin d'un voisinage rustique ; étant considéré comme une espèce d'oisif personnage quasi-gentleman, infiniment supérieur par son goût et ses talents aux jeunes gens grossiers de la campagne, et, qui plus est, inférieur en savoir seulement au ministre. Son apparition est donc sujette à occasionner certaine petite agitation à la table de thé d'une métairie, et l'addition d'un plat d'extra, de gâteaux ou de sucreries, ou d'aventure le luxe d'une théière d'argent. Or, notre homme de lettres se complaisait particulièrement dans les sourires des jeunes filles du pays. Comme il figurait au milieu d'elles dans le cimetière entre les offices, les dimanches, cueillant pour elles du raisin sur les ceps de vigne sauvage qui tapissaient les arbres d'alentour ; récitant pour leur amusement toutes les épitaphes

placées sur les tombes, ou s'ébattant avec tout un essaim d'icelles sur les bords de l'étang du moulin adjacent, tandis que les lourdauds de l'endroit, plus timides, restaient niaisement en arrière, envieux de son élégance et de son adresse supérieures !

Par suite de son existence semi-ambulante aussi, c'était une espèce de gazette voyageuse, portant de maison en maison tout le répertoire des caquets de la localité, de sorte que ses visites étaient toujours accueillies avec plaisir. Il était en outre estimé par les femmes un homme de grande érudition, car il avait lu plusieurs livres d'un bout à l'autre, et possédait à fond l'*Histoire de la magie dans la Nouvelle-Angleterre*, par Cotton Mather, à laquelle, soit dit en passant, il croyait très-fermement et de toutes ses forces.

C'était dans le fait un singulier mélange de finesse étroite et de crédulité naïve. Son amour pour le merveilleux et son aisance à le digérer étaient également extraordinaires ; et l'un et l'autre s'étaient accrus par suite de sa résidence dans cette région enchantée. Il n'y avait pas de conte trop grossier, trop monstrueux pour son robuste estomac. C'était souvent son bonheur, après avoir fermé son école dans l'après-midi, que de s'étendre sur le lit de trèfle odorant qui bordait le petit ruisseau gazouillant auprès de sa classe, et là de relire et méditer les récits effrayants du vieux Mather, jusqu'à ce que les ombres croissantes du soir fissent flotter devant ses yeux comme un brouillard la page d'impression. Alors, comme il reprenait par le marais, le ruisseau, le bois imposant et sombre, le chemin de la ferme où il se trouvait être caserné, tous les bruits de la nature, à cette heure des enchantements, troublaient son imagination surexcitée : le gémissement du whip-poor-will^[2] parti du flanc de la colline, le cri prophétique du crapaud des joncs, ce précurseur de l'orage ; la note lugubrement moqueuse de la fresaie, ou bien un bruissement soudain dans le feuillage, causé par des oiseaux s'envolant effrayés de la branche. Les lampyres aussi, qui étincelaient plus splendides dans les endroits plus sombres, de temps à autre le faisaient tressaillir, quand l'un d'eux, d'un éclat plus vif, glissait en travers de sa route ; et si par hasard un grand imbécile d'escarbot venait étourdiment se jeter contre lui dans son vol, le pauvre diable était près de rendre l'âme, sous l'idée qu'une sorcière lui avait imprimé sa marque. Son unique ressource, en pareil cas, soit pour noyer ses pensées, soit pour

écarter de lui les esprits malins, était de chanter des airs de psaumes ; — et les bonnes gens du Vallon endormi, comme ils étaient assis le soir sur le pas de leur porte, étaient souvent frappés de crainte et de respect en entendant sa mélodie nasale « se dérouler longuement en chaînons mélodieux », flottant au-dessus d'une colline lointaine, ou courant sur la route ténébreuse.

Une autre source pour lui de fiévreux plaisir était de passer, l'hiver, de longues soirées avec les vieilles ménagères hollandaises, pendant qu'elles étaient assises à filer auprès du feu, avec une rangée de pommes rôtissant et bavant le long du foyer, et de prêter l'oreille à leurs merveilleux récits de fantômes et de lutins, et de champs où il revenait, et de ruisseaux où il revenait, et de ponts où il revenait, et de maisons où il revenait, et particulièrement du cavalier sans tête, ou Hessois galopant du Vallon, comme on l'appelait quelquefois. Il les charmait à son tour par ses anecdotes de sorcellerie, ainsi que par celles relatives aux horribles présages, bruits et apparitions sinistres dans l'air, qui étaient si fréquents dans les temps reculés du Connecticut, et les effrayait lamentablement avec ses spéculations au sujet des comètes et des étoiles filantes, et de ce fait alarmant que le monde tournait positivement sur lui-même et qu'elles avaient la moitié du temps la tête en bas !

Mais s'il y avait une jouissance dans tout ceci pendant qu'il était chaudement tapi dans le coin de la cheminée d'une chambre remplie de la lueur d'un rouge pâle s'échappant d'un pétillant feu de bois, et où par conséquent nul spectre n'osait montrer le bout de son nez, elle était ensuite chèrement payée par les terreurs de son retour au logis. Quelles formes, quelles ombres effrayantes n'assiégeaient pas sa route au milieu des horribles et sombres lueurs que projette la neige pendant la nuit ! — De quel œil attentif il regardait le moindre rayon de lumière se détacher tremblotant de quelque fenêtre lointaine et ruisseler à travers les campagnes désertes ! — Que de fois il fut terrifié par quelque arbuste couvert de neige, qui, semblable à un fantôme dans son linceul, lui barrait le chemin ! — Que de fois le bruit même de ses pas sur la croûte de glace que foulaient ses pieds le fit reculer avec une crainte mêlée de respect qui glaçait son sang dans ses veines ! que de fois il redouta de regarder par-dessus son épaule, de peur qu'il ne vît quelque étrange créature marchant immédiatement

derrière lui ! — et que de fois il fut plongé dans une complète épouvante par quelque furieuse rafale hurlant parmi les arbres, dans la pensée que c'était le Hessois galopant dans une de ses courses nocturnes !

Tout cela cependant n'était que des terreurs enfantées par la nuit, des fantômes de l'esprit qui marchent dans les ténèbres ; et quoiqu'il eût vu bien des spectres dans son temps, été plus d'une fois assailli sous diverses formes par Satan pendant ses courses solitaires, le jour ne laissait pas de mettre un terme à toutes ces angoisses ; et il aurait en somme passé une vie assez agréable, en dépit du diable et de toute sa séquelle, si son chemin n'avait pas été traversé par un être qui cause aux hommes mortels plus de soucis que les fantômes, les lutins et toute la race des sorcières mis ensemble, et cet être était — une femme.

Au nombre des élèves en musique qui se réunissaient un soir de chaque semaine pour recevoir ses instructions dans la psalmodie, se trouvait Katrina Van Tassel, la fille et l'unique enfant d'un riche fermier hollandais. C'était une fraîche jeune fille de dix-huit ans à peine, dodue comme une perdrix, mûre, fondante, à la pulpe rosée comme une des pêches de son père, et renommée partout non-seulement pour sa beauté, mais pour ses grandes espérances. Elle était avec cela tant soit peu coquette, ainsi qu'on pouvait s'en apercevoir à sa toilette, laquelle était un mélange de modes anciennes et modernes, comme très-propre à donner du relief à ses charmes. Elle portait les ornements en pur or jaune que sa grand'grand'grand'mère avait apportés de Saardam ; le séduisant corsage lacé du vieux temps, et avec cela le jupon court le plus provoquant, afin de mettre en évidence les plus jolis pied et cou-de-pied qui fussent dans le pays d'alentour.

Ichabod Crane avait pour le beau sexe une tendre et galante inclination ; il n'y a donc pas à s'étonner de ce qu'un si friand morceau trouva bientôt grâce à ses yeux, plus particulièrement encore après qu'il fut allé la voir dans la maison de son père. Le vieux Baltus Van Tassel était la peinture achevée d'un fermier prospère, content, au cœur d'or. Il laissait rarement errer, il est vrai, ses yeux ou ses pensées au delà des limites de sa propre métairie ; mais tout dans ce rayon était heureux, bien clos et dans de bonnes conditions. Il se réjouissait de son opulence, mais n'en était pas orgueilleux pour cela, et se piquait plutôt d'une solide abondance que de la forme dans sa manière de vivre. Son château fort était situé sur les bords de l'Hudson,

dans l'un de ces verdoyants, bien abrités et fertiles recoins où les fermiers hollandais aiment tant à faire leur nid. Un orme immense étendait par-dessus ses larges branches, au pied duquel murmurait une source de l'eau la plus fraîche et la plus limpide, qui tombait dans un petit puits formé par un baril, et puis, se glissant doucement, étincelait en disparaissant sous l'herbe, pour rejoindre un ruisseau voisin qui gazouillait en courant parmi les aulnes et les saules-nains. Attenant au corps de logis, s'élevait une vaste grange qui aurait pu servir d'église, et dont toutes les fenêtres et les fissures semblaient crever sous les trésors de la ferme. Le fléau y résonnait sans se lasser du matin jusqu'au soir ; des hirondelles et des martinets rasaient les gouttières en poussant des cris aigus, et des rangées de pigeons, les uns l'œil regardant en haut, comme s'ils examinaient le temps, ceux-ci la tête sous l'aile ou ensevelie dans leur jabot, d'autres se gonflant et roucoulant et faisant les galants auprès de leurs compagnes, se prélassaient sur le toit aux rayons du soleil. D'énormes pourceaux au poil lisse grognaient dans le repos et l'abondance de leurs parc, d'où s'élançaient de temps à autre des bandes de cochons de lait, pour venir renifler l'air. Un grave escadron d'oies blanches comme la neige naviguait dans un étang voisin, escortant des flottilles de canards ; des régiments de dindons glougloutaient dans la cour de la ferme, et des poules d'Afrique l'arpenaient d'un air courroucé, comme des ménagères acariâtres, en poussant leur cri hargneux et rageur. Devant la porte de la grange marchait fièrement le noble coq, ce type de l'époux, du guerrier et du fin gentleman, faisant choquer ses ailes brillantes et coqueriquant dans l'orgueil et la joie de son cœur, — déchirant et creusant parfois la terre avec ses ergots, et alors appelant généreusement son insatiable famille d'épouses et d'enfants pour partager la riche aubaine qu'il avait faite.

L'eau venait à la bouche du pédagogue pendant qu'il embrassait du regard ces magnifiques promesses de splendide régal pour l'hiver. L'œil dévorant de son esprit lui peignait chaque cochon de lait rôti, circulant à la ronde avec un pudding dans le ventre et une pomme dans son groin ; les pigeons étaient chaudement mis au lit dans un confortable pâté, bien bordés avec une couverture de croûte ; les oies nageaient dans leur propre jus, et les canards s'accouplaient agréablement dans les plats, comme de respectables paires d'époux, avec la quantité convenable de sauce à

l'oignon. Déjà dans les pourceaux il voyait, découpée, la savoureuse tranche de lard et l'appétissant, le succulent jambon ; pas un dindon qui ne lui apparût délicatement trousse, avec son gésier sous son aile, et, d'aventure, un collier de délicieux saucissons ; jusqu'au coq à la voix sonore lui-même, qui gisait sur le dos, étendu tout de son long et formant un des plats de côté, les pattes tournées en l'air, comme, s'il implorait humblement cette grâce que, vivant, son cœur chevaleresque dédaignait de demander.

Pendant que, dans son ravissement, Ichabod s'imaginait tout cela ; que ses grands yeux verts se roulaient sur les prairies luxuriantes, les fertiles champs de blé, de seigle, de sarrasin et de maïs, et les vergers pliant sous leurs fruits dorés, qui entouraient la confortable demeure de Van Tassel, son cœur soupirait pour la jeune fille qui devait hériter de ces domaines, et son imagination se dilatait à l'idée qu'il serait bien facile de les convertir en espèces et de mettre l'argent dans une immense étendue de terrains incultes et de palais en planches au milieu du désert. Que dis-je ? son ardente fantaisie réalisait déjà ses espérances et lui présentait la rougissante Katrina, avec toute une famille d'enfants, juchée sur le faite d'un chariot chargé d'un attirail de ménage d'occasion, de pots et de chaudrons se balançant au-dessous ; et il se voyait chevauchant une paisible jument, laquelle avait un poulain sur les talons, en route pour le Kentucky, le Tennessee, ou Dieu sait quoi.

Quand il eut franchi le seuil de la maison, la conquête de son cœur était achevée. C'était une de ces spacieuses métairies, à l'arête très-élevée, mais à toiture descendant très-bas, construites dans le style transmis par les premiers colons hollandais ; les gouttières, en basse saillie, formant un portique le long de la façade, susceptible de se fermer par le mauvais temps. Sous ce portique étaient suspendus des fléaux, des harnais, divers ustensiles de ménage, et des filets pour pêcher dans la rivière voisine. Des bancs étaient adossés le long des parois pour s'y asseoir l'été ; et un grand rouet à filer placé à un bout, et une baratte à l'autre, indiquaient les différents usages auxquels cet important vestibule pouvait être consacré. C'est par ce portique qu'Ichabod, émerveillé, fit son entrée dans la salle, laquelle formait le centre de la maison et le lieu de résidence habituelle. Ici, des rangées de vaisselle d'étain resplendissante, alignées sur un long dressoir,

éblouissaient ses yeux. Dans un coin était un gros paquet de laine tout prêt à être filé ; dans un autre, un amas de tiretaine tout nouvellement sorti du métier ; des épis de blé de Turquie et des cordons de pommes et de pêches séchées se suspendaient en riant festons le long des murs, se mêlant au clinquant des cosses de poivre rouge ; et une porte laissée entre-bâillée lui permit de jeter un rapide coup d'œil dans la plus jolie pièce, où les chaises à pieds fourchus et les tables en acajou sombre brillaient comme des miroirs ; des chenets, avec la pelle et les pincettes, leurs accessoires obligés, étincelaient du milieu de leur fourré de pointes d'asperges ; de fausses oranges et de grands coquillages décoraient la tablette de la cheminée ; des cordons d'œufs d'oiseaux aux couleurs variées se suspendaient au-dessus ; un grand œuf d'autruche se détachait au milieu de la chambre, et un buffet angulaire, laissé ouvert à dessein, étalait d'immenses trésors de vieille argenterie et de porcelaine habilement rajustée.

Du moment où Ichabod eut jeté les yeux sur ces régions enivrantes, sa tranquillité d'esprit disparut, et dès lors son unique souci fut de savoir comment il gagnerait l'affection de l'incomparable fille de Van Tassel. Par malheur, il y avait dans cette entreprise plus de difficultés réelles que n'en rencontrait d'habitude autrefois un chevalier errant, lequel avait rarement autre chose que des géants, des enchanteurs, des dragons enflammés, et autres adversaires dont il était tout aussi facile de triompher, à combattre, et n'avait à se frayer une route, pour arriver au donjon du castel où la dame de ses pensées était renfermée, qu'à travers des portes de fer et d'airain et des murailles de diamant ; toutes choses dont il venait aussi aisément à bout qu'un homme s'ouvrirait une route pour parvenir au centre d'un pâté de Noël ; après quoi la dame lui donnait tout naturellement sa main. Ichabod, lui, avait à toucher le cœur d'une coquette de campagne, flanqué d'un labyrinthe de boutades et de caprices, qui continuellement offraient des difficultés et des obstacles nouveaux ; et de plus il avait à affronter une multitude de terribles adversaires, réels, en chair et en os, les nombreux admirateurs rustiques qui cernaient toutes les avenues de son cœur, ne cessant de promener les uns sur les autres des regards vigilants et courroucés, mais tout prêts à se réunir, dans l'intérêt commun, contre un nouveau compétiteur.

Le plus formidable d'entre eux était un gros, bruyant, joyeux compère, du nom d'Abraham, ou, suivant l'abréviation hollandaise, Brom Van Brunt, le héros de tout le pays à la ronde, lequel retentissait de ses prodiges de force et d'audace. Il était large d'épaules et à jointures doubles, avec des cheveux de caniche, noirs et courts, et une mine joufflue, bien qu'assez agréable, car il y avait dans son air un mélange d'arrogance et de gaieté. Sa charpente herculéenne et la force peu commune de ses membres lui avaient fait donner le sobriquet de Brom Bones (Brom les Os), sous lequel il était généralement connu. Il était renommé pour ses connaissances hippiques et son adresse en équitation, sachant aussi bien monter à cheval qu'un Tartare. Il était au premier rang à toutes les courses, à tous les combats de coqs, et, par suite de l'ascendant que la force corporelle donne toujours dans la vie rustique, était l'arbitre de toutes les disputes, mettant son chapeau sur l'oreille et rendant ses arrêts d'un air et d'un ton qui n'admettaient ni contradiction ni appel. Il était toujours là, qu'il s'agît d'une bataille ou d'une espièglerie ; mais il y avait plus de malice que de méchanceté dans son fait, et, malgré son insolente rudesse, une forte dose de bonne humeur plaisante au fond de tout cela. Il avait avec lui trois ou quatre bons compagnons de sa trempe, qui le regardaient comme leur modèle, et à la tête desquels il battait la campagne, prenant part à toutes les scènes de querelle ou de gala qui se produisaient dans un rayon de plusieurs milles. Par les temps froids on le reconnaissait à son bonnet en fourrure, surmonté d'une triomphante queue de renard ; et quand les gens occupés à moissonner dans la campagne voyaient poindre dans le lointain ce panache historique, allant et venant au milieu d'une escouade de hardis cavaliers, ils s'arrêtaient toujours pour les acclamer. Parfois, à minuit, on entendait sa bande passer bride abattue devant les fermes, avec des hop ! hop ! comme une troupe de Cosaques du Don ; et les vieilles femmes, réveillées en sursaut dans leur somme, prêtaient un instant l'oreille jusqu'à ce que le fracas de ce tohu-bohu se fût éloigné, puis s'écriaient : « Allons, c'est encore Brom Bones et sa clique ! » Les voisins le considéraient avec un mélange de crainte respectueuse, d'admiration et de sympathie ; et si quelque folle équipée, ou quelque dispute entre paysans, avait lieu dans les environs, ne manquaient jamais de secouer la tête et de jurer qu'il y avait du Brom Bones là-dessous.

Ce héros d'extravagance avait depuis quelque temps choisi la rougissante Katrina pour but de ses rudes galanteries ; et bien que ses cajoleries amoureuses ressemblassent quelque peu aux galantes caresses et aux badinages délicats d'un ours, cependant on se disait tout bas qu'elle ne rebutait pas complètement ses espérances. Toujours est-il que, pour les candidats ses rivaux qui ne se sentaient pas d'humeur à traverser un lion dans ses amours, ses avances étaient une injonction de se retirer ; si bien que quand, un dimanche soir, on voyait son cheval attaché à la palissade de Van Tassel, indice certain que son maître était à faire sa cour, ou, comme on dit, « à conter fleurette », dans la maison, tous autres prétendants passaient tranquillement leur chemin, et allaient porter la guerre dans d'autres parages.

Tel était le formidable rival contre lequel Ichabod Crane avait à lutter, et, toutes choses considérées, un plus hardi que lui aurait reculé devant la lutte, un plus sage aurait désespéré. Mais il y avait dans sa nature un heureux mélange de docilité et de persévérance ; il ressemblait, par la forme et par le fond, à un jack flexible, — sans résistance, mais tenace ; il pliait, mais ne rompait jamais ; et bien qu'il courbât, sous la plus légère pression, du moment où elle n'existait plus — crac — il était aussi droit et portait la tête aussi haute qu'auparavant.

Prendre ouvertement du champ contre son rival eût été de la démence, car celui-ci n'était pas homme à se laisser traverser dans ses amours, non plus que ce tempétueux amant, Achille. Ichabod fit donc sa cour d'une façon paisible et doucement insinuante. Sous le manteau de son caractère de maître à chanter, il rendait de fréquentes visites à la ferme ; non pas qu'il eût la moindre chose à appréhender de l'indiscrète intervention des parents, qui si souvent est une pierre d'achoppement dans le sentier des amoureux. Balt Van Tassel était une commode et indulgente personne ; il aimait sa fille plus encore que sa pipe, et, en homme raisonnable comme en père excellent, la laissait en toute chose agir à sa guise. Son active petite femme, de son côté, avait bien assez à faire de s'occuper de son ménage et de diriger la volaille ; car, ainsi qu'elle en faisait sagement la remarque, les canards et les oies sont de folles créatures, et il ne faut jamais les perdre de vue, mais les jeunes filles peuvent bien se garder elles-mêmes. De sorte que, tandis que cette remuante dame courait affairée dans la maison ou

faisait aller son rouet à un bout du hangar, l'honnête Balt était assis à l'autre, fumant sa pipe du soir et observant les évolutions d'un petit guerrier de bois vaillamment occupé, une épée dans chaque main, à guerroyer avec le vent sur le pinacle de la grange. Et pendant ce temps-là Ichabod menait ses affaires auprès de la fille, sous le grand orme au bord de la source, où l'entraînait dans le crépuscule, cette heure si propice à l'éloquence des amants.

Je n'ai pas la prétention de savoir comment s'attaquent et s'enlèvent les cœurs de femme. Ils ont toujours été pour moi un sujet d'énigme et d'étonnement. Ceux-ci semblent n'avoir qu'un point vulnérable, qu'une porte d'entrée, tandis que d'autres ont mille avenues, et peuvent se capturer de mille façons différentes. C'est un chef-d'œuvre d'habileté que de conquérir les premiers, mais une preuve plus grande encore de talent stratégique que de se maintenir en possession des derniers, car il faut alors guerroyer pour sa forteresse à chaque porte, à chaque fenêtre. Celui qui prend d'assaut mille cœurs vulgaires a donc droit à quelque renommée ; mais celui qui règne sans partage sur le cœur d'une coquette est à coup sûr un héros. Certain est-il que tel n'était pas le cas du redoutable Brom Bones ; et du moment où Ichabod Crane eut posé sa candidature, les actions du premier dégringolèrent affreusement. On ne vit plus dès lors son cheval attaché aux palissades les dimanches soirs, et une haine mortelle s'éleva peu à peu entre lui et l'instituteur du Vallon endormi.

Brom, qui avait une certaine dose d'aspérité chevaleresque dans sa nature, aurait volontiers porté l'affaire en champ clos, et vidé leurs prétentions sur la dame suivant la méthode de ces expéditifs et candides logiciens, les chevaliers errants du temps jadis — dans un combat singulier ; mais Ichabod avait trop conscience de la force supérieure de son adversaire pour entrer en lice contre lui. Il avait eu vent de la bravade de Bones, « qu'il plierait en deux le maître d'école et le placerait sur un rayon de sa classe, » et il était bien trop avisé pour lui en donner l'occasion. Il y avait quelque chose d'extrêmement provoquant dans ce système d'obstination pacifique ; il ne laissait à Brom d'autre alternative que de faire avancer son corps de réserve, les malices rustiques à sa disposition, et d'essayer de grossières plaisanteries pratiquées sur son rival. Ichabod devint un objet de persécution fantastique pour Bones et sa bande d'incultes

cavaliers. Ils harcelèrent ses domaines jusque-là paisibles ; enfumèrent sa classe de chant, en bouchant la cheminée ; envahirent nuitamment l'école, en dépit de ses formidables attaches d'osier et des pieux garnissant les fenêtres, et mirent toutes choses sens dessus dessous : si bien que le pauvre maître d'école commença à croire que toutes les sorcières de la contrée s'y donnaient rendez-vous. Mais ce qu'il y avait de plus contrariant, c'est que Brom saisisait toutes les occasions de le tourner en ridicule en présence de sa maîtresse, et avait un misérable chien auquel il apprenait à se plaindre de la façon la plus grotesque, et qu'il lui présentait, comme un rival d'Ichabod, pour l'instruire dans la psalmodie.

Les choses allèrent ainsi pendant quelque temps sans produire aucun effet matériel sur la situation respective des puissances belligérantes. Par une belle après-midi d'automne, Ichabod, pensif et rêveur, était assis trônant sur le tabouret élevé d'où il avait coutume de veiller à tous les intérêts de son petit royaume littéraire ; sa main brandissait la fêrule, emblème de son pouvoir despotique ; la verge de justice reposait sur trois clous derrière le trône, perpétuelle terreur pour les méchants ; tandis que sur le pupitre placé devant lui se pouvaient voir divers articles de contrebande et armes prohibées saisis sur les personnes de polissons désœuvrés, tels que pommes à moitié mâchées, canonnières, pirouettes, cages à mouches, et des légions tout entières de petits coqs de combat en papier. Apparemment il y avait eu quelque terrible acte de justice récemment accompli, car ses élèves étaient tous ardemment appliqués sur leurs livres, ou chuchotaient adroitement derrière, un œil fixé sur le maître, et il régnait dans la classe une espèce de bourdonnante tranquillité. Elle fut tout à coup interrompue par l'arrivée d'un nègre en jaquette et en culotte d'étoffe, avec un à peu près de chapeau, rond et en forme de couronne, comme le chapeau de Mercure, et monté sur le dos d'un ânon tout éraillé, à l'air effarouché, et aux trois quarts usé, qu'il dirigeait avec une corde en guise de licou. Il arrivait avec fracas à l'école, porteur d'une invitation pour Ichabod à assister au joyeux banquet, à la « piquante folie », qui devait avoir lieu le soir même chez Meinherr Van Tassel ; et s'étant acquitté de son message avec cet air d'importance et cette prétention au beau langage qu'un nègre est enclin à déployer dans les petites missions de ce genre, il franchit le ruisseau comme un trait, et l'on

put le voir remontant précipitamment le vallon, pénétré de l'intérêt et de l'urgence de son mandat.

Tout était maintenant agitation, vacarme dans la classe naguère encore si tranquille. Les élèves eurent à dépêcher leurs leçons sans s'arrêter aux bagatelles ; ceux qui étaient agiles en sautèrent impunément la moitié, et ceux qui n'avaient pas la même prestesse reçurent de temps à autre par derrière une cuisante admonition, à cette fin de stimuler leur zèle ou de les aider à doubler un mot formidable. Les livres furent jetés au loin, sans qu'on se donnât la peine de les serrer sur les rayons, les encriers renversés, les bancs mis sens dessus dessous, et toute l'école licenciée une heure plus tôt que l'heure habituelle, s'échappant comme une légion de diabolins, glapissant et vociférant en courant sur le gazon ; tout joyeux de leur émancipation prématurée.

L'amoureux Ichabod dut alors passer à sa toilette au moins une demi-heure de plus qu'à l'ordinaire, brosser et fourbir son meilleur, et à vrai dire unique habit noir de rouille, et s'arranger les cheveux devant un morceau de miroir cassé qui était accroché dans l'école. Afin de pouvoir paraître devant sa maîtresse dans le véritable style d'un cavalier, il emprunta un cheval au fermier chez lequel il était domicilié, un vieux Hollandais colère du nom de Hans Van Ripper, et, ainsi galamment monté, se mît en campagne comme un chevalier errant en quête d'aventures. Mais il serait à propos que, suivant les saines traditions du récit romanesque, je donnasse quelque description de la mine et de l'équipement de mon héros et de son coursier. L'animal qu'il montait était un cheval de charrue hors d'usage, à qui les ans n'avaient guère laissé que ses vices. Il était maigre et velu, avec un cou de brebis et une tête qui ressemblait à un marteau ; sa crinière et sa queue, d'un noir sale, étaient entremêlées de cotylédons ; un œil avait perdu sa pupille et était vitreux comme celui d'un spectre ; mais un franc démon prêtait à l'autre son éclat. Pourtant il devait avoir eu du feu, de l'ardeur dans son temps, si l'on en peut juger d'après son nom, qui était Gunpowder (Poudre à canon). Il avait été, dans le fait, le coursier favori de son maître, l'irascible Van Ripper, lequel était un furieux cavalier, et avait très-probablement communiqué à l'animal quelque chose de son propre caractère ; car vieux et hors de service comme il paraissait, il y avait en lui plus du démon que dans n'importe quel jeune poulain de la contrée.

Ichabod était une sortable figure pour un semblable coursier. Il avait les pieds dans des étriers trop courts qui amenaient ses genoux presque au niveau du pommeau de la selle ; ses coudes pointus sortaient comme ceux d'une sauterelle ; il tenait son fouet perpendiculairement dans sa main, ainsi qu'un sceptre, et pendant que son cheval avançait par saccades, le mouvement de ses bras ressemblait assez au battement de deux ailes. Un petit bonnet de laine reposait sur le haut de son nez, car on pouvait appeler ainsi l'étroite bande de son front ; et les basques de son habit allaient flotter presque jusque sur la queue du cheval. Tel était le coup d'œil qu'offraient Ichabod et son coursier, alors qu'ils passaient lourds et gauches le seuil de la porte de Hans Van Ripper ; et c'était vraiment un spectacle tel qu'on en voit rarement en plein midi.

C'était, comme je l'ai dit, une belle journée d'automne ; le ciel était pur et serein, et la nature avait endossé cette éclatante et riche livrée que nous associons toujours à l'idée d'abondance. Les forêts avaient revêtu leurs mélancoliques couleurs brune et jaune, tandis que quelques arbres, de l'espèce la plus tendre, pincés par les gelées, étalaient leurs teintes brillantes d'orangé, de pourpre et d'écarlate. De fuyantes troupes de canards sauvages commençaient à faire leur apparition au haut des airs ; on pouvait entendre le cri de l'écureuil sortir des bouquets de hêtres et de noyers, et le sifflement pensif de la caille, s'échappant par intervalles du chaume de quelque champ voisin.

Les petits oiseaux savouraient leurs banquets d'adieu. Dans l'enivrement de leur bruyante fête, ils battaient des ailes, gazouillant et se jouant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, rendus capricieux par la profusion et la variété mêmes qui les entouraient. C'était l'honnête rouge-gorge, gibier favori des chasseurs adolescents, avec son cri vibrant et plaintif ; et les merles aux notes précipitées, s'envolant par bandes noires ; et le pivert aux ailes d'or avec son panache cramoisi, son large gorgerin noir et son plumage splendide ; et l'oiseau du cèdre, avec ses ailes nuancées de rouge et sa queue nuancée de jaune, et son petit bonnet de cavalier, fait de plumes ; et le geai bleu, ce muscadin bavard, dans son élégant habit bleu clair et son blanc vêtement de dessous, jetant des cris aigus et caquetant, remuant la tête et frappant du bec et faisant la révérence, et affectant d'être en de bons termes avec tous les chantres du bocage.

Cependant qu'Ichabod avançait lentement et par secousses, son œil, toujours ouvert au moindre symptôme d'abondance culinaire, s'égarait avec délices sur les trésors de l'automne. Partout il voyait d'immenses quantités de pommes, celles-ci étagées sur les arbres leur massive opulence, celles-là serrées pour le marché dans des paniers et des barils, d'autres amoncelées en piles étincelantes pour le pressoir au cidre. Plus loin il découvrait d'immenses champs de blé de Turquie, avec ses épis d'or perçant sous leur couvert de feuilles, qui faisaient briller aux yeux la promesse de gâteaux et de bouillie ; et les citrouilles jaunes couchées au pied, qui tournaient du côté du soleil leurs belles panses arrondies et dévoilaient d'amples perspectives de tourtes des plus savoureuses ; et puis voilà qu'il traversait des champs de sarrasin parfumés, respirant l'odeur de la ruche ; et comme il les contemplait, son esprit mordait doucement, par anticipation, à de friands gâteaux bien beurrés et garnis de miel ou de mélasse par la délicate petite main à fossettes de Katrina Van Tassel.

Nourrissant ainsi son esprit d'une foule de douces pensées et « d'hypothèses sucrées », il faisait route le long des flancs d'une chaîne de collines qui encaissent quelques-unes des plus charmantes scènes qu'offre le majestueux Hudson. Le soleil, tournant sur ses roues, plongeait peu à peu son large disque dans l'Occident. Le vaste sein du Tappau Zee dormait immobile et poli comme un miroir, hormis que çà et là une molle ondulation balançait et prolongeait l'ombre bleue d'une montagne lointaine. Quelques nuages ambrés flottaient dans le ciel sans trouver un souffle d'air pour les pousser. L'horizon était d'une jolie teinte d'or se fondant graduellement dans un vert-pomme clair, pour de là passer au bleu foncé de la voûte céleste. Un oblique rayon s'attardait sur les crêtes boisées de précipices avançant au-dessus de quelques parties du fleuve, donnant plus de profondeur aux nuances gris sombre et pourprée de leurs flancs rocheux. Un sloop se berçait dans le lointain et descendait lentement avec le courant, sa voile négligemment adossée contre le mât ; et comme la réflexion du ciel faisait courir la lumière sur l'onde silencieuse, il semblait que l'embarcation fût suspendue dans l'air.

La nuit était presque tombée quand Ichabod arriva au château du seigneur Van Tassel. Il y trouva réunis en foule l'orgueil et la fleur des pays circonvoisins. De vieux fermiers, race sèche à face de cuir, aux habits et aux

culottes confectionnés à la maison, aux bas bleus ; aux énormes souliers et aux splendides boucles d'étain. Leurs petites femmes pétulantes et ridées, aux bonnets gaufrés serré, aux robes courtes à taille longue, aux jupons façonnés au logis, avec des ciseaux et des pelotes, et d'éclatantes poches d'indienne suspendues au côté. De fortes filles, presque aussi mal affublées que leurs mères, excepté quand un chapeau de paille, un joli ruban, ou, d'aventure, une robe blanche, témoignaient des innovations de la ville. Les fils, en habits courts à larges basques, avec des rangées de boutons de cuivre prodigieux, et leurs cheveux généralement en queue, suivant la mode du temps, surtout quand ils avaient pu se procurer une peau d'anguille pour la circonstance, étant ladite peau réputée dans tout le pays très-efficace pour nourrir et fortifier les cheveux.

Mais le héros de la fête, c'était Brom Bones, venu à l'assemblée sur son coursier favori, Daredevil (Affronte-démon), créature, comme lui-même, pleine d'ardeur et de malice, et que nul autre que lui ne pouvait gouverner. Il était, défait, connu pour préférer les animaux vicieux, adonnés à toutes sortes de manéges qui mettaient continuellement le cavalier en danger de se rompre le cou, car il tenait un cheval docile et bien dressé pour indigne d'un franc luron.

J'aurais bien envie de m'arrêter pour m'appesantir sur le monde de charmes qui se dévoila aux regards enchantés de mon héros quand il fit son entrée dans le salon d'apparat du seigneur Van Tassel. Non ceux des robustes filles de fermiers, avec leur appétissant étalage de rouge et de blanc, mais les charmes solides d'une vraie table de thé hollandaise à la campagne, pendant la riche saison d'automne. Une étourdissante accumulation d'immenses plats remplis de gâteaux d'espèces diverses et presque impossibles à décrire, connues seulement des ménagères hollandaises expérimentées. On y voyait le pesant gâteau de noisettes, le *oly koek*, plus délicat, et le *cruller*, qui casse et qui s'émiette ; gâteaux sucrés et non sucrés, gâteaux au gingembre et gâteaux au miel, et toute la famille des gâteaux. Et puis c'étaient des tourtes aux pommes, et des tourtes aux pêches, et des tourtes aux citrouilles, sans parler de tranches de jambon et de bœuf fumé ; et puis encore de délicieux plats de prunes, de pêches, de poires et de coings en conserves ; pour ne rien dire des aloses grillées et des poulets rôtis, ainsi que des jattes de lait et de crème, le tout confondu pêle-

mêle, à peu près comme je les ai énumérés, la théière maternelle placée au centre et de là faisant monter ses nuages de vapeur. — Le ciel me vienne en aide ! je manque d'haleine et de temps pour étudier ce banquet comme il le mérite, et suis bien trop pressé de continuer mon histoire. Heureusement Ichabod Crane n'était pas dans un aussi grand embarras que son historien, et il rendit amplement justice à toutes ces friandises.

C'était une bonne et reconnaissante créature, dont le cœur se dilatait à mesure que sa peau se gonflait sous la bonne chère, et dont la nourriture éveillait les esprits comme fait la boisson pour certains hommes. Il ne pouvait d'ailleurs s'empêcher de rouler en mangeant ses gros yeux autour de lui, et de se bercer de la possibilité qu'il pourrait un jour être possesseur de toute cette scène de richesse et de splendeur presque inimaginables. Alors, pensait-il, comme il aurait bientôt fait de montrer les épaules à la vieille école, de faire claquer ses doigts sous le nez de Hans Van Ripper et de tout autre avare Mécène, et de chasser à grands coups de pied de chez lui tout pédagogue ambulant qui aurait l'audace de le traiter de camarade.

Le vieux Baltus Van Tassel circulait au milieu de ses hôtes, le visage dilaté par le contentement et la bonne humeur, rond et souriant comme la pleine lune. Ses attentions hospitalières étaient courtes, mais expressives, se bornant à une poignée de main, une tape sur l'épaule, un bruyant éclat de rire, et l'invitation pressante : « Tombez sur les plats, et qu'on se serve. »

Bientôt le son de la musique, partant de la pièce commune, ou grande salle, vint donner le signal de la danse. Les musiciens se composaient d'un vieux nègre à tête grise qui avait été l'orchestre ambulant du voisinage pendant plus d'un demi-siècle. Son instrument était aussi vieux, aussi délabré que lui. La plupart du temps il raclait sur deux ou trois cordes, accompagnant d'un mouvement de tête chaque mouvement de l'archet ; s'inclinant presque jusqu'à terre et frappant du pied toutes les fois qu'un nouveau couple allait partir.

Ichabod se piquait autant de son talent pour la danse que de ses facultés vocales. Ce jour-là il n'y eut pas un membre, pas une fibre en lui qui restassent inoccupés ; et si vous aviez vu sa charpente indécise en pleine activité, trépignant au travers de la chambre, vous auriez cru que saint Vîtus lui-même, ce bienheureux patron de la danse, figurait en personne devant vous. Il faisait l'admiration de tous les nègres, qui, s'étant rassemblés, de

tous âges et de toutes grandeurs, de la ferme et du voisinage, se tenaient debout, formant une pyramide de faces noires reluisantes à chaque porte et à chaque fenêtre, contemplant cette scène avec ravissement, roulant leurs blanches prunelles, et montrant de grimaçantes rangées de palettes d'ivoire qui allaient d'une oreille à l'autre. Comment le fouetteur de bambins pouvait-il n'être pas joyeux et animé ! La dame de ses pensées dansait avec lui et souriait gracieusement en réponse à toutes ses œillades amoureuses, tandis que Brom Bones, douloureusement travaillé par l'amour et la jalousie, était à méditer tout seul dans un coin.

La danse achevée, Ichabod fut attiré vers un groupe de gens plus posés, qui, avec le vieux Van Tassel, étaient assis fumant à un bout du portique, faisant des commérages au sujet du vieux temps et débitant lourdement d'interminables histoires à propos de la guerre.

Cette petite province, à l'époque dont je parle, était une de ces localités hautement favorisées qui abondent en chroniques et en grands hommes. Les troupes anglaises et américaines l'avaient côtoyée pendant la guerre ; elle avait, par conséquent, été le théâtre de maraudages, infestée de réfugiés, de Vachers, et de toute espèce de chevalerie des frontières. Il s'était écoulé juste assez de temps pour permettre à tous les conteurs d'histoires d'orner leur récit d'une gentille petite fiction, et, dans la confusion de leurs souvenirs, de se faire les héros de tous les exploits.

C'était l'histoire de Doffue Martling, un Hollandais colossal à barbe bleue, qui aurait pris une frégate anglaise avec un vieux canon de neuf en fer, d'un parapet en terre, si son canon n'avait pas éclaté à la sixième décharge ; et puis un vieux gentleman que je ne nommerai pas, vu que c'est un Meinherr beaucoup trop riche pour qu'on en parle légèrement, qui, à la bataille de Whiteplains, c'était un excellent maître d'armes, avait paré une balle de mousquet avec une petite épée, de telle sorte qu'il l'avait positivement entendue siffler autour de la lame et sortir par la poignée : en preuve de quoi il était à toute heure prêt à montrer l'épée, dont la poignée était un peu tordue. Il y en avait encore plusieurs qui s'étaient également distingués sur le champ de bataille, dont il n'était pas un seul qui ne fût persuadé qu'il avait considérablement contribué à mener la guerre à bonne fin.

Mais tout cela n'était rien en comparaison des histoires de revenants et d'apparitions qui suivirent. Le voisinage est riche en trésors légendaires de cette nature. Les contes et superstitions locaux s'épanouissent au mieux dans ces retraites bien closes où régna toujours le silence, mais sont foulés aux pieds par l'élément changeant qui forme la population de la plupart de nos campagnes. Et puis, il n'y a pas d'encouragement pour les fantômes dans la plupart de nos villages, car ils ont à peine eu le temps de dormir leur premier somme et de se retourner dans leurs cercueils, que déjà les amis qui leur ont survécu se sont éloignés du voisinage ; de sorte que quand ils s'échappent la nuit pour faire leur ronde, ils ne trouvent personne de connaissance à qui s'adresser. Voilà peut-être ce qui fait que nous n'entendons guère parler de fantômes que dans nos vieilles communautés hollandaises.

La cause immédiate, cependant, de la prédominance des histoires surnaturelles dans ces parages tenait sans doute à la proximité du Vallon endormi. L'air même qui soufflait de cette région enchantée vous était fatal ; il respirait une atmosphère de songes et d'imaginations qui infectait toute la contrée. Plusieurs des habitants du Vallon endormi se trouvaient à la réunion chez Van Tassel, et, comme d'habitude, narraient leurs bizarres et merveilleuses légendes. Mainte effrayante histoire fut racontée sur les cortèges funèbres, cris et lamentations de deuil, vus et entendus près du grand arbre où l'infortuné major André fut saisi, lequel se trouvait dans le voisinage. Il fut fait aussi mention de la femme vêtue de blanc qui hantait la sombre vallée de Raven Rock, et qu'avant l'orage on entendait souvent pousser des cris inarticulés pendant les nuits d'hiver, ayant péri là dans la neige. Toutefois, la plus grande partie de ces histoires roula sur le spectre favori du Vallon endormi, le cavalier sans tête, que l'on avait, dernièrement encore, plusieurs fois entendu battant le pays, et qui, disait-on, attachait la nuit son cheval au milieu des tombes dans le cimetière.

La position isolée de cette église semble en avoir fait de tout temps la retraite favorite des esprits inquiets. Elle est assise sur un monticule, et entourée de courbarils et d'ormes élevés, du milieu desquels ses murailles décentes, blanchies à la chaux, brillent d'un modeste éclat, comme la pureté chrétienne perçant à travers les ombres de la solitude. Une pente douce conduit de là vers une nappe d'eau argentée, bordée de grands arbres entre

lesquels on peut découvrir par échappées les collines bleues de l'Hudson. À voir le cimetière, que l'herbe a envahi, où les rayons de soleil semblent dormir si profondément, on penserait que là au moins les morts peuvent reposer en paix. D'un côté de l'église s'étend un grand vallon boisé, le long duquel un large ruisseau court en mugissant parmi des rocs brisés et des troncs d'arbres abattus. Sur une partie du ruisseau, d'un noir foncé, non loin de l'église, était anciennement jeté un pont de bois ; la route qui y menait et le pont lui-même étaient couverts d'ombres épaisses par des arbres qui surplombaient et qui lui donnaient un aspect lugubre, même en plein jour, mais produisaient la nuit une effrayante obscurité : c'était une des retraites favorites du cavalier sans tête, l'endroit où on le rencontrait le plus fréquemment. Fut racontée l'histoire du vieux Brouwer, très-hérétique incrédule en fait d'apparitions ; comme quoi il trouva le cavalier revenant de son excursion dans le Vallon endormi, et fut obligé de monter en croupe derrière lui ; comme quoi ils franchirent, au galop buissons et broussailles, collines et marais, jusqu'à ce qu'ils atteignissent le pont ; quand le cavalier se changea soudain en squelette, jeta dans le ruisseau le vieux Brouwer, et d'un bond s'élança sur les cimes des arbres, dans un coup de tonnerre.

Cette histoire trouva sur-le-champ son égale dans la trois fois merveilleuse aventure de Brom Bones, qui traita dédaigneusement le Hessois galopant d'écuyer manqué. Il affirma que, revenant une nuit de Sing-Sing, village voisin, il avait été rattrapé par ce cavalier de minuit ; qu'il lui avait proposé de courir avec lui pour un bol de punch, et aurait bien certainement gagné, car Daredevil battait le cheval-fantôme à plate-couture, si, juste au moment où ils arrivaient au pont de l'église, le Hessois n'avait bondi comme une flèche et disparu dans un sillon de feu.

Tous ces contes, faits de ce ton assoupi, mystérieux, avec lequel on s'entretient dans l'ombre, les figures des auditeurs, qui de loin en loin seulement empruntaient un passager éclat à la lueur éblouissante d'une pipe, pénétraient profondément dans l'esprit d'Ichabod. Il s'acquitta en nature, avec de copieux extraits de son inestimable auteur, Cotton Mather, et y ajouta maints événements merveilleux qui s'étaient passés dans l'État où il était né, le Connecticut, et les effrayantes apparitions qu'il avait vues dans ses courses nocturnes à travers le Vallon endormi.

La joyeuse réunion se dispersa peu à peu. Les vieux fermiers rassemblèrent leurs familles dans leurs chariots, que pendant quelque temps on entendit s'engager avec fracas dans les chemins creux et remonter les collines lointaines. Quelques-unes des jeunes paysannes se juchèrent sur des coussinets derrière leurs bergers favoris, et leurs joyeux éclats de rire, mêlés au bruit des sabots de cheval, se répétèrent le long des bois silencieux, s'affaiblissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils s'éteignissent graduellement dans le lointain, — et cette scène récente de tapage et de folie ne fut plus que silence et abandon. Ichabod seul resta derrière, suivant la coutume des amoureux de campagne, pour avoir un tête-à-tête avec l'héritière, pleinement convaincu qu'il était maintenant sur la grande route du succès. Que se passa-t-il à cette entrevue, c'est ce que je n'ai pas la prétention de dire, car la vérité est que je n'en sais rien. Cependant il faut, j'en ai peur, que les choses aient bien mal tourné, car à coup sûr il sortit rapide, pas très-longtemps après, d'un air complètement désolé, l'oreille basse. — Oh ! ces femmes ! ces femmes ! Cette jeune fille n'avait-elle donc fait que jouer un de ses tours de coquette ? — Les encouragements qu'elle avait donnés au pauvre pédagogue n'étaient-ils simplement qu'une ruse pour assurer la conquête de son rival ? Dieu seul le sait, pas moi ! — Qu'il me suffise de dire qu'Ichabod s'échappa sans bruit, de l'air d'un homme qui avait mis à sac un poulailler plutôt que le cœur d'une jolie fille. Sans regarder à droite ou à gauche pour observer la scène d'opulence rustique qu'il avait si souvent couvés des yeux, il s'en fut droit à l'étable, et, au moyen de plusieurs vigoureux coups de poing et coups de pied, tira fort discourtoisement son cheval des confortables quartiers où il s'était profondément endormi et rêvait montagnes de blé et d'avoine, vallées tout entières de sainfoin et de luzerne.

On touchait précisément à l'heure magique de la nuit quand Ichabod, lourd de cœur et la tête baissée, reprit le chemin du logis, le long des flancs des collines élevées qui dominant Tarry Town, et qu'il avait si gaiement traversées dans l'après-midi. La nature était aussi lugubre que lui. À ses pieds, tout au fond, le Tappaan Zee étendait sa sombre et indistincte masse d'eau, où se voyait çà et là le mât élané d'un sloop à l'ancre sous la côte. Au milieu du silence de mort de minuit, il pouvait même entendre l'aboïement du chien de garde veillant sur la rive opposée de l'Hudson ;

mais il était si vague, si faible, qu'il lui donnait seulement l'idée de son éloignement de ce fidèle compagnon de l'homme. De temps à autre, aussi, le coquerico longtemps suspendu d'un coq éveillé par erreur s'échappait au loin, bien au loin, de quelque métairie perdue entre les collines, — mais à son oreille c'était comme un bruit rêvé. Aucun signe de vie n'apparaissait aux environs, si ce n'est parfois le mélancolique gazouillement d'un grillon, ou bien encore le cri perçant et guttural d'une grenouille, parti d'un marais voisin, comme si elle eût mal dormi et se fût retournée tout à coup dans son lit.

Toutes les histoires de fantômes et de lutins qu'il avait entendues dans la soirée lui revinrent alors en foule à l'esprit. La nuit se faisait de plus en plus noire ; les étoiles semblaient plonger plus avant dans le ciel, et des nuages chassés par le vent les dérobaient parfois à sa vue. Il ne s'était jamais senti si lugubrement isolé, et puis il approchait de l'endroit même où l'on avait placé la scène de mainte histoire de revenant. Au milieu de la route se dressait un énorme tulipier qui, semblable à un géant, s'élevait au-dessus de tous les autres arbres du voisinage et formait une sorte de point de repère. Ses branches étaient pleines de nœuds et fantastiques, assez grosses pour servir de troncs à des arbres ordinaires, et leurs ramifications descendaient presque jusqu'à terre pour s'élancer de nouveau dans l'air. Il se rattachait à la tragique histoire du malheureux André, qui avait été fait prisonnier tout près de là. Le vulgaire le regardait avec un mélange de respect et de superstition, tant par sympathie pour le sort de celui dont la mauvaise étoile lui avait fait porter le nom, qu'à cause des récits d'apparitions étranges et de funèbres lamentations que l'on faisait à son sujet.

Comme Ichabod approchait de cet arbre sinistre, il se mit à siffler ; il s'imagina qu'on répondait à son sifflement : ce n'était qu'une rafale qui passait furieuse, balayant les branches sèches. Quand il fut un peu plus près, il crut voir quelque chose de blanc se balancer au milieu de l'arbre : — il fit une pause et cessa de siffler, mais en regardant plus attentivement il découvrit que c'était un endroit où l'arbre avait été touché par la foudre, et où la partie blanche du bois restait à découvert. Tout à coup il entendit un gémissement, — ses dents claquèrent et ses genoux choquèrent contre la selle ; ce n'était que le frottement d'une grosse branche contre une autre,

tourmentées qu'elles étaient par le vent. Il dépassa l'arbre sans encombre, mais de nouveaux périls l'attendaient.

À deux cents yards de l'arbre environ, un petit ruisseau traversait la route et plongeait dans un vallon marécageux, à l'épais ombrage, connu sous le nom de marais de Wiley. Quelques blocs informes placés côte à côte servaient de pont pour franchir ce courant. Du côté de la route où le ruisseau entraînait dans le bois, un massif de chênes et de châtaigniers, entrelacés d'un épais tissu de ceps de vigne sauvage, y répandait une caverneuse obscurité. Passer ce pont constituait la plus rude épreuve. C'était précisément à cette place que le malheureux André avait été arrêté ; c'était sous le couvert de ces châtaigniers et de ces ceps de vigne qu'étaient cachés les farouches soldats qui le surprirent. Ce courant a toujours depuis été considéré comme un endroit où il revenait, et ce sont des sentiments de terreur que ceux de l'écolier qui doit y passer seul une fois la nuit venue.

Comme il approchait du ruisseau, son cœur commença à battre ; il fit appel, cependant, à toute sa résolution, donna à son cheval une demi-douzaine de coups de pied dans les côtes, et essaya de s'élancer bravement sur le pont ; mais au lieu de charger, le vieil animal pervers fit un mouvement latéral et courut obliquement sur la palissade. Ichabod, dont ce retard augmentait les craintes, tira les rênes de l'autre côté et lui allongea de vigoureux coups avec le pied contraire : ce fut en vain. Son coursier partit, il est vrai, mais ce fut seulement pour plonger dans la partie opposée de la route, au milieu d'un hallier d'aunes et de broussailles. Le malheureux maître d'école y alla lors en même temps du fouet et des talons sur les côtes décharnées du vieux Gunpowder, qui bondit en avant, reniflant et soufflant, mais vint s'arrêter tout court juste auprès du pont, et si brusquement qu'il faillit envoyer son cavalier s'étendre tout de son long par-dessus sa tête. En ce moment même un bruit de pas s'enfonçant dans la bourbe du côté du pont frappa l'oreille tendue d'Ichabod. Il vit quelque chose de colossal, d'informe, de noir et d'imposant, dans l'ombre épaisse du massif sur le bord du ruisseau. Cela ne bougeait pas, mais semblait ramassé dans l'obscurité comme un monstre gigantesque prêt à s'élancer sur le voyageur.

Les cheveux du pédagogue épouvanté se dressèrent de terreur sur sa tête. Que faire ? tourner bride et s'enfuir ? il était maintenant trop tard ; et puis, quelle chance avait-il d'échapper à un fantôme ou à un lutin, si tel il était,

qui pouvait chevaucher sur les ailes du vent ? Appelant donc à son aide un semblant de courage, il demanda d'une voie tremblotante : — « Qui êtes-vous ? » Il ne reçut aucune réponse. Il réitéra sa demande d'une voix encore plus agitée. Cette fois encore il n'obtint pas de réponse. Une fois de plus il laboura les flancs de l'inflexible Gunpowder, et, fermant les yeux, entonna un air de psaume avec une ferveur involontaire. Au même instant l'objet indécis de ses alarmes se mit en mouvement, et d'un effort, d'un bond, se planta tout à coup au milieu de la route. Bien que la nuit fût noire et lugubre, cependant on pouvait maintenant jusqu'à un certain point discerner la forme de l'inconnu. Il se trouva que c'était un cavalier de large carrure, monté sur un cheval noir à vigoureuse charpente. Il ne donnait aucun signe d'hostilité ni de sympathie, mais se tenait à l'écart sur le bord de la route et se mouvait lentement sous l'œil éteint du vieux Gunpowder, qui avait enfin surmonté sa frayeur et son obstination.

Ichabod, qui ne se sentait aucun goût pour cet étrange compagnon de minuit et se souvenait de l'aventure de Brom Bones avec le Hessois galopant, stimula son coursier, dans l'espoir qu'il le laisserait derrière lui. Mais l'étranger fit prendre la même allure à son cheval. Ichabod ramena le sien et ne marcha plus qu'au pas, croyant bien qu'il serait dépassé : — l'autre fit de même. Alors le cœur commença à lui manquer ; il s'efforça de reprendre son air de psaume, mais sa langue desséchée s'attacha au palais et il ne put seulement achever une portée. Il y avait quelque chose de mystérieux et de glaçant dans le silence bizarre et chagrin de cet obstiné compagnon. Ce silence eut bientôt son effrayante explication. En gravissant un monticule qui faisait se détacher vigoureusement sur le ciel la forme de son compagnon de route, d'une taille gigantesque, et enveloppée dans un manteau, Ichabod fut saisi d'horreur en découvrant qu'il n'avait pas de tête ! — Mais son horreur s'accrut encore davantage en observant que cette tête, qui aurait dû reposer sur ses épaules, il la portait devant lui sur le pommeau de la selle ; alors sa terreur devint du désespoir ; il fit pleuvoir une grêle de coups de pied et de horions sur Gunpowder, espérant, par un mouvement soudain, échapper à son compagnon : — mais le spectre partit du même élan que lui. Ils se précipitèrent alors en avant, sans s'inquiéter de rien, les pierres volant et les étincelles jaillissant à chaque bond. Les légers

vêtements d'Ichabod flottaient au vent pendant qu'il projetait au-dessus de la tête de son cheval, dans l'ardeur de sa fuite, son grand corps efflanqué.

Ils avaient alors atteint la route qui mène au Vallon endormi ; mais Gunpowder, qui semblait possédé par un démon, au lieu de continuer à s'y maintenir, tourna bride et, descendant la colline, plongea tête baissée vers la gauche. Ce chemin conduit à travers un vallon sablonneux ombragé par des arbres pendant un quart de mille environ ; c'est en cet endroit que se trouve le pont fameux dans l'histoire du fantôme, et précisément au delà se gonfle le tertre vert sur lequel est assise l'église aux murs blanchis à la chaux.

Cependant la terreur panique qui s'était emparée de l'animal avait donné dans la poursuite un avantage évident à son triste cavalier, quand, juste comme il avait à demi traversé le vallon, les sangles de la selle cédèrent, et qu'il la sentit s'échapper, glisser sous lui. Il la saisit par le pommeau, et s'efforça de la tenir ferme, mais en vain ; il n'eut que le temps de se préserver d'une chute en jetant ses bras autour du cou du vieux Gunpowder, car une seconde après la selle tombait à terre et il entendait son persécuteur la fouler aux pieds. Un instant la terreur que lui inspirait le courroux de Hans Van Ripper traversa son esprit, — car c'était sa selle des dimanches ; mais ce n'était pas le moment des craintes légères ; le fantôme était là, sur son dos, et (le maladroit cavalier qu'il était !) il avait beaucoup à faire de se maintenir en place ; glissant parfois d'un côté, parfois d'un autre, et quelquefois cahoté sur l'arête élevée de l'épine dorsale de son coursier, avec une violence qui menaçait, il ne le craignait que trop, de le séparer en deux.

Une éclaircie au milieu des arbres vint le ranimer et lui faire concevoir l'espérance que le pont de l'église était proche. La vacillante réflexion dans le sein du ruisseau d'une étoile au front d'argent lui prouva qu'il ne se trompait point. Il voyait les murs de l'église jeter de ténébreuses lueurs sous les arbres qui l'abritent. Il reconnut l'endroit où le fantôme rival de Brom Bones avait disparu. « Si je puis seulement atteindre le pont, se dit Ichabod, je suis sauvé. » Au même moment il entendit le noir coursier qui haletait et soufflait tout derrière lui ; il s'imagina même sentir sa brûlante haleine. Un autre coup de pied convulsivement donné dans les côtes, et le vieux Gunpowder s'élança sur le pont ; il passa comme la foudre sur les planches retentissantes, gagna le bord opposé, et alors Ichabod jeta un regard derrière

lui pour voir si son persécuteur s'évanouirait, suivant la règle, dans un sillon de feu et de soufre. En ce moment même il vit le fantôme qui se dressait sur ses étriers, et qui précisément s'apprêtait à lui lancer sa tête. Ichabod essaya d'éviter l'effroyable projectile, mais trop tard. Elle rencontra son crâne avec un bruit épouvantable ; — il fut renversé tout de son long dans la poussière, et Gunpowder, le coursier noir et le Cavalier fantôme passèrent près de lui comme un tourbillon.

Le lendemain matin on trouva le vieux cheval, veuf de sa selle et la bride sous les pieds, qui, le plus gravement du monde, broutait l'herbe à la porte de son maître : Ichabod ne parut pas à déjeuner ; — l'heure du dîner arriva, pas d'Ichabod. Les enfants s'amassèrent devant l'école et vaguèrent paresseusement le long des bords du ruisseau ; pas de maître d'école. Hans Van Ripper commença lors à éprouver quelque inquiétude sur le sort du pauvre Ichabod et de sa selle. Une enquête fut ouverte, et après d'actives investigations on finit par tomber dans sa trace. Sur une partie de la route qui menait à l'église on trouva la selle, foulée aux pieds et couverte de boue ; des traces de sabots de chevaux profondément empreints sur le sol, qui dénotaient évidemment une course furieuse, furent suivies jusqu'au pont, au-delà duquel, sur un point du ruisseau où l'eau coulait noire et profonde, fut découvert le chapeau du malheureux Ichabod, et tout auprès une citrouille en éclats.

On fouilla le ruisseau, mais le corps du maître d'école ne se retrouva pas. Hans Van Ripper, comme liquidateur de la succession de ce dernier, procéda à la visite du paquet, qui contenait toutes ses richesses en ce monde. Elles consistaient en deux chemises d'homme et demi, deux cols, une paire ou deux de bas de laine, une vieille paire de hauts-de-chausses en velours de coton à côtes, un rasoir rouillé, un livre d'airs de psaumes, plein de cornes, et un diapason brisé. Quant aux livres et à l'ameublement de l'école, ils appartenaient à la communauté, à l'exception de l'*Histoire de la Magie*, par Cotton Mather, d'un *Almanach de la Nouvelle-Angleterre*, et d'un livre traitant des songes et de la bonne aventure ; dans ce dernier se trouvait une feuille de papier pot très-griffonnée, raturée, par suite de plusieurs infructueuses tentatives pour faire une pièce de vers en l'honneur de l'héritière de Van Tassel. Ces livres et le gribouillage poétique furent incontinent livrés aux flammes par Hans Van Ripper, lequel se promit bien

de ne plus jamais envoyer de la vie ses enfants à l'école, faisant observer qu'il n'avait jamais rien vu sortir de bon de toutes ces satanées lecture et écriture. Ce que le maître d'école possédait d'argent, et il avait reçu sa paye du trimestre un jour ou deux seulement auparavant, il devait l'avoir eu sur lui au moment de sa disparition.

Ce mystérieux événement causa bien des distractions à l'église le dimanche suivant. Des groupes de curieux et de commères étaient réunis dans le cimetière, sur le pont, et à l'endroit où le chapeau et la citrouille avaient été trouvés. Les histoires de Brouwer, de Bones, et toute une kyrielle d'autres, revinrent en mémoire ; et quand ils les eurent toutes soigneusement considérées et rapprochées des indices qui se rencontraient dans le cas actuel, ils secouèrent la tête et finirent par conclure qu'Ichabod avait été enlevé par le Hessois galopant. Comme il était garçon et ne devait rien personne, personne ne se cassa davantage la tête à son sujet ; l'école fut transférée dans un quartier différent du vallon, et un autre pédagogue régna à sa place.

Un vieux fermier, il est vrai, qui était, dans une tournée, descendu jusqu'à New-York plusieurs années après, et de qui l'on tient le récit de cette fantastique aventure, rapporta au pays la nouvelle qu'Ichabod Crane était encore vivant, qu'il avait quitté le voisinage tant par crainte du fantôme et de Hans Van Ripper que par mortification d'avoir été lestement congédié par l'héritière ; qu'il avait établi ses quartiers dans une partie reculée de la contrée, avait tenu une école et étudié en même temps les lois, avait été admis dans le barreau, était devenu homme politique, avait travaillé les électeurs, écrit pour les journaux, et finalement avait été nommé juge de la cour des Dix Livres. On remarqua aussi que Brom Bones, qui peu de temps après la disparition de son rival conduisit en triomphe à l'autel la rougissante Katrina, semblait parfaitement renseigné toutes les fois qu'on racontait l'histoire d'Ichabod, et partait toujours d'un joyeux éclat de rire à la mention de la citrouille ; ce qui fit soupçonner à quelques-uns qu'il en savait plus long sur ce sujet qu'il ne lui convenait d'en dire.

Les vieilles ménagères, cependant, qui sont les meilleurs juges en ces matières, soutiennent encore aujourd'hui qu'Ichabod fut enlevé par des moyens surnaturels ; et c'est une histoire favorite, souvent racontée le soir dans le voisinage autour du feu d'hiver. Le pont devint plus que jamais un

objet de crainte superstitieuse ; et c'est peut-être là le motif qui a fait, il y a quelques années, modifier la route à ce point qu'on arrive maintenant à l'église par le bord de l'étang. L'école, étant abandonnée, tomba bientôt en ruine ; on prétendit qu'elle était hantée par le fantôme de l'infortuné pédagogue ; et le laboureur, regagnant à pas lents son logis par une silencieuse nuit d'été, s'est imaginé souvent entendre sa voix dans le lointain ; chantant un air de psaume mélancolique parmi les tranquilles solitudes du Vallon endormi.

-
1. ↑ *Town*, en anglais, se dit de tout assemblage de maisons où il y a un marché régulier. (*Note du traducteur.*)
 2. ↑ Le *whip-poor-will* est un oiseau que l'on entend seulement la nuit. Il tire son nom de son ramage, qui est censé ressembler à ces mots.

Le pont devint plus que jamais un objet de crainte superstitieuse ; et c'est peut-être là le motif qui a fait, il y a quelques années, modifier la route à ce point qu'on arrive maintenant à l'église par le bord de l'étang. L'école, étant abandonnée, tomba bientôt en ruine ; on prétendit qu'elle était hantée par le fantôme de l'infortuné pédagogue ; et le laboureur, regagnant à pas lents son logis par une silencieuse nuit d'été, s'est imaginé souvent entendre sa voix dans le lointain ; chantant un air de psaume mélancolique parmi les tranquilles solitudes du Vallon endormi.

POST-SCRIPTUM

(Trouvé parmi les autographes de M. Knickerbocker).

Le récit qui précède est à peu près dans les mêmes termes que je l'ai entendu narrer à une séance de corporation de l'antique cité de Manhattoes^[1], à laquelle assistaient nombre de ses plus sages, de ses plus illustres bourgeois. Le conteur était un aimable, très-râpé, très-aristocratique vieillard aux habits poivre et sel, au visage tristement enjoué ; un individu que je soupçonnai fortement d'être pauvre, — il faisait tant d'efforts pour être amusant ! Quand il eut terminé son histoire, on rit et on applaudit beaucoup, surtout deux ou trois adjoints d'aldermen, qui avaient dormi la plus grande partie du temps. Toutefois, il y eut un grand et vieux gentleman à l'œil sec, aux sourcils proéminents, qui conserva tout du long une figure grave et presque sévère, croisant de temps à autre les bras, inclinant la tête, et baissant les yeux vers le parquet, comme s'il eût retourné quelque doute dans son esprit. C'était un de ces hommes circonspects qui ne rient jamais qu'à bonne enseigne, — lorsqu'ils ont la raison et la loi de leur côté. Quand la gaieté du reste de la compagnie se fut calmée, et que le silence se fut rétabli, il appuya un bras sur le coude de son fauteuil, pendant que l'autre formait l'anse, et demanda avec un léger mais excessivement avisé

mouvement de tête et une contraction du front quelle était la morale de l'histoire, et ce qu'elle voulait prouver ?

Le narrateur, qui était alors en train de porter un verre de vin à ses lèvres, comme un réconfortant après ses fatigues, s'arrêta pendant un moment, regarda son interrogateur d'un air de déférence infinie, et, abaissant lentement son verre sur la table, fit observer que l'histoire tendait très-logiquement à prouver : —

« Qu'il n'y a pas de situation dans la vie qui n'ait ses avantages et ses plaisirs, — pourvu seulement que nous voulions prendre comme il faut la plaisanterie :

« Or, que celui qui lutte à la course avec des cavaliers fantômes ne peut manquer d'être mené grand train.

« Ergo, que pour un maître d'école se voir refuser la main d'une héritière hollandaise est un pronostic assuré de haut avancement dans l'État. »

Le vieux gentleman circonspect fronça les sourcils dix fois plus fort après cette explication, étant grandement intrigué par l'emmanchement de ce syllogisme, tandis que, me sembla-t-il, le vieillard aux habits poivre et sel le regardait du coin de l'œil avec un certain air de triomphe. Il finit par faire cette remarque, que tout cela était fort bien, mais qu'il jugeait néanmoins l'histoire quelque peu extravagante ; — il y avait deux ou trois points sur lesquels il lui restait des doutes.

« Ma foi, Monsieur, répliqua le conteur, pour ce qui est de ça, je vous dirai que je n'en crois pas la moitié moi-même. »

D. K.

1. [↑] New-York.

L'ENVOI

Dieu te donne, mon livre, heureuse traversée,
Et que par toi surtout soit prière adressée
À quiconque voudra te lire ou t'écouter,
Qu'il daigne en tes erreurs son aide te prêter,
Dusses-tu voir par lui chaque ligne effacée.

CHAUCER, *Belle Dame sans merci*.

L'auteur croirait commettre une mauvaise action si, en terminant ce second volume du *Livre d'esquisses* ^[1], il ne disait combien il a été touché de l'indulgence avec laquelle a été accueilli le premier, et de la généreuse disposition que l'on a marquée à le traiter avec bonté, comme étranger. Il n'est pas jusqu'aux critiques, quoi qu'il en puisse être pensé par d'autres, qu'il n'ait trouvés race singulièrement bienveillante et sympathique ; il est vrai que chacun d'eux s'est tour à tour fait l'adversaire d'un ou deux articles, et que ces proscriptions isolées, prises en bloc, équivaudraient presque à une condamnation totale de son œuvre ; mais, il s'en est consolé en faisant cette remarque, que ce que l'un a particulièrement censuré, un autre l'a aussi particulièrement loué : pour quoi, mettant les éloges en regard des blâmes, il trouve qu'en somme son ouvrage a été vanté bien au delà de ses mérites.

Il sait bien qu'il court le risque de s'aliéner une grande partie de cette gracieuse faveur en ne suivant pas les conseils dont on l'a généreusement gratifié ; car où des avis précieux sont donnés abondamment et gratis, il peut sembler que c'est bien de la faute d'un homme s'il s'égare. Il dira seulement, pour sa justification, qu'il fut sincèrement résolu pendant quelque temps à se diriger pour son second volume d'après les opinions qui s'étaient produites à l'occasion du premier ; mais il fut bientôt amené à s'arrêter, par suite de l'incompatibilité de conseils d'ailleurs excellents. Celui-ci l'avertissait charitablement d'éviter le comique ; un autre de se garder du pathétique ; un troisième lui assurait qu'il était supportable dans

la description, mais l'invitait seulement à laisser là le récit, tandis qu'un quatrième déclarait qu'il avait une assez grande facilité pour tourner une histoire, et était réellement intéressant dans ses accès de rêverie pensive, mais se fourvoyait déplorablement s'il s'imaginait posséder la moindre étincelle d'*humour*.

Ainsi, mis en peine par les conseils de ses amis, qui, chacun à tour de rôle, lui fermaient quelque sentier particulier, mais à cela près abandonnaient le monde entier à ses ébats, il reconnut que suivre tous leurs avis serait, dans le fait, rester immobile. Il demeura quelque temps cruellement embarrassé, quand tout à coup cette pensée lui traversa l'esprit, d'aller à l'aventure ainsi qu'il avait commencé ; que son ouvrage étant une suite de mélanges écrits pour différents goûts, on ne devait pas s'attendre à ce que tout le monde fût satisfait du tout ; mais que si chaque lecteur pouvait y trouver quelque chose qui lui convînt, son but serait complètement rempli. Peu de convives s'asseoient à une table chargée de mets variés avec un égal appétit pour tous les plats. Celui-ci a une aristocratique horreur pour le porc rôti ; cet autre tient un *curry* ou un *devil* en profonde abomination ; un troisième ne peut supporter l'antique parfum de la venaison et de la volaille sauvage ; un quatrième, à l'estomac vraiment masculin, voit d'un œil de souverain mépris ces colifichets çà et là servis pour les dames. C'est ainsi que chaque article est condamné tour à tour ; et cependant, en dépit de cette variété d'appétits, il est rare qu'un plat soit enlevé de dessus la table sans avoir été goûté, savouré par l'un ou l'autre des convives.

C'est sous le mérite de ces considérations qu'il se hasarde à servir humblement ce second volume, d'une nature aussi hétérogène que son aîné, sollicitant simplement le lecteur, s'il trouvait çà et là quelque chose qui lui plût, de se bien pénétrer de l'idée que ç'a été expressément écrit pour d'intelligents lecteurs comme lui ; mais le suppliant, s'il trouvait quelque chose à blâmer, de le tolérer comme un de ces articles que l'auteur a été obligé d'écrire pour des personnes d'un goût moins raffiné.

Soyons sérieux. — L'auteur a conscience des nombreuses fautes et imperfections de son œuvre ; il n'ignore pas non plus combien il est novice, peu au fait des artifices littéraires. Ses imperfections s'accroissent encore d'une défiance provenant de sa situation particulière. Il se trouve écrire sur

un sol étranger, et paraître devant un public qu'il a été habitué, depuis son enfance, à considérer avec les plus vifs sentiments de crainte et de respect. Il est rempli du désir de mériter son approbation, et cependant voit ce désir même entraver continuellement ses facultés et le priver de cette aisance et de cette hardiesse qui sont nécessaires pour atteindre le but. Néanmoins, la bienveillance avec laquelle il est traité l'encourage à aller de l'avant ; il espère qu'avec le temps il acquerra peut-être une démarche plus assurée, et il avance toujours, osant à demi, reculant à demi, surpris lui-même de sa bonne fortune, s'émerveillant de sa propre témérité.

FIN.

1. [↑](#) Il fut dans l'origine publié en deux volumes.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bertille
- Marc
- Wikisource-bot
- Acélan
- Somerset
- Chrisric
- Cantons-de-l'Est
- Phe
- Pikinez
- Le ciel est par dessus le toit
- Shaihulud
- Herisson

- M0tty
- Toto256
- Fox44
- Sapcal22
- Reptilien.19831209BE1
- Phe-bot
- Zyephyrus
- Stephane.audic
- *j*jac
- ManuD
- Tylwyth Eldar
- Hsarrazin
- Zaran
- Kilom691
- Enmerkar
- Frglz
- Wuyouyuan

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)